

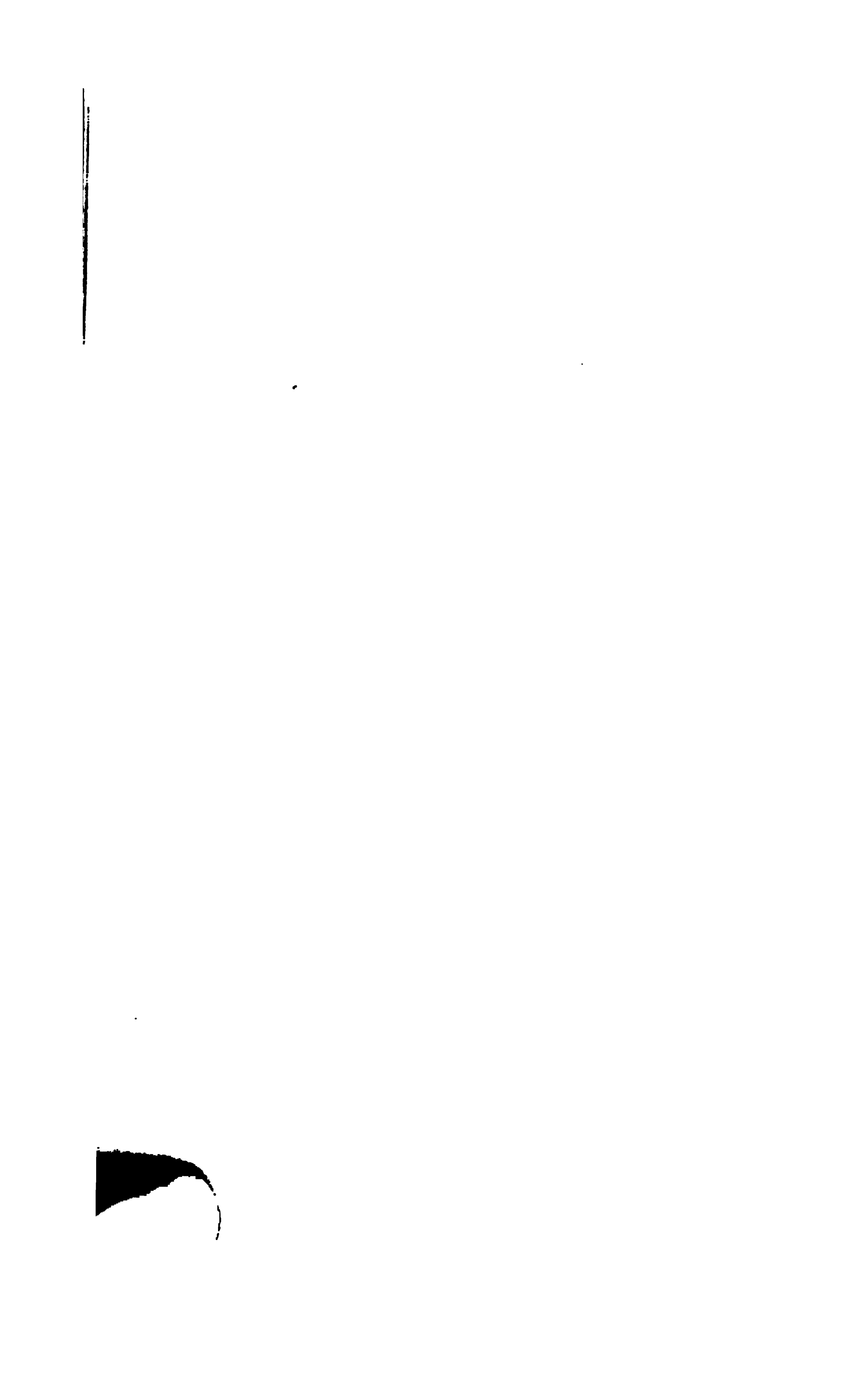












ESSAI
SUR L'HISTOIRE
DE LA
CIVILISATION
EN RUSSIE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOIT, 7.

ESSAI
SUR L'HISTOIRE
DE LA
CIVILISATION
EN RUSSIE

PAR

NICOLAS DE GEREBTZOFF

TOME I

RUSSIE ANCIENNE



PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8 RUE DE LA PAIX

MDCCCLVIII

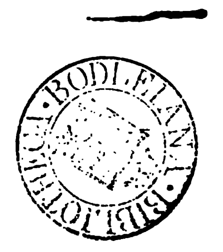


TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

NOTA. Les chiffres romains indiquent le tome, et les chiffres arabes les pages.

A

B



C

D



E



F

G

H

I

J

K

L



M

N

O

P

R

S



T



U

V



W

Z

AVANT-PROPOS

Pendant mes voyages prolongés dans toutes les parties de l'Europe, j'ai été frappé de l'ignorance où se trouve la majeure partie des hommes, instruits d'ailleurs, pour tout ce qui a rapport non-seulement à la Russie ancienne, mais encore à la Russie moderne. Cette ignorance m'a paru toujours fort étrange, et plus encore à une époque où la Russie a pris une place aussi honorable dans le concert des États européens. Lorsqu'il m'arrivait d'en exprimer mon étonnement, je recevais ordinairement pour explication, que ce manque de connaissances justes sur la Russie avait pour causes, d'une part, l'éloignement de ce pays du reste de l'Europe et les difficultés qui étaient attachées à un voyage d'exploration de cet em-

pire par un étranger, et, d'une autre, le manque d'ouvrages français capables d'en donner une idée exacte. Ordinairement, dans ces sortes de discussions, je recommandais l'estimable œuvre de M. de Haxthausen; mais on m'objectait toujours que cet ouvrage, parfaitement recommandable sans doute, était plutôt une étude économique et ethnographique de la Russie qu'un tableau général, suffisant à lui seul pour donner une idée complète du pays et de la nation. Je renvoyais alors à l'histoire de Karamzine; et on me répondait que cette histoire est trop volumineuse pour être consultée par un étranger, qui n'a pas besoin de se vouer spécialement à l'étude de l'histoire de Russie. Quant aux autres ouvrages qui traitent de notre pays, on me disait qu'ils n'inspiraient pas assez de confiance, étant remplis d'erreurs et faits par des étrangers trop peu familiarisés avec la langue, les mœurs et les usages de la nation, pour être à même de faire une juste appréciation de tous les phénomènes sociaux qui s'y sont produits.

Toutes ces considérations m'ont paru fort judicieuses; et j'ai voulu essayer de combler cette lacune, autant du moins que mes moyens me

le permettaient. Je suis convaincu qu'on ne peut avoir une idée juste d'une nation sans en connaître l'histoire : je trouvais par conséquent indispensable de donner à mon ouvrage une forme historique; mais comme ordinairement les histoires ne sont que les récits des événements qui ont eu plus ou moins d'influence sur les souverains et les gouvernements des nations, et que ces histoires ont été écrites tant de fois et avec tant de talent, qu'il serait présomptueux, de ma part, de vouloir prétendre à y ajouter quelque chose d'intéressant, je me suis appliqué à rechercher les moyens d'exposer l'histoire de la nation proprement dite, dans la persuasion que la diversité des phases par lesquelles se manifeste la vie des peuples est telle, que chaque investigateur studieux peut y trouver des aspects nouveaux.

Il me restait donc à rechercher dans l'histoire du peuple le côté qui pouvait le plus intéresser des lecteurs étrangers, et qui permettait de présenter les phases les plus diverses de la vie nationale. J'ai cru que chaque individu s'intéresse d'autant plus à un récit, que ce récit expose des faits qui sont plus proches au lecteur, qui lui sont plus personnels : j'ai

donc dû choisir le côté de l'histoire par lequel la nation Russe appartient le plus à la communauté de l'humanité, et c'est l'histoire de la civilisation de la Russie que j'ai choisie pour sujet. En effet, la civilisation est le lien commun de l'humanité : chaque peuple a son rôle à remplir dans ce vaste champ de la perfectibilité humaine; c'est dans ce champ *humanitaire* que se rencontrent, se touchent toutes les nationalités; et leur parenté mutuelle y est déterminée par le plus ou le moins de similitude et de rapprochement du degré de leur développement : d'un autre côté, une histoire de la civilisation doit nécessairement renfermer les histoires partielles du développement de ses différentes parties constituantes, qui, étant très-multiples, permettent d'embrasser beaucoup de phases de la vie nationale.

Une fois que ce choix était fait, je devais me rendre compte de la signification du mot *civilisation*, car l'idée que ce mot prétend rendre est encore très-faiblement définie; elle est extraordinairement vague, et ne présente qu'un état social conventionnel et variable, d'après l'idée de chacun sur la perfection,

depuis les Illuminés jusqu'aux Épicuriens, depuis les Apôtres et les Pères de l'Église jusqu'à Fourier et Proudhon. J'étais donc tenu de commencer par étudier cette idée à mon point de vue, de définir ce que je comprenais sous le mot de *civilisation;* et j'ai essayé d'élucider ma définition par son application aux différentes nationalités européennes. Mais pour en faire autant à l'égard de la Russie je devais commencer par bien faire connaître ce pays au lecteur : car sans cela on serait en droit de se méfier de mes déductions et de mes conclusions; et j'aurais pu facilement encourir le reproche de partialité, ou, pis encore, la qualification d'utopiste.

Dans mon récit historique j'ai évité autant que possible la description des batailles et des conquêtes, me bornant à citer seulement celles qui ont eu de l'influence sur l'histoire du pays et du peuple, et qui pouvaient arrêter ou faciliter le développement civilisateur. En ma qualité de Russe, je devais constamment me pénétrer de l'idée qu'écrivant pour des étrangers, j'étais tenu d'approprier mon récit aux exigences de mes lecteurs, et en conséquence d'élaguer des détails intéressants peut-être au

point de vue de mes compatriotes, mais qui ne pouvaient être que fastidieux pour d'autres personnes : par contre, je devais m'étendre sur des sujets parfaitement connus des Russes, mais plus ou moins ignorés des étrangers.

Indépendamment de cette attention continuelle, qui seule pouvait me retenir dans les sujets conformes au but de mon ouvrage, j'étais obligé, pour être lu en Europe, d'écrire en langue étrangère; car une traduction ne peut jamais, selon moi, rendre dans leur fraîcheur originale les idées qui naissent successivement pendant le travail de la composition et qui sont fixées immédiatement sur le papier. Dominé par cette idée, j'ai rédigé mon ouvrage en français; mais c'était encore une nouvelle difficulté, car quoique connaissant assez bien cette langue, je ne pouvais cependant pas m'astreindre à penser et surtout à sentir autrement qu'en Russe : il s'ensuit que mon style peut avoir en lui un certain caractère d'origine étrangère, et je réclame sous ce rapport un peu d'indulgence de la part de mes lecteurs français, en les assurant toutefois que je me suis appliqué à rendre ma diction correcte, et surtout à approprier scrupuleuse-

ment mes expressions aux idées que je voulais rendre.

J'ai intitulé ce travail *Essai sur l'histoire de la civilisation en Russie*, parce que je suis profondément persuadé que dans deux volumes, malgré leur étendue, je n'ai pas pu consigner toutes les phases de la vie nationale avec tous leurs développements possibles, et que chaque chapitre de cet ouvrage renferme assez de matière pour remplir un volume : quelques-uns même offrent des sujets tellement complexes, que plusieurs volumes ne les épuiseraient pas.

Je terminerai cet avant-propos, en déclarant que je serais bien heureux si mon point de vue sur la vraie civilisation était accepté par des hommes bien pensants, et si mon ouvrage provoquait une critique bien intentionnée, qui pût engager d'autres personnes à faire plus que je n'ai fait, et surtout à faire mieux.

Paris, 1858.

Le lecteur est prié de voir à la page suivante les *errata* des deux volumes.

ERRATA

TOME PREMIER

Page.	Ligne.	Au lieu de :	Lisez
66	4	Nomokaon	Nomokanon
126	10	des Ufficio	des Uffícj
139 140	3 17	langue française d'oï	d'oïl
165	5	sur tous les points : la Russie	sur tous les points la Russie
190	8	Dalle,	Dall
219	27	Kosma, Minine	Kozma Minine
223	8	les tzars	les tsars
246	4	Bagdan	Bogdan

TOME DEUXIÈME

Page.	Ligne.	Au lieu de :	Lisez
17	22	Pultawa	Poltava
27	19	d'existence sociales	d'existence sociale
108	6	*Magistrate principal*	*Maguistrate principal*
163	18	Académie de sciences	Académie des sciences
	22 et 23	pédagogiques, administratives et purement scientifiques	pédagogique, administrative et pu- rement scientifique
201	3	des *réales schule* en Allemagne	des *réales schules* d'Allemagne
228	6	l'Église de Grecs-Unis	l'Église des Grecs-Unis
233	17	On voit cependant	On doit observer
257	1	et il éclaira le sens	et dont il éclaira le sens
274	15	sa poésie eut	sa poésie a
303	5	que de regarder	de regarder
307	9	nous avons déjà parlé	nous parlerons encore
340	19	Hermann	Heimann
386	2	Les anciens auteurs	Les seuls anciens auteurs
426	18	a réouvert	a rouvert
435	22	22,7500,000	22,750,000
483	1	de petits crochets de robes	des petits crochets de robes
500	2	l'organisation communales	l' rganisation communale

INTRODUCTION

Définition de la civilisation. — Le savoir. — Degrés du savoir. — Moyens de l'acquérir. — Moyens de le rendre utile. — Le raisonnement. — Facultés mentales qui le composent. — Conditions qui l'influencent. — Le désir du bien public. — Son caractère. — Sa propagation. — État de la civilisation en Angleterre. — Le savoir. — Développement des facultés méditatives. — Fausse direction de l'élément moral. — Conclusion sur l'Angleterre. — État de la civilisation en France. — Le savoir. — Sa mauvaise distribution. — Brillantes facultés intellectuelles. — L'élément moral. — Versatilité des tendances. — Transformation morale de la société française. — État de la civilisation en Allemagne. — Le savoir. — Facultés méditatives. — L'élément moral. — Action simultanée des trois éléments. — Expression matérielle ou plastique de la civilisation. — Moyen de les apprécier avec justesse. — Causes qui ont séparé la Russie de l'Europe dans sa marche civilisatrice. — Distribution de cet ouvrage.

Pour tracer un tableau, même général, de la civilisation d'un pays, il faut commencer par se rendre compte de la signification du mot *civilisation*.

Dans ce but, nous allons définir ce mot au point de vue qui nous paraît le plus juste, point de vue que nous chercherons à faire saisir le plus possible à nos lecteurs en l'appliquant, en traits généraux, aux pays de

l'Europe dont le degré de civilisation est plus particulièrement connu.

La civilisation parfaite est, selon nous, le suprême développement des facultés intellectuelles et morales de tous les individus formant une nation, développement approprié au plus grand bien possible de tous et de chacun. Pour qu'une nation puisse atteindre ce développement intellectuel et moral, il est nécessaire que chacun de ses citoyens : 1° *sache bien* tout ce qu'il peut appliquer avec utilité pour la société et pour lui-même; 2° qu'il puisse *régulièrement et sainement raisonner* sur tout objet qui entre dans la sphère d'activité qui lui est réservée par l'organisation sociale; enfin, 3° qu'il soit, en toutes choses, animé du *désir du bien public*. En un mot, chaque citoyen doit BIEN SAVOIR, BIEN PENSER et BIEN VOULOIR.

Pour rendre notre définition analytique de la civilisation plus claire, nous tâcherons de développer nos idées sur chacun de ses trois éléments constitutifs : le savoir, le raisonnement et le désir du bien public.

Le *savoir* est le résultat de l'appropriation d'une notion; donc un individu, en s'appro-

priant une notion, acquiert un certain savoir.

Il y a, selon nous, trois degrés de savoir : 1° le savoir *mémoratif*, 2° le savoir *analytique*, et 3° le savoir *assimilé* ou *identifié* à l'intelligence de celui qui le possède.

Le savoir *mémoratif* ne constitue qu'un recueil de certaines vérités apprises et retenues par la mémoire.

Le savoir *analytique* consiste à se rendre compte des vérités apprises, à les comparer, à connaître leur valeur absolue et relative.

Le savoir *assimilé* ou *identifié* est un degré de développement, où toutes les vérités apprises et analysées deviennent une conviction, un milieu, qui reflète sa lumière concrète sur toutes les opérations mentales de l'individu ; c'est la composante de toutes les vérités apprises et analysées.

Le premier degré du savoir peut détourner un homme d'un acte contraire aux vérités qu'il a apprises, lui procurer les moyens d'habitude pour distinguer le vrai du faux.

Le second degré lui permettra de choisir le meilleur entre les actes réguliers et d'en peser les conséquences.

Le troisième degré lui facilitera la recherche

et la découverte des perfectionnements à apporter dans les actes de la vie sociale ou individuelle.

Une nation acquiert le *savoir*, d'abord au moyen de la propagation de la lecture et de l'écriture, comme étant les plus utiles instruments d'appropriation, mais qui ne sont par elles-mêmes ni la science ni le savoir; elle l'acquiert ensuite par une organisation sociale et économique telle, que le peuple ait assez de temps à lui pour s'approprier cet instrument de civilisation et pour l'utiliser. Or, la civilisation se propage d'autant plus vite et plus facilement dans une nation, que le peuple a plus de temps libre, c'est-à-dire, d'autant plus, que la valeur de ce qu'il produit dépasse la valeur de ses besoins, conformément à ses mœurs et à ses habitudes. Il s'ensuit qu'une nation acquiert d'autant plus facilement le savoir, que sa productivité est plus grande et le luxe de ses mœurs moindre; car le luxe engendre des nécessités dispendieuses et inutiles [1].

1. Ce principe, incontestable en thèse générale, doit cependant être soumis à quelques exceptions, pour un pays comme la France, par exemple, où les objets de luxe forment une partie considérable de la production.

Indépendamment d'une quantité suffisante de temps libre pour l'acquisition du savoir, il faut, pour sa propagation, que la société soit organisée de manière à donner à chaque individu des avantages proportionnels au degré de savoir qu'il a atteint, ou bien que chacun soit poussé à l'étude par les exigences de l'opinion publique et des mœurs du pays.

Pour rendre la propagation du savoir utile et fructueuse, la condition essentielle est qu'il soit distribué dans un peuple de manière à ce que chaque citoyen soit à même d'appliquer toute la masse de ses connaissances dans le cercle de son activité personnelle, et réciproquement, que chaque citoyen sache bien tout ce qu'il peut appliquer utilement pour soi-même et pour la société dans sa sphère d'activité.

La régularité et la justesse du raisonnement se développent dans un peuple, d'abord conformément à ses dispositions intellectuelles de nature, ensuite, par l'exercice et l'habitude de la méditation. Par conséquent, toutes choses égales d'ailleurs, le raisonnement est d'autant plus juste et plus étendu dans un peuple, qu'il s'occupe davantage de le déve-

lopper soit par la lecture, soit en écoutant souvent des hommes capables et instruits.

Quant aux dispositions intellectuelles, elles sont non-seulement différentes d'individu à individu, mais encore de nation à nation; non-seulement différentes par le degré d'intelligence, mais diverses même dans le caractère des facultés mentales.

Nous distinguons quatre principales facultés mentales : 1° la faculté de perception, avec la conservation de cette perception (la mémoire); 2° la faculté comparative (raisonnement, causalité, analyse); 3° la faculté déductive (synthèse); 4° la faculté méditative, poétique, créative.

Il y a des individus comme des nations qui possèdent ces diverses facultés mentales à un degré différent. Tel individu paraît très-spirituel, parce qu'il possède la première faculté, celle de perception, qu'il retient dans sa mémoire une quantité d'idées d'autrui, les cite et les approprie à son usage. Et cependant, avec cela il ne possède peut-être qu'à un très-faible degré la seconde faculté; son analyse sera imparfaite, superficielle, et ses comparaisons fausses, ainsi que ses déductions.

Mais avec ce défaut intellectuel, il peut avoir la faculté créative, l'imagination, l'intuition poétique. Un autre individu, percevant les idées plus difficilement que le premier, peut être en revanche doué d'un raisonnement juste, d'une disposition prononcée pour une sévère analyse et pour une déduction régulière; il paraîtra moins spirituel que le premier, mais il n'en sera pas moins un homme plus réellement intelligent.

Toutes ces variétés de facultés intellectuelles se combinent à l'infini, et forment ces personnalités intelligentes si diverses qu'on remarque chez les individus. Néanmoins, les influences de race, de tempérament, de climat, d'éducation et de mœurs, agissent sur le développement de telle ou telle faculté mentale, et font naître ces frappantes similitudes qu'on remarque chez les individus d'une même famille, d'une même province, ou d'une même nation.

Le désir du bien public qui est, selon nous, le troisième caractère essentiel d'une civilisation parfaite, n'est autre chose que le désir du bien s'étendant à toutes les individualités qui forment ce public. Ce n'est, à proprement

parler, que l'amour du prochain, la fraternité intime de l'humanité, le renoncement à la satisfaction égoïste, le sentiment éminemment chrétien, qui donne à la religion son caractère essentiellement civilisateur. Cet amour chrétien ne se borne pas à faire du bien à un individu, il est plus large encore, il pousse l'homme qui en est animé à une activité utile objectivement, et cela sans aucune arrière-pensée d'avantages personnels, et, même, au préjudice de ces avantages. La propagation de cet amour dans un peuple ne peut se faire qu'au moyen de l'implantation dans ses convictions des vérités de la morale chrétienne sur l'amour et la fraternité, ou par l'introduction dans ses mœurs et ses croyances des principes de morale philosophique.

Cet aperçu général suffit déjà pour convaincre qu'il n'y a pas encore de peuple au monde qui soit parvenu au suprême développement de ces trois éléments, qui constituent, mais seulement par leur effet simultané, l'état de civilisation dans la vaste acception de ce mot. Nous allons voir néanmoins, en jetant un coup d'œil bien rapide sur la civilisation de l'Angleterre, de la France et de l'Alle-

magne, que les peuples travaillent à leur perfectionnement, de manières différentes, il est vrai, mais cependant dans la voie de chacun des éléments que nous avons posés à la base du mouvement civilisateur.

Le peuple anglais a perfectionné à un très-haut degré les deux premiers éléments, le *savoir* et le *raisonnement*. Quant au troisième, le *désir du bien public*, nous estimons que son développement se produit dans une fausse voie.

En Angleterre chacun cherche à se procurer, proportionnellement à ses moyens, non-seulement un degré de savoir mémoratif ou analytique, mais encore le savoir assimilé dans la partie qu'il a choisie de préférence et qu'il se propose de cultiver. L'opinion publique apprécie le degré de connaissances de chaque citoyen, et chacun reçoit une position sociale conforme à son degré de développement, en même temps que la possibilité d'appliquer avec utilité les connaissances acquises. L'émulation excite encore l'activité du mouvement, car le travail est d'autant plus rétribué, que les connaissances de l'individu sont plus profondes et plus étendues. Pour procurer à

chacun un poste d'une importance proportionnelle à son degré de savoir, la nation anglaise a établi dans toutes les parties du monde d'immenses colonies, où l'Anglais trouve une riche rétribution de ses connaissances et de son travail; en outre, il n'y a pas de nationalité qui soit plus énergiquement soutenue ou défendue sur tous les points du globe que celle des Anglais, par leurs agents diplomatiques ou commerciaux. Ces facilités donnent à chaque ressortissant de la Grande-Bretagne les moyens de porter son activité dans tous les pays, où il peut espérer de leur trouver une application avantageuse.

La distribution du savoir est, chez le peuple anglais, parfaitement conforme à l'organisation hiérarchique du pays. La plupart des familles condamnées à gagner leur subsistance, au moyen du travail corporel, n'ont pas la possibilité de donner à leurs enfants les moindres connaissances élémentaires, et à peine ces enfants atteignent-ils l'âge du libre mouvement, qu'ils sont déjà conduits par leurs parents dans des manufactures où ils sont assujettis journellement à un travail de neuf à douze heures. Par conséquent, dans cette classe

de la population britannique, l'individu, depuis sa naissance jusqu'à la fin de son existence, n'a pas le moindre temps à sacrifier pour l'acquisition du savoir. En revanche, dans les classes aisées, et proportionnellement à la fortune de chacun, les jeunes gens sacrifient jusqu'à plus d'un quart de siècle de leur vie à l'étude des sciences utilement applicables dans leur carrière future. Toutes ces conditions sociales constituent un ordre de choses qui facilite à tout Anglais fortuné les moyens de pousser ses études, non-seulement jusqu'au degré analytique du savoir, mais jusqu'à son assimilation parfaite, donc à l'application de ce savoir au développement du bien public.

Le manque d'études élémentaires dans le peuple est parfaitement apprécié par le gouvernement anglais : à plusieurs reprises, on s'est occupé des moyens d'amélioration; pendant la session du Parlement en 1857 il en a même été question encore une fois; plusieurs discours philanthropiques ont été prononcés à ce sujet, mais sans aucun résultat utile, car ce n'est point par une loi sur l'enseignement populaire que l'on peut remédier à un mal qui est la conséquence de la pauvreté hideuse de la

classe ouvrière, et non de son manque d'aptitude et de goût pour l'étude.

Les facultés méditatives du peuple anglais sont très-développées et fonctionnent très-régulièrement, en dépit même du manque de savoir dans la classe ouvrière de la nation. Cela dépend d'abord des dispositions innées du peuple pour le raisonnement. L'Anglais, qui n'est d'ailleurs pas dénué des dispositions perceptives de l'intelligence, possède à un plus haut degré les facultés comparative et déductive, mais il se distingue surtout par la créativité, qui est d'autant plus efficace, qu'elle est basée sur une juste analyse et une déduction régulière. Si, en outre, on considère que le peuple anglais est élevé dans le régime du *self-government*, que chaque individu prend un vif intérêt à toutes les questions qui ont rapport aux avantages de sa patrie, et suit avec attention les discussions des journaux et les discours des orateurs de ses nombreux et fréquents *meetings*, on s'expliquera facilement comment le jugement a été si admirablement développé chez le peuple anglais.

Le troisième élément de la véritable civi-

…sidéré comme très-secon-

…ésente un spectacle bien
… l'Angleterre, car il y a
…grande masse de savoir,
…nombre de gens instruits
…nt plus grand en France
…is les degrés du savoir
…sse du savoir mémoratif
…supérieure en France,
…ngleterre : le savoir au
…ussi considérable : mais,
… assimilé est moindre :
possède moins de spé-
….

…voir aussi est vicieuse
…ans les sphères supé-
agglomération de
…s les travaux infé-
…forces, ce qui fait
…els s'élève d'une
… de raisonnable
…hoses, cause de
…upation, provo-
…le dans l'ordre
…ion incessante

première cause de l'égoïsme anglais. Quant à la seconde, elle nous paraît consister dans l'éminence de la position qu'occupe le pays, dont l'influence politique est bien supérieure à sa force intrinsèque et n'est soutenue que par un effort incessant de toute la nation en masse et de chaque individu en particulier. Cette position anormale rend les anglais jaloux et défiants envers toutes les autres nations; elle les porte à voir dans chaque étranger, qui leur paraît dangereux ou suspect, un ennemi déclaré ou secret de leur puissance. Ces dispositions et ces tendances, n'étant pas adoucies par le sentiment d'humilité et de fraternité chrétiennes, sont la source de cet égoïsme qui se reflète non-seulement dans la politique et dans tous les actes du gouvernement britanique, mais encore dans la conduite et dans les calculs de la majeure partie des individus appartenant à cette nation.

Cet aperçu sur l'état de la civilisation anglaise démontre avec évidence que, sous le rapport du savoir et de l'intelligence, le peuple anglais est bien avancé, mais que, par suite d'une pernicieuse tendance morale à l'égoïsme, l'ensemble de son développement humani-

taire doit être considéré comme très-secondaire.

La France nous présente un spectacle bien différent de celui de l'Angleterre, car il y a en ce pays une plus grande masse de savoir, c'est-à-dire, que le nombre de gens instruits est proportionnellement plus grand en France qu'en Angleterre. Mais les degrés du savoir sont différents : la masse du savoir mémoratif est prodigieusement supérieure en France, comparativement à l'Angleterre ; le savoir au degré analytique est aussi considérable ; mais, en revanche, le savoir assimilé est moindre ; c'est-à-dire, la France possède moins de spécialités que l'Angleterre.

La distribution du savoir aussi est vicieuse en France et produit, dans les sphères supérieures d'activité, une agglomération de moyens, tandis que, dans les travaux inférieurs, il y a manque de forces, ce qui fait que le prix des objets usuels s'élève d'une manière désespérante, faute de raisonnable concurrence. Cet état de choses, cause de nombreux changements d'occupation, provoque une perturbation continuelle dans l'ordre de la production, une fermentation incessante

des esprits et un fiévreux mécontentement moral.

Ce phénomène est la conséquence naturelle d'une distribution de savoir incompatible avec les exigences du travail social. Chaque homme porte nécessairement en lui une tendance à appliquer ses connaissances; si cette tendance ne peut être satisfaite dans les occupations qui lui sont échues en partage, cet homme en cherche d'autres, à défaut desquelles il s'agite et déverse le superflu de son activité dans de mauvais discours ou de méchants écrits.

Le manque de savoir en France est principalement sensible dans la classe des cultivateurs. Nous nous sommes trouvé plusieurs fois à même de le constater. Le paysan français est rempli de préjugés, et éminemment routinier. Très-souvent les exemples les plus frappants de la nécessité de telle ou telle innovation ne peuvent le persuader[1].

[1] Voici un fait qui servira d'appui à notre opinoin. Un propriétaire français, M. le vicomte de B...y, nous invita à venir dans son superbe château de Villeroy, situé dans les environs de Meaux, au milieu de la Brie, un des pays les mieux cultivés de la France, pour y assister au travail du labour exécuté au moyen de la vapeur. L'assistance était assez nombreuse et composée principalement de cultivateurs des environs, avec lesquels nous

Cette ténacité dans les opinions reçues suffit pour prouver combien il y a peu de savoir chez les cultivateurs en général, et

entrâmes en discussion. Tandis que nous leur prouvions l'utilité de l'application de la vapeur au labour, pour leur pays, peu accidenté et avec des parcelles de terre d'une grande dimension, ils soutenaient avec opiniâtreté l'idée de l'impossibilité de rien changer à leur méthode du labour, expérimentée depuis des siècles. A bout d'arguments, nous leur dîmes enfin que la facilité seule de labourer à une plus grande profondeur présente un avantage immense; là-dessus, un riche paysan, possédant plus de cent hectares de terrain, répliqua qu'on ne pouvait pas labourer dans le pays à plus de quatre pouces. Voyant que la couche arable du terrain avait plus de quatorze pouces, nous tâchâmes de le persuader du contraire ; mais ce fut en vain. Enfin, pour donner un argument irréfutable, il nous prit à part et nous dit confidentiellement : « On voit, Monsieur, que vous êtes un étranger et que vous ne savez pas que, dans notre Brie, à quatre pouces et demi de la surface du sol, le diable a versé des semences de coquelicots ; aussitôt que la charrue touche ces semences maudites, il ne nous vient plus de blé, mais rien que des coquelicots. »

Nous crûmes un moment que cet homme nous mystifiait ; mais quand nous eûmes vu tous les assistants prendre chaudement le parti du riche propriétaire paysan, il fallut bien demeurer persuadé que l'influence du diable était dans les convictions de nos interlocuteurs. Pour nous faire partager leur opinion, ils citaient un propriétaire des environs qui avait cru, comme nous, qu'un labour plus profond donnerait de bons résultats : il prit une charrue qu'il attela de douze bœufs, laboura plusieurs hectares à la profondeur de plus de 18 pouces et eut une très-mauvaise récolte. En vain voulut-on expliquer que ce monsieur était allé trop loin dans son zèle, qu'il avait mis à la surface quatre pouces de sous-sol, et que c'était là la cause de cette mauvaise récolte ; ce fut peine perdue, et les paysans restèrent dans la ferme conviction que nous n'y entendions rien et que le diable n'en opérait pas moins son influence sur les récoltes de la Brie. Tout ceci se passait dans une des parties les plus avancées de la France.

combien, malgré la masse de connaissances que possède le pays, la distribution du savoir est peu en équilibre avec les nécessités sociales.

Passons maintenant à la faculté de raisonnement et analysons quel est, sous ce rapport, le caractère des facultés de la nation française. Le Français se distingue généralement par une étonnante facilité de perception; il n'y a pas d'idée complexe qu'il ne saisisse, pour ainsi dire, au vol; il s'en empare et se familiarise avec elle, sans le moindre effort; c'est pourquoi il n'y a presque pas d'idée qui se soit popularisée dans le monde civilisé, sans avoir passé par le creuset de l'intelligence française. En outre, le Français analyse bien, mais ses déductions ne sont pas toujours rigoureuses, et il a surtout une tendance à remplacer la créativité de la méditation, par des efforts de l'imagination.

L'ensemble de ces facultés a fait la fortune de la littérature française; elle a traité de tout; il n'y a pas de ramification des connaissances humaines, au développement de laquelle la France n'ait participé. Les sciences exactes lui sont surtout redevables des progrès prodigieux qu'elles ont faits; l'étude de ces

sciences demande, en effet, une facilité de perception d'idée et d'analyse, qui est le trait saillant de l'esprit français, tandis que cette étude préserve au contraire, par les formes rigoureuses du calcul, des écarts logiques et des caprices de l'imagination. La philosophie, en revanche, qui n'est profonde qu'autant que ses déductions sont rigoureusement logiques, fut toujours négligée en France, et ce n'est pas ce pays qu'elle a choisi pour patrie.

Les facilités de perception et d'élocution, que possède au suprême degré la nation française, ont universalisé sa langue et propagé la lecture et l'étude de sa littérature. Il n'y a rien que de très-naturel dans cette propagation universelle de la langue française, car les hommes préfèrent d'ordinaire un exposé clair, quoique superficiel, à une étude profonde, mais difficile et embrouillée.

La mauvaise distribution du savoir dans le peuple français influe beaucoup sur la régularité de raisonnement; car, en France, chacun raisonne volontiers sur tous les sujets, sur ceux qui lui sont étrangers, comme sur les plus familiers; et il remplace souvent la justesse des déductions, par des saillies et des

sophismes brillants, dont il se sert pour voiler son ignorance de la question qu'il prétend traiter.

Dans le développement de l'élément moral de la civilisation, les Français se sont, à notre sens, définitivement mis hors de la voie véritablement chrétienne. Ce mouvement destructeur de l'esprit chrétien a eu son apogée pendant les néfastes années de la révolution de 1789, et s'est perpétué jusqu'à nos jours. Pour être animé du désir du bien public, il faut d'abord comprendre le bien, c'est-à-dire savoir distinguer le bien du mal en raison de croyances religieuses ou de principes de morale philosophique.

Or, le peuple français n'est pas plus pénétré de convictions philosophiques que de croyances religieuses: d'un côté, parce que la littérature française n'est pas riche en œuvres profondément morales et philosophiques, et que les Français ne lisent et n'étudient que ce qui est fait par eux ; d'un autre côté, parce que les facultés intellectuelles du peuple français ne sont pas de celles avec lesquelles on se livre volontiers à une étude philosophique et approfondie des questions morales.

Le tempérament sanguin, qui est dominant parmi les Français, explique leur vivacité et leur impressionnabilité. Chaque influence morale agit sur eux d'une manière intense, mais passagère.

Un aperçu succinct des révolutions qui se sont opérées dans l'état moral du peuple français facilitera l'appréciation de son état actuel. Rappelons-nous seulement comment le désir d'une prépondérance matérielle, qui avait caractérisé l'époque de Louis XIV, fit place à une tendance qui cherchait à saisir l'influence intellectuelle universelle du temps de Voltaire et des encyclopédistes, et comment la France a cédé facilement à l'enthousiasme d'une propagande révolutionnaire pendant la république, et d'une gloire militaire pendant le premier empire. Dans tous ces emportements, le peuple français n'a pas été animé du véritable désir du bien public, mais seulement du désir de donner satisfaction à sa vanité nationale ; la versatilité de caractère faisait varier les moyens, mais le but vaniteux était toujours le même.

Au commencement du règne de Louis XIV les Français conservaient encore les vestiges

de l'esprit chevaleresque, et la morale publique se basait sur les idées d'honneur, quoique d'un honneur conventionnel. Plus tard ces titres de seigneurs, ducs, marquis et comtes féodaux ont perdu leur signification, leur prestige et leur force, et la société s'est partagée en castes; chacune de ces castes se mit au service personnel d'une caste supérieure, et les seigneurs féodaux se métamorphosèrent en valets du grand roi. D'un côté, la vénération outrée envers le pouvoir, de l'autre, l'abaissement des classes inférieures, formaient la trame morale de la société de cette époque. La France tomba successivement de ce servilisme dans le bigotisme, et du bigotisme dans la débauche que le Régent et Louis XV lui-même poussèrent aux derniers excès. Un pareil état moral ne pouvait convenir à un peuple intelligent, il ne satisfaisait pas ses aspirations morales et offensait le bon sens de la partie la plus noble et la plus avancée de la société. C'est pourquoi, éblouie par Voltaire, Rousseau, et toute l'école dite philosophique de l'époque, la France se précipita dans un scepticisme extrême, représenté par la Révolution, avec sa Terreur, sa Con-

vention, son Directoire et enfin son Empire.

Cet affreux cataclysme moral a arraché du cœur du peuple français jusqu'à la racine de toute espèce de croyance chrétienne. En vain, sous la Restauration, voulut-on réédifier le catholicisme, la France ne l'accepta plus. Le gouvernement des Bourbons, plein de convictions puisées dans l'émigration, voulait agir avec le peuple français comme avec une population qui, en recevant le baptême sanglant de la révolution, n'aurait pas perdu tous les éléments de piété et de foi. Ce gouvernement n'a pas su comprendre l'état moral de la France, réorganisée par la Révolution; aussi tous ses actes, étant en désaccord avec le diapason moral du peuple, paraissaient-ils à celui-ci oppressifs et insupportables. Le mécontentement grossit tant enfin, qu'un jour, pour une cause relativement légère, Paris se souleva et renversa, après trois jours de massacres fratricides, un pouvoir qui, quoique rempli de bonne volonté, n'avait pas su conformer ses actes à l'état moral du pays.

La dynastie d'Orléans, encore sous l'influence du terrible exemple des tentatives infructueuses faites par la branche aînée, pour

pousser le peuple dans une voie morale qui lui était contraire, se laissa entraîner dans une direction opposée, et ne s'occupa que du développement du bien-être matériel du pays. Cette tendance générale n'était pas faite pour provoquer un changement favorable dans la morale publique, tout au contraire; elle poussa la nation au sentiment de la cupidité, seul stimulant énergique pour un peuple privé de croyances.

Nous voyons maintenant la France livrée à l'influence exclusive de la recherche de l'intérêt personnel; les hommes ne s'entendent pas entre eux, les partis se détestent parce qu'une concession quelconque au bien public, qui retrancherait quelque chose du bien-être individuel, est incompatible avec la cupidité personnelle de chaque intéressé.

Le seul sentiment moral qui se soit conservé dans la nation, à l'honneur des Français, c'est l'aspiration générale à la gloire de leur pays; c'est ce sentiment seul qui est capable de réunir tous les Français sous une seule bannière, et de les porter à un sacrifice général et commun d'une partie de leurs intérêts individuels.

Tournons maintenant nos regards du côté

de l'Allemagne, qui présente une certaine harmonie, un certain accord dans le développement des trois éléments de la civilisation. Cela tient au caractère, au tempérament du peuple allemand.

Le savoir, en Allemagne, est distribué d'une manière conforme au caractère de la nation et aux exigences de la société; car le savoir mémoratif, surtout au degré élémentaire, est général en Allemagne et dans une proportion beaucoup plus vaste qu'en Angleterre et en France.

Dans toute l'Allemagne, et principalement dans les provinces rhénanes, en Prusse et dans l'Allemagne protestante, chaque paysan sait lire et écrire, et possède des connaissances, élémentaires il est vrai, sur les devoirs moraux de l'homme, sur les grands phénomènes de la nature et sur l'histoire de son pays. Ce résultat est obtenu par la loi, presque générale en Allemagne, qui rend la fréquentation des écoles obligatoire pour chaque enfant. Cette excellente loi fait en outre que l'Allemand ne devient travailleur productif dans la société qu'à l'âge de la force ou de l'adolescence. La fréquentation obligatoire de l'école

a eu pour conséquence, que savoir lire et écrire, est devenu une nécessité qui est entrée dans les mœurs du pays. En Angleterre on étudie, parce qu'il est avantageux d'acquérir des connaissances; en Allemagne, parce que c'est exigé par les mœurs et l'opinion publique; c'est pourquoi, en Angleterre, on développe de préférence les connaissances qui servent à l'application de la science; en Allemagne la science est cultivée pour elle-même. Ce caractère se conserve dans toute l'échelle des études germaniques; la classe supérieure travaille à acquérir des connaissances philosophiques et parvient en général au degré analytique du savoir, quelquefois au degré le plus élevé, mais toujours presque dans une direction abstraite, si bien que, même dans les sciences d'application, on préfère en Allemagne l'étude théorique aux recherches pratiques.

Dans la faculté de raisonnement les Allemands ont des dispositions bien différentes de celles des autres nationalités européennes. Ils sont plus lents encore que les Anglais à percevoir les idées, ont l'analyse moins prompte que les Français, mais plus sûre; car, tandis

ussent une idée, un système, l'analyse trop loin, les Allen de terminer chaque analyse a synthèse logique et développer argumentation de la manière re. Nous devons ajouter, cependrédilection des Allemands pour clusivement théoriques fait que lées, découvertes et travaillées sont pas applicables dans la vie

moral de la civilisation est plus Allemagne que partout ailleurs. agne protestante, la morale puisée sur un code de morale phigénéralement accepté par les de toute la société, et corroboré cipes de morale évangélique. lemagne catholique le résultat est le même, mais l'ordre de dévest inverse, c'est-à-dire, que dans de la Confédération germanique, populaire repose sur les principes ion chrétienne, elle est renforcée par les convictions de la morale que. Mais dans l'une et l'autre partie

de l'Allemagne, le désir du bien public se développe d'une manière régulière et rationnelle; l'Allemagne peut donc être regardée, sous le rapport du développement de chacun des trois éléments civilisateurs et de leur accroissement harmonique, comme le plus avancé des trois États que nous avons pris pour exemples.

Cette courte analyse nous a montré que les uns et les autres ont encore bien des progrès à faire, bien des perfectionnements à atteindre, quoiqu'ils soient déjà arrivés à un degré incontestablement élevé de développement.

Les trois éléments de civilisation se reflètent par une action simultanée sur le développement matériel du bien-être général dans un peuple. Le degré de ce bien-être est l'expression matérielle, ou pour ainsi dire plastique, du degré de la civilisation d'un pays; car l'état de bien-être de toute une nation n'est autre chose que l'expression d'une application plus ou moins intelligente de l'activité de chacun au développement de la fortune et de l'ordre publics.

L'application de cette activité n'est intelligente que quand elle s'appuie sur la connais-

sance de toutes les conditions qui s'y rapportent; elle n'est rationnelle qu'au moyen de l'application régulière du savoir à l'action, et cette application n'est régulière et utile que lorsqu'elle est fondée sur une étude complète de toutes les conditions relatives, et basée sur le sentiment du désir du bien public, ou de l'amour chrétien.

Nous voyons donc à quel point les trois éléments se combinent dans leur influence, et comment ils se corroborent mutuellement dans l'effet de leurs applications pratiques. L'expression matérielle ou plastique de la civilisation ne peut être identique dans des pays qui seraient même également civilisés, mais qui diffèrent de nationalité, de langue et de conditions constituantes; car elle est évidemment modifiée par les habitudes et les mœurs de chaque peuple, habitudes et mœurs qui sont les conséquences immédiates de l'histoire du peuple, de sa nature et du climat qu'il habite. Ainsi, une découverte ou uneinnovation peut être très-utilement appliquée à l'accroissement du bien-être d'un pays, et être complétement inutile pour une autre contrée. Telle manière de vivre exprimerait

le bien-être au Chili, et prouverait tout le contraire à la baie d'Hudson ; ce qui peut contenter un Napolitain et lui procurer de la jouissance et un surcroît de bien-être, serait peut-être désagréable pour un Danois. Or, comme on commence toujours à juger un pays et à le comparer à d'autres, en partant de l'impression qu'il a produite sur l'investigateur, par son organisation matérielle, par cette expression plastique de son développement, on doit être en garde de prononcer un jugement superficiel, basé seulement sur la première impression personnelle, qui n'est ordinairement que la conséquence de notre manière de voir habituelle, quand il est question d'un pays étranger. Il ne faut jamais asseoir ses conclusions définitives sur la foi de cette première impression, mais autant que possible se rendre compte de ce que l'on voit, en rapportant sans cesse l'argumentation que l'on suit à l'éducation historique du peuple que l'on étudie, aux capacités morales, intellectuelles et physiques de ce peuple, à la nature du pays qu'il habite, à son climat, à sa fécondité, et enfin aux mœurs et aux usages de la nation.

La Russie ayant eu, dès son origine, une existence isolée de celle de l'Europe; n'ayant pris aucune part aux révolutions sociales qui ont marqué l'histoire des nations de cette partie du monde, ainsi que les différentes phases du développement de leur civilisation, la Russie, disons-nous, doit être jugée au point de vue historique, c'est-à-dire, en suivant dans leur marche les événements principaux consignés dans ses annales politiques. Pour pouvoir porter sur elle un jugement impartial, et critiquer ce qu'elle est, il faut étudier ce qu'elle fut et connaître quelles vicissitudes elle a traversées sous tous les rapports, depuis ses origines connues jusqu'à nos jours.

C'est pourquoi, nous avons entrepris de tracer un tableau rapide de l'histoire de Russie, en comprenant dans notre étude l'histoire de l'enseignement, de l'organisation sociale, de la législation, de l'administration, de la littérature, du développement des arts, de l'industrie et du commerce, en un mot, de toutes les parties de la vie sociale qui touchent aux bases de la civilisation d'un peuple. Nous avons voulu, et nous le ferons, autant que cela dependra de nous, donner à notre

travail une véritable certitude historique, afin que ceux qui recherchent la vérité puissent sans défiance s'appuyer sur nos renseignements. D'autre part, nous avons été obligé d'élaguer bien des détails intéressants, qui avaient malheureusement le désavantage d'augmenter outre mesure la dimension de notre ouvrage, et de nous entraîner à des développements pour lesquels vingt volumes eussent à peine suffi.

Pour parcourir avec méthode cet immense champ de l'histoire politique et sociale de la Russie, nous le partageons en cinq grandes périodes :

1° Depuis l'origine jusqu'à l'adoption du christianisme;

2° Depuis l'adoption du christianisme jusqu'à l'invasion des Mongols;

3° Période de la domination mongole;

4° Période des tsars;

Et, 5° depuis l'avénement de Pierre le Grand jusqu'à nos jours.

Comme l'enseignement est un des plus puissants auxiliaires de la civilisation, et la littérature son expression la plus caractéristique, nous ne laisserons pas d'en suivre les développements, autant que les documents

historiques le permettent, depuis l'origine de la Russie.

Dans les dernières périodes nous serons obligé, par la multiplicité des données, de faire des exposés plus détaillés de tous les sujets que nous traiterons, afin de faciliter au lecteur la complète connaissance de chaque partie constitutive du mouvement civilisateur. Nous préférons cette méthode d'exposition, dans la conviction qu'il est beaucoup plus facile à un lecteur de résumer une synthèse, quand il a une analyse devant les yeux, que de travailler à analyser une synthèse qu'on lui présente.

ESSAI SUR L'HISTOIRE
DE
LA CIVILISATION
EN RUSSIE

CHAPITRE PREMIER

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE RUSSIE DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME (988)

Certitude des documents qui servent de base à l'histoire de Russie. — Antiquité historique des Slaves. — Causes de l'appel des princes normands ou russes. — Antiquité de la république de Novgorod. — Subdivision des Slaves. — Les Slovènes ou Novgorodiens s'occupaient depuis longtemps de commerce et d'agriculture. — Arrivée de Rurick. — Comparaison de l'état de Novgorod avec l'état de l'Europe contemporaine. — Oskold et Dire à Kieff; premier commencement du christianisme. — Le règne du prince Olègue. — Le siége du gouvernement central est transféré de Novgorod à Kieff. — Campagne d'Olègue contre Constantinople. — Traité avec les Empereurs en 912. — Le prince Igor, fils de Rurick, en 913. — Traité de ce prince avec les empereurs, en 945. — La princesse Olga, sa femme. — Sa guerre aux Drevliens. — Son baptême à Constantinople en 957. La Slavonie a désormais le nom de Russie. — Le prince Sviatoslaw, fils d'Olga. — Partage de la Russie entre les trois fils de Sviatoslaw. — Iaropolk règne à Kieff. — Ce prince est tué. — Vladimir, son frère, grand prince de Kieff. — Recherche de la meilleure religion. — Campagne de Vladimir en Tauride. — Prise de Khersonèse. — Baptême de Vladimir et de son peuple.

On a souvent révoqué en doute l'autorité des anciens chroniqueurs; les arguments ne manquaient pas pour prouver sinon l'impossibilité, du moins la



difficulté de rendre compte même des événements les plus remarquables qui se passaient sur le théâtre du monde, vu le manque de moyens qu'avaient ces laborieux investigateurs d'asseoir leurs récits sur des données authentiques. En effet, le témoignage d'un seul homme ne saurait être envisagé comme véridique; d'ailleurs, aux époques reculées, le nombre des personnes qui savaient écrire était bien restreint; aucune critique n'existait pour combattre les erreurs, élucider les questions et séparer le bon grain de l'ivraie. Il n'est donc guère permis d'accepter comme infaillibles les récits consignés dans les annales de l'antiquité. Qui pourrait, par exemple, ajouter foi aux dires de Sanchoniaton qui vivait, dit-on, avant Moïse, et qui cite les livres de l'Égyptien Thot, qui écrivait 800 ans avant lui? Du reste, il est probable que ce Thot, si jamais il a existé, n'écrivit pas le récit des événements du temps, mais se borna à faire une cosmogonie, comme firent Hésiode dans sa Théogonie et d'autres écrivains de l'antiquité.

Les documents sur lesquels se base l'histoire de Russie, dont nous voulons reproduire les traits principaux, ne portent pas ce caractère qu'on trouve dans les écrivains de ces temps reculés, mais bien un caractère d'authenticité, prouvé par des études approfondies et comparatives. Plusieurs chroniques n'ayant pas soutenu cette critique savante furent

rejetées en totalité ou en partie. Dans le nombre de ces dernières fut classée la plus ancienne des chroniques russes écrites au xᵉ siècle par Joakime, évêque de Novgorod; elle renferme cependant quelques données bien précieuses, surtout pour l'histoire de l'Église. Quant à l'histoire profane, la chronique slavone, reconnue comme la plus authentique, fut écrite dans le cours du xiᵉ siècle par Nestor, moine de Kieff. Cet auteur n'a pu s'appuyer avec certitude que sur les traditions remontant au ixᵉ siècle, et tout au plus au viiiᵉ, car les documents écrits qu'il consultait ne pouvaient être antérieurs au xᵉ siècle, vu que l'alphabet slavon, inventé en Moravie au milieu du ixᵉ siècle par les frères Cyrille et Méthodius de Thessalonique, ne put évidemment pénétrer en Russie avant le xᵉ siècle. Néanmoins, en confrontant la chronique de Nestor avec les études faites dans ces derniers temps sur des documents romains et byzantins, on voit clairement que les Slaves qui occupaient le pays compris entre la Baltique et la mer Noire, d'un côté, et de l'autre, entre les Karpaths, l'Oder et l'Oural, commencent au ivᵉ siècle à paraître sur le théâtre des révolutions européennes. Les migrations successives des Huns et des Goths, vers l'Occident, débarrassèrent les peuples slaves de ces oppresseurs barbares, descendus des hauts plateaux de l'Asie pour ravager leur pays. Ce fut alors seulement que les Slaves purent commencer à se consti-



tuer en états indépendants, et ils ne furent pas longtemps à s'organiser. Nous savons, en effet, que, dès le ve siècle, ils avaient des villes ; Kieff fut fondée en 430, et Novgorod, Staraïa-Roussa et Slovensk existaient déjà à cette époque.

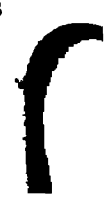
D'après Tacite, Procope, Théophane et autres historiens, tous les Slaves étaient des peuples adonnés à l'*agriculture* et au *commerce*, et assez industrieux pour fournir à la subsistance de leurs oppresseurs asiatiques : ils étaient hospitaliers et fidèles à leur parole, qualités, on le sait, bien rares à cette époque reculée. Depuis, les Slaves de l'ouest et du midi, ainsi que les Boulgares, s'associèrent avec les Huns et les Goths pour piller et saccager tantôt les Romains et les Germains, tantôt les possessions de l'empire de Byzance, et ils participèrent à la grande révolution produite en Europe par l'invasion des Barbares. Quant aux Slaves du centre, les Slovènes proprement dits, ils s'étaient constitués en république, et ils travaillèrent dès lors au développement de leur bien-être, en s'adonnant à l'agriculture et au commerce.

Nous savons que Novgorod-la-Grande était une ville florissante bien avant le IXe siècle, que sa domination et son influence s'étendaient sur un territoire immense, depuis la Finlande actuelle jusqu'au delà de Kieff, et depuis la Dvina jusqu'à l'Oka ; enfin, qu'elle avait pour tributaires treize peuples différents, tels que les Tchouds, les Vesses, les Merias, les Tche-

remisses, etc. La chronique nous apprend que, vers le milieu du IXe siècle, un certain Gostomysl, président ou prince de la république de Novgorod (les documents ne sont pas assez clairs pour qu'on puisse lui assigner son véritable titre), se sentant vieux et proche de la tombe, et voyant des discordes intestines et des révolutions continuelles mettre en péril la patrie, adressa au peuple assemblé le discours suivant textuellement inscrit dans la chronique :

« Je vois qu'il n'y a pas d'union entre nous ; chacun veut gouverner et juger d'après son idée et sa fantaisie, oubliant que son influence ne peut pas être durable et que ces perturbations continuelles amèneront nécessairement la ruine du pays. Les ennemis viendront chez nous, prendront nos femmes, et agiront avec elles d'après leur volonté et leurs désirs. Nous serons attachés avec nos enfants dans des étables et on nous vendra comme des animaux. Ceux de nos ennemis qui n'auront pas de bœufs placeront tous leurs fardeaux sur nos épaules, et nos filles seront violemment déshonorées.

« Quant à nous, voyant ainsi nos enfants couverts de sang et d'opprobre, nous fondrons en larmes sans pouvoir leur aider en quoi que ce soit. Pensez à cela, amis ! et frémissez dans vos cœurs ! Appelez de l'étranger un homme sage de notre race pour qu'il vous gouverne, car, vous tous, vous



« êtes animés de passions, et un homme passionné « ne doit pas régner. »

En entendant ces paroles, le peuple novgorodien s'écria : « Cherchons un prince qui nous prenne en « son pouvoir et nous gouverne *d'après nos lois.* »

Ce discours et cette résolution, qui nous ont été conservés par la chronique, pouvaient-ils, l'un, être prononcé par un barbare dépourvu de toute culture intellectuelle, l'autre, adoptée par un peuple n'ayant aucune notion de science politique? C'est ce qui nous paraît impossible; en supposant même que le chroniqueur ait mis du sien dans cette harangue, il faut cependant admettre que le fond des idées est authentique, et surtout, ce qui est pour nous hors de toute espèce de doute, que les Novgorodiens avaient déjà leurs lois propres.

Les Normands étaient au IXe siècle à l'apogée de leur gloire militaire; leur nom était craint et respecté dans tout le nord de l'Europe; c'est probablement pour cela que les Novgorodiens fixèrent leur choix sur un guerrier normand. Une députation d'anciens fut expédiée, en 862, sur les bords de la Baltique pour appeler le prince variague ou normand Rurik, avec ses deux frères, Sinaff et Trouvor, au gouvernement de la grande république. Le discours prononcé par la députation slave, conservé textuellement dans les chroniques, contenait ces paroles significatives : « Notre pays est immense et riche, mais l'ordre y

« manque, venez y régner et prenez-nous en votre « pouvoir. »

Il faut qu'il se soit écoulé bien des siècles avant qu'un peuple, plongé dans un état de barbarie pareil à celui des Huns, des Goths et des Boulgares aux IV[e] et V[e] siècles (à les juger d'après les chroniques latines et byzantines), puisse passer à un état politiquement organisé, et à un degré de développement intellectuel, nécessaire non-seulement pour formuler, mais pour comprendre les idées exposées dans le discours de Gostomysl et les paroles des députés, pour avoir des lois, et une ville qui, d'après les conjectures historiques, devait être peuplée de plusieurs dizaines de mille habitants, enfin pour pouvoir dire : « *Notre* « *pays est immense et riche.* »

Il y a toute certitude à supposer que la grandeur et la prospérité de la république de Novgorod furent la conséquence de la non-participation des Novgorodiens ou Slovènes proprement dits, au grand mouvement des peuples hunniques d'Orient en Occident, et que la grande voie de cette migration était au sud des possessions novgorodiennes. Cette supposition est confirmée : d'abord par le silence des chroniqueurs russes sur ce mouvement important qui ne pouvait pas échapper aux traditions, dont ils auraient nécessairement parlé, s'il avait eu lieu dans leur pays ; ensuite, par l'état même de cette république septentrionale à l'époque où commence déjà la certitude

historique. Deux ou trois siècles d'installation fixe ne suffiraient pas à un peuple sauvage pour arriver à l'état civilisé où nous trouvons la république au milieu du IXe siècle. Indépendamment de ces conjectures, il y a encore un indice qui nous fait supposer que la voie des migrations des Huns se trouvait tout à fait au midi de la Russie actuelle; c'est que dans le gouvernement d'Ecatherinoslaff, à 300 kilomètres à peu près de la mer Noire, on trouve, sur une étendue de 400 à 500 kilomètres, une ligne presque continue de termes en pierre, représentant des figures humaines plus ou moins grossièrement taillées, et placés à distance l'un de l'autre. Ces termes ne servaient-ils point d'indicateurs du chemin aux bandes de barbares qui se ruaient successivement sur l'Occident?

M. Amédée Thierry[1] divise le peuple slave en trois branches : à l'est, sur les fleuves qui descendent dans la mer Noire, les Antes; à l'ouest, les Venètes ou Vendes, et au milieu, les Slovènes ou Sclovènes; mais cette division, basée sur les données des historiens occidentaux, diffère en quelques points des traditions consignées dans les chroniqueurs russes. D'après ceux-ci, les Slovènes occupaient le pays formant un trapèze dont la limite septentrionale commençait au lac Ladoga et continuait, tantôt en

1. *Histoire d'Attila et de ses successeurs*, tome I, page 299.

s'avançant vers le nord, tantôt en s'abaissant un peu jusqu'à la rivière Viatka ; la limite méridionale partait du haut Dnieper, touchait le Don supérieur et continuait tout le long de l'Oka. Ces Slovènes étaient entourés de populations finnoises vers le nord, ils avaient à l'est les Boulgares, à l'occident et au midi différentes populations slaves. Les chroniques russes font mention de la migration des Boulgares vers le midi, et ce fait est certain, puisqu'il est constaté aussi par les chroniques latines et byzantines, ce qui nous prouve, encore une fois, que si la migration des Huns avait eu lieu dans les environs des possessions slovènes, les chroniques en auraient parlé. Quant aux Slaves dont il est question dans Théophane et Procope, c'étaient probablement les Liakhs, les Dregovitschys, les Boujanès, les Loutitchys, les Tivertsys, les Drevliens, et autres peuples slaves méridionaux et occidentaux. La plupart de ces peuples et d'autres encore furent soumis à la domination novgorodienne longtemps après l'invasion des Barbares en Europe ; ils ont donc pu participer à cette invasion sans que la connaissance et la tradition de ces faits soient parvenues aux chroniqueurs russes.

Tous ces peuples étaient effectivement dans un état tout à fait sauvage, comme le rapportent les historiens occidentaux; et leurs récits sont d'autant plus dignes de foi, qu'ils sont conformes aux données des chroniques russes qui peignent les

Drevliens du x[e] siècle comme de véritables sauvages habitant les forêts et vivant du produit de la chasse.

Les Slovènes du nord étaient au contraire un peuple de mœurs douces, adonné à l'agriculture et au commerce, et constitué en république. Cela peut être induit d'un récit de l'historien Theophilacte, rapporté par M. Thierry : Vers la fin du vi[e] siècle (591-592), l'empereur Maurice, allant de Constantinople à Anchiale, rencontra dans les environs d'Héraclée trois voyageurs d'une taille gigantesque, qui ne portaient aucune espèce d'armes, mais seulement une cithare à leur cou. Interrogés sur leur nation, leur état et sur ce qu'ils venaient faire dans l'Empire, ils répondirent, *en langue slave*, qu'ils appartenaient à la nation slavonne et *aux tribus* de cette nation *éloignées vers l'Océan occidental;* que le khan des Avars avait envoyé à *leurs rois* des ambassadeurs, avec des présents, pour *les* engager à lui fournir des soldats; que *les rois* avaient reçu les présents, mais qu'ils s'étaient excusés de fournir les troupes, se fondant sur le trop grand éloignement de leur pays et sur la difficulté des chemins; que c'étaient eux qui avaient été chargés de porter au khan ces excuses, et qu'ils n'étaient pas restés moins de quinze mois en route. Ils ajoutèrent à cela que les cithares qu'ils portaient étaient les seules armes qu'ils sussent manier; *qu'étrangers au tumulte des guerres et des*

séditions, ils remplissaient chez les peuples un ministère de paix[1].

Ce récit, empreint d'un caractère de vérité et d'une naïveté remarquables, nous fait conjecturer que ces envoyés appartenaient effectivement à la nation slovène (novgorodienne); qu'en parlant de l'Océan occidental ils voulaient dire la mer Baltique, car de tout temps les Novgorodiens ont appelé la Baltique mer occidentale; enfin, qu'en parlant de *leurs rois*, au pluriel, ils voulaient dire *les anciens* de la république : ils ont probablement même employé le mot propre; mais, comme ils s'exprimaient en slavon, l'historien ne trouvant pas, dans sa langue, de terme pour traduire le titre de *starchinys*, l'a remplacé par celui de *rois*, en conservant la marque du pluriel.

Malgré la distance, une nation guerrière se serait empressée de profiter d'une proposition avantageuse par les promesses de butin qui l'accompagnaient. Le refus des Slovènes est pour nous une preuve suffisante que ce peuple remplissait véritablement une *mission de paix*, c'est-à-dire, *s'occupait de commerce* et du *développement du bien-être*. Les conclusions que nous tirons de ce fait sont d'autant plus probables, qu'elles sont complétement en harmonie avec toutes les autres conjectures historiques sur l'état social des Slovènes novgorodiens aux VIe et VIIe siècles.

1. Amédée Thierry, *Histoire d'Attila et de ses successeurs*, tome II, pages 24-25.

Toutes ces considérations nous portent à croire que les Huns n'ont dû entraîner à leur suite dans l'invasion que les peuples slaves de l'ouest et du midi, qui étaient dans un état presque complétement sauvage, et que c'est d'eux dont il est question dans les historiens latins et grecs. Quant aux Slovènes, ils étaient alors déjà fixés loin de la voie asiatique et travaillaient à leur développement intellectuel et social, se fortifiaient du côté du nord en soumettant les populations finnoises voisines, encore moins guerrières qu'eux, naviguaient sur le Volga, la Neva et le Volkhoff, en un mot, se constituaient en état régulier; et, grâce à toutes ces circonstances, ils eurent le temps et la possibilité d'atteindre le degré remarquable d'organisation politique et sociale auquel nous les trouvons à l'arrivée de Rurick et de ses frères.

Cependant, ce prince normand n'accepta qu'avec défiance la domination que venait lui offrir la députation novgorodienne, et il ne vint dans le pays qu'accompagné d'un nombre considérable de *Rousses*[1], ses compatriotes. Cette migration de Normands dans un état déjà constitué politiquement, a dû nécessairement y importer de nouvelles idées administratives et législatives; car, à cette époque, les Normands, par leurs fréquentes excursions sur les

1. Les Variagues normands de la partie orientale de la mer Baltique s'appelaient *Variaguo-rousses*.

bords méridionaux de la Baltique et dans les parages de la mer du Nord, étaient en contact continuel avec les Germains et les Francs, qui étaient déjà régis par les Capitulaires de Charlemagne. Il est bien évident que les Normands avaient puisé dans leurs relations avec ces nations occidentales des connaissances législatives qu'ils importèrent avec eux à Novgorod; aussi trouve-t-on, çà et là, quelque ressemblance entre les Capitulaires de Charlemagne et les plus anciennes lois des Slavo-Russes.

Ce coup d'œil sur l'ensemble des données historiques nous prouve que, tandis que, dans toute l'Europe, les institutions romaines croulaient sous les coups redoublés des invasions barbares, la république de Novgorod se constituait en état organisé; tandis que toutes les cités romaines perdaient leur influence et se soumettaient au joug des campagnes, Novgorod s'élevait, se renforçait comme cité et étendait sa domination souveraine sur tous les pays environnants; en un mot, que, pendant cette triste époque historique, quand la civilisation romaine était noyée dans des flots de sang et détruite par la flamme, la république de Novgorod, grâce à sa position géographique, devenait un État puissant et respecté. Nous la voyons au IXᵉ siècle briller comme un des pays les plus avancés et les plus florissants de l'Europe centrale et septentrionale, et, bien qu'elle fût loin certainement de pouvoir rivaliser avec le midi, dépositaire des restes de la

civilisation romaine, elle n'était pourtant plus un pays sauvage comme on pourrait le croire, en appliquant aux Slovènes les descriptions que nous ont laissées sur les Slaves en général les historiens latins et byzantins.

L'arrivée des princes varagues à Novgorod coïncide avec le commencement de la féodalité en Europe; Rurick est contemporain de Charles le Chauve qui, le premier, a confirmé l'hérédité des offices et des fiefs. Par cet acte fondamental de la féodalité, Charles n'a fait que sanctionner un état de choses déjà existant, nécessaire pour l'organisation de la société et parfaitement conforme aux idées dominantes du temps.

L'appel de Rurick et de ses frères, en 862, fut aussi motivé par une idée féodale. Rurick était un guerrier et il arriva armé dans cette république de paix; il commença par faire occuper toutes les villes dépendantes de Novgorod par ses compagnons d'armes, dont les principaux portaient les titres de *kniaze*, quand ils étaient ses parents, et de *mouje*, quand ils étaient étrangers à sa famille. Rurick envoya, entre autres, deux de ses moujes, nommés Oskold et Dire, pour occuper en son nom la ville de Kieff, et cependant ces seigneurs faisaient la guerre indépendamment de leur chef suzerain, car nous les voyons, en 866, entreprendre une expédition contre Constantinople avec 200 navires[1]. Rurick importa donc avec lui l'organisa-

1. La plupart de ces vaisseaux périrent par suite d'une tem-

tion féodale, et les *moujes* qu'il envoyait dans les provinces n'étaient autres que des seigneurs féodaux.

Rurick régna jusqu'en 879; il étendit considérablement les limites de ses États et se fit craindre de tous ses voisins. Il laissa en mourant un fils âgé de 4 ans, appelé Igor, et confia la régence à son beau-frère Olègue qui gouverna pendant 34 ans, durant lesquels Igor ne chercha jamais à s'emparer du pouvoir, ni à secouer la tutelle de son oncle qui le maria, en 904, avec une jeune fille de Pskoff, nommée Olga, célèbre par son esprit et sa beauté, et que quelques anciens historiens font descendre de ce Gostomysl, président de la république de Novgorod, qui avait provoqué l'appel de Rurick.

A la nouvelle du désastre qu'Oskold et Dire avaient éprouvé dans leur expédition contre Constantinople, Olègue pensa qu'il lui serait très-facile de s'emparer de Kieff et de ses dépendances. Dans ce but, il marcha sur Smolensk (882), l'occupa militairement, s'em-

pête miraculeuse. Il paraît pourtant que l'expédition ne fut pas en tous points malheureuse, car nous savons que l'empereur Michel, qui régnait alors, accueillit les princes normands, leur offrit des présents et les engagea même à embrasser le christianisme. Nestor ne fait pas mention de ce dernier détail, avancé par un autre chroniqueur, devancier de Nestor, l'archevêque de Novgorod Joakhim, d'après lequel et les historiens byzantins, Constantin Porphyrogenète, Grégoire Amarthol et autres. Oskold et Dire, de retour à Kieff, envoyèrent, en 866, une députation à Constantinople pour demander un évêque qui pût les baptiser; l'évêque Michel, qui convertit au christianisme les princes Oskold et Dire, et les premiers Russes, y fut envoyé de Constantinople.

barqua de là sur le Dnieper et arriva avec des forces assez imposantes dans les environs de Kieff. Ne voulant cependant pas livrer immédiatement le combat et préférant employer la ruse, il envoya à Oskold et à Dire l'invitation de venir dans son camp, pour saluer le prince Igor, avec lequel il se rendait à Constantinople. Les seigneurs de Kieff tombèrent dans le piége et vinrent au camp d'Olègue qui les fit mettre à mort après leur avoir déclaré : « Qu'ils n'étaient « point nés de souche princière pour avoir le droit de « régner qu'ils s'étaient attribué, et que lui était « prince et avait avec lui Igor, fils de Rurick. » Voilà une nouvelle preuve bien frappante de l'importation des idées féodales par les Normands.

Après l'occupation de Kieff par Olègue, les possessions russes s'étaient considérablement étendues du côté méridional ; ce prince, étant avant tout guerrier, devait rapprocher sa résidence des frontières méridionales et occidentales qui étaient le plus menacées, car le nord était déjà tranquillisé par Rurick ; il transféra donc le gouvernement central du pays de Novgorod à Kieff, et en fit le siége de la Grande-Principauté. Peut-être que la turbulence des Novgorodiens, et leurs prétentions républicaines continuelles, ne furent pas sans influence sur cette décision du prince Olègue.

En 907, il rassembla une armée de 80,000 hommes composée de Variagues, de Slovènes et de toutes les

peuplades slaves qui étaient sous sa domination, s'embarqua sur le Dnieper et se dirigea vers Constantinople. Arrivé en vue du Bosphore, il prit terre et cerna la superbe Byzance ; les empereurs Léon et Alexandre, effrayés de l'apparition subite de ces barbares aux portes de leur capitale, s'empressèrent de payer à Olègue un tribut assez considérable [1], et de conclure avec lui un traité de paix très-avantageux pour les Russes. En souvenir de sa marche triomphale sur Constantinople, Olègue cloua sur l'une des portes de cette ville, appelée porte de Galatz, le bouclier du prince Igor avec l'image d'un cavalier. Craignant que les empereurs grecs, une fois revenus de leur frayeur, ne voulussent renier un traité qui leur avait été imposé par la force, Olègue envoya à Constantinople une ambassade chargée de compléter ce premier traité. Le 15 septembre de l'an 912, ce nouveau pacte d'amitié et de commerce fut signé et juré, d'un côté, par les ambassadeurs d'Olègue, et de l'autre, par les empereurs. Les chroniques russes contemporaines nous l'ont conservé en entier; d'après son texte, on peut voir que les marchands russes avaient un commerce suivi avec Constantinople et d'autres villes de l'empire, qu'ils étaient nombreux et faisaient des crédits considérables aux habitants du pays. On peut voir ici combien la civilisation de Novgorod était

1. De douze sols d'or par navire.



avancée, car certainement ce ne pouvaient être que les marchands de cette grande ville qui s'aventuraient dans un commerce aussi lointain. Les stipulations sur le crédit sont surtout remarquables ; en outre, on peut, par les articles 3 et 4 de ce traité, connaître plusieurs lois russes et en conclure : 1° que le serment était respecté chez les Russes d'une manière absolue ; 2° que le meurtre était puni par la mort et non par une amende ; 3° que les femmes héritaient d'une partie des biens de leur mari ; 4° que ni la femme, ni les enfants n'étaient responsables de la faute du mari ou du père ; 5° que les coups et blessures n'étaient point punis de la peine du talion, mais d'une forte amende ; 6° que le vol était puni par la restitution du double et du triple de la valeur volée ; 7° que l'on permettait de tuer un voleur surpris en flagrant délit, mais seulement en cas d'impossibilité prouvée de s'emparer de sa personne et de le garrotter ; 8° enfin, que la fortune d'un étranger mort *ab intestat* n'était point confisquée au profit de l'État, mais renvoyée dans son pays pour être restituée à ses héritiers. Cette dernière stipulation atteste que l'usage des testaments existait déjà à cette époque [1].

1. Le droit d'aubaine, qui s'est maintenu encore en France jusqu'au règne de Louis XVI, était déjà reconnu injuste en Russie. On assure même que le mot d'aubaine provient d'*albini*, qui servait à désigner les étrangers. La confiscation de leurs biens se pratiquait en vertu de ce principe : *Peregrinus liber vivit, servus moritur*.

La plupart de ces lois étaient déjà en vigueur à Novgorod bien avant l'arrivée des Normands, et c'est d'après ces lois que les citoyens de la république voulaient être jugés par les princes qu'ils appelaient à les gouverner.

En 913, Olègue mourut, et Igor prit le gouvernement de la grande principauté de Kieff. A la nouvelle de cette mort, plusieurs peuplades soumises par le prince défunt voulurent secouer le joug; les Drevliens, entre autres, refusèrent de payer le tribut convenu; mais Igor marcha contre eux, les fit rentrer dans l'obéissance et ils furent imposés plus fortement qu'ils ne l'avaient été auparavant. En 941, profitant de la guerre désastreuse de l'empire avec les Boulgares, il marcha sur Héraclée, et dévasta la Nicomédie. Repoussé une première fois, il ne se découragea pas et, en 944, renouvela son invasion. Les empereurs, ne voulant pas essayer leurs forces contre les Russes, envoyèrent des ambassadeurs à Igor pour lui offrir une forte somme d'argent. Le prince accepta la somme et s'en retourna dans ses États; mais voulant consolider de plus en plus ses relations avec l'empire, il envoya à Constantinople de nouveaux délégués chargés de conclure un traité. Ce pacte de 945 est remarquable par plusieurs stipulations nouvelles, ajoutées à celles du traité d'Olègue et entre autres par celle-ci : les empereurs promettaient de ne pas enrôler de soldats slavo-russes, sans l'autorisation



du prince qui, de son côté, s'engageait à fournir à chacun de ses sujets, voyageant dans les domaines de l'empire, un *passe-port écrit*, dans lequel seraient énoncés le but du voyage et l'assurance des intentions pacifiques du voyageur. Les formalités bureaucratiques étaient donc déjà connues du gouvernement russe, et cette facilité de donner des passe-ports par écrit semble prouver qu'il n'y avait déjà plus de difficulté à trouver des gens sachant tout au moins lire et écrire.

Durant cette même année, Igor fit de nouveau la guerre aux Drevliens, pour les forcer à augmenter le chiffre du tribut qu'ils lui payaient. Le prince obtint la somme et l'envoya à Kieff, accompagnée d'une partie de ses troupes; mais les Drevliens, poussés à bout et profitant de l'affaiblissement de son armée, l'attaquèrent, le tuèrent, lui et toute sa petite troupe, et l'enterrèrent aux portes de leur ville.

Le fils d'Igor, Sviatoslaw, héritier du trône grand princier, était encore enfant quand son père fut tué; sa mère Olga prit les rênes du gouvernement et voulut tout de suite venger la mort de son mari. Elle rassembla une armée nombreuse à la tête de laquelle elle envahit, accompagnée de son fils Sviatoslaw, le pays des Drevliens. Ceux-ci, voyant l'impossibilité de résister en rase campagne, s'enfermèrent dans leur ville, Korostène, qui fut immédiatement assiégée par la princesse guerrière. La défense des Drevliens se

prolongeant plus qu'elle ne l'avait pensé, Olga eut recours à la ruse. Feignant d'être prête à lever le siége, elle envoya dire aux Drevliens qu'elle se retirerait, s'ils consentaient, pour tout tribut, à lui faire remettre trois pigeons et trois moineaux par chaque maison de leur ville. Ceux-ci, enchantés de se débarrasser à si peu de frais d'une si puissante ennemie, s'empressèrent d'accepter sa proposition et de remplir la condition demandée. Olga fit attacher aux queues de ces oiseaux des mèches allumées et leur rendit la liberté pendant la nuit; chacun d'eux s'empressa de retourner dans la ville se tapir sous le chaume hospitalier qu'il connaissait. Un incendie général éclata; les armes russes achevèrent l'œuvre de destruction, et toute la population fut en partie exterminée, en partie faite prisonnière. La vengeance d'Olga était assouvie.

Elle s'occupa dès lors d'introduire de l'ordre dans ses États et fit un voyage à Novgorod et dans toutes les autres provinces. Cette femme supérieure conçut le désir de s'éclairer aux lumières de la foi chrétienne; elle partit pour Constantinople, où, après avoir écouté les leçons du patriarche Polyeucte, elle reçut le baptême de ses mains, en 957, ayant pour parrain l'empereur Constantin Porphyrogénète. De retour en Russie, elle remit le gouvernement à son fils Sviatoslaw, et ne voulut plus s'occuper que de répandre autour d'elle la divine religion qu'elle venait d'em-

brasser : elle parcourait les provinces en prêchant l'Évangile; mais les succès de sa mission furent bornés, car son fils lui-même, guerrier farouche et ne respirant que batailles, refusa d'adopter la croyance nouvelle, dont les pacifiques espérances ne souriaient point à son ambition guerrière, en disant à sa mère qu'il ne pouvait se faire chrétien, parce que sa droujina, ou conseil militaire, ne le voulait pas et se moquerait de lui.

Nous nous sommes étendu un peu sur cette première époque de l'histoire pour faire connaître, autant que possible, le degré de civilisation de la république de Novgorod à l'arrivée des Normands, c'est-à-dire, au moment où les nouveaux éléments de civilisation européenne ont commencé à se mêler avec les éléments purement slaves, et où la république se transforma en un État semi-monarchique.

Depuis cette époque, la Slavonie est devenue Russie, son territoire s'est étendu considérablement, ses rapports extérieurs ont changé de caractère; car l'influence purement démocratique et commerciale de Novgorod a été remplacée par l'influence monarchique et militaire de Kieff. Les relations avec Constantinople sont devenues de plus en plus intimes et fréquentes; l'activité des Novgorodiens eux-mêmes a changé de théâtre, leur rôle d'intermédiaires commerciaux entre les peuples septentrionaux, de race finnoise, et les peuples orientaux (les Boulgares, les

peuples hunniques et autres) s'est modifié, et ils l'ont remplacé par un commerce de produits septentrionaux et orientaux avec Constantinople.

Les traités de 912 et de 945 avaient déjà considérablement facilité les relations de la Russie avec l'Empire d'Orient, mais elles devinrent encore plus intimes après le baptême de la princesse Olga. Dès lors, les Russes commencèrent à épouser des femmes grecques, et la civilisation de Byzance eut toute facilité pour s'infiltrer abondamment dans les mœurs russes.

Les données historiques nous manquent, comme nous l'avons déjà dit, pour bien comprendre tous les détails de la vie intérieure des Russes du xe siècle, parce qu'à cette époque on écrivait peu ; il n'y avait pas un siècle que l'alphabet slave de Cyrille et de Méthodius était connu, et le peu qui a pu être écrit à cette époque s'est perdu, ou n'a pas encore été retrouvé, en sorte qu'on ne peut asseoir son jugement que sur quelques mots des chroniques, sur les lois qui nous sont parvenues, sur les récits qui se sont transmis par tradition dans le peuple russe, et sur quelques chansons plus ou moins modifiées ou altérées par une longue suite de générations, mais qui se rapportent à l'époque ténébreuse des xe et xie siècles.

Malgré le contact intime avec Constantinople, la civilisation ne pouvait faire de grands progrès parmi les Russes tant qu'ils n'étaient pas éclairés par la

religion chrétienne. Nous voyons, en effet, Sviatoslaw qui, du vivant de sa mère Olga, avait refusé d'embrasser le christianisme, tolérer cette religion dans ses États, se bornant à lancer des sarcasmes contre les chrétiens ; mais après la mort de cette princesse, les chrétiens furent persécutés. Sviatoslaw rompit en visière à tous les progrès que cette femme célèbre avait introduits dans les mœurs du pays. Ce prince passa toute sa vie à faire la guerre ; il étendit ses conquêtes jusqu'aux bords du Danube et envahit la Bulgarie. Il se faisait remarquer par un héroïsme barbare et par un genre de vie presque sauvage. Ses armes ayant essuyé des revers en Bulgarie, sa droujina lui persuada que ces revers étaient une manifestation du courroux des Dieux à cause de sa tolérance pour le christianisme. Sviatoslaw envoya l'ordre de persécuter les chrétiens, et, stimulé par ses conseillers, il revenait déjà à Kieff pour en faire un massacre, mais il fut tué en route par les Petchenègues. Après la mort de ce prince, ses États furent partagés, en 973, entre ses trois fils. Iaropolk, l'aîné, resta à Kieff et prit le titre de grand-prince ; le second, Olègue, reçut en partage le pays des sauvages Drevliens, et Vladimir, le cadet, resta à Novgorod, où il avait été envoyé par son père. En 977, Iaropolk fit la guerre à son frère Olègue, le tua et s'empara de ses États. A cette nouvelle, Vladimir, craignant le même sort, prit l'initiative (980) et

s'empara de Kieff où le pusillanime Iaropolk, trahi par son entourage païen, qui ne lui pardonnait pas sa tolérance pour les chrétiens, fut tué dans son palais par des assassins, bien qu'il se fût rendu à merci.

Vladimir mérita la brillante réputation de guerrier que l'histoire lui a faite; il soumit les peuples environnants dont il fut la terreur par son caractère sanguinaire, jusqu'au jour où la puissante influence de l'esprit évangélique en fit vraiment un grand homme. Les chansons héroïques de son temps qui se sont conservées dans le peuple ne font mention que de ses fêtes splendides, de ses victoires et des exploits des *bogatyres* ou paladins de sa cour. Avant d'embrasser le christianisme, il avait cinq femmes et huit cents concubines; il aimait la bonne chère, et il ne consentit pas à adopter l'islamisme, parce que cette religion interdit l'usage du vin qui, disait-il. réjouit le cœur de l'homme.

Cette licence de mœurs n'absorbait pourtant pas entièrement l'énergie morale de cette nature d'élite. Tant qu'il fut païen, il érigea à ses dieux des temples qu'il enrichit d'or, d'argent et de pierreries, et il travailla à propager sa croyance; mais l'influence de sa grand'mère Olga, qui l'avait élevé, porta enfin ses fruits; son âme ardente ne se contenta plus d'une religion toute matérielle, et il rechercha les moyens de s'éclairer et de satisfaire aux besoins les plus élevés et les plus impérieux de sa nature morale. Le

pape, les Boulgares mahométans, les juifs même, lui envoyèrent des députations pour l'engager à embrasser leur religion. Il refusa celle du pape, parce que le catholicisme romain était trop contraire, selon lui, aux mœurs de ses sujets, mais, au fond, parce qu'il voyait déjà l'influence des souverains pontifes dominer les princes, et, comme homme supérieur, il entrevoyait la possibilité d'un Grégoire VII; il refusa l'islamisme par la raison que nous avons déjà signalée, et celle des juifs enfin, parce qu'ils n'avaient pas de patrie, ce qui lui semblait prouver qu'ils étaient auprès de la Divinité dans un état de disgrâce, auquel il ne voulait pas associer son peuple. Enfin, un savant grec, du nom de Constantin, que la chronique appelle le philosophe Cyrius, lui fut envoyé de Constantinople, lui exposa en détail les deux Testaments et fit un éloquent tableau du jugement dernier; le prince en fut frappé, et pencha dès lors à embrasser la religion grecque.

Le prince Vladimir, ménageant les opinions de sa droujina et de ses anciens (startzys), tous païens, ne se prononça pas d'abord; mais il convoqua une grande assemblée nationale, lui fit part des ambassades qu'il avait reçues et demanda son avis. Ce *vetche*, après mûres considérations, décida de nommer dans son sein dix hommes recommandables et sages, en leur confiant la mission d'étudier sur place, chez les Boulgares, en Allemagne chez les catho-

liques, et à Constantinople, les religions respectives. Ces envoyés firent, à leur retour, au vetche et au prince, un rapport détaillé, dont les conclusions étaient favorables à la religion grecque, vers laquelle Vladimir était d'ailleurs porté par les souvenirs de son enfance et par l'exemple de son aïeule Olga[1].

1. Cette préférence était toute naturelle, non-seulement de la part du prince, mais aussi de la part des membres de la commission expédiée pour le choix d'une religion. Ces hommes simples ont dû être frappés par la solennité et par la ferveur du rituel grec, beaucoup plus que par le service romain; nous avons le droit du moins de le supposer, en songeant à l'impression qu'ont produite les deux services divins sur un protestant, sur un philosophe, sur un homme de génie, en un mot, sur Goethe lui-même. Voici ce que ce grand écrivain dit des deux services respectifs : « A la « grande fête de la chrétienté (Noël), j'ai vu à Saint-Pierre le « pape, entouré de tout son brillant cortége, officier en partie de- « vant l'autel, et en partie du haut de son trône. C'est un spectacle « unique dans son genre, assez imposant et grandiose; mais je « suis tellement encroûté dans mon diogénisme protestant, que « cette pompe extérieure me rejette plutôt sur la terre qu'elle « ne m'inspire, et comme mon patron Diogène, j'étais tenté « de dire à ces conquérants du monde spirituel : Ne me cachez « donc pas ce soleil si éclatant par lui-même dans l'art et l'hu- « manité. » — « Aujourd'hui, jour des Rois, j'ai assisté à la « messe du rite grec. Les cérémonies me paraissent plus conve- « nables, plus sévères, plus profondément méditées et cependant « plus claires, plus populaires que dans le service latin[1]. » Quand on pense que c'est un protestant qui parle, un homme parfaitement impartial, qui devait cependant se pénétrer plus facilement du service catholique romain, exécuté en latin, langue qui lui était familière, que du service orthodoxe, prononcé en slave, idiome qui lui était étranger, on doit se persuader que le choix du rite grec par les envoyés de Vladimir était juste et naturel.

1. *Goethe werke Italiænische Reise*, page 253.



Trop fier cependant pour solliciter, auprès des empereurs, l'envoi d'évêques et de prêtres, de manuscrits et de tout ce qu'il fallait pour introduire le christianisme en grand dans ses États, il eut l'idée, peu chrétienne assurément, d'obtenir par droit de conquête tout ce qui lui manquait pour atteindre ce but. Il porta la guerre dans la Tauride, s'empara de Caffa (Théodosie), marcha sur Corsoun (Kherson), et après un siége de six mois, entra en vainqueur dans cette grande cité. C'est alors, seulement, qu'il envoya une ambassade aux empereurs Basile et Constantin, pour leur demander la main de la princesse Anne, leur sœur. Les ambassadeurs reçurent pour réponse que la princesse ne pouvait se marier qu'avec un chrétien; le prince Vladimir, qui s'attendait à cette objection, fit savoir que, grâce aux leçons du philosophe Cyrius, il était déjà assez instruit dans les dogmes chrétiens et qu'il recevrait volontiers le baptême, si les empereurs lui envoyaient leur sœur pour épouse, les prêtres nécessaires et tout ce qu'il fallait pour introduire le christianisme dans ses États. Ces conditions étant acceptées de part et d'autre, la princesse Anne vint à Kherson et y épousa Vladimir qui venait de recevoir le baptême (988) des mains de l'évêque de cette ville. Toute la cour et les guerriers du prince furent baptisés en même temps que lui, et entre autres un prince des Petchenègues qui se trouvait occasionnellement auprès du prince russe.

Pour prouver son amitié aux empereurs, ses nouveaux parents, Vladimir évacua la presqu'île taurique et la restitua à l'empire. Les empereurs, de leur côté, envoyèrent au prince le métropolitain, Michel le Syrien, avec un nombreux clergé qui le suivit dans sa marche triomphale jusqu'à Kieff.

Une fois arrivé dans sa capitale, Vladimir commença le baptême de tout son peuple; il renversa les riches idoles qu'il avait lui-même élevées, les précipita dans le Dnieper avec toutes les manifestations du mépris, et, dans le courant de l'année 989, presque tous les sujets du prince ayant reçu le baptême, la Russie entra dans la phase chrétienne de son histoire.

CHAPITRE II

CONTINUATION DU PRÉCIS HISTORIQUE DEPUIS L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME JUSQU'A L'INVASION DES MONGOLS

(988 — 1224)

Influence du clergé grec sur Vladimir Ier. — Métamorphose de ce prince. — Vladimir fonde à Kieff le premier monastère. — Introduction de l'enseignement public. — Instruction donnée par le métropolitain aux maîtres d'écoles. — Vladimir législateur : le Nomokaon et règlements ecclésiastiques. — La signification de ce prince dans l'histoire de Russie. — Son influence dans la propagation du christianisme. — Ses relations extérieures, et influence de ces relations sur Vladimir. — Après la mort de Vladimir Ier, en 1015, la Russie est divisée en treize principautés apanagées, et n'est ramenée à l'unité qu'en 1033 par Iaroslaw Ier. — Ce prince est le civilisateur, le sage administrateur et le législateur de son pays. — Ses relations de famille avec les souverains européens. — Analyse des lois de Iaroslaw (Rouskaïa Pravda). — L'influence des idées européennes pousse de nouveau à l'imitation de la féodalité. — Nouveau partage de la Russie en cinq principautés. — Guerres intestines. — Les grands princes Isiaslaw, Vseslaw et Vsevolod Ier. — Le prince Vladimir, fils de Vsevolod, refuse l'héritage de la couronne de son père. — Le grand-prince Sviatopolk ; guerres intestines. — Vladimir Monomaque élu grand-prince de Kieff par le peuple, en 1113. — Ses qualités et son règne. — Code de lois de Vladimir Monomaque et mode suivi pour sa rédaction. — Analyse de ce code. — Testament ou épître instructive à ses enfants, de Vladimir Monomaque. — Période de luttes intestines. — George Dolgorouky et son fils, André Bogolioubsky. — Ce prince transfère le siége de la Grande-Principauté, de Kieff à Vladimir, sur la Kliazma. — Continuation de luttes intestines jusqu'à l'année 1224.

Pendant plus d'un siècle après l'introduction du christianisme en Russie, tout le clergé de ce pays se recruta en Grèce; il y eut successivement quatre métropolitains de l'Église russe, venus de Constan-

tinople et Grecs de naissance. Ce clergé eut tout d'abord une forte influence sur le grand-prince; guidé par ses conseils, Vladimir fonda à Kieff, sur l'emplacement qu'avait occupé le temple de Perounne, principale divinité du paganisme russe, le premier monastère qui ait été construit en Russie, et le plaça sous l'invocation de l'archange Michel, en souvenir du renversement des idoles.

La métamorphose qui s'est opérée dans le prince Vladimir après son baptême est véritablement miraculeuse : de sanguinaire qu'il fut, il devint doux et miséricordieux; ses passions fougueuses firent place à une fervente piété, à une large bienfaisance chrétienne et à un sincère amour du prochain.

Le zèle chrétien du prince et de son clergé grec était extraordinaire, car en très-peu de temps, des églises et des monastères furent établis dans différentes parties de la Russie, et grâce à l'activité et à la ferveur des prédicateurs, la religion chrétienne eut bientôt remplacé presque partout le paganisme.

La première manifestation de l'heureuse influence du christianisme fut l'établissement, par le prince Vladimir, de nombreuses écoles, instituées d'abord dans le but de former des hommes aptes à composer un clergé national, puis aussi pour la propagation générale des lumières. Ces écoles furent établies dans le voisinage de chaque église et se maintinrent très-longtemps; leur nombre augmenta

graduellement; aussi sommes-nous fondé à croire qu'elles ont exercé une influence très-favorable sur le développement social de la Russie.

Il nous est impossible de passer sous silence un document conservé dans le *Livre des degrés* (1re partie, chapitre x), d'après un manuscrit du XIIIe siècle; c'est le programme tracé par le métropolitain Michel le Syrien, en 989, aux maîtres d'école que l'on expédiait dans les différentes paroisses, d'après les ordres du prince Vladimir. Il était ainsi conçu : « L'éminent métropolitain appela chez lui tous les « maîtres savants, et leur recommanda d'enseigner « aux enfants, avec justesse et discernement, tout « ce qu'il y a de sage et de profond dans les livres, « et de leur inspirer, tout en enseignant, la bonté, « la justice, l'amour, et comme base de la sagesse « la crainte du Tout-Puissant soutenue par la pureté « et la modestie. Il faut enseigner sans violence, « sans dureté et sans colère, mais en imposant une « crainte aimable, afin que les enfants ne se déses- « pèrent pas et ne faiblissent pas dans leur zèle; il « faut leur faire répéter leurs leçons avec soin, et « souvent, mais toujours en donnant des explica- « tions; il faut exiger de chacun un travail propor- « tionné à son intelligence et à sa force, afin de ne « décourager personne; mais avant tout, il faut « inspirer aux enfants les principes de la religion de « Dieu, pour le salut du corps et de l'âme, et se

« bien garder de prononcer devant eux des mots « insensés et malséants. »

Une des preuves les plus certaines de l'heureuse influence du christianisme sur la civilisation russe, c'est que Vladimir fit rédiger les premières lois écrites russes qui soient parvenues jusqu'à nous. A l'époque où ce prince embrassa le christianisme, l'acceptant de la Grèce, il existait déjà dans ce dernier pays un code ecclésiastique complet sous le titre de *Nomokanon*, rédigé par le patriarche de Constantinople, Jean le Scolastique, entre 565 et 578, et celui du patriarche Photie[1], de l'année 883. L'un et l'autre de ces nomokanons étaient divisés en deux parties : la première du nomokanon de Jean renfermait les règles des saints Apôtres, des quatre conciles œcuméniques, de six conciles locaux, et des ordonnances de saint Basile; et dans celui de Photie, la première partie renfermait, outre les règles des saints Apôtres, les règlements des sept conciles œcuméniques, de neuf conciles locaux, et tous les règlements des saints Pères de l'Église; tous ces règlements s'appelaient en grec kanons (Κανὼν). La seconde partie des Nomokanons consistait en un code de lois civiles, qui étaient en rapport avec les affaires de l'Église, promulguées par les empereurs orthodoxes d'Orient, et surtout par Jus-

1. Le même qui, chez les historiens occidentaux, est appelé *Photius*.



tinien; ces lois portaient les noms de nomos (νόμος). Le prince Vladimir, en se faisant chrétien et en baptisant tout son peuple, introduisit simultanément la première partie du Nomokanon, c'est-à-dire, les kanons proprement dits. Quant aux nomos ou lois civiles des empereurs d'Orient, il les remplaça par des ordonnances personnelles appropriées aux conditions de son pays. C'est ce règlement qui forme la plus ancienne loi écrite nationale; il est partagé en trois parties : la première réglemente la dîme qui devait être payée, au profit de l'Église, sur toute espèce de revenus; la seconde définit la compétence de la juridiction ecclésiastique, au point de vue des causes justiciables, et la troisième, la compétence de la juridiction ecclésiastique au point de vue des individus justiciables et des établissements administrés.

Les deux parties sont appelées en russe aussi Nomokanons ou *Livre du Pilote* (Kormtchaia Kniga). Ainsi, il est évident que la civilisation de la Russie, au xe siècle, émanait d'abord de l'intimité avec Byzance, puis de l'influence du grand nombre de Grecs civilisés qui vinrent, comme membres du clergé, se fixer dans toutes les parties de la monarchie.

Le rôle du prince Vladimir dans l'histoire de la Russie est très-complexe : comme prince conquérant, législateur et civilisateur, il peut être comparé, sur le théâtre de son activité, premièrement à Charlemagne, car, comme lui, il réunit par la force de ses



armes un immense empire sous sa domination, il fit les premières lois régulières et institua des écoles; ensuite à Alfred le Grand, qui conquit son royaume sur les Danois et en réunit toutes les parties sous sa domination. Vladimir, indépendamment de la rédaction d'un code de lois, consulta, en toute occasion grave, l'assemblée des notables, comme nous l'avons vu même pour le choix de la religion. On a vu des cas où cette assemblée prenait l'initiative; ainsi, il lui arriva de représenter au prince la nécessité et l'obligation de sévir vigoureusement contre les brigands, alors que Vladimir, chrétien, évitait déjà tout moyen coercitif ou sévère. Alfred, de son côté, introduisit le jury et forma le parlement; il avait établi ou du moins amélioré beaucoup l'école qui devint plus tard l'université d'Oxford, et attiré les savants à sa cour. Vladimir fonda des écoles et fit venir de Grèce des philosophes, des savants et des artistes; sa cour était le rendez-vous d'une foule d'hommes distingués, et il avait à son service non-seulement des princes russes, mais encore des princes étrangers, comme Sigurd, frère de la reine de Norvége, et Olaff, fils de cette reine, qui fut plus tard roi et poëte, car il décrivit dans une sague poétique toute l'histoire du baptême de Vladimir.

Mais le service le plus signalé que rendit ce prince à la Russie, fut sans contredit l'introduction du christianisme d'une manière apostolique, et sur des



bases si solides, que, jusqu'à nos jours encore, la religion orthodoxe conserve l'influence la plus favorable sur l'esprit et les mœurs du peuple russe. Cet acte de la vie de ce prince eut des conséquences aussi heureuses, parce que lui-même il embrassa le christianisme avec conviction et ferveur; toute sa vie après son baptême, près de vingt-huit ans, ne fut qu'une véritable suite d'actions de piété, de charité et de clémence. Ce changement brusque dans la manière de vivre et d'agir de ce souverain fut une puissante prédication pratique en faveur du christianisme.

Il est certain que le prince Vladimir a entretenu des relations avec les différents monarques de l'Europe occidentale, car il reçut, même après son baptême, une ambassade du pape, qui ne lui eût pas été envoyée, s'il n'avait pas été connu en Europe; en outre, il reçut des ambassades d'Étienne Ier, roi de Hongrie, de Boleslaw III, roi de Bohême, et de Boleslaw Ier, roi de Pologne. Ces relations avec l'Europe occidentale eurent des conséquences bien funestes pour la Russie, car l'idée féodale était tellement répandue dans l'Europe du xe siècle, que Vladimir ne put échapper à son influence. Malgré tous les malheurs que la Russie avait éprouvés après la mort de son père, par le partage des États entre lui et ses frères; malgré la triste expérience qu'il avait faite lui-même du système féodal, alors qu'il était prince apanagé, il ne put se soustraire à l'idée

féodale, ni concevoir la possibilité de laisser ses fils cadets simples sujets de leur frère aîné, et sans pouvoir souverain sur un pays quelconque. Dominé, d'autre part, par l'idée foncièrement slave du droit et des liens de race, il retomba dans le système défectueux des apanages, en léguant seulement une influence morale ou patriarcale à l'aîné de ses fils, qui devait conserver le titre de grand-prince. Ce droit suzerain du grand-prince n'était qu'illusoire, car il n'était appuyé sur aucune supériorité de forces.

Le partage de la Russie, entre les enfants de Vladimir, se fit, pour ainsi dire, de son vivant, car, animé du zèle apostolique, il faisait étudier à ses enfants en détail tous les dogmes de la religion orthodoxe et tâchait d'en faire de fervents chrétiens ; à peine les études terminées, il confiait à chacun une province, en le chargeant d'y propager la religion du Christ.

Après la mort de Vladimir (15 juillet 1015), la Russie fut partagée en 13 principautés apanagées, entre ses douze fils et son neveu Sviatopolk qui garda le trône de la Grande-Principauté, en sa qualité d'aîné de la famille ; car il était fils de Iaropolk, l'aîné des fils de Sviatoslaw [1]. Ce grand-prince ne se distingua que par sa cruauté ; il fit massacrer par ruse trois de ses

1. La veuve de Iaropolk, portant Sviatopolk dans son sein, avait épousé en secondes noces son beau-frère Vladimir. Sviatopolk était donc tout à la fois le frère et le cousin des douze fils de Vladimir.



frères, Boris, Glèbe et Vladimir, et son nom tomba dans le mépris de tous ses compatriotes. Enfin, ce ne fut qu'en 1033 que Iaroslaw, l'un des fils de Vladimir, réussit à chasser Sviatopolk de Kieff et à prendre le titre de grand-prince de Russie, après avoir réuni sous sa domination presque tous les États de son père.

Aussitôt que Iaroslaw se fut consolidé sur son trône, stimulé par la mémoire des œuvres de son père et par ses relations avec Constantinople et le clergé, il s'occupa avec sollicitude de la civilisation de son peuple. Dans ce but, il augmenta considérablement le nombre des écoles établies par son père, invita ses sujets à y envoyer leurs enfants, fit faire la traduction de plusieurs livres grecs, en particulier du Nomokanon, y travailla lui-même, appela des artistes étrangers pour l'embellissement des églises de Kieff, bâtit sur beaucoup de points importants des villes qu'il entoura de fortifications, qu'il dota d'églises et d'écoles, et qu'il peupla des hommes les plus influents de chaque pays. Au nombre des villes bâties par ce prince on voit encore la ville de Dorpat, qui s'appelait Iourieff, et qu'il a placée au centre de ses sujets de race finnoise. Enfin, la renommée de Iaroslaw était si grande, que les monarques étrangers recherchèrent son alliance. Le roi de France Henri Ier épousa sa fille cadette Anne, qui apporta probablement avec elle en France le fameux missel de Reims qui servait au sacre des rois

de France, et qui vraisemblablement fut écrit à Kieff sous la surveillance de Iaroslaw lui-même[1]. Ce missel est un chef-d'œuvre de calligraphie et l'un des plus anciens modèles d'écriture slavonne. L'aînée des filles de Iaroslaw, Anastasie, fut mariée au roi de Hongrie, André I, et la seconde, Élisabeth, avec le roi de Norvége, Harold IV.

Mais l'œuvre la plus remarquable du règne de Iaroslaw fut la rédaction d'un code de lois qui eut pour titre : *le Droit russe* (*Rouskaïa Pravda*). Cette œuvre mérite d'être signalée à l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'humanité. D'après ces lois, on peut entrevoir l'état social et l'organisation politique de la Russie, où la propriété était déjà stable, la justice régulière, où chaque citoyen se trouvait sous l'abri protecteur de la loi ; et tout cela, à l'époque où rien encore n'était fixé en Europe, où la propriété n'était maintenue que par la force brutale, où Canut, roi de Danemark, s'emparait de l'Angleterre, saccageait ce pays et distribuait les terres à ses guerriers, à l'époque enfin où les Turcs envahissaient l'empire romain, où les Sarrasins dévastaient

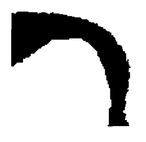
1. Lorsque Pierre le Grand visita la France en 1717, on lui montra ce missel comme une antiquité des plus rares, dont la langue même était inconnue. Il l'ouvrit, et à la grande surprise de tous les assistants, il le lut à haute voix et avec pleine facilité, ce missel étant tout uniment écrit en slavon, langue qui a été et qui est encore la seule usitée dans les offices divins chez tous les peuples slaves, professant le rite de l'Église d'Orient.



l'Espagne : en un mot, avant la première croisade.

Malheureusement, le code de Iaroslaw ne nous est pas parvenu en entier; mais d'après les fragments des vingt-neuf chapitres que nous possédons, on peut encore être éclairé sur la manière dont la justice était administrée, et connaître le genre des causes qui étaient principalement débattues.

La justice était rendue par des *assemblées d'anciens* appelées *connes ;* ces anciens étaient élus dans chaque partie de la ville ou du pays : ainsi, nous savons que Novgorod était divisée en cinq parties (*konetz*), ayant chacune son *conne*. Le nombre des députés dans chaque conne n'était pas déterminé par les lois qui nous sont parvenues; mais ce nombre était probablement proportionné à la population du konetz. Indépendamment des connes, il y avait une justice exécutive, c'est-à-dire des juges qui complétaient l'enquête et exécutaient les arrêts. Ces juges s'appelaient *virniks*, ils tiraient ce nom du mot *vira* qui signifiait amende, dont une partie était affectée au profit du prince, une autre au profit du plaignant, et enfin, une troisième au profit du *virnik* et de son suppléant (*metalnik*). Pour arriver à la constatation d'un délit contesté, on exigeait sept témoins de la part d'un plaignant russe, et deux seulement de la part d'un étranger. Cette protection officiellement et ostensiblement accordée aux étrangers devait nécessairement attirer beaucoup d'industriels et de marchands étrangers à Novgorod et à



Kieff, et elle fut peut-être l'une des causes de l'ancienne prospérité de ces villes.

A défaut de témoins, la vérité se découvrait au moyen du jugement de Dieu, par l'épreuve du fer chaud dans des cas de crimes et de réclamation de fortes sommes; par l'épreuve de l'eau bouillante dans des cas moins graves, et par le serment pour les petites sommes. Le système du jugement de Dieu était généralement adopté alors parmi tous les peuples, normands, germains et francs, et malgré son absurdité, l'infaillibilité de ce procédé était reconnue de tout le monde.

Les crimes les plus grands étaient punis de la détention perpétuelle, combinée avec une forte amende; tous les autres délits n'étaient punis que par des amendes. Il y avait des cas où les amendes étaient infligées en totalité ou en partie aux communes dans lesquelles le délit avait été commis; en totalité, quand le délit était prouvé, mais que le coupable n'était pas découvert; en partie, quand le délinquant ressortissait à la commune, mais que son délit n'avait pas de gravité, ou qu'il n'avait pas les moyens de payer l'amende infligée, ou enfin, quand le délit avait été commis avec des circonstances atténuantes. Chaque membre de la commune avait le droit de refuser le paiement de sa quote-part de l'amende communale; mais alors il s'exposait volontairement à ne jamais être aidé par la commune, s'il lui arrivait le malheur de se voir condamné à son tour. Ce mode de juridiction nous



montre à quel point l'organisation communale était profondément enracinée dans les mœurs du peuple russe, tellement que, malgré des siècles d'oppression et de bouleversements, elle s'est conservée presque avec le même caractère jusqu'à nos jours.

Du temps de Iaroslaw, pour le meurtre d'un membre d'une famille, la vengeance était permise aux frères de la victime, à ses fils, au père et aux neveux; mais les enfants de ce prince, s'étant rassemblés en conseil, abolirent cette loi et la remplacèrent par des *viras* ou sentences prononçant des amendes très-fortes.

Dans le cas où le condamné n'avait pas la possibilité de payer l'amende qui lui était infligée, et lorsque son délit était de nature à enlever toute responsabilité à sa commune, comme un vol, ou un dépôt dépensé ou perdu, ce condamné était livré en esclavage au plaignant, à vie ou à terme, suivant la valeur de la somme due et jusqu'à extinction de cette valeur au moyen du travail produit. Cette mesure nous montre avec quelle vigueur la loi sévissait dans toutes les affaires de crédit et de commerce.

La législation de Iaroslaw concernait spécialement:

1° Le meurtre prémédité et non prémédité;

2° Les blessures faites de différentes manières;

3° Les voies de fait, produisant des lésions, des contusions faites volontairement, ou bien sous l'influence de la colère ou de l'ivresse;

le fait d'avoir monté le cheval d'autrui
isation (loi purement normande);
un esclave, d'un cheval, d'une arme,
de tout autre objet;
d'argent à terme;
de marchandises;
d'argent, les prêts de ruches à miel
n:
s intérêts mensuels pour l'argent

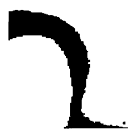
s lois établit irrécusablement que
pairs servait de base à la procé-
Russes, que l'organisation com-
eur, que la commune était res-
mbres, et qu'il y avait entre eux
que le pays, quoique constitué
ait principalement de com-
vage n'était qu'un cas excep-
condamnation judiciaire, ou
ences de la guerre.
ors, malgré l'introduction
apanages, le pays d'Eu-
organisé, excepté toute-
provinces grecques de

grand-prince Iaroslaw
a Norvége, le mettaient
rope occidentale; aussi



l'influence de l'idée féodale se fit-elle encore une fois fatalement sentir dans la conduite de ce prince, qui, malgré sa sagesse, ses lumières et son expérience du passé, partagea néanmoins ses États entre ses cinq fils. Il croyait, dans sa présomption, que les conseils paternels qu'il leur adressait à son lit de mort prouveraient suffisamment à ses enfants la nécessité de ne point laisser troubler l'intimité de leur union et de garder respect et obéissance au frère aîné qui conservait le titre de grand-prince. Un avenir bien prochain devait démentir toutes ces espérances.

A peine le sage Iaroslaw eut-il fermé les yeux (1054), que les guerres intestines et les meurtres mutuels entre les princes russes commencèrent de la manière la plus affreuse. A cette époque, apparurent les *Polovtzys*, qui arrivaient d'Orient; ce nouveau peuple, non moins barbare et aussi déprédateur que les Petchenègues, auxquels il succédait. attaquait continuellement les possessions des princes russes, qui, de leur côté, profitaient des armes de ces nomades, en les salariant quelquefois et en les envoyant s'abattre comme des nuées de sauterelles sur les domaines de leurs voisins. En vain, pour remédier à ces maux, les princes s'assemblaient-ils en conseil pour prendre des mesures de coalition, les pillages et les meurtres recommençaient dès qu'ils avaient dissous leur assemblée. Ce désordre dura, sans interruption, près de soixante ans; pendant ce temps, le



trône grand-princier de Kieff était occupé par le fils aîné de Iaroslaw, nommé Isiaslaw, que les Kievliens chassèrent pour avoir manqué de parole envers son neveu et adversaire Vseslaw qui le remplaça. Isiaslaw, soutenu par une armée polonaise, se fit de nouveau reconnaître comme grand-prince par les Kievliens qui, quatre ans plus tard, le forcèrent encore à chercher un refuge en Pologne. Replacé sur le trône de Kieff par les Polonais, il périt enfin en 1078 dans une bataille contre les Polovtzys, et laissa pour successeur son frère Vsevolod Ier, homme sage et instruit. Mais la sagesse et la science étaient impuissantes à combattre avec efficacité le déchaînement des passions ambitieuses qui troublaient la tranquillité publique. Il passa les quinze années de son règne à comprimer cette déplorable anarchie, soutenu des conseils et de l'actif concours de son fils Vladimir qui gouvernait à Tchernigoff, et enfin, en 1093, la mort vint l'enlever au respect et à l'affection de ses sujets.

Son fils Vladimir, pour éviter les guerres intestines, convoqua à Kieff l'assemblée nationale et lui déclara qu'il ne voulait pas disputer le trône à l'aîné de la famille, son cousin Sviatopolk, fils d'Isiaslaw. Celui-ci monta donc sur le trône et régna pendant vingt ans qui se passèrent en guerres continuelles contre les Polovtzys ou les princes apanagés ; il ne dut la conservation de sa couronne qu'au sage et brave Vladimir qui, non content de la lui avoir cédée, la défen-

dait encore pour lui contre tous ceux qui voulaient y porter la main.

Il est bien évident qu'en des temps pareils la civilisation ne pouvait pas beaucoup avancer ; une ère plus heureuse allait enfin s'ouvrir pour la marche du progrès. En 1113, après la mort de Sviatopolk, les habitants de Kieff, assemblés en états généraux, décidèrent unanimement qu'ils ne voulaient avoir d'autre grand-prince que Vladimir, fils de Vsevolod Ier et de la princesse Anne, fille de l'empereur Constantin Monomaque. Ses qualités brillantes et les éclatants services qu'il avait rendus à sa patrie avaient déjà valu à ce prince le glorieux surnom de Monomaque, que portait également son aïeul maternel ; il n'en est pas moins vrai que son élection eut lieu contrairement aux usages établis, d'après lesquels la grande principauté de Kieff devait être gouvernée par le plus ancien membre de la branche aînée. Aussi Vladimir déclina-t-il encore une fois l'honneur qu'on voulait lui faire, en disant que le titre de grand-prince et la principauté de Kieff revenaient de droit à Olègue, prince de Tchernigoff, fils aîné de Sviatoslaw, le plus âgé des fils de Iaroslaw. Malgré ce refus, les Kievliens persistaient dans leur choix, et Olègue, prince sage et magnanime, quoique légitime compétiteur de Vladimir, céda à cette manifestation opiniâtre et ne s'opposa pas au vœu du peuple. C'est ainsi que Vladimir II Monomaque fut élevé par l'élection populaire au titre de grand-



prince de Russie. Ce fait historique nous indique le rôle que jouaient les communes et les assemblées populaires dans l'ancienne Russie; outre cela, il nous montre combien le jugement de ces assemblées était juste, car Vladimir ne dut évidemment son élection qu'à l'éminence de ses qualités.

Vladimir II Monomaque se distinguait, en effet, par toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Il fut tour à tour dans son enfance le fils le plus soumis, dans sa jeunesse le plus brave à la guerre, le plus aimable à la cour; dans son âge mûr, il se fit aimer dans le gouvernement de sa principauté par la douceur de son caractère; il était le plus sage et le plus honnête conseiller et soutien du grand-prince, le bienfaiteur des pauvres et des malheureux, en même temps que le vainqueur le plus redouté des ennemis de la patrie.

Tel est le portrait fidèle du prince que les suffrages unanimes du peuple appelèrent au trône de Russie. Cette remarquable manifestation n'est pas moins honorable pour le prince qui en fut l'objet, que pour le peuple, qui sut apprécier le mérite de son élu et eut le courage de soutenir son opinion malgré la présence d'Olègue, prince puissant et courageux, qui aurait pu exercer sa vengeance sur Vladimir et sur le peuple qui le dépossédait de son droit héréditaire.

Le règne du grand-prince Vladimir Monomaque fut marqué par de brillantes victoires sur les Polovtzys, les Boulgares, les Petchenègues, les Torquis et

les Berendeïs, que nos ancêtres nommaient Karakalpaks; mais la narration de ces faits d'armes ne rentre pas dans le cadre de notre sujet. Nous avons à mettre en évidence une autre face de l'histoire, et nous ne nous occuperons que des événements de cette époque qui ont rapport à la civilisation, au développement du bien-être du peuple.

Cette période est riche en beaux exploits pacifiques : les principales villes furent entourées de murailles de pierre; des enceintes solides s'élevèrent pour garantir la sécurité des habitants; de nouvelles cités furent fondées, entre autres Vladimir, sur la Kliazma, qui fut plus tard le siége de la Grande-Principauté. Le grand-prince se distinguait surtout par ses lumières; il est fort probable qu'il n'était pas moins instruit que son père qui parlait cinq langues étrangères : le grec, le latin, l'allemand, le hongrois et le polonais. Vladimir développa et améliora beaucoup l'enseignement; mais l'œuvre surtout importante de son règne fut la révision qu'il fit des lois de Iaroslaw, dans lesquelles il introduisit d'importantes additions.

Le recueil ou code rédigé par ses soins commence par cet avant-propos : « Après la mort de Sviato-« polk, il (le prince Vladimir) appela dans son palais « de Berestof sa droujina (tous les conseillers de son « gouvernement), ainsi que Ratibor, tyssiatsky[1] de

1. Tyssiatsky veut dire chef d'un millier, ou gouverneur.

« Kieff; Procope, tyssiatsky de Bielgorod; Stanislas,
« tyssiatsky de Pereiaslaw, Najire, Miroslave, Jeanot
« Tchoudinovitch, boyard du prince Olègue, etc. »

Vladimir avait donc composé un conseil formé, non-seulement de citoyens de Kieff, mais encore de délégués de toutes les parties de la Russie pour coopérer à la rédaction du nouveau code.

Ce recueil renferme d'abord toutes les lois du Code de Iaroslaw, modifié dans certaines parties. Ensuite le chapitre II traite du taux de l'intérêt légal, qui est fixé par an à dix counes par grivna[1], ce qui fait 50 pour cent; le second article de ce chapitre traite des banqueroutes frauduleuses. Dans le IIIe chapitre, il est question des faillites ordinaires, et il y est statué, entre autres choses, que si un marchand, dont les affaires sont embarrassées, achète à crédit des marchandises d'un négociant, étranger ou habitant une autre ville du pays, et ignorant par conséquent sa position financière, il sera fait de son bien une vente publique, dont le produit servira d'abord à payer le créancier étranger, l'excédant de cette vente devant être employé à payer les créanciers compatriotes, à l'exception de ceux qui avaient prêté à un taux supérieur à l'intérêt légal.

Ces lois prouvent encore une fois le degré de protection dont jouissait le commerce étranger, et l'esprit

1. La grivna contenait 20 counes.



de l'organisation communale, dont le trait le plus saillant est cette solidarité entre les membres d'une même commune.

Nous ne voulons pas analyser tout le Code de Vladimir, qui contient vingt-quatre chapitres, car ce travail nous entraînerait trop loin et exigerait à lui seul un fort volume. Une pareille étude de toutes ces lois nous permettrait peut-être, en partie, de reconstruire en idée la société russe du XII[e] siècle, car c'est là que sont consignées toutes les dispositions qui réglaient les rapports du propriétaire du sol avec l'ouvrier libre travaillant sa terre, les lois concernant les esclaves à terme et à vie, enfin des ordonnances sur une foule de sujets, dont l'ensemble formerait une esquisse générale de l'état social de la Russie à cette époque reculée. Tout en évitant une analyse détaillée du Code entier, nous devons cependant signaler les chapitres qui nous paraissent les plus remarquables.

Le chapitre X traite de certains attentats contre la propriété; il inflige des amendes à celui 1° qui ose changer à son profit les marques faites sur une ruche sauvage, 2° qui déplacera les poteaux ou termes de délimitation des propriétés foncières, ou labourera la lisière de gazon servant au même objet, ou encore portera la main sur la haie de l'enclos, ou osera couper le chêne qui marque la limite d'une propriété. Toutes ces différentes dispositions nous montrent que le droit de propriété était constaté et sanctionné par la loi qui

poursuivait et frappait de ses pénalités tous les actes qui pouvaient y porter atteinte. C'est là le signe évident et incontestable d'un état social très-avancé, et d'un ordre de choses bien éloigné de l'état de barbarie.

Le chapitre XIX traite des matières de succession; la clarté et le détail avec lesquels tous les cas sont prévus dans ce chapitre méritent une attention particulière.

Les chapitres XXI et XXII établissent les droits des bâtards et des mineurs, les devoirs des tuteurs et du beau-père, si la mère se remarie, les droits et devoirs de la veuve envers ses enfants et leurs biens, et enfin, les obligations des enfants envers leur mère. Il est remarquable que la femme jouissait alors en Russie de droits civils étendus; elle héritait d'une part égale à celle de ses enfants, et pouvait en outre vivre avec celui qu'elle choisissait de préférence. Elle avait, de plus, la libre disposition de son bien, qu'elle pouvait léguer comme elle l'entendait à tous ses enfants, par parts égales ou non, et même à l'une de ses filles, à l'exclusion des autres membres de sa famille.

Quand la loi règle ainsi l'ordre de succession, c'est assurément une preuve péremptoire que la propriété est assise sur des bases solides. Mais ce qu'il y a surtout de remarquable dans la législation russe de cette époque, c'est que ces dispositions de la ju-

risprudence étaient applicables à toutes les classes de la société ; le droit de propriété était donc général, et non pas une prérogative spéciale des seigneurs, comme nous le voyons dans les institutions de la féodalité. Dans le temps où Vladimir rédigeait son code de lois, son contemporain *Louis le Gros* s'occupait à guerroyer contre ses petits vassaux, à *Corbeil*, à *Montlhéry*, et employait trois années à faire le siége du château de *Puiset.*

Pour donner une idée du degré de développement littéraire et philosophique que la Russie avait atteint en ce temps-là, nous ne saurions mieux faire que de citer quelques passages d'une épître instructive à ses enfants, appelée aussi testament de Vladimir Monomaque, écrit en 1125 :

« En approchant de la tombe, dit le sage et pieux « prince, je remercie Dieu pour la longue vie qu'il « m'a accordée (il avait alors 72 ans); sa main m'a « soutenu jusqu'à une vieillesse reculée. Pour vous, « mes enfants, et vous tous qui lirez ces lignes, sui- « vez les principes qui y sont écrits.

« La crainte de Dieu et l'amour pour les hommes « sont les sources de toute vertu. Grand est le Sei- « gneur, et merveilleuses sont ses œuvres.

« O mes enfants, louez Dieu, mais aimez aussi les « hommes ! Ce n'est pas le jeûne ni la vie monastique « qui vous sauveront, mais bien les œuvres de la « charité. N'oubliez pas les pauvres ; nourrissez-les,

« et souvenez-vous toujours que ce que nous avons
« appartient à Dieu et ne se trouve en notre pos-
« session que temporairement. Soyez les pères des
« orphelins, jugez les veuves vous-mêmes, et ne
« permettez pas aux forts d'offenser les faibles.

« Ne mettez à mort ni les innocents, ni les cou-
« pables; la vie et l'âme d'un chrétien sont sacrées.
« Ne jurez point par Dieu inutilement, mais si vous
« avez une fois juré, exécutez la promesse de votre
« serment. N'abandonnez pas les malades et ne crai-
« gnez pas les morts, nous mourrons tous. Recevez
« avec amour la bénédiction des prêtres; ne vous
« éloignez pas d'eux, faites-leur du bien, afin qu'ils
« prient Dieu pour vous.

« N'ayez de fierté ni dans l'esprit, ni dans le cœur,
« et pensez : nous ne sommes pas éternels, aujour-
« d'hui nous sommes vivants et demain nous serons
« morts. Évitez toutes sortes de mensonges. Respectez
« les gens âgés comme des pères, aimez vos cadets
« comme des frères. Dans votre ménage, veillez
« vous-mêmes à tout, afin que vos convives ne jugent
« mal ni de votre maison, ni de votre table.

« Soyez actifs à la guerre, car alors il n'est plus
« temps de songer aux festins. Quand vous voyage-
« rez dans vos États, ne permettez pas à votre suite
« d'offenser les habitants. Surtout respectez votre
« hôte, qu'il soit puissant ou faible, qu'il soit mar-
« chand ou ambassadeur; les hôtes propagent au

« loin notre bonne ou notre mauvaise réputation.
« Quand vous passez devant une personne, sa-
« luez-la.

« En apprenant à connaître le bien, efforcez-vous
« de vous en souvenir, et ce que vous ne compren-
« drez pas, ayez soin de l'étudier. La paresse est la
« mère de tous les vices, veillez à vous en préser-
« ver. Que jamais le lever du soleil ne vous trouve
« au lit! Allez de bonne heure à l'église porter votre
« prière à Dieu; ainsi faisait mon père, ainsi font
« tous les honnêtes gens. Quand le soleil les éclairait,
« ils louaient Dieu avec bonheur. Ensuite ils discu-
« taient les affaires avec leur conseil (droujina), ou
« rendaient la justice au peuple, ou allaient à la
« chasse. Je faisais par moi-même tout ce que j'au-
« rais pu confier à mon suivant (otrok); à la chasse
« comme à la guerre, le jour ou la nuit, sous les
« brûlantes chaleurs de l'été comme dans les ter-
« ribles froids de l'hiver, je ne me permettais pas
« le repos, je ne me fiais pas à mes lieutenants
« (possadniks); j'interdisais aux forts d'opprimer les
« pauvres et les veuves. Je veillais moi-même aux
« affaires de l'Église et à l'observation des rites sans
« négliger l'ordre du ménage, l'écurie, le chenil et
« les faucons.

« J'ai fait quatre-vingt-trois campagnes; quant
« aux petites expéditions, je ne m'en rappelle plus le
« nombre. J'ai conclu avec les seuls Polovtzys dix-

« neuf traités de paix; j'ai fait prisonnniers plus de « cent de leurs meilleurs princes, que j'ai libérés « plus tard, et plus de deux cents que j'ai exécutés « et noyés. Qui voyageait plus rapidement que moi? « En partant le matin de bonne heure de Tcherni- « goff, j'arrivais chez mon père, à Kieff, avant les « vêpres (45 lieues)[1]. Que de fois j'ai attaqué les « bêtes fauves à la chasse avec votre aïeul! que de « fois j'ai de mes propres mains garrotté plusieurs « chevaux sauvages! Deux fois, le buffle sauvage « m'a jeté en l'air avec ses cornes, le grand cerf m'a « frappé de son bois, l'élan m'a foulé à ses pieds, « l'ours a rongé une fois ma selle; l'animal féroce « s'est précipité sur moi et a terrassé mon che- « val. Combien de fois je suis tombé de cheval! « Deux fois, je me suis brisé la tête, blessé les bras « et les jambes; je ne ménageais pas ma vie dans ma » jeunesse, et je ne songeais pas à conserver ma tête. « Mais Dieu me gardait. Et vous, mes enfants, ne « craignez ni la mort, ni la bataille, ni les animaux « féroces, mais soyez braves dans tous les cas; vous « êtes sous la main de Dieu. Si le Seigneur destine « quelqu'un à la mort, il n'en sera préservé ni par « son père, ni par sa mère, ni par ses frères. Dieu « garde mieux que les hommes. »

Le testament de Vladimir, que nous avons transcrit

1. Cela prouve qu'à cette époque on avait établi des relais de poste, au moins pour l'usage des princes et de leur suite.

d'après des documents authentiques, met en relief, mieux que toute autre description ou analyse, le degré du savoir, le développement de la faculté de raisonnement et les tendances morales de cette époque en Russie, ainsi que le genre de vie et les objets d'occupation des Russes au XIIe siècle; aussi, nous avons cru utile de reproduire une partie de ce document remarquable.

Après la mort de Vladimir Monomaque, la Russie fut en proie à des guerres intestines continuelles entre les princes apanagés; le sac des villes, le massacre et la désolation répandus dans les campagnes étaient alors des faits journaliers. L'ordre de succession n'étant pas établi par l'usage du père au fils aîné, mais au plus ancien de la race, il s'élevait continuellement une foule de prétentions collatérales sur les apanages; en outre, chaque prince voulait agrandir ses États par la conquête, ou les échanger contre de plus avantageux et de plus importants. Le pays était donc dans un état de bouleversement continuel; les princes s'entre-tuaient, ravageaient les domaines les uns des autres, tour à tour vainqueurs et vaincus dans cette longue succession de mutuelles invasions. Suivre l'histoire de tous ces désastres serait un travail fastidieux et inutile; il nous suffit de retracer les grands traits de cette période déplorable des annales russes.

Le fils de Vladimir, Mstislaw, avait succédé à son

père sur le trône grand-princier de Kieff; une contestation ne tarda pas à s'élever entre les descendants de Vladimir et ceux du prince Olègue qui, cédant autrefois aux vœux du peuple de Kieff, avait laissé le pouvoir et le titre de grand-prince à l'heureux élu de a nation. Pendant toute la durée du règne de Mstislaw et de ses frères, Iaropolk et Viatcheslaw qui lui succédèrent, le premier en 1132, le second en 1139, la guerre continua entre les deux races. En 1146, un descendant d'Olègue, le prince Igor, parvint à remporter l'avantage, mais son règne fut de bien courte durée; car, dans la même année, nous voyons reparaître en vainqueur et en souverain Isiaslaw, fils de Mstislaw, qui eut à soutenir une guerre contre tous les descendants d'Olègue coalisés et soutenus par un de ses oncles, George, surnommé Dolgorouki, fils de Vladimir Monomaque et prince de Souzdale. Cette guerre intestine, à laquelle furent mêlés les Polonais, les Hongrois et les Polovtzys, dura huit années, au bout desquelles, après de nombreuses alternatives de revers et de triomphes, George Dolgorouky parvint enfin (1154) à s'emparer du trône grand-princier de Kieff. L'un de ses fils, André Bogolioubsky, entrevoyant qu'il devait un jour hériter de la principauté de Kieff, sans cesse exposée aux invasions des Polonais et des Hongrois, ses voisins, prépara, du vivant même de son père, un siége nouveau pour la Grande-Principauté, et fit choix, à cet effet, de la petite ville



de Vladimir, bâtie sur la Kliazma par son grand-père Vladimir Monomaque, et qui formait son apanage. George mourut en 1157, et André lui succéda, mais sans changer de résidence. De cette manière, la véritable grande-principauté fut de nouveau déplacée au nord, et la principauté de Kieff ne continua de porter le nom de Grande-Principauté qu'abusivement, car elle ne fut plus qu'un apanage de la Grande-Principauté de Vladimir. Ce grand-prince jouissait d'une réputation méritée, car il était l'un des chevaliers les plus brillants de son époque, il se distinguait par un courage à toute épreuve, par l'aménité de son caractère, les lumières de son intelligence et la ferveur d'une piété sincère. Ce fut en vain cependant qu'il employa son intervention à faire cesser les dissensions qui armaient les uns contre les autres les princes ses voisins. En 1169 il marcha sur Kieff que se disputaient plusieurs prétendants au titre de grand-prince; il la prit, la livra au pillage, et ayant ainsi diminué l'importance de cette vieille capitale, en fit l'apanage de l'un de ses frères. André Bogolioubsky est le fondateur de la puissance russe dans le centre du pays. De retour à Vladimir, ce digne prince y fut assassiné, en 1175, par son beau-frère Koutchka, fils d'un seigneur de Moscou, dépossédé et condamné à mort par George Dolgorouky, mais dont André avait épousé la fille.

A la mort de ce prince, le peuple de Vladimir con-

voqua une assemblée générale des citoyens de toutes les villes de la Grande-Principauté. Ces états généraux décidèrent unanimement d'appeler au trône de Vladimir les deux fils du frère d'André, Mstislaw et Iaropolk qui, pour ne point contrevenir à l'usage qui conférait l'hérédité à l'aîné de la race, demandèrent au peuple de Vladimir que leur oncle Michel fût appelé aussi à régner avec eux. Les autres villes de la principauté, offensées de n'avoir pas été consultées sur une question d'une pareille gravité, refusèrent d'adhérer à cette décision, et Michel fut obligé de se retirer. Les jeunes princes élus ne surent pas mériter la confiance qui leur avait été accordée et l'affection des citoyens, car moins d'une année après leur élection, ils furent chassés du pays. Michel fut rappelé alors à l'unanimité, et se distingua par un gouvernement sage, consciencieux et bienfaisant; il établit des écoles et des *hôpitaux*, mais malheureusement son règne ne dura que deux ans : il mourut en 1177.

Son frère Vsevolod lui succéda; c'était aussi un prince sage et éclairé, qui certainement eût fait beaucoup de bien au pays, si les guerres intestines et les interventions répétées qu'elles nécessitaient n'avaient pas dévoré les plus belles années de son règne. Il mourut en 1213, laissant le trône à son fils George, qui en fut dépossédé en 1216 par son frère Constantin. Celui-ci a laissé la réputation d'un prince savant;

de Vladimir, bâtie sur la Kliazma par son grand-père Vladimir Monomaque, et qui formait son apanage. George mourut en 1157, et André lui succéda, mais sans changer de résidence. De cette manière, la véritable grande-principauté fut de nouveau déplacée au nord, et la principauté de Kieff ne continua de porter le nom de Grande-Principauté qu'abusivement, car elle ne fut plus qu'un apanage de la Grande-Principauté de Vladimir. Ce grand-prince jouissait d'une réputation méritée, car il était l'un des chevaliers les plus brillants de son époque, il se distinguait par un courage à toute épreuve, par l'aménité de son caractère, les lumières de son intelligence et la [illegible] d'une piété sincère. Ce fut en vain cependant qu'il employa son intervention à faire cesser les discordes qui armaient les uns contre les autres les princes voisins. En 1169 il marcha sur Kieff que se disputaient plusieurs prétendants au titre de grand-prince; il la prit, la livra au pillage, et ayant ainsi amoindri l'importance de cette vieille capitale, en fit l'apanage de l'un de ses frères. André Bogolioubsky fut le fondateur de la puissance russe dans le centre. De retour à Vladimir, ce digne prince y fut assassiné en 1175, par son beau-frère Koutchka, seigneur de Moscou, dépossédé et condamné par George Dolgorouky, mais dont il avait épousé la fille.

A la mort de ce prince, le peuple de [illegible]



.RE

.ır les Variagues,
ı. des Novgorodiens
ımptée par les Nor-
— La princesse Olga
·· prince de Novgorod.
rodiens. — Iaroslaw Ier,
rince à Kieff.—Le prince
tantinople pour le compte
rande cité, son gouverne-

·quisse rapide de l'histoire
·ter un coup d'œil particu-
d.

·· en république depuis des
à la vie politique et au gou-
L'appel fait à Rurick avait été
taire dont les commerçants
tiers aux travaux de la paix,
otecteur de leur indépendance
quérant salarié qui agrandirait

sager l'appel de Rurick ressort

il avait une bibliothèque bien riche pour cette époque, car elle contenait plus de mille manuscrits grecs et latins; il institua une école supérieure dans laquelle il appela des savants étrangers, écrivit lui-même l'histoire de son temps, et fit de nombreuses traductions du grec et du latin. Faible de santé, il mourut bientôt (1218), laissant sa bibliothèque et son palais à l'école qu'il avait fondée. A sa mort, son frère George recouvra le pouvoir dont il avait été dépossédé et régna jusqu'à l'invasion des Mongols.

CHAPITRE III

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE PARTICULIÈRE DE NOVGOROD

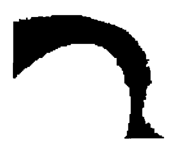
Signification de l'appel de Rurick. — Occupation, par les Variagues, de toutes les voies commerciales. — Soulèvement des Novgorodiens sous Vadime. — Cette levée de boucliers est domptée par les Normands. — Forme de gouvernement. — Olègue. — La princesse Olga à Novgorod. — Le prince Vladimir I[er], comme prince de Novgorod. — Appui que reçut ce prince des Novgorodiens. — Iaroslaw I[er], prince de Novgorod. — Le même, grand-prince à Kieff. — Le prince Vladimir fait une expédition contre Constantinople pour le compte de Novgorod. — Importance de cette grande cité, son gouvernement, fierté de ses citoyens.

Avant de continuer l'esquisse rapide de l'histoire de Russie, nous devons jeter un coup d'œil particulier sur celle de Novgorod.

Cette cité, constituée en république depuis des siècles, s'était habituée à la vie politique et au gouvernement populaire. L'appel fait à Rurick avait été adressé au chef militaire dont les commerçants novgorodiens, tout entiers aux travaux de la paix, voulaient faire un protecteur de leur indépendance extérieure, ou un conquérant salarié qui agrandirait leurs possessions.

Cette manière d'envisager l'appel de Rurick ressort

évidemment de la décision prise par l'assemblée populaire que convoqua Gostomysl, décision qui réserve en termes précis la volonté des citoyens et dit : « *Qu'il nous régisse d'après nos lois.* » Ils n'entendaient donc rien changer à la forme de leur gouvernement ; aussi, s'opposèrent-ils probablement à la venue de Rurick quand ils le virent arriver suivi d'une cour et de troupes nombreuses. Les chroniques ne nous ont pas laissé de renseignements à ce sujet, mais un fait remarquable nous paraît appuyer et confirmer suffisamment cette hypothèse ; au lieu d'aller directement jusqu'à la ville populeuse et riche de Novgorod, Rurick s'arrêta dans une petite ville dépendante de la capitale, à Ladoga, située à 180 kilomètres de Novgorod et sur la grande voie commerciale des Novgorodiens avec la mer Baltique. En même temps, il envoya l'un de ses frères à Izborsk, pour couper les communications des Novgorodiens avec les contrées occidentales par terre, et l'autre à Belozero, vers le nord, pour occuper le chemin par lequel Novgorod commerçait avec la Biarmie et l'Asie. Une fois que la métropole eut ses voies commerciales interceptées, Rurick envoya ses lieutenants avec des troupes pour occuper les provinces dépendantes de la république jusqu'à Kieff, dont deux de ses seigneurs prirent possession en son nom. Toutes ces mesures du prince normand montrèrent clairement aux Novgorodiens qu'il n'entendait pas borner son pouvoir à



celui d'un chef militaire, appelé à de certaines conditions. Une levée de boucliers s'ensuivit, et les Novgorodiens, sous le commandement d'un de leurs compatriotes, Vadime, tentèrent de repousser les prétentions et de secouer le joug des farouches guerriers du Nord; mais Vadime périt dans un combat, frappé, dit-on, par la main même de Rurick, et le soulèvement des Novgorodiens fut dompté. Les chants et les traditions novgorodiennes nous ont tracé le portrait de Vadime et en font un héros accompli. A cette même époque moururent sans postérité les deux frères de Rurick, et il est à présumer, quoique la chronique n'en dise rien, qu'ils tombèrent tous deux dans les différents combats de cette guerre d'indépendance.

Ce ne fut qu'en 865, après avoir soumis complétement les Novgorodiens par la force de ses armes, que Rurick vint habiter leur ville en prince souverain. Cependant, il est évident qu'après toute cette révolution, le prince variague s'est fort peu immiscé dans les affaires intérieures de la république, pour s'occuper exclusivement de la consolidation de ses frontières et de l'agrandissement des domaines de la métropole. Nous voyons, en effet, que les Novgorodiens continuèrent toujours à tenir leurs assemblées populaires, convoquées au son du beffroi, et que chaque citoyen avait le droit de sonner, quand il jugeait nécessaire, la convocation de cette assemblée. Néanmoins, ils

profitèrent de toutes les occasions favorables pour secouer le joug des princes, et ne cessèrent de les considérer comme des chefs militaires auxquels était confiée seulement la garde des frontières de la république. C'était l'assemblée populaire qui élisait les administrateurs de l'État (*possadniks*), l'*archevêque* et tous les membres du clergé; très-souvent même elle eut à s'occuper de l'élection des princes. Ainsi, quand les grands-princes de Kieff ou de Vladimir étaient occupés à l'extérieur par leurs expéditions militaires, le peuple novgorodien eut la liberté de se donner des princes de son choix. A la mort de Rurick, ils tentèrent un nouveau soulèvement, réprimé par Olègue qui, dit la chronique, vint à Kieff, après avoir *rétabli* l'ordre à Novgorod. On peut même, à bon droit, supposer que la turbulence des Novgorodiens fut un des motifs qui décidèrent Olègue à transférer le siége du gouvernement grand-princier de Novgorod à Kieff; car, tandis qu'Olègue résidait encore dans la métropole de la république, les Novgorodiens conservèrent toujours le droit de se gouverner et de s'administrer eux-mêmes.

Plus tard, pendant le règne de la princesse Olga (945-955), une nouvelle tentative du peuple de Novgorod ne réussit pas davantage et fut déjouée par l'habileté de la princesse. Elle vint en personne à Novgorod, mais la chronique ne nous dit pas comment elle s'y prit pour ramener à l'obéissance les

Novgorodiens qui avaient compté pour leur affranchissement sur l'absence prolongée des souverains. Probablement une convention amiable fut conclue entre la princesse et les Novgorodiens.

Pendant le règne de Sviatoslaw, fils d'Olga, en 970, les Novgorodiens choisirent pour prince le troisième fils de Sviatoslaw, le prince Vladimir qui fut plus tard le grand-prince Vladimir Ier; ils notifièrent leur choix à Sviatoslaw qui dut y condescendre.

Vladimir ayant appris que Iaropolk, l'aîné de ses frères, avait fait mourir son second frère et l'avait dépossédé de ses États, résolut de venger cette mort et cette usurpation. Les Novgorodiens ne voulant pas entrer directement comme parties dans cette querelle de famille, Vladimir quitta Novgorod et alla chez les Variagues normands enrôler des troupes. Il revint bientôt à la tête de forces imposantes, chassa de Novgorod, qu'ils avaient occupée, les lieutenants de son frère Iaropolk et fut reçu dans cette ville avec de grandes démonstrations de joie. Il est à présumer que ce fut du consentement du peuple novgorodien que Vladimir alla chercher les secours des Variagues, et que la grande et riche cité lui fournit les moyens financiers nécessaires; car les meilleures relations ne cessèrent pas d'exister entre les citoyens de Novgorod et le prince qu'ils avaient élu. Sous son règne et sous sa conduite, ils firent une expédition contre les Boulgares du Volga et de la Kama, une autre contre

les Tchoudes du Nord, et soumirent ces différents peuples à leur domination. Ces conquêtes servirent puissamment les intérêts de la république en étendant et en facilitant ses relations commerciales avec l'Orient et la Biarmie.

Quand Vladimir fut devenu grand-prince de Russie, Iaroslaw, son troisième fils, fut élu prince de Novgorod, et sut si bien se faire aimer du peuple, que celui-ci exigea qu'il se rendît indépendant de Kieff. A cet effet, les Novgorodiens prirent encore des Variagues à leur solde; mais la mort du grand-prince arrêta l'exécution de ce projet, et les Novgorodiens exigèrent, à main armée, de Iaroslaw le renvoi des mercenaires normands. Néanmoins, apprenant que Sviatopolk, frère de leur prince, se rendait redoutable par sa barbarie, et craignant qu'il ne vînt jusqu'à eux, ils utilisèrent les Variagues en les adjoignant à leurs propres forces, pour marcher, sous les ordres de Iaroslaw, sur Kieff, dont ils firent la conquête deux fois, et pour établir leur prince sur le trône grand-princier de cette ville.

Iaroslaw n'oublia jamais les services que lui avaient rendus les Novgorodiens; il leur restitua toutes les richesses qui leur avaient été enlevées par son neveu, le prince de Polotsk, Briatchislaw, qui avait attaqué inopinément Novgorod et l'avait mise au pillage. Iaroslaw lui-même se mit en campagne contre ce déprédateur, le défit complétement et ajouta encore aux



autres priviléges des Novgorodiens celui de pouvoir s'exempter du service militaire, en se faisant remplacer par des Variagues mercenaires. Ce privilége, octroyé par un prince qui fut longtemps à la tête de la république, prouve que l'emploi des mercenaires étrangers était un usage reçu et favori des Novgorodiens.

Le prince Vladimir succéda à son père comme prince de Novgorod. Pour garantir les intérêts purement commerciaux de ses administrés, il entreprit, à cause de certains outrages faits à des marchands novgorodiens à Constantinople, contre l'empire, une guerre complétement indépendante du souverain de Kieff, qui ne lui fournit qu'un faible contingent de troupes. Après avoir essuyé un échec, Vladimir parvint néanmoins, en s'emparant d'Andrinople, à intimider la cour de Byzance, à lui imposer un fort tribut et à conclure enfin avec l'empereur un traité spécial en faveur de ses Novgorodiens.

Novgorod était donc bien comme elle s'appelait elle-même : *Novgorod la Grande;* toute cette richesse, toute cette puissance justifiaient suffisamment l'orgueilleux proverbe de ses citoyens : « Qui ose contre « Dieu, sa Sainte-Sophie (cathédrale de Novgorod) « et la grande Novgorod ! »

En effet, à cette époque, Novgorod était déjà une ville immense; elle était composée de cinq villes différentes, dont chacune formait un konetz : chaque

konetz était entouré de murailles en pierre. Ces villes ou konetz se gouvernaient par des magistrats particuliers, et chacune par son assemblée populaire; les relations entre ces villes étaient fédératives. La Pologne, la Lithuanie, le Danemark, la Suède et la Grèce avaient leurs représentants à Novgorod; les différents princes russes avaient aussi leurs agents accrédités dans cette métropole. Le tribunal de chacune des cinq villes jugeait ses propres concitoyens, et pouvait même les condamner à mort sans l'autorisation du pouvoir fédératif. Le prince de Novgorod n'avait que l'exécutif des décrets de la diète fédérative; il avait le droit, dans des cas urgents, d'appeler au palais, pour les consulter, les anciens ou députés, mais il ne devait rien entreprendre contre le consentement de ses conseillers.

Une pareille organisation politique, appuyée sur des richesses considérables, devait faire de Novgorod le plus puissant État de la Russie et lui donner assez de prépondérance pour que les grands-princes fussent souvent obligés de céder à ses exigences.

Toutefois, l'absence d'une bonne organisation militaire était le côté faible de la grande république; elle ne pouvait être à l'abri des coups de main d'un aventurier entreprenant. Elle devait en faire, en 1066, une triste expérience. Le prince de Polotsk, Vseslaw, ayant appris qu'il n'y avait pas de prince à Novgorod, convoita les richesses de cette ville, en fit le siége, la

prit, en brûla une partie, massacra beaucoup d'habitants et s'empara du pouvoir suprême au détriment des assemblées nationales. Les Novgorodiens eurent recours au prince de Kieff, Isiaslaw, qui, irrité de la conduite de son neveu Vseslaw, marcha contre lui. Se défiant de ses forces, Vseslaw ne l'attendit pas, il s'enfuit, mais après avoir pillé Novgorod. Le grand-prince le rejoignit, le battit et l'amena à Kieff chargé de chaînes. Novgorod eut bientôt réparé ses désastres, et nous la voyons, en 1102, refuser de recevoir, comme prince, le fils de Sviatapolk, grand-prince de Kieff : « Nous ne voulons, » dirent les Novgorodiens au grand-prince, « nous ne voulons avoir pour prince ni ton « fils ni toi, parce que tu nous as abandonnés toi-« même, mais nous voulons le prince Mstislaw (fils « de leur prince Vladimir) que nous avons accepté « lorsqu'il était encore enfant, et que nous avons « élevé. » Cette décision empêcha Sviatopolk d'envoyer son fils à Novgorod. En 1135, les fils de Mstislaw, Vsevolod et Isiaslaw, s'étant trouvés engagés à l'extérieur dans une querelle de famille, les citoyens s'apprêtèrent à les appuyer; mais ces princes ayant également demandé l'alliance de quelques princes voisins, les fiers Novgorodiens s'en offensèrent et licencièrent leurs troupes en disant : « Si « nos princes n'avaient point appelé une autre inter-« vention que la nôtre, nous aurions promptement « mis fin au conflit qui s'est élevé; maintenant nous

« ne voulons plus nous en mêler. » Ce n'était pas encore assez : l'année suivante, ils renvoyèrent le prince Vsevolod, mais pour le rappeler un an après, en 1137; le prince refusa de revenir, et les Novgorodiens se donnèrent pour prince un certain Sviatoslaw qu'ils chassèrent l'année suivante.

Malgré tant de péripéties, les Novgorodiens réussirent à conserver leur indépendance et leur puissance politique et commerciale, même pendant l'envahissement de la Russie par les Mongols.

CHAPITRE IV

LITTÉRATURE, ENSEIGNEMENT ET MORALE EN RUSSIE AVANT LES MONGOLS

Littérature profane : Expédition d'Igor, poëme. — Épître de Daniel le prisonnier. — Les Lamentations d'Adam, poëme. — Littérature sacrée : Les Œuvres de saint Hilarion, de Lucque Jidiata, de saint Cyrille de Touroff, de Siméon de Vladimir, de Polycarpe, de Daniel, prieur de Tchernigoff, et autres Œuvres de l'époque. — Souverains les plus remarquables par leur culture intellectuelle : Vladimir Ier, Iaroslaw, Vsevolod Ier, son fils Vladimir Monomaque, Michel Ier et Constantin de Vladimir, Romane de Smolensk et Iaroslaw de Galitche. — Influence du monastère de Kieff sur la propagation des lumières. — Son influence et celle de Constantinople sur l'affermissement de la morale chrétienne dans le peuple.

Les troubles et les désordres produits par les guerres civiles entre les princes russes arrêtèrent jusqu'à un certain point dans le pays les progrès intellectuels; mais l'impulsion donnée par Vladimir Ier, Iaroslaw Ier et Vladimir Monomaque, était si vigoureuse que, malgré toutes les calamités, les lettres continuaient à être cultivées. C'est à la fin du XIIe ou au commencement du XIIIe siècle qu'a été écrit le premier poëme russe, *l'Expédition d'Igor;* c'est du moins le plus ancien de ceux qui nous sont parvenus, quoique son auteur lui-même nous parle d'un autre poëte, son devancier, appelé Bayan, avec lequel il

n'ose pas se comparer, et qui, d'après le poëme, devait vivre dans le XIe siècle; mais les œuvres de ce Bayan ont été perdues depuis lors. Le poëme de l'Expédition d'Igor est écrit en prose cadencée, il respire la mélancolie nationale du Slave; la diction en est harmonieuse, douce et très-élégante, les descriptions sont poétiques et pleines de sentiment. Cette œuvre est d'autant plus remarquable, qu'à l'époque reculée où elle a été écrite, il est difficile de trouver quelque chose de mieux dans les autres littératures européennes. Quelques citations feront ressortir le mérite de ce poëme, qui commence ainsi [1] :

« Ne serait-il pas mieux, frères, de commencer « en vieux style le récit difficile des hauts faits de « l'armée d'Igor, d'Igor, fils de Sviatoslaw? (non). « Commençons (mieux) ce chant par les faits véri- « diques de notre temps, et non avec l'imagination « de Bayan. Bayan était éloquent; quand il voulait « faire une chanson à quelqu'un, son imagination se « multipliait, suivait les rameaux de l'arbre, rasait « la terre comme le loup gris, ou s'élevait sous les « nuages comme l'aigle cendré. Se rappelait-il le « récit des anciennes querelles, alors il lançait dix « faucons contre une troupe de cygnes; celui qui « arrivait chantait la première chanson au vieux

1. La traduction libre de ce poëme se trouve en entier dans l'*Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*, par F.-G. Eichhoff.

« Iaroslaw, au vaillant Mstislaw qui tua Rediedia
« devant l'armée de Cassogues, au beau Roman
« Sviatoslavitche. Ce n'était pas, frères, parce que
« Bayan lançait dix faucons sur une troupe de cygnes,
« mais parce qu'il mettait ses (dix) doigts éloquents
« sur des cordes vivantes (comme des cygnes), et
« ces cordes elles-mêmes, en vibrant, chantaient la
« gloire des princes. »

Après ce préambule, le poëte commence le récit de l'expédition du prince Igor, qui ayant invité son frère Vsevolod, prince de Koursk, à faire avec lui une expédition contre les Polovtzys, part avec une force imposante, surprend les ennemis sur les rives du Don, les bat et s'empare de leur camp. Après la victoire vient un festin pendant lequel les Polovtzys, ayant rassemblé de nouvelles forces, reviennent à la charge, surprennent le camp russe plongé dans le sommeil, et livrent une bataille sanglante dans laquelle le frère d'Igor Vsevolod est blessé; laissons parler le poëte lui-même :

« Du matin au soir, du soir jusqu'au jour, volent
« les flèches acérées, frappent sur les casques les
« glaives étincelants, craquent et se brisent les lances
« éparses sur une lande inconnue dans le pays des
« Polovetz. Sous le sabot des chevaux, la terre noire,
« semée d'os blancs et arrosée de sang, a fait germer
« et croître la désolation du pays russe. Quel bruit,
« quels sons entendais-je avant l'aurore? C'est Igor

« qui repliait son armée, car il plaint Vsevolod son
« frère chéri. Il se battit un jour, il se battit un second
« jour, vers la moitié du troisième jour tombèrent
« les drapeaux d'Igor. C'est alors que les deux
« frères se séparèrent sur les bords de la rapide
« Kaïala, c'est alors que le vin sanglant manqua,
« c'est alors que les braves Russes terminèrent le
« festin; en abreuvant leurs hôtes ils moururent pour
« la patrie. L'herbe a pleuré de douleur et l'arbre
« s'est penché vers la terre avec chagrin, parce que,
« frères, déjà s'est levée une heure fatale, déjà le
« désert recouvre (comme d'un linceul) le courage
« (la force), parce que c'est l'aurore du malheur pour
« les armées du petit-fils de Dajbogue. »

Viennent ensuite les reproches aux princes russes pour leurs guerres intestines; un chant à la gloire de Sviatoslaw, père d'Igor; le récit de la captivité d'Igor chez les Polovtzys, enfin un admirable songe de Sviatoslaw, suivi de nouvelles plaintes sur les malheurs que font souffrir à la Russie les dissensions civiles qui la déchirent. Toute cette partie est empreinte d'un caractère poétique, original et éminemment national.

La femme d'Igor, Iaroslavna, attendait vainement son retour; les lamentations de cette épouse désolée sont rendues par le poëte de la manière suivante :

« Iaroslavna, à l'aube du jour, entend le chant
« d'un coucou inconnu. Je volerai, disait-elle, comme

« le coucou le long du Danube, je tremperai ma « manche de castor dans les eaux de la Kaïala pour « étancher les plaies sanglantes du corps vigoureux « de mon prince.

« Iaroslavna pleure dès l'aurore sur les murs de « Poutivle et dit :

« O vent, ouragan! pourquoi, Seigneur, souffles-« tu si fort? Pourquoi tes ailes légères ont-elles « dirigé les flèches du khan sur les guerriers de mon « époux? N'as-tu pas, sous les nuages, des sommets « où tu puisses souffler? N'y a-t-il pas de vaisseaux « que tu puisses bercer sur les ondes bleues de la « mer? Pourquoi, Seigneur, disperser toute ma joie « sur l'herbe des steppes[1]?

« Iaroslavna pleure dès l'aurore sur les murs de « Poutivle et dit :

« Glorieux Dnieper! toi qui as percé des rochers à « travers le pays des Polovtzys; toi qui as porté sur tes « ondes les vaisseaux de Sviatoslaw jusqu'aux hordes « de Kobiack, amène, Seigneur, jusqu'à moi mon « bien-aimé, afin que je n'aie plus chaque matin à « verser mes larmes dans la mer en demandant aux « flots de les rouler jusqu'à lui[2].

1. *Kovyl*, en russe, signifie spécialement l'herbe des steppes.

2. L'original est plus concis dans cette phrase, mais c'est intraduisible, et la traduction que nous en donnons, sans être littérale, rend néanmoins complétement et justement l'idée du poëte.

« Iaroslavna pleure dès l'aurore sur les murs de « Poutivle et dit :

« Brillant et trois fois brillant soleil! tu réchauffes « et tu charmes tout le monde : pourquoi donc, « Seigneur, envoyer tes rayons brûlants sur les « guerriers de mon époux? Dans la plaine sans eau, « la soif leur cache leurs flèches et l'angoisse bouche « leurs carquois. »

Ces strophes si tendres et si passionnées sont encore relevées dans l'original par un rhythme cadencé et harmonieux.

Enfin Igor s'échappe de sa prison avec l'aide de son compagnon Ovlour; il monte sur son coursier et traverse le Don à la nage. Quand le héros est arrivé sur les bords du Donetz, l'un des affluents du Don, qui arrose les domaines d'Igor, le poëte imagine un dialogue entre Igor et la rivière :

« Pendant qu'Igor vole comme un faucon, Ovlour « glisse comme un loup en faisant tomber de l'herbe « la froide rosée; ils aiguillonnent leurs rapides « coursiers; le Donetz dit : Prince Igor! honneur à « toi, douleur à Koutchak et joie pour la Russie! « Igor répond : O Donetz! honneur à toi aussi, à toi « qui portes ton prince sur tes vagues et qui déroules « pour lui sur tes berges argentées un tapis d'herbes « vertes; à toi qui l'enveloppes du moelleux manteau « des brouillards, sous les voûtes *feuillées* de tes « bocages; à toi qui veilles sur lui comme un plon-



« geon dans les profondeurs de tes eaux, comme un « vanneau à la surface des flots, et comme l'agile « canard dans les airs! »

Nous aurions pu multiplier ces citations du poëme d'Igor; mais nous devons nous borner : les fragments, que nous en avons reproduits, suffiront sans doute pour donner une idée de l'état dans lequel se trouvait la Russie, sous le rapport du développement littéraire, à la fin du XIIe et au commencement du XIIIe siècle.

Une œuvre remarquable, que l'on croit aussi de cette époque, c'est l'*Épître de Daniel le prisonnier* (Slovo Daniila Zatotchnika). D'après le contenu de cette épître, on voit que Daniel était, avant son emprisonnement, le favori d'un prince, que l'on suppose être George, fils de Vladimir, et qu'il fut calomnié et emprisonné. Son style est celui d'un homme très-érudit; il était versé non seulement dans l'histoire sacrée, mais encore dans l'histoire profane; les passages suivants de son œuvre font voir qu'il était un poëte moraliste très-distingué :

« Un prince prodigue peut être comparé à une « rivière aux berges basses qui déverse ses eaux « fécondantes à travers les prairies et désaltère non-« seulement les hommes, mais les animaux, et jus-« qu'aux bêtes immondes. Un prince avare est « comparable à une rivière bordée de rochers et « dont on ne peut approcher ni pour y boire

« soi-même, ni pour y désaltérer son cheval. »

Plus loin il dit :

« Ne bâtis jamais ta maison près de la maison du « prince; son intendant est comme un brasier entre-« tenu de sciures de bois, et ses économes comme des « étincelles: si tu te préserves du brasier, tu n'échap-« peras pas aux étincelles. Mon prince! mon seigneur! « Ne prive pas de pain un sage pauvre, n'élève pas « jusqu'aux nues un sot riche. Un sage pauvre est « comme de l'or dans un mauvais vase, et un sot « riche n'est qu'un coussin de riche étoffe bourré de « paille. Mon seigneur! ne fais pas attention à mon « extérieur, mais à mon intérieur; je suis mal vêtu, « mais je suis sage; je suis jeune de corps, mais vieux « de raison; mon esprit vole comme un aigle dans les « airs. Mets un vase au bord de mes lèvres pour « recueillir les gouttes qui tombent de ma langue, « recueilles-y les paroles de ma bouche plus douces « que le miel; ainsi que disait David: tes paroles sont « plus douces que le miel ; Salomon disait aussi : les « bonnes paroles désaltèrent l'âme. »

Il ajoute encore :

« Quand tu envoies un sage, dis-lui peu de mots, « mais si tu envoies un sot, ne fais pas le paresseux et « suis-le. »

Il termine enfin en disant :

« Dieu tout-puissant! envoie à notre prince la » force de Samson, le courage d'Alexandre, l'esprit

« de Joseph, la sagesse de Salomon et la bonté de « David. »

La forme et le ton de cette épître, en nous montrant que son auteur n'appartenait pas au clergé, prouvent qu'il y avait parmi les laïques de cette époque des hommes remarquablement érudits et développés. Il faut observer qu'il est question dans cette épître d'une chanson appelée : *les Lamentations d'Adam*, que le peuple chante encore aujourd'hui, et dont l'auteur parle comme d'une poésie généralement connue et très-répandue. Le sujet de cette chanson est tiré de la Bible, de l'Évangile, des œuvres des saints Pères et des cantiques de l'Église; on y sent l'idée dominante de l'époque, le récent baptême du peuple. Les parties les plus remarquables de ce poëme sont : *le Livre des pigeons* et *le Jugement dernier*. La première présente la fantaisie poétique du peuple sur la création, et la seconde les idées du temps, sur la fin du monde, deux idées ordinairement dominantes chez un peuple devenu chrétien. Dans le Livre des pigeons, Vladimir demande au prophète David de lui expliquer les œuvres de Dieu « sur notre *vie Sainte-Russe*, sur « notre vie à la libre lumière. »

Indépendamment de ces œuvres poétiques et profanes, nous devons signaler l'activité des Russes pendant cette période, dans le domaine de la littérature sacrée, qui était fort remarquable; et pour s'en assurer, il suffit de lire :



1° Les Œuvres de saint Hilarion († 1067), qui a écrit une profession de foi pleine de sagesse et d'onction, et un éloquent pagnégyrique de Vladimir Ier qu'il termine par un véritable psaume, une prière au Tout-Puissant, renfermant tout ce que l'homme peut implorer du Seigneur.

2° Le fameux sermon de l'archevêque de Novgorod, Lucque Jidiata, qui est considéré comme l'œuvre littéraire la plus ancienne par un Russe. Ce sermon ne brille point par une éloquence fleurie, mais par une onction chrétienne et une pureté de maximes exposées dans un style simple et à la portée du troupeau spirituel, qui devait en profiter.

3° Les Œuvres nombreuses et variées de saint Cyrille, évêque de Touroff († 1180), remarquables par la justesse des aperçus philosophiques et surtout par les principes de morale qu'elles contiennent.

4° L'Épître de saint Simon, évêque de Vladimir († 1228), et de Polycarpe, moine de Kieff, son contemporain, contenant des principes de morale chrétienne avec des exemples tirés de la vie des Saints. (Ces épîtres forment le fond du *patericum* de Kieff.)

5° Un Voyage à Jérusalem, de Daniel, prieur de Tchernigoff, dans lequel il dit qu'il n'a décrit que ce qu'il a vu de ses propres yeux. Ce récit, pénétré d'une foi ardente et d'humilité chrétienne, est touchant de simplicité et remarquable par ses beautés poétiques ; et enfin :

6° Beaucoup d'autres œuvres contemporaines de différents auteurs connus et inconnus, conservées dans les principales archives russes, comme :

a) Enseignements oraux de saint Cyrille de Jérusalem, rédigés au XII° siècle (bibliothèque synodale de Moscou n° 478);

b) Explications tirées des Œuvres des saints Pères, sur les épîtres de saint Paul aux Romains, aux Corinthiens et aux Éphésiens, rédigées en Russie en 1220 (même bibliothèque n° 7) ;

c) Entretiens sur les Évangiles des dimanches, extraits des Œuvres de saint Jean Chrysostome, Cyrille d'Alexandrie et Isidore de Péluse, traduits en slavon par un prêtre bulgare, Constantin, disciple des saints Cyrille et Methodius (même bibliothèque, n° 262);

d) Collection de morceaux choisis des Œuvres des saints Pères et d'autres auteurs, manuscrit du XIII° siècle (bibliothèque impériale, catalogue Tolstoï, tome Ier, n° 8) ;

e) Une autre collection du XIII° siècle, contenant les études morales de saint Cyrille de Touroff, une épître de saint Jean Chrysostome, seize sermons de saint Cyrille de Jérusalem et d'autres articles (même bibliothèque, même catalogue, tome II, n° 6); enfin

f) L'Échelle de saint Jean, du XIII° siècle (manuscrit du musée Roumiantzoff, n° 199).

A côté de cette activité littéraire, dont nous ne fai-



sons que donner un aperçu, nous avons d'autres données historiques qui peuvent nous offrir, à défaut du tableau complet de la civilisation de la Russie à cette époque, quelques indices qui nous permettront du moins d'ébaucher ce tableau en idée : nous voulons parler des données historiques sur les princes qui gouvernaient alors la Russie.

Dans ce but, nous allons récapituler sous ce point de vue les personnages dont nous avons parlé, et nous compléterons cette récapitulation par quelques notions nouvelles.

Le grand-prince Vladimir I[er] ne devait pas être un barbare sans culture, parce qu'il fut élevé par sa grand'-mère Olga, qui savait apprécier tous les avantages du savoir pour un souverain ; les discussions qu'il eut avec le philosophe Cyrius, conservées dans la chronique de Nestor, sont remarquables par leur sagacité, et ne permettent pas de douter qu'il possédait déjà une certaine culture ; les lois qui nous restent de lui n'admettent pas le doute quant à cette culture. Son fils, Iaroslaw, se distinguait par sa civilisation ; son code de lois pourrait en servir de preuve et d'attestation.

Le grand-prince Vsevolode parlait bien cinq langues et pouvait les écrire, et c'est un indice suffisant pour prouver combien son éducation était soignée. Son fils, Vladimir Monomaque, était un homme tout à fait civilisé pour son temps, à le juger d'après son testament et ses lois.

Enfin, d'après les annales de Simon, évêque de Souzdale († 1226), nous voyons que le grand-prince de Vladimir, Michel Ier, celui qui fut chassé et rappelé par le peuple, connaissait parfaitement les langues grecque et latine, et les parlait comme le russe; qu'il aimait la lecture des livres sérieux, et recherchait la conversation des *hommes instruits*, avec lesquels il discutait volontiers sur les hautes sciences et sur les causes profondes des phénomènes de la nature.

Le grand-prince Constantin, surnommé le Sage, mort en 1218 à l'âge de 32 ans, était, malgré sa jeunesse, un homme d'une instruction remarquable; il s'occupait de l'étude des sciences, faisait, comme nous l'avons déjà dit, lui-même des traductions du grec, et il a écrit une histoire de son temps, dont le manuscrit a malheureusement été brûlé (1227) à Vladimir, dans un de ces grands incendies qui désolaient et détruisaient quelquefois complétement les villes russes. Ce même incendie consuma une partie de la bibliothèque que ce prince avait léguée à son école de sciences supérieures.

Le prince de Smolensk, Romane Rostislavitch († 1180), qui, d'après les chroniques du temps, était lui-même très-instruit, forçait ses sujets et surtout les prêtres à s'instruire; et afin de leur en faciliter les moyens, il établissait des écoles, entretenait des maîtres grecs et latins, et dépensait à tout cela tant d'argent, qu'à sa mort les habitants de Smolensk

durent faire une quête volontaire pour pouvoir enterrer leur prince bien-aimé.

Le prince Iaroslaw de Galitch († 1188), qui était grand amateur de livres, et qui cultivait les langues étrangères, désirant organiser le service de l'Église et déraciner les préjugés du peuple en lui inculquant une foi éclairée, obligeait les moines à instruire la jeunesse et à sacrifier une partie de leurs revenus pour l'enseignement public.

Au reste, il est hors de doute qu'à cette époque il y avait beaucoup d'écoles en Russie. En effet, on trouvait toujours suffisamment d'hommes lettrés pour fournir un nombre considérable de prêtres; il fallait donc que ces hommes eussent étudié quelque part. Nous voyons également qu'il est dit dans la vie de saint Abraham, de Smolensk, que ses parents l'ayant mis à l'étude des livres, il ne se décourageait point comme les autres enfants et n'allait plus jouer avec ses camarades. Enfin, le patriarche de Constantinople, Herman, parle des maîtres d'écoles russes dans son message au métropolitain russe, Cyrille (1228).

Le grand monastère de Kieff fut le foyer d'où rayonnèrent sur la jeune Russie les lumières de la vérité du christianisme et les bienfaisants principes de sa morale. Le nombre des diocèses augmentait visiblement; en 996, il n'y avait que cinq diocèses, il y en avait dix-huit au commencement du XIIIe siècle, et

cet accroissement des siéges épiscopaux correspondait à une augmentation pareille dans le nombre des établissements d'instruction que fondaient les évêques; ainsi donc, indépendamment de la morale, ce monastère était la source d'où découlait le savoir. Au XIIIe siècle, on comptait déjà en Russie cinquante évêques sortis du monastère de Kieff. Dans cette sainte maison, chacun apportait sa part de travail à la propagation de la lumière; saint Hilarion passait sa vie à copier les livres sacrés pour les répandre; saint Théodose filait les cordons nécessaires pour les reliures qui étaient faites par Nikon; Nestor y écrivit les premières annales politiques du pays; Simon et Polycarpe, celles de notre Église. La tradition nous a conservé les noms de quelques moines célèbres de ce monastère : Grégoire, qui écrivait des canons pour les saints; Agapithe, qui fut le premier médecin de la Russie, et Alype, qui en fut le premier peintre.

La renommée et l'influence du monastère de Kieff furent telles, que les princes et les plus grands seigneurs du pays y prenaient les ordres.

Son premier fondateur fut saint Antoine, homme pieux et savant, qui, après avoir fait un séjour prolongé au mont Athos, revint à Kieff en 1051 et y fonda cette sainte retraite qu'il soumit à la règle de Stoudith; mais ne voulant exercer lui-même aucun pouvoir sur la communauté, il nomma prieur *le fils d'un boyard* du pays, nommé Varlaam. En 1059, le

prince Soudislaw, l'un des fils de Vladimir le Grand, prononça ses vœux dans ce monastère et y mourut quelques années après. Un certain Ione Vychatitche, seigneur de très-noble race, fut moine à Kieff dans le même temps que Nestor, auquel il transmit beaucoup de traditions historiques. A la même époque, le petit-fils d'un prince de Tchernigoff vivait dans le cloître de Kieff, sous le nom de Nicolas le Bigot. Le christianisme avait donc poussé au XII[e] siècle de bien profondes racines dans le peuple russe; sa profession était en grand honneur dans toutes les classes de la société et servait de base et d'appui au développement intellectuel et moral de la Russie.

Il ressort de tout ce que nous venons de dire, que le développement, pendant cette période, est dû à l'influence religieuse du monastère de Kieff et à celle de Constantinople; cette dernière, à cause de l'éloignement, ne put être que salutaire, sans communiquer la licence de mœurs et la dépravation qui ravageaient déjà la cour et tout l'empire de Byzance.

CHAPITRE V

LES ARTS, L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE EN RUSSIE AVANT LES MONGOLS

L'art de bâtir. — Les constructions nautiques. — L'art de la fonderie. — La broderie. — La peinture. — La musique. — L'industrie. — Le commerce. — Voies commerciales et articles qui en faisaient l'objet. — Importance des marchands russes à Constantinople. — Entrepôts russes du commerce levantin. — Les principales voies. — Commerce par la mer Blanche. — Commerce sur la mer Baltique. — Agrandissement de Kieff; ses foires. — La flotte russe. — Monopole du commerce levantin. — Rivalité avec les républiques italiennes. — Obstacles sur la Baltique. — Conclusion sur cette période historique; lutte, en Europe, entre les pouvoirs souverain et pontifical. — Triomphe du dernier. — Désordre général, guerres, pillages, sacs de villes. — Littérature et poésies. — Manque de lois. — Exemple d'acte administratif. — Comparaison avec la Russie.

Jetons maintenant un coup d'œil rapide sur l'état où se trouvaient en Russie, pendant la période du IXe au XIIIe siècle, les arts, l'industrie et le commerce; cet aperçu complétera le tableau général que nous avons entrepris de tracer.

L'art de bâtir était connu des Slovènes dès les premiers siècles de notre ère. Les migrations hunniques ayant laissé de côté tout le pays de Novgorod, les villes de Staraï-Roussa, Ladoga, Kholmogrod et Novgorod, avaient été élevées bien longtemps avant l'ar-



rivée de Rurick et de ses Normands. On croit que Novgorod fut bâtie à la fin du IVe ou au commencement du Ve siècle; mais son nom, qui veut dire *ville nouvelle,* nous prouve que les autres existaient auparavant. Du temps du premier Igor, il est question d'une église à Kieff, dédiée à saint Élie. Vladimir Ier bâtit, en 989, dans la même ville une église en pierres. En 1015, on parle d'un tombeau de marbre sculpté et de la porte dorée de Kieff. Depuis 1091, on commence à élever d'autres édifices en pierre, et au XIIIe siècle, l'architecture se perfectionna d'une manière notable sous l'influence de nombreux artistes grecs venus en Russie.

Les Russes étaient également très-versés dans la construction des vaisseaux et autres embarcations de moins grandes dimensions, car nous savons que, du temps d'Oskold et de Dire, et sous le règne du prince Olègue, au IXe siècle, ils traversaient, avec des armées considérables, la mer Noire qui s'appelait alors mer russe, parce que les Russes seuls y naviguaient.

L'art de la fonderie fut connu dès l'époque la plus reculée, car les images des faux dieux du temps de Vladimir Ier étaient coulées en différents métaux. Vers la fin du XIIe siècle, la princesse Anne, sœur de Vladimir Monomaque, établit à Kieff, dans le monastère de Saint-André, une école de jeunes filles où l'on enseignait la broderie *en or* et *en argent.*

Mais les monuments les plus remarquables de l'art

en Russie sont, sans contredit, les cinq tableaux Capponiens conservés dans le musée du Vatican. Ils sont d'un travail très-pur et très-correct; les uns assurent qu'ils ont été peints au xe siècle du temps de Vladimir, d'autres les considèrent comme des œuvres du xiiie siècle. Quelle que soit leur date, il est hors de doute qu'ils doivent être attribués à des artistes russes, car trois de ces tableaux sont signés de noms sur lesquels il est impossible de se méprendre : Andréï Iliine, Nikita Ivanoff, Sergueï Vassilieff. C'est sans contredit le monument le plus remarquable de l'art, pendant cette époque de ténèbres. Les cinq images forment ensemble une croix grecque; sur chaque compartiment sont peintes des images des différentes fêtes de l'église orthodoxe et des saints fêtés dans les différents jours de l'année. Le travail présente une miniature achevée, dont les détails ne peuvent être appréciés, à leur juste valeur, qu'à la loupe. Les figures et les draperies sont d'un dessin étonnamment correct et achevé. Ces restes sacrés de l'art russe sont passés au musée du Vatican d'une manière fort étrange. A l'époque où Pierre le Grand recherchait tous les moyens de faire prospérer son nouveau port de Pétersbourg, il avait pour chargé d'affaires un certain comte Caretty, qui réussit à conclure un traité de commerce entre l'empereur et la ville de Gênes. Il fut soutenu par l'influence d'un grand seigneur italien, le comte Capponi. L'empereur, pour

récompenser ce dernier, qui était un archéologue distingué, lui fit don de ce précieux monument de l'art national. A la mort de ce comte Capponi, ou de l'un de ses descendants, toute la collection des antiquités de la famille fut léguée au Vatican; et la fameuse croix porte le nom d'images Capponiennes.

Pour comprendre la valeur de cette production, il suffit de la comparer aux productions de l'art contemporain des autres pays, entre autres à celles qu'on voit dans la galerie des Ufficio, à Florence. Il y a une madona d'Antonio Ricco di Candia du XIII[e] siècle; en mettant cet ouvrage à côté des productions des peintres russes, on est forcé d'avouer qu'elles lui sont supérieures comme les œuvres de Perugini à celles de Cimabué.

La musique, ou plutôt le chant était très-cultivé en Russie; le premier métropolitain de Russie, Michel, amena avec lui de Constantinople, en 988, des chantres appartenant à la nation slave. Pendant le règne de Iaroslaw I[er], en 1053, le métropolitain George fit venir également de Constantinople, avec leurs familles, trois chanteurs qui devaient enseigner aux Russes les règles harmoniques du chant en parties. Depuis lors, cet art s'est non-seulement conservé et soutenu, mais il s'est même probablement perfectionné, car le chant a été de tout temps et il est encore aujourd'hui le principal divertissement du peuple russe. Le violon (*goudok*), la cornemuse (*volynga*), la harpe, la



flûte et le petit cor des bergers, sont des instruments connus en Russie depuis l'époque la plus reculée.

L'industrie était certainement dans son enfance, mais cependant elle se développait au fur et à mesure des besoins de la société. Tout ce que les Russes employaient et consommaient dans leur vie intérieure était produit dans le pays, à l'exception de quelques objets et des denrées de luxe, comme les brocards, les épices, les vins étrangers, etc. Nous n'avons pas assez de documents pour éclaircir la question du développement industriel de l'ancienne Russie, nous devons donc nous borner à tirer nos conclusions, au sujet de l'industrie, de l'état du commerce dont le plus ou moins d'extension influe toujours sur les progrès de l'activité industrielle.

Pendant que l'Europe entière était bouleversée par les Barbares, Novgorod, échappée à leurs fureurs, s'occupait de commerce; mais de quel commerce, et avec quelles nations? C'est la question que nous tâcherons d'élucider, autant que possible, en nous éclairant des renseignements que fournissent les Annales de Nestor. Cet historien primitif s'exprime ainsi : « Et il y avait un chemin du pays des Variagues jus- « que chez les Grecs, de chez les Grecs, par le Dnie- « per, au haut du Dnieper par terre (*volock*) [1] jus-

1. On appelle encore aujourd'hui du nom de *volock* les chemins qui font communiquer deux cours d'eau navigables, et par lesquels on transporte les marchandises d'une rivière à une

« qu'à la Lovat. Par la Lovat on entrait dans l'Ilmen, « grand lac d'où coule le Volkhoff qui se jette dans « grand lac Nevo qui communique à la mer Variague « (Baltique). Et le Dnieper tombe par trois bouches « dans la mer Pontide qui s'appelle aussi MER RUSSE. »

Toute cette description est aussi parfaitement exacte que si Nestor avait eu devant les yeux une de nos cartes modernes les plus détaillées.

Il parle encore d'une autre voie de communication entre le Dnieper et la Dvina. « Ces deux rivières, « dit-il, prennent leur source dans la forêt de Vol-« konsk ; la première coule au midi, l'autre au nord « et vient tomber dans la mer Variague. »

Indépendamment des données fournies par la chronique de Nestor, nous savons que le Volga prend sa source dans cette même forêt de Volkonsk et que les deux lacs d'où découlent le Volga et la Dvina ne sont qu'à douze kilomètres l'un de l'autre, et à quarante kilomètres seulement des hautes sources du Dnieper, dont l'un des affluents supérieurs du Volga, la rivière Joucopa, se trouve encore plus rapprochée. A la moitié du chemin qui unit les lacs où le Volga et la Dvina prennent leur source, il y a encore aujourd'hui un village qui porte le nom de Volok ; cette

autre. Il y a dans le gouvernement de Viatka deux voloks importants : celui d'Orloff et celui de Slobotskoï, par lesquels, chaque hiver, passe une grande quantité de marchandises des affluents du Volga dans les affluents de la Dvina septentrionale, *et vice versâ*.

simple indication, jointe à celles de la Chronique de Nestor, et la connaissance que nous avons de la topographie du pays, peuvent nous être des guides suffisants pour l'appréciation de la direction et de l'importance du mouvement commercial dans ces temps reculés.

Les Slovènes novgorodiens, dont la domination s'étendait sur les cours d'eau que nous avons décrits, devaient être nécessairement portés à servir d'intermédiaires commerciaux entre les Normands et les Grecs d'abord, puis entre les Normands et l'Orient par la Dvina et le Volga. Le principal article de ce négoce fut d'abord l'ambre, qui était un objet de luxe fort recherché à la cour de l'empire grec, et que les Slovènes novgorodiens apportaient à Constantinople, après l'avoir échangé contre des fourrures avec les Variagues, habitants de la Prusse actuelle. Plus tard, les marchands de Novgorod apportèrent aux bouches de la Dvina et de la Neva, outre les fourrures, article indigène, les produits de l'Orient venus par le Volga, qu'ils descendaient également par le Dnieper jusqu'à Kieff et à Olivia, sur le Pont-Euxin; et tantôt ils vendaient leurs marchandises à des négociants grecs venus dans cette ville, tantôt ils les amenaient eux-mêmes jusqu'à Constantinople. Ce dernier mode de trafic était probablement le plus usité, car il y avait dans la capitale de l'empire un faubourg habité tout entier par des marchands slaves

qui devaient être des hommes fort marquants, puisque l'empereur Constantin, dans la description du baptême de la princesse Olga (957) et des fêtes qui accompagnèrent cette cérémonie, dit qu'au premier dîner offert par lui à la princesse, il y avait, au nombre des convives, vingt ambassadeurs de princes russes, *quarante-trois marchands*, six attachés d'ambassade, et deux traducteurs ou drogmans, et qu'il y avait au second dîner vingt-deux ambassadeurs et *quarante-quatre marchands*. Nous ne rappelons ce détail, d'ailleurs assez insignifiant, que pour constater quel haut degré de considération avaient dû acquérir les négociants russes pour être admis à la table des superbes empereurs d'Orient.

Ces marchands, établis à Byzance, y achetaient les produits du Levant, qu'ils expédiaient ensuite sur la Baltique. Les principaux entrepôts de ces marchandises levantines étaient Kieff, Staraïa-Roussa, près de l'embouchure de la Lovat, Novgorod, la vieille Ladoga, sur le Volkhoff, Adeïoborg, à l'embouchure de la Neva, et Kholmogrod, sur la Dvina septentrionale. Plus tard, l'activité de ce commerce se concentra surtout sur Kieff et Novgorod, qui étaient habitées toutes deux par une nombreuse population de marchands étrangers.

Il y avait encore une autre voie pour le commerce du Levant avec Novgorod ; les marchandises indiennes arrivaient sur la Caspienne, et de là une

partie était expédiée par la Koura et le Phosis (le Rion actuel), dans le lac Méotide (mer d'Azoff) et le Pont-Euxin; une autre partie remontait le Volga, la Kama et la Dvina septentrionale, pour passer entre les mains des Polovtzys, des Boulgares et Permiens, habitants de la Biarmie, et arriver ainsi chez les Novgorodiens, sur le cours supérieur du Volga, ou à Kholmogrod, sur la Dvina septentrionale. Les principaux agents intermédiaires des Novgorodiens dans leur commerce avec l'Orient étaient les Boulgares, peuple intelligent et actif, dont l'entrepôt le plus considérable était la ville de Boulgary, dont les ruines se voient encore aujourd'hui sur la rive gauche du Volga, près de l'embouchure de la Kama. Les Boulgares étaient en relations commerciales permanentes avec les Arméniens et les Persans, dont les caravanes arrivaient jusqu'à cette capitale. L'existence de ces relations a été mise hors de doute par la découverte qu'on a faite d'anciennes monnaies persanes et arméniennes en fouillant les ruines de Boulgary.

Le commerce des Boulgares avec l'Orient consistait surtout en fourrures et en cuir travaillé; ils excellaient tellement dans la tannerie, que, de nos jours encore, le gros cuir de semelle est appelé *boulgar* dans toute l'Arménie et les pays environnants. Une partie des marchandises du Levant arrivait ainsi dans les magasins des Novgorodiens à Kholmogrod. Le commerce de cette ville se faisait par l'entremise



des Normands qui visitaient déjà la mer Blanche et remontaient la Dvina, et par les Biarmins, qui avaient aussi une ville florissante, Tcherdyne, sur la Kalva, l'un des affluents de la Kama. Les articles d'échange étaient d'un côté les fourrures, les cuirs, les duvets d'oiseaux et les dents de phoques; de l'autre, l'or, les perles, les soieries, les épices, etc... Les annales scandinaves nous apprennent que le roi de Norvége, Harold-Harferd, se fit venir de Kholmogrod un habit d'étoffe d'or, car ce n'est que depuis 1217 que les vaisseaux norvégiens cessèrent de pratiquer la mer Blanche, qui resta dès lors inconnue aux Européens jusqu'au milieu du XVIe siècle.

Les Novgorodiens, s'enhardissant davantage encore, commencèrent, à la suite des Normands, à naviguer sur la mer Baltique et à fréquenter ses différents ports: Vinette ou Juline, ville commerçante dans l'île d'Ouzedom, qui fut remplacée plus tard par Visby sur l'île de Gottland, Schleswick, Elbing, Kiel et Assagarde ou Dantzig (Gdansk en slavon). De Vinette en Russie, les vaisseaux employaient jusqu'à quarante-trois jours de navigation, ce qui nous paraît bien long aujourd'hui; mais il faut se reporter aux VIIIe et IXe siècles pour comprendre que ce trajet, une fois possible, était le plus avantageux à parcourir. Les premières expéditions des croisés employaient près de deux ans, pour le trajet d'Europe en Palestine; on sait combien la navigation était longue et difficile

avant la découverte de la boussole. L'idée anglaise que le temps est de l'argent (*time is money*) n'était encore ni dans les mœurs ni dans les possibilités de l'époque.

La position géographique de Novgorod était pour le commerce de cette ville d'un avantage considérable et elle fit la fortune de ses citoyens. En effet, les marchandises, une fois arrivées sur le Dnieper, sur le Volga ou sur la Dvina septentrionale, étaient déjà à l'abri de toute attaque ennemie jusqu'aux bords de la Baltique qui lui appartenaient aussi, en sorte que ce transit était à la fois le plus facile, le moins coûteux, et le moins soumis aux chances d'avaries et de pillage d'un transport à travers d'immenses contrées.

Tandis que Novgorod grandissait, Kieff, de son côté, se développait visiblement; au xe siècle, il s'y tenait déjà huit grandes foires par an; mais c'est surtout à Vladimir Ier et à Iaroslaw que le commerce de la Russie en général et celui de Kieff en particulier durent leur prospérité et leur accroissement. Vladimir améliora les routes, fit construire des ponts, établit des poids et des mesures uniformes et organisa les foires annuelles et les marchés hebdomadaires.

Constantin Porphyrogénète nous a laissé une description de la flotte marchande russe sur le Pont-Euxin, dont on sait que la navigation était exclusivement entre les mains des Russes. Ils durent effecti-

vement avoir sur cette mer un bien grand nombre de vaisseaux, pour avoir pu, à plusieurs reprises, assiéger Constantinople par mer. Les expéditions d'Oskolde et Dire, en 866, d'Olègue, en 912, d'Igor, en 945, et celle de Vladimir, prince de Novgorod, en 1044, en fournissent des preuves irrécusables.

Les exportations des Russes à Constantinople et dans l'Orient, en général, consistaient en cuirs, miel, cire, poissons, caviar, dents de phoques et pelleteries; ce dernier article, surtout, prédominait sur tous les autres; les martres, les castors, les zibelines, les hermines et les petits gris, qu'on appelait à Byzance souris du Pont-Euxin, trouvaient dans les cités luxueuses de l'Empire des débouchés assurés et permanents. Ce commerce avait pris des proportions d'activité telles, et un si grand nombre de personnes y étaient intéressées, que tous les traités conclus entre les Russes et Constantinople, les Polovtzys ou les Boulgares, concernaient principalement la protection du commerce. Nous sommes donc en droit de conclure que la Russie avait alors le monopole du commerce de l'Orient, et qu'il était pour elle une source considérable de richesses, telles qu'un ancien auteur, Bayer, dans son *Allgemeine Nordgeschichte*, appelle la Russie « *regionem omnibus bonis affluentem.* »

Il est vrai que, depuis le VIIIe et le IXe siècles, les villes maritimes de la Méditerranée, en particulier Amalfi, Pise et Venise, parurent dans les mers du

Levant en rivales de la Russie, mais leur influence ne s'étendait pas au delà des bords de la Méditerranée : tout le reste de l'Europe s'approvisionnait de produits orientaux dans les ports de la mer Baltique, parce que la voie de la Russie était considérée comme la plus courte et la plus avantageuse. Malheureusement, cette période de prospérité n'a duré que jusqu'au XIIIe siècle; l'activité commerciale s'affaissait aux approches des premières invasions des Mongols. Au reste, les circonstances préparaient déjà cette décadence : Vladimir Ier, en se laissant gagner par le courant des idées féodales, et en partageant le pays entre ses enfants, avait porté un coup funeste à la puissance politique de la Russie, et considérablement affaibli, sinon annulé, l'influence prépondérante qu'elle avait jusqu'alors exercée à la cour de Constantinople et dans les eaux de la mer Noire. Jusqu'alors les vaisseaux russes avaient seuls navigué sur le Pont-Euxin; les Vénitiens obtinrent, en 991, l'autorisation de faire le commerce dans tous les ports de l'Empire sans payer de droits, privilége très-précieux pour l'extension des relations commerciales de la république de l'Adriatique. Pendant la première croisade, à la fin du XIe siècle, les habitants de l'Europe occidentale reconnurent qu'il leur serait plus avantageux, non seulement de s'approvisionner des marchandises du Levant, par l'entremise des négociants italiens, mais encore de les acheter eux-mêmes



de première main et sur place. Aussi, dès lors, les pèlerinages vers Jérusalem devinrent-ils de plus en plus fréquents, et eurent pour résultat, sans préjudice de leur *efficace* comme œuvres pies, un accroissement notable d'activité dans le mouvement commercial des peuples d'Occident. Les marchands de Pise, d'Amalfi, de Venise et de Gênes, en suivant la route ouverte par les armées des croisés, enlevèrent aux Russes le monopole du commerce levantin.

Le monopole du commerce grec que les Latins, maîtres de Constantinople en 1204, avaient donné à la république de Venise, passa en 1261, après la reprise de Constantinople par les Grecs, des Vénitiens aux Gênois, qui restèrent, pendant longtemps, maîtres de la mer Noire, se fortifièrent au passage des Dardanelles, et conquirent la Crimée pour en faire leur principal entrepôt.

Les parages de la mer d'Azoff étaient occupés par des peuplades asiatiques. Ce fut alors que la province de Tmoutarakane, située aux bouches du Don, et l'une des plus florissantes de la Russie, fut perdue pour elle; car depuis l'année 1127, il n'en est plus question dans les chroniques.

Tandis que les mers méridionales échappaient à l'influence prépondérante de la Russie, les bords de la mer Baltique, depuis le golfe de Finlande jusqu'au golfe de Riga, tombaient, au XIIIe siècle, au pouvoir du Danemark et des chevaliers porte-glaives.

Malgré ces désastres, en dépit de ces redoutables concurrences, le commerce de Novgorod n'avait pas cessé d'être florissant, et ses négociants réalisaient encore de grands bénéfices sur les marchés du nord de l'Europe. Pour assurer le succès de leurs transactions, les successeurs des Normands de la Baltique, voyant que le Midi leur échappait, formèrent entre eux une association de villes commerçantes qui reçut le nom de ligue hanséatique, dont les premiers fondements furent jetés par Hambourg et Lubeck en 1241, et dans laquelle Novgorod entrait déjà, en 1260, comme principal entrepôt pour les marchandises de l'Orient.

Tel était donc l'état de la Russie au milieu du XIIIe siècle : le savoir propagé par l'établissement de nombreuses écoles, l'intelligence développée par la forme même d'un gouvernement consultatif et par les exigences d'un commerce très-actif et très-étendu; la morale prêchée par un clergé éclairé et s'affermissant par la propagation d'une foi profonde et libre : tout était en pleine voie de progrès.

L'Europe, pendant toute cette période, se trouvait dans des conditions bien différentes, car toute cette époque historique se passa en guerres intestines, en sacs de villes et de provinces par des souverains féodaux et par des troupes croisées. Elle fut le théâtre d'une lutte constante entre le pouvoir des papes et des souverains; elle vit grandir le premier de ces pouvoirs au point de la dominer complétement; elle vit l'em-

pereur Henri IV, en cilice et pieds nus, attendre trois jours sans nourriture, dans la cour du pape Grégoire VII, l'honneur d'obtenir son pardon et de lui baiser la mule: elle vit le fier Frédéric Barberousse se prosterner publiquement devant le pape Alexandre III, pour détourner de sa tête les foudres pontificales; elle vit ce même pape Alexandre III infliger une fustigation publique et cruelle au roi Henri II d'Angleterre, parce qu'il le soupçonnait du meurtre de l'archevêque de Cantorbery, Thomas Becket.

Ce fut pour l'Europe une triste époque pendant laquelle des populations entières de Slaves furent anéanties par les Allemands, la ville de Milan rasée, et la place, où se trouvait cette belle cité, labourée en croix et semée de sel, où toute cette partie du monde se couvrait de forteresses, repaires de pillages et de meurtres. Ce fut une époque de barbarie, où il n'était question pour personne ni de lois, ni de sécurité, une époque de ténèbres et d'horreurs.

L'Italie était ensanglantée constamment par la guerre des Guelfes et des Gibelins, l'Espagne ravagée et dominée par les Maures et se débattant contre ce pouvoir étranger; et l'Allemagne se déchirant, se reconstituant continuellement, se battait tantôt avec les Slaves et les Hongrois, tantôt avec les papes et les Italiens. D'un autre côté, l'Angleterre, bouleversée par des révolutions encore plus profondes et passant de la domination danoise et saxonne sous



celle de la France après la bataille de Hastings, subissait les lois de Guillaume le Conquérant, écrites en langue française d'oï, dans lesquelles il n'était pas encore question de propriété immeuble et de sécurité; c'est pourquoi les conquérants disposaient du bien des populations vaincues et de leurs personnes à leur gré, ne se fondant que sur le droit du plus fort.

Enfin la France elle-même ne se trouvait pas dans une meilleure situation, car, indépendamment des guerres intestines incessantes, elle était sous la pression de son puissant vassal d'Angleterre, qui la dominait, sous les prétentions continuelles du pouvoir pontifical et sous la crainte journalière d'invasions de la part de ses voisins de l'est et du sud. Toutes ces scènes de désolation et de massacres n'étaient en partie arrêtées que par les croisades, qui détournaient un peu des guerres intestines la fougue des potentats en la dirigeant sur les ennemis du christianisme, possesseurs du tombeau adoré de Notre-Seigneur.

Il est tout naturel que, dans un pareil milieu, toute espèce de développement civilisateur fût impossible; à la veille ou au lendemain d'un sac, personne n'avait le temps d'acquérir du savoir; l'intelligence était étouffée sous le poids de la crainte; et la morale, n'ayant pour base que la témérité qui faisait le fond de l'honneur chevaleresque, base rien moins que chrétienne, ne pouvait se perfectionner.



Dans cet état de choses, le peu de lumières qui se conservait était caché dans les cloîtres, la vie religieuse était la vie savante; les chroniques, les annales et même les poésies se faisaient en latin, comme les œuvres remarquables de la religieuse Hroswitha.

Les œuvres littéraires les plus remarquables en langues nationales de cette époque sont : les poésies de Robert Glocester, un hymne sur la création de Cedmon et le poëme de Beowulf en anglo-saxon, la légende de Saint-Anno en tudesque, une élégie martiale en scandinave adressée à la princesse Elisabeth, fille du grand-prince Iaroslaw, par Harold IV, roi de Norvége que ce poëte-roi épousa; le fameux poëme des Niebelungues et les poésies des Meissinguers en allemand; enfin, les poésies des Troubadours en langue d'oc et celles des Trouvères en langue d'oï. Toutes ces productions ne sont que le fruit des loisirs des religieux et des courtisans; mais le véritable travail intellectuel, ayant pour but l'organisation sociale, la tranquillité et la sécurité de chaque citoyen, n'était nullement en activité: on laissait la force régir les peuples et prêcher la morale chrétienne.

Il faut bien le reconnaître : pendant toute cette triste période, la France fut plongée dans un affreux chaos. Les *Établissements* de Saint-Louis, monument de la sagesse de ce prince, vinrent mettre un certain ordre dans ce chaos; et encore ces *Établissements*

portent-ils, en plus d'un endroit, l'empreinte de la barbarie, de l'ignorance et des mœurs déplorables du temps. C'est bien avec raison que Montesquieu les appelle « un code obscur, confus, ambigu, où l'on « mêle sans cesse la jurisprudence française avec la « loi romaine, où l'on parle comme un législateur et « où l'on ne voit qu'un jurisconsulte. »

Plusieurs chapitres des *Établissements* sont consacrés à proscrire, sous des peines sévères, les *guerres entre particuliers*; ce qui atteste à la fois la prudence du législateur et la profonde misère du peuple.

Et pourtant, malgré toute la sollicitude du saint roi et ses efforts pour ramener l'ordre et le repos au sein d'une société si profondément bouleversée par une anarchie sans nom, que d'abus, que d'iniquités! quelle absence de sécurité pour les populations! Comment les lois étaient-elle observées? comment la justice était-elle rendue? Un passage des *Mémoires* du sire de Joinville, grand admirateur, comme on sait, du saint roi et de son gouvernement, suffira pour montrer comment se faisait alors la police et comment s'administrait la justice.

« Tandis que je m'en revenois après avoir salué le « roi, dit le bon sénéchal de Champagne, je trouvois « trois hommes morts sur une charrette, qu'un clerc « avoit tués. On me dit qu'on les menoit au roi. « Quand j'ouïs cela, j'envoyai après un mien écuyer « pour savoir comment cela avoit été fait; et mon

« écuyer quej'envoyai, conta que le roi, quand il sortit
« de sa chapelle, alla au perron pour voir les morts et
« demanda au prévôt de Paris comment cela avoit
« été fait. Et le prévôt lui conta que les morts étoient
« trois de *ses sergents du Châtelet*, et qu'ils alloient
« par les rues écartées *pour dérober les gens:* et il
« dit au roi : — qu'ils trouvèrent ce clerc que voici,
« et lui enlevèrent tous ses vêtements. Le clerc s'en
« alla à son hôtel avec sa chemise seule, et prit son
« arbalète, et fit porter à un enfant son fauchon
« (couteau de chasse). Quand il les vit, il les écria
« et leur dit que ils y mourroient. Et le clerc tendit
« son arbalète, la tira et en frappa un parmi le cœur,
« les deux autres se mirent à fuir; et le clerc prit le
« fauchon que l'enfant tenoit, et les poursuivit au
« clair de la lune qui était belle et clère. L'un deux
« voulut passer à travers une haie dans un jardin, et
« le clerc le frappa de son fauchon, et lui trancha la
« jambe de telle manière qu'elle ne tenoit qu'à la
« peau, comme vous voyez, ajouta le prévôt. Le clerc
« se mit à poursuivre l'autre, lequel s'imagina de
« descendre dans une maison, là où les gens veil-
« loient encore; et le clerc le frappa de son fauchon
« à la tête, si bien qu'il la fendit jusqu'aux dents,
« comme vous pouvez voir. Sire, dit le prévôt, le
« clerc a montré son fait aux gens de la rue, et puis
« s'est venu mettre en prison; je vous l'amène, et
« vous en ferez, sire, à votre volonté; et le voici. —

« Sire clerc, dit le roi, vous avez perdu pour votre
« prouesse à être prêtre, et pour votre prouesse, je
« vous retiens à mes gages, et vous viendrez avec
« moi outre mer. Et je vous fais assavoir que je veux
« que mes gens voient que je ne les soutiendrai dans
« aucune de leurs méchancetés. — Quand le peuple
« qui étoit là assemblé ouït cela, tous s'écrièrent à
« Dieu, et le prièrent qu'il donnât au roi vie bonne
« et longue, et le ramenât en joie et en santé. »

La Russie, on l'a vu, présentait un tableau bien différent. Il est donc permis d'affirmer qu'à cette période de son histoire, elle était sinon la contrée la plus civilisée, du moins dans le nombre des plus avancées; car, d'après toutes les considérations historiques, on voit que les richesses s'accumulaient dans son sein, soit qu'elle fussent le produit de l'activité commerciale, soit qu'elles fussent le tribut imposé aux peuples conquis; que les villes s'élevaient, se remplissaient d'habitants et s'embellissaient. Ainsi donc l'avenir était brillant, un peuple jeune et intelligent se faisait déjà une place honorable au banquet général des moteurs de la civilisation moderne.

C'est au milieu de ce mouvement intellectuel, de cette prospérité croissante, aux premières lueurs de cette aurore riche d'espérances et promettant un jour radieux et fécond, que la Providence a décidé, dans ses insondables décrets, d'arrêter cet essor, de briser

ces espérances et de frapper d'une soudaine stérilité les efforts persévérants de tant de siècles.

Peut-être le peuple russe devait-il expier ainsi les convoitises, les meurtres, les guerres civiles qui souillent et ensanglantent aussi en partie son histoire; ce qui est certain, c'est que le bras de l'Éternel a levé pendant longtemps sur lui la verge de sa redoutable colère.

CHAPITRE VI

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA PÉRIODE MONGOLE

(1224 — 1462)

Première invasion des Mongols. — Bataille de la Kalka. — Dissensions entre les princes russes et invasions de Batyï. — Prise de Riazane et de Kolomna. — Sac de Moscou. — Prise de Vladimir et de quatorze autres villes. — Bataille de la Citi ; anéantissement des forces militaires russes. — Novgorod échappe aux ravages des Mongols. — Massacre des Polovtzys. — Prise et sac de Kieff. — État de la Russie. — Signification de cette invasion. — Ses conséquences et son caractère. — Succession des grands-princes pendant cette période de leur histoire jusqu'en 1320. — Tentatives infructueuses faites par les Mongols pour introduire l'islamisme en Russie. — Le prince de Moscou Jean Kalita. — Commencement de la prépondérance de Moscou. — Victoire de Koulikovo (1380). — Invasion de Tokhtamyche. — Les règnes des deux Vassiliis.

L'orage qui devait fondre sur la Russie se préparait au loin. Dans la Tartarie chinoise, au XII[e] siècle, le khan Bogodour eut un fils appelé Temoutchine ; enfant encore, ce monstre se distinguait par sa cruauté. Appelé à succéder à son père, à l'âge de treize ans, il étouffa une révolte populaire et fit bouillir les rebelles dans soixante-dix chaudières. Plus tard, sous le nom de Tchenguis-Khan, il fit la conquête de presque toute l'Asie, même d'une partie de la Chine,

et envoya une armée considérable pour envahir *l'ouest du monde.*

Cette armée parut en 1223 non loin des bords occidentaux de la Caspienne; elle tomba sur les Polovtzys, les défit et les poursuivit jusqu'au delà du Don. Les vaincus, en fuyant, passèrent sur les domaines de la principauté de Kieff. La jeunesse guerrière de la Russie se lança avec un téméraire enthousiasme contre les Mongols envahisseurs. Cette troupe vaillante rencontra, sur les bords du Dnieper, une ambassade mongole qui venait proposer aux Russes une alliance contre les Polovtzys, qu'ils traitaient d'esclaves et de *palefreniers.* Le voisinage des deux peuples, les Russes et les Polovtzys, avait établi entre eux de nombreuses relations; leurs princes mêmes avaient formé entre eux des liens de famille: aussi, la proposition des Mongols fut-elle rejetée fièrement et considérée par les Russes comme un signe de crainte et un symptôme de faiblesse. Le belliqueux prince de Volhynie, Daniel, et Mstislaw le Brave, se précipitèrent sur l'avant-garde ennemie et la mirent complétement en déroute. Ce succès partiel encouragea les plus timides et exalta davantage encore les plus téméraires; ils traversèrent le Dnieper avec toutes leurs troupes, et après neuf jours de marches forcées, ils atteignirent l'ennemi sur les bords de la Kalka, petite rivière qui tombe dans la mer d'Azoff, à l'endroit à peu près où se trouve actuellement la ville de

Marioupol. C'était le 31 mai 1224. L'armée russe, malgré toute sa bravoure, fut écrasée par le nombre et complétement défaite; à peine la dixième partie put-elle échapper au carnage. Douze princes et soixante-dix des plus héroïques chevaliers (*bogatyrs*) vendirent chèrement leur vie dans le combat de la Kalka. Ceux qui ne tombèrent pas dans cette douloureuse journée furent poursuivis jusqu'au Dnieper par les Mongols, qui saccageaient, brûlaient et massacraient tout sur leur passage. Ces féroces vainqueurs, disent les chroniques, avaient pour principe que *les vaincus ne peuvent jamais redevenir les amis des vainqueurs*. Toute la Russie méridionale était dans la consternation, les temples étaient remplis de suppliants, le peuple entier implorait la miséricorde divine. Le Tout-Puissant exauça de si ferventes prières : Tchenguis-Khan rappela ses hordes; elles abandonnèrent leurs conquêtes et disparurent pour retourner en Asie. Venues on ne savait d'où, disparues on ne savait pourquoi, elles semblèrent au peuple russe un fléau dont Dieu avait voulu châtier ses péchés.

Cette invasion si soudaine et si subitement terminée n'était encore que le sourd et lointain grondement qui annonce aux hommes attentifs les prochaines et terribles secousses de l'orage. Le sage prête l'oreille à ces bruits précurseurs et se prépare à affronter la tempête; mais l'insensé et l'ignorant ne prennent

pas souci de l'avenir. Les princes russes apanagés firent preuve du plus déplorable aveuglement : au lieu de s'unir pour s'appuyer les uns les autres, ces princes, malgré la sévère et dure leçon qu'ils venaient de recevoir, recommencèrent leurs guerres intestines et renouèrent la trame de leurs intrigues politiques.

Douze années se passèrent ainsi depuis la première invasion des Mongols. Tchenguis-Khan mourut en 1227, en ordonnant à son fils Octaï de *compléter la conquête du monde et de ne faire la paix qu'avec des peuples entièrement soumis*. Octaï, digne fils d'un tel père, entreprit l'exécution des dernières volontés de Tchenguis-Khan. Il s'empara de tous les pays voisins et envoya Batyï, son neveu et petit-fils de Tchenguis-Khan, prendre possession des rivages septentrionaux de la mer Caspienne et de toutes les contrées environnantes.

Vers le milieu de l'année 1237, Batyï, à la tête de six cent mille barbares habitants des steppes, avides de sang et de carnage, ravageait les bords du Volga, massacrait les Boulgares de la Kama, et saccageait leurs villes. La nouvelle de cette seconde invasion avait à peine eu le temps de parvenir en Russie, que les Tartares-Mongols étaient déjà dans la principauté de Riazane. Batyï exigea des souverains de ce gouvernement une dîme en guerriers et sur tout ce qu'ils possédaient, chevaux, harnais, argent, etc. Les princes refusèrent de payer cette dîme, et demandè-



rent du secours au grand-prince de Vladimir, George Vsevolodovitch, neveu d'André Bogolioubsky, et que nous avons vu monter sur le trône après la mort de son frère Constantin. Ce prince, mécontent de ses feudataires, et se fiant avec un égoïsme insensé à ses propres forces, laissa Batyï rançonner les princes à son gré et conquérir sans obstacle leurs États. Il espérait pouvoir plus tard arrêter l'invasion et s'emparer du même coup de la principauté de Riazane qu'il convoitait depuis longtemps. La chronique, en racontant la conduite du grand-prince et de ceux qui l'imitèrent, ajoute cette réflexion : « La sagesse de « ceux qui devaient diriger la guerre a été englou-« tie, et les cœurs des forts ont été affectés de fai-« blesse féminine. »

Au mois de décembre de l'année 1237, Riazane, avec ses nombreux et riches temples et ses environs, furent entièrement réduits en cendres, et tous les habitants massacrés. Les Tartares crucifiaient, pourfendaient les victimes, leur coupaient les bras, les jambes, les seins, le nez et les oreilles ; écorchaient des hommes vivants ou leur enfonçaient des clous et des aiguilles sous les ongles ; ils s'exerçaient à percer de flèches les créatures humaines vivantes, violaient les religieuses, les femmes et les filles des princes, des boyards et des prêtres, et brûlaient vifs les serviteurs des autels.

Après avoir fait éprouver le même sort à la ville

de Kolomna, qui se défendit bravement, Batyï se porta sur Moscou, marquant partout son passage par le pillage, l'incendie et le meurtre. Il fit prisonnier l'un des fils du grand-prince, et arriva enfin le 2 février 1238 sous les murs de Vladimir, devant laquelle il mit le siége. Pendant ce siége il montra aux défenseurs de la ville le fils du grand-prince, en leur intimant l'ordre de ne pas tirer. Quelques jours après (8 février), Vladimir fut prise d'assaut, pillée, brûlée et ensanglantée par un massacre général, comme les autres villes qui s'étaient trouvées sur le chemin des hordes mongoles. Dans le courant de ce même mois de février, quatorze autres villes tombèrent sous les coups des Tartares, qui, après avoir longtemps poursuivi le grand-prince, l'atteignirent enfin au bord de la rivière Citi, où il avait rassemblé les débris épars de son armée. Un combat sanglant s'engagea; l'avantage du nombre, et peut-être le terrible prestige qui les précédait, donnèrent aux Mongols une victoire qui ne fut pour eux qu'une effroyable boucherie. Ils détruisirent ce qui restait des forces militaires de la Russie. Dans ce désastre, le grand-prince George Vsevolodovitch paya de sa vie les malheureux calculs de son ambition. Batyï continua sa marche triomphale et sanguinaire sur Novgorod; chemin faisant il ravagea Torjok et tout le pays jusqu'aux sources du Volga; mais arrivé à cent kilomètres de Novgorod, il s'arrêta brusquement

et revint en arrière pour regagner par Koselsk et Kalouga les bords méridionaux du Volga, où il commença à bâtir la ville de Saraï, fameuse capitale de la horde conquérante. C'est ainsi que la métropole du commerce septentrional de la Russie dut encore une fois à sa position géographique le privilége d'échapper aux terribles atteintes des barbares.

L'année suivante (1239) fut employée par Batyï à exterminer les Polovtzys et à les expulser définitivement du pays qu'ils occupaient; ceux qui échappèrent à ses persécutions passèrent en Hongrie. Pendant qu'il pourchassait les Polovtzys, il ne perdait pas de vue les Russes, chez lesquels il laissait trois bandes nombreuses de ses guerriers. L'une de ces bandes saccageait le centre, l'autre les bords de l'Oka et du Volga, et la troisième, vers le Midi, Tchernigoff et les parages environnants.

En 1240, ce fut le tour de Kieff, le berceau du christianisme en Russie. Les habitants de cette ville la défendirent avec un courage désespéré. Après s'être battus à outrance sur les murailles, ils se fortifièrent dans les églises, qui tombaient l'une après l'autre entre les mains des conquérants; tout fut pillé, détruit, brûlé, et le 9 mai 1240, le farouche Mongol était complétement maître des débris fumants de l'antique cité. Le même sort était réservé à la Volhynie et à la Gallicie. Les ruines des belles villes et des villages par lesquels passèrent les phalanges dévastatrices de

Batyï, restaient solitaires et fumantes; leurs rues désertes étaient jonchées de cadavres mutilés et en putréfaction, ceux des habitants qui par hasard étaient encore vivants ayant tout perdu, erraient craintivement dans ce pays de désolation. Tel est le spectacle qu'offrait la Russie après l'invasion mongole; elle tomba, mais non sans avoir combattu; elle avait reçu sur sa jeune et large poitrine le terrible choc de cette nouvelle invasion de barbares, plus barbares peut-être que les Huns et les Avares. Les nombreux combats qu'elle a si vaillamment soutenus émoussèrent le tranchant du glaive conquérant, brisèrent les forces de ces hordes et préservèrent le reste de l'Europe du sort fatal qui lui était réservé, si la Russie se fût alliée aux Mongols et leur eût ouvert le chemin de l'Occident, selon les propositions des ambassadeurs mongols avant la bataille de la Kalka.

Dans cette crise la Russie s'est sacrifiée pour le monde civilisé; elle a joué un beau rôle dans l'histoire du développement humanitaire, un rôle de souffrance et d'abnégation, qui malheureusement est souvent méconnu par ceux qui ont joui des fruits de ce sacrifice et qui en jouissent encore aujourd'hui.

En 1243, Batyï envoya dans toutes les villes de la Russie des inspecteurs tartares (*baskaks*) et exigea des princes une parfaite soumission; chacun d'eux, pour avoir le droit de régner, devait se présenter à Saraï pour saluer le Khan et obtenir un brevet d'exé-



quatur. Les chefs de l'Église devaient accomplir la même formalité.

En 1257, le recensement de la Russie fut fait par des fonctionnaires tartares et un impôt de capitation fut établi. A chaque injonction du khan, les princes russes devaient lui fournir des contingents de troupes ou se rendre immédiatement auprès de lui. Le khan traitait les princes comme des sujets, les jugeait et les condamnait aux fers, à la torture ou à la mort; un nombre considérable de princes périrent ainsi pendant leur séjour dans la horde, en exécution des sentences prononcées par les khans. Chaque baskak, chaque employé tartare, pillant et battant tout le monde à son gré, n'avait d'autre règle de conduite que son bon plaisir. Pour compléter le tableau du spectacle de ce joug sanglant, de cet abominable asservissement, nous citerons quelques passages des mémoires d'un moine catholique, Plano-Carpini, qui se trouvait en mission dans la grande horde à l'époque de la conquête de la Russie par les Mongols. Il dit dans le récit de son voyage en Tartarie : « Si les « habitants d'une ville ou d'une province n'exécutent « pas quelque ordre du baskak, celui-ci les dénonce « aux Tartares comme rebelles, et la ville ou le pays « sont pillés, ruinés, et les habitants massacrés, par « la violente main des Tartares, qui apparaissent à « l'improviste et s'abattent sur eux. C'est ainsi qu'ils « ont exterminé un grand nombre de Russes, habi-



« tant le pays des Comans (Polovtzys). Non-seule-
« ment un prince tartare qui s'est emparé d'un pays,
« mais encore son intendant et même chaque Tartare
« tant soit peu puissant, en passant dans une ville ou
« une province, se conduisent selon leurs caprices
« comme les plus grands potentats. »

Le même auteur dit ailleurs :

« Leur but (des Tartares) est de s'emparer com-
« plétement du pays conquis, c'est pourquoi ils re-
« cherchent toutes les occasions d'exterminer les
« hommes *nobles*. »

Plus loin il ajoute :

« Ils font aussi venir (dans la horde) les proprié-
« taires fonciers avec ordre d'obéissance immédiate ;
« dès que ceux-ci sont arrivés, ils ne leur témoignent
« aucune déférence et les traitent comme les gens les
« plus ordinaires. Tous sont obligés d'offrir des ca-
« deaux considérables aux voïevodes, à leurs épou-
« ses, aux employés décacenturions et centurions.
« Tous les Tartares, en général, jusqu'aux domesti-
« ques, demandent avec insistance des cadeaux, non-
« seulement aux grands seigneurs russes, mais même
« à leurs envoyés. »

Un autre contemporain, l'évêque de Vladimir, Serapion, dit :

« Pour nous, qui sommes restés vivants, ne som-
« mes-nous pas soumis à un amer esclavage de
« l'étranger ? Voilà déjà près de quarante ans que



« durent nos angoisses et nos souffrances..... Nous
« ne pouvons manger notre pain qu'avec amertume.
« Les soupirs et la douleur dessèchent nos os, etc. »

Un peuple livré à un sort pareil, à de si cruelles épreuves, ne pouvait avoir ni le temps, ni les moyens nécessaires de travailler à son perfectionnement, ainsi qu'au maintien du degré de développement où l'invasion l'avait trouvé; il ne pouvait pas même en avoir l'idée. Les bibliothèques, les livres et les manuscrits, trouvés par ces agents des ténèbres, avaient été brûlés pour la plupart, car les envahisseurs se faisaient un plaisir particulier d'effacer jusqu'aux traces mêmes du savoir et de la lumière. Plusieurs fois, d'après les annales contemporaines, des montagnes de livres furent brûlés par eux. Il est donc bien naturel que, dans de pareilles circonstances, toute la masse du peuple russe soit tombée dans un état de prostration intellectuelle et morale. Cette prostration a été suivie de désespoir; mais comme cet état moral ne peut être que momentané dans l'homme, ainsi que dans une société, et qu'il ne peut rester à l'état normal, la nature humaine recherche instinctivement une voie pour en sortir; dans l'impossibilité d'améliorer les conditions de son existence matérielle, l'homme se tourne alors vers la recherche des consolations morales. C'est ce qui arriva en Russie depuis la fin du XIII[e] jusqu'à la fin du XV[e] siècle, c'est-à-dire pendant toute la durée de la domination mongole. Le sentiment re-

« tant le pays des Comans (Polovtzys). Non-seule-
« ment un prince tartare qui s'est emparé d'un pays,
« mais encore son intendant et même chaque Tartare
« tant soit peu puissant, en passant dans une ville ou
« une province, se conduisent selon leurs caprices
« comme les plus grands potentats. »

Le même auteur dit ailleurs :

« Leur but (des Tartares) est de s'emparer com-
« plétement du pays conquis, c'est pourquoi ils re-
« cherchent toutes les occasions d'exterminer les
« hommes *nobles*. »

Plus loin il ajoute :

« Ils font aussi venir (dans la horde) les proprié-
« taires fonciers avec ordre d'obéissance immédiate;
« dès que ceux-ci sont arrivés, ils ne leur témoignent
« aucune déférence et les traitent comme les gens les
« plus ordinaires. Tous sont obligés d'offrir des ca-
« deaux considérables aux voïevodes, à leurs épou-
« ses, aux employés décacenturions et centurions.
« Tous les Tartares, en général, jusqu'aux domesti-
« ques, demandent avec insistance des cadeaux, non-
« seulement aux grands seigneurs russes, mais même
« à leurs envoyés. »

Un autre contemporain, l'évêque de Vladimir, Se-
rapion, dit :

« Pour nous, qui sommes restés vivants, ne som-
« mes-nous pas soumis à un amer esclavage de
« l'étranger? Voilà déjà près de quarante ans que

« durent nos angoisses et nos souffrances..... Nous « ne pouvons manger notre pain qu'avec amertume. « Les soupirs et la douleur dessèchent nos os, etc. »

Un peuple livré à un sort pareil, à de si cruelles épreuves, ne pouvait avoir ni le temps, ni les moyens nécessaires de travailler à son perfectionnement, ainsi qu'au maintien du degré de développement où l'invasion l'avait trouvé; il ne pouvait pas même en avoir l'idée. Les bibliothèques, les livres et les manuscrits, trouvés par ces agents des ténèbres, avaient été brûlés pour la plupart, car les envahisseurs se faisaient un plaisir particulier d'effacer jusqu'aux traces mêmes du savoir et de la lumière. Plusieurs fois, d'après les annales contemporaines, des montagnes de livres furent brûlés par eux. Il est donc bien naturel que, dans de pareilles circonstances, toute la masse du peuple russe soit tombée dans un état de prostration intellectuelle et morale. Cette prostration a été suivie de désespoir; mais comme cet état moral ne peut être que momentané dans l'homme, ainsi que dans une société, et qu'il ne peut rester à l'état normal, la nature humaine recherche instinctivement une voie pour en sortir; dans l'impossibilité d'améliorer les conditions de son existence matérielle, l'homme se tourne alors vers la recherche des consolations morales. C'est ce qui arriva en Russie depuis la fin du XIIIe jus[illegible] du XVe siècle, c'est-à-dire pendant toute [illegible]omination mongole. Le sentiment re-

« tant le pays des Comans (Polovtzys). Non-seule-
« ment un prince tartare qui s'est emparé d'un pays,
« mais encore son intendant et même chaque Tartare
« tant soit peu puissant, en passant dans une ville ou
« une province, se conduisent selon leurs caprices
« comme les plus grands potentats. »

Le même auteur dit ailleurs :

« Leur but (des Tartares) est de s'emparer com-
« plétement du pays conquis, c'est pourquoi ils re-
« cherchent toutes les occasions d'exterminer les
« hommes *nobles*. »

Plus loin il ajoute :

« Ils font aussi venir (dans la horde) les proprié-
« taires fonciers avec ordre d'obéissance immédiate;
« dès que ceux-ci sont arrivés, ils ne leur témoignent
« aucune déférence et les traitent comme les gens les
« plus ordinaires. Tous sont obligés d'offrir des ca-
« deaux considérables aux voïevodes, à leurs épou-
« ses, aux employés décacenturions et centurions.
« Tous les Tartares, en général, jusqu'aux domesti-
« ques, demandent avec insistance des cadeaux, non-
« seulement aux grands seigneurs russes, mais même
« à leurs envoyés. »

Un autre contemporain, l'évêque de Vladimir, Se-
rapion, dit :

« Pour nous, qui sommes restés vivants, ne som-
« mes-nous pas soumis à un amer esclavage de
« l'étranger ? Voilà déjà près de quarante ans que

« durent nos angoisses et nos souffrances..... Nous
« ne pouvons manger notre pain qu'avec amertume.
« Les soupirs et la douleur dessèchent nos os, etc. »

Un peuple livré à un sort pareil, à de si cruelles épreuves, ne pouvait avoir ni le temps, ni les moyens nécessaires de travailler à son perfectionnement, ainsi qu'au maintien du degré de développement où l'invasion l'avait trouvé; il ne pouvait pas même en avoir l'idée. Les bibliothèques, les livres et les manuscrits, trouvés par ces agents des ténèbres, avaient été brûlés pour la plupart, car les envahisseurs se faisaient un plaisir particulier d'effacer jusqu'aux traces mêmes du savoir et de la lumière. Plusieurs fois, d'après les annales contemporaines, des montagnes de livres furent brûlés par eux. Il est donc bien naturel que, dans de pareilles circonstances, toute la masse du peuple russe soit tombée dans un état de prostration intellectuelle et morale. Cette prostration a été suivie de désespoir; mais comme cet état moral ne peut être que momentané dans l'homme, ainsi que dans une société, et qu'il ne peut rester à l'état normal, la nature humaine recherche instinctivement une voie pour en sortir; dans l'impossibilité d'améliorer les conditions de son existence matérielle, l'homme se tourne alors vers la recherche des consolations morales. C'est ce qui arriva en Russie depuis la fin du XIIIe jusqu'à la fin du XVe siècle, c'est-à-dire pendant toute [illegible]e la domination mongole. Le sentiment re-

« tant le pays des Comans (Polovtzys). Non-seule-
« ment un prince tartare qui s'est emparé d'un pays,
« mais encore son intendant et même chaque Tartare
« tant soit peu puissant, en passant dans une ville ou
« une province, se conduisent selon leurs caprices
« comme les plus grands potentats. »

Le même auteur dit ailleurs :

« Leur but (des Tartares) est de s'emparer com-
« plétement du pays conquis, c'est pourquoi ils re-
« cherchent toutes les occasions d'exterminer les
« hommes *nobles*. »

Plus loin il ajoute :

« Ils font aussi venir (dans la horde) les proprié-
« taires fonciers avec ordre d'obéissance immédiate;
« dès que ceux-ci sont arrivés, ils ne leur témoignent
« aucune déférence et les traitent comme les gens les
« plus ordinaires. Tous sont obligés d'offrir des ca-
« deaux considérables aux voïevodes, à leurs épou-
« ses, aux employés décacenturions et centurions.
« Tous les Tartares, en général, jusqu'aux domesti-
« ques, demandent avec insistance des cadeaux, non-
« seulement aux grands seigneurs russes, mais même
« à leurs envoyés. »

Un autre contemporain, l'évêque de Vladimir, Serapion, dit :

« Pour nous, qui sommes restés vivants, ne som-
« mes-nous pas soumis à un amer esclavage de
« l'étranger ? Voilà déjà près de quarante ans que



« durent nos angoisses et nos souffrances..... Nous « ne pouvons manger notre pain qu'avec amertume. « Les soupirs et la douleur dessèchent nos os, etc. »

Un peuple livré à un sort pareil, à de si cruelles épreuves, ne pouvait avoir ni le temps, ni les moyens nécessaires de travailler à son perfectionnement, ainsi qu'au maintien du degré de développement où l'invasion l'avait trouvé; il ne pouvait pas même en avoir l'idée. Les bibliothèques, les livres et les manuscrits, trouvés par ces agents des ténèbres, avaient été brûlés pour la plupart, car les envahisseurs se faisaient un plaisir particulier d'effacer jusqu'aux traces mêmes du savoir et de la lumière. Plusieurs fois, d'après les annales contemporaines, des montagnes de livres furent brûlés par eux. Il est donc bien naturel que, dans de pareilles circonstances, toute la masse du peuple russe soit tombée dans un état de prostration intellectuelle et morale. Cette prostration a été suivie de désespoir; mais comme cet état moral ne peut être que momentané dans l'homme, ainsi que dans une société, et qu'il ne peut rester à l'état normal, la nature humaine recherche instinctivement une voie pour en sortir; dans l'impossibilité d'améliorer les conditions de son existence matérielle, l'homme se tourne alors vers la recherche des consolations morales. C'est ce qui arriva en Russie depuis la fin du XIII[e] jusqu'à la fin du XV[e] siècle, c'est-à-dire pendant toute la durée de la domination mongole. Le sentiment re-

« tant le pays des Comans (Polovtzys). Non-seule-
« ment un prince tartare qui s'est emparé d'un pays,
« mais encore son intendant et même chaque Tartare
« tant soit peu puissant, en passant dans une ville ou
« une province, se conduisent selon leurs caprices
« comme les plus grands potentats. »

Le même auteur dit ailleurs :

« Leur but (des Tartares) est de s'emparer com-
« plétement du pays conquis, c'est pourquoi ils re-
« cherchent toutes les occasions d'exterminer les
« hommes *nobles*. »

Plus loin il ajoute :

« Ils font aussi venir (dans la horde) les proprié-
« taires fonciers avec ordre d'obéissance immédiate;
« dès que ceux-ci sont arrivés, ils ne leur témoignent
« aucune déférence et les traitent comme les gens les
« plus ordinaires. Tous sont obligés d'offrir des ca-
« deaux considérables aux voïevodes, à leurs épou-
« ses, aux employés décacenturions et centurions.
« Tous les Tartares, en général, jusqu'aux domesti-
« ques, demandent avec insistance des cadeaux, non-
« seulement aux grands seigneurs russes, mais même
« à leurs envoyés. »

Un autre contemporain, l'évêque de Vladimir, Se-
rapion, dit :

« Pour nous, qui sommes restés vivants, ne som-
« mes-nous pas soumis à un amer esclavage de
« l'étranger ? Voilà déjà près de quarante ans que

« durent nos angoisses et nos souffrances..... Nous
« ne pouvons manger notre pain qu'avec amertume.
« Les soupirs et la douleur dessèchent nos os, etc. »

Un peuple livré à un sort pareil, à de si cruelles épreuves, ne pouvait avoir ni le temps, ni les moyens nécessaires de travailler à son perfectionnement, ainsi qu'au maintien du degré de développement où l'invasion l'avait trouvé; il ne pouvait pas même en avoir l'idée. Les bibliothèques, les livres et les manuscrits, trouvés par ces agents des ténèbres, avaient été brûlés pour la plupart, car les envahisseurs se faisaient un plaisir particulier d'effacer jusqu'aux traces mêmes du savoir et de la lumière. Plusieurs fois, d'après les annales contemporaines, des montagnes de livres furent brûlés par eux. Il est donc bien naturel que, dans de pareilles circonstances, toute la masse du peuple russe soit tombée dans un état de prostration intellectuelle et morale. Cette prostration a été suivie de désespoir; mais comme cet état moral ne peut être que momentané dans l'homme, ainsi que dans une société, et qu'il ne peut rester à l'état normal, la nature humaine recherche instinctivement une voie pour en sortir; dans l'impossibilité d'améliorer les conditions de son existence matérielle, l'homme se tourne alors vers la recherche des consolations morales. C'est ce qui arriva en Russie depuis la fin du XIII[e] jusqu'à la fin du XV[e] siècle, c'est-à-dire pendant toute la durée de la domination mongole. Le sentiment re-

ligieux prit un caractère de ferveur et de généralité encore plus prononcé, et c'est pendant cette période que furent fondés en Russie la plupart des monastères existants. Le cloître était le refuge de tous ceux qui se sentaient malheureux ou opprimés ; et comme le nombre en était grand, le clergé monastique augmentait tous les jours, et il devint immense proportionnellement à la population.

Détournons les yeux de ce spectacle de désolation et reprenons le récit des faits qui ont suivi la conquête. Après la mort du grand-prince George, son frère Iaroslaw vint occuper le trône grand-princier de Vladimir, et son fils cadet, Alexandre, qui gouvernait la riche cité de Novgorod, couvrait de gloire les drapeaux de la république, par des victoires continuelles sur ses ennemis, les Allemands, les Suédois et les Lithuaniens, qui, tantôt réunis et tantôt séparés, convoitant les richesses des Novgorodiens, faisaient des incursions sur leur territoire et tentaient d'envahir la métropole ou de s'emparer de ses voies commerciales. Pour l'une de ses victoires brillantes, remportée sur les bords de la Neva, le prince Alexandre fut surnommé Alexandre Nevsky (de la Neva). Iaroslaw voua toute sa sollicitude à la guérison des plaies sanglantes de son pays ; il alla lui-même dans la horde et y obtint les bonnes grâces du khan et son exéquatur pour la Grande-Principauté. Les autres princes apanagés conservaient, avec une

soumission absolue aux Tartares, un pouvoir timide sur leurs principautés saccagées. Cela ne les empêchait cependant pas de se quereller continuellement entre eux, et de recourir à l'intervention des khans, auprès desquels ils intriguaient bassement pour se nuire les uns aux autres. Les khans les jugeaient, les punissaient, leur ôtaient le pouvoir, et disposaient en maîtres de leurs États.

En 1246, le grand-prince Iaroslaw mourut par suite des fatigues qu'il avait eu à supporter pendant un voyage qu'il avait dû faire à la grande horde, en Mongolie, pour porter au khan supérieur le tribut de soumission de la Russie. Son frère, Sviatoslaw, lui succéda; mais deux ans après, Michel, fils aîné de Iaroslaw, s'empara de la Grande-Principauté. Il fut tué dans une bataille contre les Livoniens, et laissa le trône à son frère André. Celui-ci s'étant révolté contre les Tartares fut défait par les troupes du khan et s'enfuit en Livonie, en laissant occuper le trône (1252) par Alexandre Nevsky, l'illustre prince de Novgorod.

Les Tartares conquérants respectaient le courage et la gloire militaire; aussi le khan donna-t-il avec empressement l'investiture de la Grande-Principauté à Alexandre, pour lequel il professait une estime singulière. Ce prince sage conforma sa conduite aux circonstances; en toute occasion, il ménageait les Tartares. Sa gloire militaire le mettait à l'abri du re-

proche de timidité ou de faiblesse, et lui donnait une puissante influence morale sur son peuple, en sorte que pendant tout son règne il préserva la Russie des exactions mongoles, tout en conservant un plein pouvoir sur ses États. Il mourut en 1263, après un règne remarquable, laissant le trône à son frère Iaroslaw, qui, à son tour, fut remplacé en 1271 par son autre frère Vasilii. La Grande-Principauté échut en 1276 à l'un des fils d'Alexandre, Dmitrii, qui, en 1294, la laissa à son frère André. Pendant tous ces règnes rien ne s'est produit de remarquable; la domination mongole se raffermissait par des incursions partielles dans les différentes principautés, incursions accompagnées de sacs, de meurtres, d'incendies et de pillages. Les princes apanagés continuaient à se quereller et à intriguer. A la mort du prince André, en 1304, le khan remit sur le trône Michel, fils de Iaroslaw, qui avait pour compétiteur George, petit-fils d'Alexandre.

Cette circonstance alluma entre Michel et George une guerre civile qui dura jusqu'en 1315. Pour en venir plus vite à ses fins, George partit pour la horde et réussit si bien à noircir son rival dans l'esprit du khan, que celui-ci manda Michel et le fit mettre à mort. C'était en 1320. A peine le nouveau grand-prince avait-il eu le temps de faire reconnaître son autorité et de fortifier ses possessions du côté des Suédois qui les menaçaient, et avec lesquels il con-

clut une paix avantageuse, que le khan donna (1323) l'investiture de la Grande-Principauté de Vladimir à Dmitrii, fils de ce prince Michel, exécuté trois ans auparavant, sur les ordres du même khan; non content d'octroyer au jeune Dmitrii le titre de grand-prince de Vladimir, le khan mit à sa disposition des forces assez imposantes pour soutenir son droit.

Le prince dépossédé prit la fuite, et, après beaucoup de détours, se mit en route pour se rendre à la horde; Dmitrii l'ayant appris le poursuivit, l'atteignit, le fit tuer, et se rendit auprès du khan pour se disculper. Dans le même temps, le frère du prince George, Jean, surnommé Kalita, s'empressait aussi d'aller à la horde demander au khan l'autorisation de se venger du traître Dmitrii. Le khan, heureux sans doute d'épuiser ainsi les forces des princes russes, en les opposant sans cesse les uns aux autres, accorda, d'une part, à Jean Kalita le sang de sa victime, et, d'autre part, octroya la Grande-Principauté de Vladimir à Alexandre, prince de Tver, et second fils de ce prince Michel, qui avait été tué, en 1320, à la horde. Alexandre, malgré cette promotion, continua de résider à Tver, sa ville natale.

Ce fut en ce temps-là que le khan régnant, Ouzbeck, conçut l'idée d'introduire l'islamisme en Russie, et dans ce but, il voulut massacrer tous les princes russes pour les remplacer par des princes tartares. Il débuta dans l'exécution de ce projet en envoyant

près du grand-prince un de ses parents, nommé Chtchelkane, accompagné d'une troupe assez nombreuse de Tartares, avec ordre de s'introduire adroitement à Tver, d'y massacrer tous les hommes influents, en commençant par le grand-prince et sa famille, et de s'emparer du pouvoir grand-princier, afin de métamorphoser les églises en mosquées et de faire passer toute la population à l'islamisme. Une fois maître de Tver, Chtchelkane devait envoyer d'autres princes tartares dans toutes les villes russes, pour les convertir par le même procédé.

A l'arrivée des Tartares, personne à Tver ne se doutait de leur atroce projet; le grand-prince leur fit les honneurs de sa résidence, et il aurait payé bien cher sa facile courtoisie, si la Providence n'eût encore, à cette heure, veillé sur les destinées du peuple russe. L'affreux secret transpira. Alexandre prit ses mesures, et le jour même qui avait été fixé pour cette première Saint-Barthélemy, les Tartares furent cernés dans les maisons qu'ils habitaient. Un combat acharné s'engagea, après une lutte désespérée qui dura toute la journée du 15 août 1327, tous les Tartares furent massacrés jusqu'au dernier.

A cette nouvelle Usbeck envoya une armée considérable contre le grand-prince qui, voyant l'impossibilité de résister, s'enfuit de Tver à Pskoff, où il fut reçu avec honneur par les habitants.

Le prince de Moscou, Jean Kalita, homme fin et

rusé, profitant de ces circonstances, court près du khan et obtient de lui le brevet de grand-prince de Russie, contre la promesse de lui livrer le prince Alexandre, son prédécesseur. De retour à Moscou, il se trouva entre la nécessité de tenir sa promesse et la répugnance qu'il éprouvait à livrer au cruel mongol un prince, son parent et son compatriote. Il fut néanmoins tenu d'obéir; le khan lui intima l'ordre de rassembler les princes et d'attaquer avec eux la rebelle Pskoff qui avait donné asile à son ennemi. Kalita, feignant d'exécuter les ordres du khan, mit le siége devant Pskoff, mais il favorisa secrètement la fuite en Livonie du malheureux Alexandre, qui, peu de temps après, fatigué de l'exil, se hasarda à revenir à Tver, d'où il envoya son fils Théodore implorer le pardon du khan. Celui-ci l'appela lui-même à la horde et lui accorda sa grâce, ce qui n'empêcha pas le Tartare de mettre à mort le prince et son fils, deux ans plus tard, à leur second voyage à Saraï. Le rusé Jean Kalita, pour concentrer le pouvoir dans la Grande-Principauté, qu'il transféra à Moscou, son apanage primitif, obtint du khan la commission de prélever tous les impôts tartares sur les autres principautés, afin de les faire parvenir avec plus de sûreté dans les coffres de la horde. Cela lui donna une considérable influence sur tous les autres princes apanagés, et dès lors commença le véritable agrandissement de Moscou.

Deux fils de Jean Kalita lui succédèrent l'un après l'autre, Siméon le Fier et Jean, pendant le règne desquels Moscou s'agrandit, s'embellit et augmenta sa puissance. Siméon n'ayant pas laissé d'enfants, le trône grand-princier devait, à la mort de Jean (1358), revenir à son fils aîné Dmitrii, âgé de neuf ans ; mais un nouveau compétiteur se présenta : c'était un autre Dmitrii, prince de Souzdale. Au lieu de laisser aux armes la solution de la question, comme cela se faisait habituellement en pareilles circonstances, les deux rivaux, éclairés par de bons conseils, préférèrent s'en rapporter à la décision du khan, qui confirma au jeune Dmitrii de Moscou le titre de grand-prince de Russie.

La Grande-Principauté de Moscou grandissait continuellement ; les princes apanagés, fatigués de luttes intestines et des exactions continuelles commises par les Tartares, commençaient à sentir la nécessité d'un pouvoir central puissant, et instinctivement reconnaissaient la suzeraineté de la Grande-Principauté. Cette disposition générale des esprits fit grandir considérablement l'influence morale de Moscou, et rendit cette ville assez puissante pour qu'elle pût devenir le centre d'une coalition nationale contre les Tartares. Le prince Dmitrii, ayant déjà remporté contre eux quelques avantages partiels, inspirait à ces dominateurs une certaine crainte qui leur donna l'idée de faire une nouvelle razzia générale en Russie. Dans



ce but, le khan Mamaï marcha sur Moscou à la tête d'une armée formidable, qui rencontra celle du grand-prince sur les bords du Don (1380), où eut lieu la fameuse bataille de Koulikovo. L'armée russe, composée des guerriers de presque toutes les principautés (excepté celle de Riazane, dont le prince, Olègue, fut traître à la patrie), remporta sur les forces imposantes des Mongols une brillante victoire qui valut au prince Dmitrii le glorieux surnom de Donskoï. C'était le premier échec dont avaient à souffrir les armes tartares, depuis l'invasion; la horde de Mamaï, qui avait si gravement compromis les intérêts de la domination et le renom militaire des Mongols, fut soumise à un autre khan Tokhtamyche, qui voulut, en 1382, venger l'honneur de l'islamisme et reconquérir son influence ébranlée. Il envahit la Russie du côté de l'Orient; le prince Dmitrii Donskoï, abandonné par ses alliés, fut réduit à livrer sa capitale au sac des Tartares, conduits cette fois encore par le prince Olègue de Riazane. Tokhtamyche, après avoir dévasté toute la Grande-Principauté, retourna à sa résidence de Saraï. Ainsi, la victoire de Koulikovo resta sans fruits; elle avait appris seulement, d'une manière frappante, aux princes russes que leur union pouvait sauver la patrie; mais ils oublièrent bientôt ce précieux enseignement, et recommencèrent leurs querelles intestines et leurs intrigues à la horde. C'est pourquoi, la Russie retomba pour longtemps

encore sous le joug de ses dominateurs mongols.

Le prince Dmitrii mourut en 1389, laissant pour héritier son fils Vasilii qui, après un règne de 36 ans qu'il passa à guerroyer contre les Tartares, les Lithuaniens et les princes apanagés, eut, en 1425, pour successeur son fils Vasilii, surnommé l'Aveugle.

Le règne de ce malheureux prince fut une succession continuelle de péripéties tragiques, et pendant les 37 années qu'il dura, Vasilii fut tour à tour chassé du trône par son oncle George, qui le lui avait disputé à son avènement; remis en possession du pouvoir par un accord de famille; dépossédé par son cousin Vasilii le Louche, fils de George, puis réintégré dans sa Grande-Principauté; puis encore une fois emprisonné par Chemiaka, autre fils de George, qui lui creva les yeux; puis enfin, rappelé de nouveau au trône, en 1447, par l'acclamation populaire. Pendant son règne, qui se prolongea jusqu'en 1462, il eut à soutenir des guerres intestines continuelles et une lutte incessante contre les débris des hordes mongoles qui, de leur côté, étaient gravement travaillées par des éléments de désorganisation intérieure et marchaient rapidement à leur décadence.

En faisant l'histoire de la Grande-Principauté de Moscou, nous avons écrit celle de tous les autres apanages de l'empire russe. Revendication à main armée de quelques droits ou de quelques lambeaux de territoire; procès entre compatriotes, jugés par les



khans étrangers, ou quelquefois plus sagement portés à l'arbitrage des métropolitains ; villes saccagées, populations massacrées par des invasions partielles ou générales des Tartares : tel fut le spectacle qu'offrit, sur tous les points : la Russie, pendant cette lamentable période de ses annales.



CHAPITRE VII

INFLUENCE DE L'ÉGLISE ET EXEMPLES DE PIÉTÉ ET DE VERTU

Les métropolitains de Moscou. — Le métropolitain saint Alexis et son histoire, son activité littéraire, son influence politique. — Caractéristique religieuse et politique de la période mongole. — Les personnages ecclésiastiques remarquables par leurs vertus : saint Serge. — Les princes : saint Alexandre Nevsky, [illegible] [illegible], Daniel de Moscou. — Prépondérance de Moscou.

Tandis que les grands princes n'exerçaient qu'une autorité affaiblie, souvent contestée et menacée, jamais indépendante de l'étranger, une autre puissance s'élevait à côté de la leur et prenait, quoique sans empiètements, une place importante dans les destinées du peuple russe : c'était le clergé.

Les métropolitains de Moscou, qui recevaient leur exequatur du khan, indépendamment du grand-prince et d'autres princes apanagés, représentaient un pouvoir influent, appuyé sur d'immenses possessions territoriales que les Tatars avaient dégrevées de tout impôt. Les métropolitains avaient leurs cours, leurs boïars conseillers, leurs tribunaux ; ils administraient l'Église et ses biens en véritables souve-



rains. Les princes apanagés se soumettaient aux décisions des métropolitains dans leurs querelles politiques ou domestiques. C'est principalement aux vertus et aux talents du métropolitain saint Alexis que l'Église russe de cette époque fut redevable de sa splendeur et de son influence; un précis, rapidement esquissé, de la vie de ce célèbre prélat, donnera une juste idée de l'état social et du caractère de la puissance de l'Église en Russie au XIVe siècle.

Un certain Akhmed prit en ferme du khan Nogaï (arrière-petit-fils de Tchenguis) beaucoup de principautés centrales de la Russie; les exactions de ce fermier contraignirent, en 1283, les princes Olègue de Koursk et Sviatoslaw de Rylsk à s'armer contre lui pour le chasser de leur pays. Le khan Nogaï donna à Akhmed, pour reprendre l'offensive, des forces considérables avec lesquelles il usa de terribles représailles, s'empara complétement des principautés de Koursk et de Rylsk, et saccagea tout le pays environnant. A l'approche de ces barbares, les princes quittèrent leurs domaines avec leurs boyards; néanmoins, trente de ces derniers furent faits prisonniers, amenés à la horde et pendus devant le khan.

A cette époque, vers 1286, il y avait dans la province de Tchernigoff, exposée à tous les coups de main des Tartares, un grand boyard nommé Théodore Biakont, qui, pour se préserver du sort de ses collègues pendus à Saraï, quitta sa patrie et vint avec



toute sa suite offrir ses services au prince de Moscou, Daniel, fils du prince Alexandre Nevsky. Le prince le reçut, lui confia le gouvernement de Moscou[1], et lui donna une de ses sœurs en mariage[2]. Biakont eut de son union avec cette princesse cinq fils : Éleuthère, Théophane, Matthieu, Constantin et Alexandre. Éleuthère, l'aîné, fut par la suite Alexis le métropolitain; Théophane devint la souche de la famille des Gerebtzoff, Matthieu, de celle des Ignatieff, Alexandre, de celle des Plechtcheieff, et Constantin mourut sans descendance[3].

Les fils de Biakont furent occupés d'études sérieuses dès leur plus tendre enfance, car nous voyons que, pendant ses études, le jeune Éleuthère, à l'âge de onze ans, eut une vision qui décida de son avenir. Dès lors il délaissa tous les jeux ordinaires à son âge pour s'adonner, avec une assiduité toute particulière, à l'étude des livres sacrés et de la théologie. Il entra à quinze ans au monastère de la Sainte-Épiphanie,

1. En parlant de Théodore Biakont, la chronique dit : « Moscou était à lui. » (*Histoire de Russie,* par Karamsine, tom. IV, rem. 324.)

2. C'est une tradition de famille, qui est appuyée par quelques mots de la *Vie de saint Alexis*, où il est dit qu'il était proche parent de Jean Kalita. Cette alliance fut reconnue de tout temps et anciennement par les livres nobiliers; elle fit placer dans les armes des familles nobiliaires descendantes de Biakont, la moitié de l'aigle de Moscou, comme signe de parenté avec la famille princière régnante.

3. Voir le *Livre des généalogies*, édit. 1787, tom. I, p. 275.

et à dix-neuf ans, reçut les ordres sous le nom d'Alexis.

Ce récit préliminaire prouve qu'en Russie, aux XIIIe et XIVe siècles, les boyards passaient du service d'un prince à celui d'un autre prince sans encourir de blâme; que l'instruction et l'éducation des enfants étaient loin d'être négligées dans les classes supérieures; que les noms de famille ne se transmettaient pas encore du père aux fils, mais que chacun des fils prenait, outre son nom de baptême, un nom particulier, comme une espèce de surnom, qui lui venait tantôt de sa physionomie ou de sa tournure, tantôt de ses goûts ou de ses occupations, tantôt enfin de quelque qualité de son caractère ou de quelque circonstance de sa vie. C'est cependant immédiatement après, c'est-à-dire, depuis le XIVe siècle, que les noms de famille commencèrent à se transmettre à toute la descendance.

La facilité avec laquelle le grand seigneur Biakont consentit à ce que son fils aîné entrât au monastère à l'âge de quinze ans, et prît les ordres à dix-neuf ans, pour obéir à une vision, montre quel degré d'autorité avait acquis la foi chrétienne catholique grecque, et en quelle estime profonde était tenue la carrière ecclésiastique, puisqu'un cousin du prince régnant pouvait y entrer sans rencontrer d'obstacles sérieux de la part de sa famille.

Dans sa retraite monastique, saint Alexis consacra

son temps à la prière et à l'étude de la théologie; il fit en slavon une nouvelle traduction du texte grec des livres du Nouveau Testament, et cette traduction est encore considérée comme la meilleure de toutes celles qui ont été faites jusqu'à ce jour[1]. On conserve encore aujourd'hui dans l'église du monastère de l'archange Michel, à Moscou, un exemplaire de cette traduction, écrit de la propre main de saint Alexis.

Le métropolitain de Moscou, Théognoste, se sentant vieux et appréciant les éminentes qualités d'Alexis, l'éleva à la dignité d'évêque de Vladimir. Ce siége épiscopal n'avait pas d'évêque particulier jusqu'alors, mais appartenait au grand-évêché du métropolitain lui-même. Cette promotion n'était, dans les vues de Théognoste, qu'une mesure temporaire, un acheminement pour Alexis à de plus hautes destinées, car il sollicitait en même temps pour ce prélat, auprès du patriarche de Constantinople, *la future succession* de la dignité métropolitaine. Le

1. Le fameux slavenologue, l'abbé Dobrovsky, étant à Moscou, en 1792, écrivait à Grisbach, à propos de sa nouvelle édition de la *Bible* en grec (1 vol. de l'édit. de 1796 du *Prolégomène*) : « Le Nouveau Testament sur parchemin, du XIVe siècle, est regardé comme écrit de la main de saint Alexis, prélat fort considéré et canonisé par les Russes. Cette traduction slave est plus exacte que toutes les autres. C'est un fait avéré par la biographie de ce saint, qu'il connaissait bien le grec, et qu'il a fait une traduction du Nouveau Testament. Quelques phrases sentant un peu le vieux style ont été corrigées d'après un bon texte grec; plusieurs passages ont été retouchés pour être assimilés davantage à l'esprit de l'original grec. »

patriarche ayant répondu affirmativement à cette demande, l'évêché de Vladimir rentrait par ce fait sous la domination immédiate du métropolitain. Après la mort de Théognoste, Alexis partit pour Constantinople et fut consacré métropolitain de Moscou, en 1354, par le patriarche Philothé. Toutes ces relations avec Constantinople nous montrent que l'intimité établie entre l'empire d'Orient et la Russie, depuis le xe siècle, s'était conservée, sinon dans les affaires politiques, du moins dans celles de l'Église.

Alexis était à peine en possession de sa chaire métropolitaine, qu'il jouissait déjà d'une estime générale et qu'il fut honoré par le patriarche du titre de υπερτεμος, qu'il ajouta plus tard à sa signature [1]. Il signala son entrée à Moscou par une épître instructive à son troupeau spirituel; cette épître est un chef-d'œuvre d'éloquence. Il commence par développer la parabole du semeur (Évangile selon saint Luc, chapitre VIII), et prend ensuite, dans le chapitre XIIIe de l'Évangile de saint Matthieu, la parabole du propriétaire de vignes; il compare son clergé et son troupeau au sol que Dieu l'a chargé d'ensemencer des germes de la parole de vie; il explique ensuite

1. Le titre de υπερτεμος ne se donnait qu'à quelques métropolitains distingués. On peut s'en assurer par les signatures des métropolitains et évêques présents au concile de Constantinople, de 1351. (Lambec., *Commentar. de Bibliothecâ Cæsareâ.*; Ed. Kollar, tom. V, pag. 421-423. Voir aussi Ducange, *in Glossario mediæ et infimæ græcitatis sub voce :* Υπερτιμος.

quels sont les caractères de l'amour chrétien; il fait ressortir que cet amour est la base de toutes les vertus; plus loin, il donne des conseils aux princes, aux boyards et au peuple. Cette œuvre est tout entière remarquable par la simplicité de la diction, par la pureté de la morale, et en même temps par les nombreuses citations des saints Pères, citations qui montrent combien était étendue l'érudition du saint évêque de Moscou.

Alexis prêta du reste à la dignité dont il fut revêtu plus d'éclat qu'il n'en reçut lui-même, car avant son élévation au siége métropolitain, son influence se faisait déjà sentir autour de lui, dans le peuple comme dans l'Église, dans les paisibles travaux du monastère, comme dans les conseils du trône. Le grand-prince de Moscou, Siméon, dans son testament (écrit avant qu'Alexis ne fût métropolitain), ordonne à ses enfants et à sa veuve d'être obéissants à Alexis en toutes choses, et de ne rien entreprendre sans avoir obtenu son consentement et reçu sa bénédiction. Cette influence, loin de s'affaiblir par les années, ne fit qu'augmenter et s'étendit même jusqu'à la cour du khan tartare. Les circonstances, qui établirent des relations entre le métropolitain et le khan, sont trop intéressantes pour que nous puissions les passer sous silence.

Taïdoula, femme du khan Djanibeck, avait perdu la vue. Pendant trois ans tous les moyens de gué-

rison avaient été infructueux; mais au bout de ce temps, il lui fut revélé, dans un songe, qu'elle devait recourir aux prières du métropolitain Alexis, renommé pour ses vertus et sa sagesse. Le khan Djanibeck s'empressa d'ordonner au saint homme de venir de suite à Saraï et de guérir son épouse. Quoiqu'il appréciât d'un côté combien cet ordre était difficile à exécuter et tous les dangers qu'il courait en se rendant à Saraï, sachant, d'un autre côté, que sa désobéissance donnerait au khan un prétexte d'envoyer ravager les provinces russes, Alexis ne balança pas un moment et, après de ferventes prières, partit pour la horde.

Il y fut accueilli avec déférence. Dieu exauça sa prière et Taïdoula recouvra la vue. Les Tartares redoublèrent de respectueux égards envers le saint instrument d'une puissance si grande et si mystérieuse; mais, malgré les témoignages de vénération de la horde entière, Alexis s'empressa de revenir à Moscou.

A peine avait-il eu le temps d'y arriver, que Djanibeck fut assassiné par son fils Berdibeck qui envoya de suite, à tous les princes russes, l'ordre d'augmenter considérablement le tribut qu'ils payaient aux Tartares. Tous les princes, et *toute la Russie* avec eux, supplièrent le saint métropolitain d'employer sa puissante médiation en faveur de la patrie, auprès de l'impitoyable Mongol, et d'aller à Saraï pour essayer de fléchir la cupidité du khan. Alexis, qui ne faisait que d'arriver de son fatigant et périlleux voyage à la

horde, consentit, malgré son âge avancé, à entreprendre un second voyage, non moins pénible et plus périlleux encore que le premier. Son dévouement fut encore récompensé ; non-seulement le tribut ne fut pas augmenté, mais le métropolitain eut le bonheur d'obtenir du farouche Berdibeck une patente, par laquelle toutes les églises de Russie et tous leurs biens immeubles et fonciers étaient à jamais libérés de toute espèce d'impositions et de tributs.

A son retour en Russie, le métropolitain fut reçu avec des cérémonies triomphales inusitées, mais que justifiait assez le service immense qu'il venait de rendre à son pays, préservé par lui de la ruine, et à son Église, à laquelle il avait fait donner une position indépendante, qu'elle conserva longtemps encore après lui.

En 1362, le prince Dmitrii Donskoï reçut, par lettres patentes du khan, le titre et la dignité de grand-prince de Moscou ; il était alors dans sa *dixième année;* par conséquent, cette élection est due évidemment à l'influence de saint Alexis sur les décisions de Saraï. En effet, ce jeune enfant était le descendant direct de ce prince Daniel, au service duquel était entré Biakont, père du métropolitain ; il était donc le parent par alliance de l'évêque. Outre cette parenté, il existait encore d'autres liens, importants à cette époque, entre saint Alexis et le jeune prince ; le grand-père de celui-ci avait été le parrain



d'Alexis; enfin l'influence du métropolitain, si grande partout, était complète sur tous les membres de cette famille et lui donnait l'espoir de pouvoir faire beaucoup de bien au pays, surtout pendant la minorité du prince. Il y avait donc là plus de motifs qu'il n'en était besoin pour engager saint Alexis à employer toute son influence en faveur de la nomination du prince Dmitrii à la Grande-Principauté de Moscou, et cette influence était grande, comme nous l'avons vu.

Le sage et vertueux Alexis ne s'était pas trompé dans ses prévisions; il fut jusqu'à sa mort le conseiller principal, l'âme de la Grande-Principauté; ce fut lui qui, par sa puissance morale, agrandit la puissance matérielle du grand-prince, en joignant à la principauté de Moscou celles de Rostoff, Galitch et Starodoub. C'est lui qui était l'arbitre de paix, soit dans les querelles qui surgissaient entre le grand-prince et les autres princes apanagés, soit dans les différends qui divisaient ces derniers entre eux; c'est lui enfin qui prépara au grand-prince les moyens de former la coalition, à l'aide de laquelle il put remporter sur les Tartares la brillante victoire de Koulikovo, victoire qui porta le premier coup mortel à la puissance des Mongols, et qui mérita au prince Dmitrii le surnom de Donskoï.

De sinistres événements devaient bientôt montrer quel était le degré de puissance de la bienfaisante influence de saint Alexis. Après la bataille de Kouli-



kovo, qui eut lieu en 1380, la gloire du prince de Moscou, chef de la ligue contre les Tartares, était à son apogée. Deux ans après (saint Alexis était déjà mort), les Mongols, sous les ordres de Tokhtamyche, reprirent l'offensive et envahirent, ainsi qu'on l'a vu, le territoire russe, du côté de Riazane, à la tête d'une armée considérable. Le prince Dmitrii, fort de la gloire que lui avait acquise la victoire de Koulikovo, s'adressa de nouveau à tous ses compagnons d'armes pour leur demander leur concours contre l'ennemi commun; il leur exposa la grandeur et l'imminence du danger; mais la voix du prince, n'étant plus soutenue par les sages et éloquentes exhortations du métropolitain, ne fut plus écoutée de personne. Le vaillant Donskoï qui, en 1380, avait attaqué l'ennemi *en rase campagne*, avec des forces bien inférieures, s'enfuit à Kostroma à l'approche des Tartares, en 1382, et abandonna sa capitale *fortifiée d'une épaisse muraille d'enceinte en maçonnerie et fermée avec des portes de fer.* En se retirant, il laissa à ses boyards le soin de défendre Moscou et ne revint qu'après la retraite des Tartares pour pleurer sur les ruines fumantes de cette ville. Ce n'était pas le courage qui manquait à Dmitrii, il en avait donné des preuves éclatantes en plusieurs occasions, mais la sagesse d'Alexis, qui savait se ménager des alliances utiles et en profiter pour le bonheur et la gloire de sa patrie. On objectera peut-être qu'à l'époque de la bataille



de Koulikovo, saint Alexis était déjà mort ; mais la coalition des princes avait été organisée de son vivant. Au reste, l'influence de ce saint homme n'est contestée par aucun historien, et nous voyons, en effet, que le prince de Lithuanie, Olguerde, porta plainte contre lui au patriarche de Constantinople en disant, entre autres griefs, que le métropolitain favorisait l'entrée des sujets lithuaniens au service de Moscou, ce qui nous est confirmé par une autre chronique qui raconte que plusieurs princes lithuaniens apportèrent à la Russie le secours de leurs armes. Le zèle du saint évêque était imité par ceux qui l'entouraient, et surtout par les membres de sa famille ; c'est ainsi que la chronique nous représente l'un de ses neveux, Daniel Gerebtzoff, comme « un homme juste et zélé « pour le grand-prince ; il le servait, dit-elle, avec « fidélité et honneur dans la horde et en Russie « mieux que tout autre... Courageux, il risquait sa « tête dans les pays étrangers et dans des contrées « inconnues ». Pour honorer ses services, il fut enterré, à côté de son oncle, au monastère de Tchoudov, à Moscou [1].

L'influence de saint Alexis s'étendit beaucoup sur le développement de la ferveur religieuse ; ce prélat établit, pendant la durée de son épiscopat, un grand nombre de couvents et il introduisit dans plusieurs

1. *Histoire de Russie*, par Karamsine, tom. V, rem. 254, pour l'année 1393.

la vie claustrale en communauté. Indépendamment de son activité personnelle, il trouvait les esprits naturellement portés vers la piété par les malheurs de la patrie; aussi, depuis Moscou jusqu'aux contrées les plus sauvages et les plus reculées, la dévotion avait-elle couvert cette terre opprimée d'austères retraites consacrées à l'humilité et à la prière.

La vie de saint Alexis est une esquisse générale assez complète de l'existence politique de la Russie pendant la période de la domination tartare, période marquée par un accroissement considérable de l'influence de l'Église sur les destinées du pays. Cet accroissement d'influence se préparait, depuis assez longtemps, par l'éminence des talents et des qualités qui distinguaient les principaux dignitaires du clergé russe. On peut citer, indépendamment des métropolitains Pierre, Alexis, Théognoste et Cyprien, qui étaient des modèles de vertus chrétiennes, les évêques de Rostoff Ignace († 1288), Jacques († 1392), Théodose († 1395), et beaucoup d'autres ecclésiastiques qui se distinguaient par une érudition profonde et des vertus chrétiennes remarquables, entre autres l'évêque de Riazane, Basile († 1294), et Étienne († 1396), évêque de Perme, qui a traduit les psaumes, presque tout le Nouveau Testament et les livres d'Offices en langue zyriane, après avoir composé, pour ce dialecte finois, un nouvel alphabet et une grammaire.

Outre ces grands dignitaires de l'Église, qui, par leur exemple, propageaient la vertu et la foi, il y avait, dans beaucoup de cloîtres et de monastères, des saints pères qui se signalaient par des œuvres chrétiennes. L'une des personnalités les plus remarquables sous ce rapport fut saint Serge[1], fils d'un riche boyard et fondateur du grand monastère de la Trinité, dans les environs de Moscou, connu sous le nom de monastère de Saint-Serge, et qui ne fut à l'origine que l'ermitage de ce saint anachorète. Ce pieux cénobite, à bon droit canonisé par l'église russe, voua toute son existence au bien de l'humanité; il était le consolateur des opprimés, le soutien des malheureux et le conseiller le plus éloquent des désespérés. L'estime dont il jouissait était si générale, si grande, que le métropolitain saint Alexis le supplia de consentir à lui succéder dans la dignité de chef de l'église russe; mais le saint anachorète déclina péremptoirement cet honneur. Il ne refusait cependant pas sa coopération quand il s'agissait d'utiliser chrétiennement le pouvoir de l'Église; ainsi, cédant aux sollicitations de saint Alexis, le simple prieur Serge alla à Nijni-Novgorod, chargé de pleins pouvoirs métropolitains, pour obliger les princes de cette localité à faire la paix entre eux. Saint Serge usa d'une sévérité qu'il poussa jusqu'à l'excommunication et à l'interdit des églises, mais il finit par rétablir la paix entre les antagonistes et accorda pardon et oubli du

passé. Après la mort de saint Alexis, c'était saint Serge qui, par ses prières et ses exhortations pastorales, soutenait l'alliance politique de tous les princes russes contre les Tartares; ce fut lui qui bénit le grand prince Dmitrii, qui allait combattre les Mongols à Koulikovo; il donna même au prince des gardes du corps, pris parmi ses moines, entre lesquels l'histoire a conservé deux noms : Peresviete et Osliab, comme les noms de deux puissants héros, morts dans ce combat pour la liberté de leur pays.

Les princes russes, de leur côté, se distinguaient aussi par leur piété; quelques-uns d'entre eux furent des modèles de dévotion et de vertu, et, sous ce rapport, Alexandre Nevsky peut être regardé comme une des figures les plus remarquables de l'histoire de Russie. Jeune encore, il fut nommé (1238) prince de Novgorod, en remplacement de son père Iaroslaw, qui vint, à cette époque, occuper le siége grand-princier de Vladimir. Depuis son avénement jusqu'en 1246, Alexandre remporta trois brillantes victoires sur les Allemands de Livonie, sur les Suédois et les Danois, et sept autres victoires sur les Lithuaniens; jamais il n'engageait le combat sans avoir imploré le secours de Dieu par une fervente prière; jamais il ne se retirait du champ de bataille sans avoir rendu grâces au Dieu Tout-Puissant qui avait béni ses armes et fait triompher sa vaillance. En 1246, il devint grand-prince de Russie, et sa physionomie historique est dès lors

complétement changée. Il avait mis l'épée à la main contre les Allemands envahisseurs, qui avaient déjà établi leur autorité dans la province de Pskoff, et s'était montré en prince guerrier; il devint diplomate pour combattre la redoutable puissance des Mongols. Non-seulement il ne tira pas le glaive contre eux, mais encore il sévit contre ceux qui osaient leur résister. Il fut envers les khans soumis et prévenant; plusieurs fois il alla saluer le dominateur, et traversa de vastes déserts pour demander au grand khan de la Tartarie sa protection pour la Russie. C'est par cette conduite prudente, qui constraste si singulièrement avec les brillants exploits de sa jeunesse, que le grand-prince préserva son pays des exactions que les cupides Mongols n'eussent pas manqué de faire peser sur les contrées désolées où ils avaient apporté les ravages de leur domination. Tous ces actes politiques portaient un cachet d'abnégation chrétienne; il finit par se faire moine, et mourut en recevant l'ordination de reclus.

Alexandre Nevsky n'avait pas été le seul d'entre les princes russes digne d'être cité pour sa piété et ses vertus. Romane d'Ouglitch, Théodore, prince de Iaroslav et ses deux fils, Dowmond de Pskoff, et Daniel de Moscou, laissèrent à leurs sujets et à leurs successeurs de saints souvenirs et de beaux exemples à suivre, qui ne passaient du reste pas inaperçus; car l'ardeur de la dévotion était telle partout, qu'il

n'était pas rare de voir dans tous les rangs de la société des fidèles recevoir l'ordination monastique d'ascètes, pour pouvoir mourir membres de cet ordre claustral, aux règles austères.

Il est encore un autre fait qui caractérise tout particulièrement la période de la domination mongole, c'est la position prédominante que Moscou prit alors dans l'empire russe. Ce mouvement de prédominance coïncide avec l'entrée au service de Moscou du boyard Théodore Biakont, père de Saint-Alexis, à qui Daniel, prince de Moscou, offrit tout à la fois l'honneur d'une alliance de famille et le gouvernement de sa capitale, poste le plus élevé et le plus important de la principauté. En parlant de la fin du XIII[e] et du commencement du XIV[e] siècle (époque de l'influence de Biakont et de son fils Alexis), l'historien Karamsine dit que jusque-là « Moscou, l'un « des plus pauvres apanages de la principauté de « Vladimir, commença à devenir illustre sous Daniel, « auquel Jean Dmitrievitch, petit-fils d'Alexandre « Nevsky, légua Periaslavle Zalesky, et qui, ayant « vaincu le prince de Riazane, lui enleva plusieurs « districts. Georges, fils de Daniel, beau-frère du « Khan Ousbeck, réunit à sa principauté la ville de « Kolomna, fit la conquête de Mojaisk et obtint « pour lui, du chef de la horde, la grande-princi- « pauté de Vladimir; après lui, Jean Kalita, son « frère, devint réellement le chef de tous les autres

princes. (*Hist. de Russie*, tome V, page 457.)

« Le prince Jean Kalita acheta les principautés « d'Ouglitch, Bielo-Ozero, Galitch, Rostoff et Iaros- « lavle » (Karamsine, *Hist. de Russie*, t. V, page 458). « Tel était le degré de puissance où Moscou était « parvenu par les efforts de Jean Kalita, lorsque son « petit-fils Dmitrii osa livrer bataille aux Mongols. » (Page 459).

Plus tard le successeur de Dmitrii obtint du khan, par titres authentiques, les principautés de Souzdale, de Gorodetz et de Nijni-Novgorod, et s'appropria, par acquisition à l'amiable, Mourom, Taroussa, Novossil, Kozelsk et Peremysle; Viatka appartenait déjà à Moscou. C'est ainsi que, par suite de ces agrandissements accomplis en moins d'un siècle, Moscou devint le plus puissant État de la Russie et fut réellement la Grande-Principauté. Dès lors les grands-princes de Moscou purent se donner ce titre et s'en attribuer les droits, sans contestation de la part des autres princes qui entrevoyaient dans la domination de Moscou une garantie de repos, et qui vinrent déposer leur souveraineté au pied du trône grand-princier de cette sainte métropole.

CHAPITRE VIII

L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET LA LITTÉRATURE PENDANT LA PÉRIODE MONGOLE

Le midi et le nord de la Russie échappent l'un et l'autre à l'influence de la domination mongole. — Caractère de l'enseignement. — Le développement se porte sur les travaux de littérature sacrée et d'édification. — La poésie : les chants sur l'invasion de Batyï; la défaite de Mamaï. — Fondation de la bibliothèque des Patriarches à Moscou. — Proverbes et dictons populaires. — Conclusion.

La Russie méridionale, au commencement de la période mongole, moins exposée que les autres parties du pays aux dévastations des hordes conquérantes, conservait encore quelques vestiges de culture intellectuelle; c'est là que nous trouvons le prince Vladimir de Galitch, que ses contemporains ont honoré du nom de *savant* et de *philosophe*, parce qu'il faisait copier des traductions de livres ecclésiastiques grecs et en dotait les différentes églises de sa principauté.

Tout porte à croire que le Nord fut également à l'abri des atteintes obscurantistes des Tartares et que l'enseignement public dut se maintenir à Novgorod. Nous savons que, vers la moitié du XIVe siècle, le

prince Michel de Tver y alla étudier sous les auspices de l'évêque de cette ville. Un prélat russe, Moïse, qui occupa le siége épiscopal de Novgorod, sacrifia, dit la chronique, beaucoup d'argent pour la propagation du savoir et de l'enseignement de la morale chrétienne : il distribuait partout des livres qu'il faisait copier à ses frais, il permettait à tout le monde d'accourir à ses leçons ; « et cela plaisait « aux boyards et à tout le monde, et ils venaient « jour et nuit pour l'entendre », dit, dans son enthousiasme pour ce prélat, le vieux conteur novgorodien.

Ailleurs, l'instruction publique ne se donnait plus dans les écoles ; les évêques recommandaient aux prêtres d'instruire *les enfants dans leurs maisons*, et *tout le monde à l'église*. Chaque jour on faisait, pendant les repas, dans les couvents, la lecture de différents ouvrages de morale. Il y avait des couvents où l'enseignement était poussé même assez loin ; ainsi nous savons que saint Étienne, évêque de Perme, dont nous avons déjà parlé, en se préparant à la mission apostolique qu'il devait remplir dans le Nord, choisit le couvent de l'Épiphanie à Rostoff, « parce que ce couvent possédait beaucoup de livres, » et que c'est là « qu'il apprit la langue grecque. » (*Chronique de Sainte-Sophie*, année 1468.)

Indépendamment des travaux de philologie sacrée de saint Alexis et de saint Étienne de Perme, toute

l'activité littéraire de cette époque était concentrée sur les œuvres théologiques et morales; on a conservé de ce temps-là une traduction des Commentaires d'André de Crête sur l'Apocalypse, ainsi que d'autres commentaires sur différents traités de morale; mais la plupart des productions littéraires de l'époque consistaient en épîtres d'instruction et d'édification, dont les plus remarquables sont celles de Sérapion, évêque de Vladimir; de Siméon, évêque de Tver; de Matthieu, évêque de Saraï; du prêtre Cyrille, des métropolitains Cyprien, Pierre et Théognoste. On a de plus des dissertations de quelques auteurs inconnus, sur des sujets de morale générale et sur certains défauts particuliers.

La poésie, que nous avons vue si florissante dans la période précédente, et dont nous avons cité quelques passages, extraits du Chant d'Igor et de l'Épître de Daniel le Prisonnier, est représentée dans la période mongole par deux poëmes en prose cadencée, conçus et écrits à peu près dans le genre du chant d'Igor; ce sont le récit « de l'invasion de Batyï sur la terre russe, » et celui « de la défaite de Mamaï. »

Le premier de ces ouvrages n'est, pour ainsi dire, qu'une chronique poétisée, mais écrite avec beaucoup de sentiment et de talent; le second est une espèce de poëme héroïque en l'honneur du prince Dmitrii Donskoï, vainqueur des Tartares. Cette dernière œuvre abonde en remarquables beautés, parmi les-

quelles nous choisirons, pour les citer, les plaintes douloureuses de la princesse Eudoxie, épouse du héros :

« La princesse Eudoxie, accompagnée de sa belle-
« sœur, d'autres princesses et d'épouses de Voïe-
« vodes, monta à son pavillon à toit doré, sur le bord
« de la rivière, s'assit près des fenêtres du côté du
« Midi, et se prit à dire : « Certainement, je te suis du
« regard, mon grand prince! » Les pleurs l'empêchaient
« de parler, car les larmes coulaient de ses yeux
« comme des courants de rivière. Elle soupira tris-
« tement, pressa ses belles mains sur son sein, et
« reprit : « Seigneur, grand Dieu ! daigne jeter un
« regard favorable sur ton humble servante, per-
« mets-moi de revoir encore mon seigneur bien-aimé,
« le fameux guerrier, le grand prince Dmitrii. Prête-
« lui ton bras puissant pour terrasser ses ennemis !
« Ne fais pas, Seigneur, ressembler la bataille qu'il
« va leur livrer à la sanglante mêlée qui eut lieu jadis
« sur les bords de la Kalka ! Préserve-nous, Sei-
« gneur, d'un pareil malheur ! Daigne sauver au-
« jourd'hui de la destruction les restes de la chré-
« tienté, toi, qui sais combien la Russie est encore
« souffrante de ses anciennes défaites ! C'est en toi
« seul, Dieu tout clairvoyant, que nous plaçons notre
« espoir. Moi, malheureuse, qui ai deux fils en bas
« âge, les princes Basile et George, je ne pourrai les
« sauver, si l'ouragan impétueux du Sud ou d'Occi-



« dent les emporte; ils n'auront aucun appui; avec « quoi les mettrai-je à l'abri du soleil brûlant qui les « dessèchera ? Rends-leur, Seigneur Dieu, leur père « sain et sauf, et leur pays prospérera, et ils pourront « régner toute leur vie. »

Ce ne sont plus les lamentations de Iaroslawna dans le poëme d'Igor; ce ne sont plus les chants d'une douleur parée des ornements fantastiques d'une poésie jeune encore : c'est la plainte simple et vivement sentie d'une femme infortunée, qui tremble pour son époux bien-aimé; c'est le cri d'angoisse d'une mère pour ses enfants; c'est un hymne de pieuse et fervente supplication. Ce caractère particulier est un reflet de la dévotion populaire de l'époque.

L'éloge que le poëte fait du prince Dmitrii est inspiré par un ardent enthousiasme; mais le plus beau passage du poëme est bien certainement celui où Eudoxie apprend et déplore la mort de son époux, et si nous ne le reproduisons pas ici, c'est qu'il n'offre rien de saillant comme indice des mœurs du temps.

Nous avons déjà fait remarquer que, pendant le temps de la domination mongole, les relations de la Russie avec la Grèce ne furent pas interrompues; la Russie lui envoyait ses marchandises et son argent, et la Grèce donnait en échange des reliques, des images et des livres. La bibliothèque des Patriarches, à Moscou, fut fondée et presque entièrement formée pendant

la période mongole; elle est riche non-seulement en manuscrits théologiques, mais encore elle renferme beaucoup de productions anciennes de la littérature grecque, par exemple : les exploits d'Alexandre le Grand, l'histoire universelle, les héros de l'antiquité, les richesses de l'Inde, etc. On y trouve également des annales écrites en différents endroits, quelques relations de voyages, des biographies, des chansons et des contes populaires, qui forment à peu près tout l'ensemble des œuvres littéraires écrites à l'époque de la domination tartare.

Dans le temps où nous vivons, il nous est difficile d'imaginer qu'une idée puisse se propager et devenir généralement connue, sans avoir été imprimée et répandue par des milliers d'exemplaires. Aujourd'hui, nous ne faisons qu'effleurer nos lectures, assurés que nous sommes de pouvoir retrouver toujours, sur les rayons de nos nombreuses bibliothèques, les faits et les pensées qui nous ont intéressés et que notre mémoire n'a pu retenir. Mais nos pères, qui n'avaient pas les mêmes ressources, s'efforçaient de s'assimiler complétement tout ce qu'ils voyaient ou entendaient; car une fois oublié, un fait remarquable, ou une idée heureuse, risquait fort d'être complétement perdu. Chaque père de famille transmettait soigneusement à ses enfants l'enseignement traditionnel et gnomique qu'il avait reçu de son père, et de cette manière, les principes de morale, de politique, d'économie, de phi-



losophie même, se perpétuaient de génération en génération, et ils sont parvenus jusqu'à nous dans cette immense quantité de proverbes russes, dont la plupart ont pris naissance pendant la période mongole. L'imprimerie nous a conservé des recueils de ces proverbes, dont les plus estimés sont ceux de Sakharoff, de Kalatcheff, et celui que fait paraître maintenant Dalle, fameux ethnographe russe, dont la collection dépasse, dit-on, le chiffre de dix mille proverbes populaires.

Nous croyons avoir assez clairement exposé les obstacles qui paralysèrent le développement du savoir pendant la longue période d'asservissement qui pesa sur la Russie; le feu sacré de la science se conservait cependant encore sous les voûtes des cloîtres austères; les générations se transmettaient, sous forme de proverbes et de sentences, les leçons de la sagesse de leurs pères. Les facultés de raisonnement, bien loin de s'être laissé annihiler par la conquête, s'étaient au contraire excessivement développées; car chacun, en cherchant les moyens d'échapper aux exactions des conquérants, se trouvait dans la nécessité de penser continuellement et de rechercher des moyens de salut.

L'Évangile et les enseignements des saints Pères étaient universellement appris par cœur; chacun était estimé d'après le degré où il était parvenu dans la connaissance de l'Écriture sainte, et enfin, les prédi-

cateurs répandaient les principes d'une saine éducation et d'une morale chrétienne du haut de la chaire apostolique. En sorte que, si le savoir profane n'avançait pas, l'instruction religieuse se propageait puissamment.

CHAPITRE IX

LES ARTS, L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE EN RUSSIE PENDANT LA PÉRIODE MONGOLE

Difficultés que l'on rencontre pour recueillir les données historiques nécessaires. — La peinture continue à être cultivée. — Fonderie des cloches. — L'industrie proprement dite. — Histoire du commerce. — Novgorod palladium du commerce russe. — Ses relations avec la ligue hanséatique. — Les Mongols protecteurs intéressés du commerce. — Rivalité commerciale de Moscou avec Novgorod. — Timour-lenk ou Tamerlan ravage les colonies commerciales des Génois dans le Levant. — Influence de la découverte du cap de Bonne-Espérance sur le commerce oriental.

Nous allons maintenant examiner en quel état se trouvaient à cette époque les arts, l'industrie et le commerce en Russie.

Les annalistes russes, absorbés par les tristes événements qui se succédaient dans leur pays, ne prêtaient que peu d'attention aux faits paisibles qui se produisaient dans le domaine de la vie civile et domestique de leurs contemporains; c'est pourquoi, les données relatives à cette branche du développement social sont excessivement rares dans les documents historiques du temps. Si peu nombreuses qu'elles soient, nous devons cependant en tenir

compte. Ainsi, nous savons que la peinture continua à être cultivée par nos ancêtres, pendant toute la période mongole ; car, vers la moitié du XIV[e] siècle, on orna de fresques trois églises à Moscou, les cathédrales de l'Assomption, de Saint-Michel l'Archange et de la Transfiguration. La première fut peinte par des Grecs, *peintres du métropolitain;* la seconde, par Zacharie, Joseph et Nicolas, *peintres de la cour*, et la troisième, par un étranger du nom de Guiten. Plusieurs de ces peintures se sont conservées jusqu'à nos jours; elles ont un caractère purement byzantin et généralement beaucoup de fini dans les détails.

Les qualifications authentiques de peintres de la cour et du métropolitain sont elles-mêmes une preuve que ceux qui en étaient revêtus n'étaient pas les seuls artistes qui fussent alors en Russie, et il est à présumer qu'ils ont fait d'autres ouvrages que ceux dont le temps a jusqu'à présent respecté les vestiges. En effet, on rencontre encore en Russie beaucoup d'images d'une grande antiquité, qui offrent de nombreuses et frappantes analogies avec les peintures des cathédrales de Moscou, et que l'on peut, sans crainte d'erreur, attribuer aux artistes de la période mongole.

En fait d'arts industriels, nous trouvons que la première grande cloche a été fondue à Moscou en 1346, et les documents parlent d'un fondeur de



métaux, Boris, qui avait acquis une remarquable habileté. En 1402, on fondit des cloches à Tver, et on rapporte à l'année 1404 la fabrication de la première horloge, qui fut faite par un certain Lazare pour l'église de l'Annonciation à Moscou.

L'industrie proprement dite se bornait à la fabrication des cuirs, du savon, de la potasse, des huiles végétales, de l'huile de morue, de la colle ordinaire et de celle de poisson, du caviar, et d'autres productions analogues qui étaient exportées par le commerce, tandis qu'on fabriquait des toiles, des draps et autres menus articles pour satisfaire aux besoins de la consommation intérieure du pays. Toutefois, Moscou avait, au commencement du xve siècle, une grande manufacture de draps destinés à l'exportation.

Depuis 1364, on trouve à Pskoff d'importants établissements de salines fondés sur le modèle de ceux de la Novgorodie; c'est dans le même temps, à peu près, que les Novgorodiens et les Pskoviens commencèrent à frapper de la monnaie.

Voilà tout ce qu'on peut dire sur le mouvement industriel d'une époque où personne n'était sûr du lendemain, et encore doit-on remarquer que ce mouvement n'existait que dans les provinces les plus éloignées du foyer de l'invasion tartare. Quant à celles qui étaient dans le voisinage des conquérants, on n'y voyait aucune activité, et pas la moindre

manifestation du désir d'acquérir ou d'augmenter ses richesses.

Le seul indice d'existence qui ne fut pas étouff par les Mongols, c'est le commerce; la tendance du peuple russe pour les occupations commerciales est tellement naturelle et générale, que même les horreurs de ce joug abominable ne purent en comprimer le développement, et cet élément de l'activité sociale fut assez vivace pour ne pas périr sous l'oppression d'une race farouche.

La date de la formation de la ligue hanséatique (1241) correspond à peu près à l'époque de l'invasion de Batyï en Russie; c'est donc depuis le milieu du XIII[e] siècle que nous reprendrons l'énumération des relations commerciales de la Russie.

Les annales de Novgorod nous disent qu'en 1263 il y avait déjà un édifice spécial (*dvor*) pour le commerce allemand; mais c'est seulement en 1276 qu'un grand comptoir hanséatique fut établi dans cette ville. Novgorod était déjà alors une puissante et florissante république; son territoire s'étendait d'un côté depuis la mer Blanche jusqu'à la Lithuanie, et de l'autre, depuis le golfe de Finlande jusqu'à Vladimir. Elle avait fondé, pour les besoins de son commerce, sur le cours de la Kama et de la Viatka, de grands villages qu'elle avait peuplés; ainsi le bourg de Khlynoff, aujourd'hui Viatka, était une espèce de succursale de Novgorod. En outre, elle avait

pour intime alliée la ville de Pskoff, constituée comme elle républicainement, et comme elle ayant des princes de son choix.

La voie commerciale entre les villes hanséatiques et Novgorod se dirigeait par le golfe de Finlande dans la Neva, où les marchandises européennes étaient chargées sur des bateaux russes, qui les transportaient à Novgorod par le lac Ladoga et le Volkhoff. Les difficultés et les dangers de cette navigation obligèrent les Hanséates à rechercher d'autres voies plus sûres par la Livonie. Dans ce but, ils demandèrent et obtinrent des concessions de droit de passage des grands maîtres des chevaliers porte-glaives et teutoniques (1277), du roi de Danemark pour l'Estonie (1294), et du roi de Suède (1295). En 1285, Riga, Dorpat et Revel furent associées à la ligue hanséatique. Les Hanséates ayant ainsi assuré leurs communications avec Novgorod, obtinrent de cette ville d'importantes prérogatives commerciales, qu'elle leur accorda volontiers, car elle trouvait là un débouché permanent, soit pour les produits russes, soit pour les marchandises qui venaient d'Orient, et dont le transit continuait à se faire par son territoire.

Les Mongols, enrichis par le pillage de la Russie, se laissèrent aller peu à peu à des habitudes de luxe; et de conquérants destructeurs qu'ils étaient, devinrent, dans leur intérêt même, des protecteurs assez

éclairés du commerce. A cet effet, ils prirent des mesures pour l'amélioration des voies commerciales, pour la sécurité des dépôts de marchandises et même pour la découverte de nouvelles sources de négoce. Les villes de Samarkande, Balk, Boukhara et Kaboul, dans la grande Boukharie, devinrent, sous la protection des Mongols, de grands entrepôts de commerce entre l'Inde, la Perse et la Chine d'un côté, et les pays du Nord, de l'autre. Les marchandises indiennes en partie remontaient l'Indus, et en partie arrivaient par caravanes à Kaboul en passant par Kandahar et Ispahan; de Samarkande et de Boukhara elles étaient tranportées par l'Oxus dans la mer Caspienne à Astrakan. De là, les articles orientaux prenaient deux directions différentes : une partie passait par Taman et Kaffa entre les mains des Gênois, et une autre remontait le Volga et la Kama jusqu'à Tcherdyne dans la Biarmie, et de là parvenait à Novgorod. La grande quantité de monnaies arabes, arméniennes, boukhares et tartares, trouvées à Tcherdyne, prouve que cette ville était habituellement fréquentée par ces différents peuples. Le commerce de Novgorod ne se contentait pas de cette voie navigable; pour se procurer les produits du Levant, les marchands de cette république amenaient en Crimée, dans leurs petits chariots, les précieuses fourrures du Nord et prenaient en retour la soie, le coton et les épices de l'Orient.

Moscou vint plus plus tard faire une concurrence active à Novgorod. On a trouvé dans les archives de la vieille ville de Vizby des mémoires portant la date du XIVe siècle et écrits par un certain Palmskiold, qui dit que, de son temps, les produits de l'Inde, de la Perse et de l'Arabie arrivaient à Vizby de la mer Caspienne, en remontant le Volga, l'Oka et la rivière de Moscou jusqu'à la ville de ce nom, d'où ils étaient transportés, en partie par terre, et en partie par différents lacs et rivières jusqu'à Vizby. C'est la première fois qu'on trouve Moscou citée dans des annales commerciales. Elle livrait auparavant ses marchandises à Novgorod et empruntait l'intermédiaire de la grande république pour leur écoulement; c'est là qu'elle vendait ses produits, par exemple, aux marchands de Vizby qui avaient un comptoir à Novgorod. Les Moscovites, dès lors, découvrirent un chemin qui les conduisit directement en Livonie, où ils se mirent en rapport avec les Hanséates, principalement avec les Lubeckois qui achetaient d'eux les produits du Levant et d'autres marchandises russes. Lubeck remplaça pour les Russes la malheureuse Vizby qui fut démolie, en 1361, par le roi de Danemark Voldemar III.

Bientôt après, Timourlenk ou Tamerlan, ayant ravagé Azoff et saccagé Astrakan (1395), porta un coup funeste et décisif au commerce des Gênois avec le Levant dans cette direction. Toute la population



ff, consistant en Vénitiens, Gênois,
fut massacrée par les Tartares
. Un auteur contemporain,
par Muratori dans ses
t avoir conversé avec deux
nt l'un venait de perdre à
ze mille ducats.
se relève difficilement des coups
n lui porte; c'est pourquoi, la voie du
du Levant, qui se dirigeait par Astrakan,
an et Kaffa, fut immédiatement supprimée et remplacée par la direction sur Smyrne et Alep. Tandis que la conquête de Constantinople par les Turcs, en 1453, apportait de nouvelles entraves au commerce des Gênois dans la mer Noire et amenait la ruine de leurs établissements en Crimée (1474), le portugais Vasco de Gama ouvrait à ses hardis compatriotes de nouvelles voies sur les mers. La découverte du cap Bonne-Espérance fit une révolution telle dans le mouvement commercial que, pendant plus de deux cents ans, on n'entendit plus parler du commerce d'Orient dans la mer Noire: tous les pays baignés par cette mer, ou traversés par les fleuves qui s'y jettent, furent privés d'industrie et de vie; la Pologne et la Russie méridionale, plus que toute autre contrée, en connurent les déplorables résultats; Kieff perdit son importance commerciale, et toute la région fertile, située entre le Don et le Dniester, fut



métamorphosée en une lande inculte et abandonnée.

Les conséquences de ces découvertes ne furent pas aussi préjudiciables au commerce par le Volga ; Novgorodiens et Moscovites ne cessèrent pas d'exploiter une voie que la nature leur avait tracée à travers les plaines immenses de la Russie. Novgorod resserrait de jour en jour les liens qui l'attachaient à la ligue hanséatique, dont la prospérité et l'influence allaient toujours croissant. Cent huit villes étaient entrées dans cette fédération pacifique, et Novgorod servait d'entrepôt pour tout le commerce de l'association entre la Russie, la Livonie, la Prusse, la Lithuanie, la Pologne, la Tartarie et la Perse.

Les Hanséates profitèrent des avantages de leur position et même en abusèrent ; ils imposèrent aux négociants novgorodiens des conditions d'échange inacceptables, exigeant des prix fabuleux des marchandises qu'ils livraient, n'en accordant que de dérisoires à celles qu'ils voulaient acheter; ils en vinrent enfin à interdire aux Novgorodiens toute espèce de relations avec les pays voisins. Les citoyens de Novgorod, poussés à bout par ces mauvais procédés, finirent un jour par confisquer toutes les marchandises qui se trouvaient dans leur ville et appartenaient aux négociants des villes hanséatiques. Celles-ci, en représailles, dans une assemblée générale de la ligue, tenue à Lubeck en 1388, mirent Novgorod en interdit et décidèrent de rompre toute relation com-

merciale avec elle. L'arrêt fut exécuté rigoureusement. Il y eut bien dès lors quelques tentatives de réconciliation, mais elles n'aboutirent pas à ramener l'accord primitif, et Novgorod fut obligée de limiter ses relations européennes et de se contenter du commerce avec Riga, Revel, Narva et les autres villes de l'Estonie, de la Livonie et de la Courlande actuelles.

Tel est l'état où se trouvait le commerce russe à la fin de la période mongole.



CHAPITRE X

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA PÉRIODE MONGOLE ET SUR L'ÉTAT DE L'EUROPE A LA MÊME ÉPOQUE

Faits caractéristiques de cette période historique. — Inauguration d'un pouvoir central. — Propagation de l'esprit religieux dans la société russe. — Etat de l'Europe. — Propagation du savoir. — La littérature. — Développement des classes supérieures. — Abrutissement du peuple. — La Jacquerie. — Mœurs du clergé et de la noblesse (citations de M. de Chateaubriand); dépravation générale. Contraste avec la Russie.

Deux faits saillants caractérisent l'état politique du pays pendant la période mongole : 1° la formation d'un gouvernement autocratique, se substituant peu à peu aux formes apanagées et républicaines, et coïncidant avec l'accroissement de Moscou au détriment des autres villes, et surtout de Novgorod, et 2° l'augmentation notoire de l'influence du clergé, et la propagation de l'esprit religieux, pénétrant toutes les classes de la société.

Un pays qui, depuis plus de trois siècles, était déchiré, tantôt par des guerres intestines et fratricides entre les princes, tantôt par les invasions multipliées de voisins turbulents et avides, comme les chevaliers



allemands et les Lithuaniens, enfin, par les nuées dévastatrices des Tartares, qui firent peser sur lui le joug de la plus cruelle oppression ; un tel pays ne pouvait se reconstituer que par la fusion de toutes ses parties en un seul État puissant, soumis à un régime vigoureux de gouvernement.

Pour arriver à ce résultat, les princes Daniel et son fils Kalita, qui posèrent les bases de cet avenir dans leur principauté de Moscou, durent agir avec beaucoup d'adresse, de circonspection et de persévérance. Leurs héritiers les plus proches devaient être pénétrés du même esprit pour continuer l'œuvre commencée et agir constamment selon l'esprit du système, afin de ne point laisser ébranler les bases posées par leurs prédécesseurs. Pour qu'un système d'idées politiques se perpétue ainsi et consolide l'œuvre commencée, il faut qu'il ait une seule personnalité influente, qui puisse transmettre cet esprit d'un règne à un autre, et cette personnalité, pendant l'époque dont il est question, fut représentée par saint Alexis, ayant pour prédécesseur son père Biakont, et pour successeurs son neveu Daniel et d'autres membres de sa famille. En effet, en lisant attentivement l'histoire de ces temps, il est facile de s'apercevoir que saint Alexis était la clef de voûte du nouvel ordre social qui s'édifiait.

La Providence divine, qui prédestinait sans doute la Russie à un avenir d'influence et peut-être de

prépondérance morale, avait placé à la tête de la révolution qui s'opérait dans ce pays, depuis le XIIIe siècle, un homme qui, par sa science et par sa piété, donna une impulsion vigoureuse au développement moral de la société, au préjudice même d'un accroissement rapide de savoir profane.

La mode, ce tyran de la société actuelle, de nos jours changeante et variable à l'infini, est l'effet d'un sentiment inhérent à la nature humaine; c'est le résultat des efforts d'un amour-propre, qui pousse chaque individu, d'abord à se mettre au niveau du milieu où il se trouve, puis ensuite, à se distinguer de ceux qui l'entourent. La mode a de tout temps existé, et chez tous les peuples, mais ses évolutions ont été d'autant plus rapides et nombreuses, que la société était plus développée et les objets qu'elle réglait plus variés. Dans une société comme celle qui existait en Russie, du XIIIe au XVe siècle, la mode décidait peut-être de quelques changements de costumes ou de mets (quoique très-faiblement, car l'usage était plus fort que la mode); mais comme sentiment inhérent à la nature humaine, toute son influence se concentrait sur le genre de connaissances et sur le caractère des opinions. Chacun s'efforçait naturellement d'imiter ses supérieurs qui, de leur côté, cherchaient à se distinguer aux yeux des hommes les plus influents de l'État, le prince et le métropolitain, et, dans ce but, s'adonnaient aux pra-

tiques de la dévotion et à l'étude de la littérature sacrée. Cette direction de l'activité intellectuelle était si générale et si exclusive, qu'elle se perpétua pendant plusieurs siècles, et absorba toutes les fortes personnalités historiques et sociales. Si, d'un côté, elle mettait obstacle à la propagation des connaissances profanes dans la société, pénétrée comme elle l'était d'idées religieuses, d'un autre côté, elle a implanté au cœur du peuple russe ces profondes racines de morale chrétienne qui s'y sont conservées jusqu'à nos jours.

Il est curieux de comparer la Russie de la période qui vient de nous occuper avec l'Europe de la même époque. Nous trouvons l'Europe partagée en États féodaux plus ou moins influents, et en proie à de bien moindres infirmités politiques; c'étaient des guerres partielles entre les suzerains et leurs vassaux insoumis, ou des luttes de prépondérance des suzerains entre eux; mais l'Europe n'était pas, comme la Russie, ravagée dans presque toute son étendue par une invasion étrangère. Tous les éléments de civilisation pouvaient s'y développer sans obstacle, et comme fruits des efforts collectifs de toutes les nationalités européennes. Aussi, voyons-nous l'un de ces éléments, le savoir, se développer dans la classe supérieure de la société et dans le clergé d'une manière véritablement prodigieuse. Des universités se fondaient dans tous les pays, en Écosse, en Irlande,



en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Portugal. Un seul et même individu, pour acquérir des connaissances diverses, étudiait souvent dans plusieurs universités : à Oxford, à Paris, à Mayence, à Padoue ou à Coïmbre.

Ce désir général d'acquérir des connaissances, et le respect dont jouissaient les savants, ont produit les plus magnifiques résultats; depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVe siècle, toutes les parties de l'Europe furent illustrées par quelque célébrité littéraire ou scientifique. Albert le Grand de Souabe, Thomas d'Aquin, Bonaventure, Roger Bacon, Albert de Strasbourg, Hallays, Pétrarque, Dante, Leonardo Vinci, Nicolas Oresme, Machiavel, François Villon, Henri Kalteysca, et beaucoup d'autres non moins illustres, peuvent être cités comme représentants de cette période de l'histoire. Les rois eux-mêmes ne dédaignaient point de cultiver les lettres et les sciences; Alphonse II d'Aragon nous a laissé un chant provençal plein de grâce sur le pouvoir de la beauté; Frédéric II d'Allemagne a composé une charmante élégie italienne en dialecte sicilien. Parmi les trouvères de France et d'Angleterre il y avait des poëtes remarquables, comme Guillaume de Lorris et son continuateur Jean de Meung, auteur du célèbre *Roman de la rose*. Enfin, il faut dire que l'Allemagne se distinguait par ses poëtes; elle avait alors entre autres le charmant Conrad de Würtzbourg avec son épopée de la *Guerre de Troie* et sa *Forge d'or*.

L'immortel poème des *Niebelungen*, qui peut être comparé à l'Iliade, appartient aussi à cette époque et est attribué à Henri d'Ofterding, fameux jouteur dans les tournois poétiques d'Allemagne. Toute cette période est si riche en productions littéraires, que nous ne pourrions citer même les plus remarquables sans dépasser démésurément les bornes de notre cadre, et que nous sommes obligé de résumer nos appréciations en disant que les diverses branches des connaissances humaines ont trouvé alors des pionniers et des investigateurs d'un mérite de premier ordre.

Mais, tout en appréciant le mouvement scientifique de l'Europe, nous devons faire observer que le cercle de ce mouvement propagateur et progressif ne sortait pas des hautes classes de la société et de la riche bourgeoisie; quant à la grande masse de la population, elle était condamnée à croupir dans la plus complète ignorance. Le laboureur, l'ouvrier et même le maître artisan, vivaient sous la domination la plus absolue du seigneur ou des syndics des corporations, en sorte que, bien loin de songer au perfectionnement de l'état politique de son pays ou de sa ville, chaque individu, absorbé par les préoccupations de la vie matérielle, ne possédait pas même assez de lumières ou de loisirs pour travailler à l'amélioration de sa position particulière.

Ainsi l'ignorance, le manque de développement des facultés intellectuelles, faisaient de la masse populaire



un troupeau d'êtres sans élévation morale, disposés à mettre leur force musculaire au service du premier meneur qui saurait flatter leurs grossiers appétits.

Les plus longues et les plus sanglantes querelles n'avaient la plupart du temps que des prétextes pitoyables. « Les cordeliers avaient renoncé à *toute es-* « *pèce de propriété:* le pain quotidien qu'ils mangeaient « était-il une propriété? Oui, disaient les religieux « d'une autre robe; donc le cordelier qui mange viole « la constitution de son ordre; donc il est en état de « péché mortel, par la seule raison qu'il vit et qu'il « faut manger pour vivre. L'empereur et les Gibelins « se déclarèrent pour les cordeliers, le pape et les « Guelfes contre les cordeliers. De là une guerre « de cent ans; et le comte du Mans, qui fut depuis « Philippe de Valois, passe les Alpes pour défendre « l'Église contre les Visconti et les cordeliers. »

Nous empruntons ce détail caractéristique à l'*Analyse raisonnée de l'histoire de France* par M. de Chateaubriand, dont l'ouvrage nous fournira encore des citations qui traceront, mieux que nous n'aurions pu le faire, le tableau des institutions sociales et des mœurs de l'Europe à l'époque que nous étudions.

Puis, c'est encore la Jacquerie, boucherie épouvantable qui couvrit la France de sang et de décombres fumants, révolte de vilains opprimés qui demandaient justice, et de brigands qui se levaient pour le pillage. Alors, dit Chateaubriand, « les chemins se couvrirent

« d'herbe, les monastères furent abandonnés, les sil-
« lons laissés en friche ne servirent plus que de camps
« aux différentes troupes de brigands, de jacques, de
« soudoyers anglais, navarrais, français, qui s'y suc-
« cédaient comme des hordes d'Arabes passant dans
« le désert : on ne reconnaissait l'existence des hom-
« mes dans ces solitudes qu'à la fumée des incendies
« qui s'élevaient des hameaux. »

Ces effroyables massacres avaient lieu sans but déterminé, sans plan préconçu ; c'était comme le mouvement incohérent d'une masse stupide, dénuée de force morale, s'arrêtant et se brisant au premier obstacle. En effet, cette fameuse Jacquerie grandit et se développa tant, que tout plia devant elle et s'enfuit à son approche; mais dès qu'une poignée d'hommes intrépides, sous la conduite de Gaston, comte de Foix, résista et battit dix mille *jacques*, cette victoire suffit pour anéantir une association qui avait causé tant d'effroi. Les peuples, soit qu'ils courussent aux armes, soit qu'ils se révoltassent, n'étaient donc que des instruments des pouvoirs qui les dominaient. Durant cette période, les masses dans l'occident de l'Europe étaient dépourvues de toute intelligence. Sous le rapport moral, l'Europe présentait un tableau si triste, si affligeant, qu'il nous serait pénible de placer ce tableau sous les yeux du lecteur, si notre sujet ne nous imposait le devoir de mettre la Russie en parallèle avec les autres pays.

Le clergé et la noblesse qui donnaient alors, comme le feront toujours les classes élevées, le ton à la société, n'offraient à l'imitation du peuple que les plus scandaleux exemples; les détails qu'on va lire en sont la preuve. Pour qu'on ne nous accuse pas de charger le tableau, nous les empruntons à l'auteur que nous avons déjà cité, à M. le vicomte de Chateaubriand, que personne ne sera tenté d'accuser d'animosité contre la noblesse et le clergé. Voici ce que dit l'illustre écrivain : « De la société romaine et de la « société barbare résulta une double corruption; on « reconnaît très-bien tous les vices de l'une et de « l'autre société, comme on distingue à leur confluent « les eaux de deux fleuves qui s'unissent : la rapine, « la cruauté, la brutalité, la luxure animale, étaient « frankes; la bassesse, la lâcheté, la ruse, la turpi- « tude de l'esprit, la débauche raffinée, étaient ro- « maines.

« Et ces remarques ne se doivent pas entendre de « quelques années, de quelques règnes : elles s'appli- « quent aux siècles qui précèdent le moyen âge, de- « puis le règne de Khlovigh jusqu'à celui de Hugues « Capet, et aux siècles du moyen âge, depuis le règne « de Hugues Capet jusqu'à celui de François Ier.

« Le christianisme chercha, autant qu'il le put, à « guérir la gangrène des temps barbares; mais l'esprit « de la religion était moins suivi que la lettre; on « croyait plus à la croix qu'à la parole du Christ; on

« adorait au calvaire, on n'assistait point au sermon
« de la Montagne. Le clergé se déprava comme la
« foule. Si l'on veut pénétrer à fond l'état intérieur
« de cette époque, il faut lire les conciles et les chartes
« d'abolition (lettres de grâce accordées par les rois).

« Pendant le règne de Philippe le Bel, un concile
« est convoqué exprès pour remédier au débordement
« des mœurs. L'an 1351, les prélats et les ordres
« mendiants exposent leurs mutuels griefs à Avignon,
« devant Clément VII. Ce pape, favorable aux moines,
« apostrophe les prélats : « Parlerez-vous d'humilité,
« vous, si vains et si pompeux dans vos montres et
« vos équipages? parlerez-vous de pauvreté, vous si
« avides, que tous les bénéfices du monde ne vous
« suffiraient pas? Que dirai-je de votre chasteté?...
« Vous haïssez les mendiants, vous leur fermez vos
« portes; et vos maisons sont ouvertes à des syco-
« phantes et à des infâmes (*lenonibus et truffato-*
» *ribus*).

« La simonie était générale : les prêtres violaient
« presque partout la règle du célibat; ils vivaient avec
« des femmes perdues, des concubines et des cham-
« brières; un abbé de Noréis avait dix-huit enfants.
« En Biscaye on ne voulait que des prêtres qui eus-
« sent des *commères*, c'est-à-dire, des femmes sup-
« posées légitimes. Pétrarque écrit à un de ses amis :
« Avignon est devenu un enfer, la sentine de toutes
« les abominations. Les maisons, les palais, les églises,

« les chaires du pontife et des cardinaux, l'air et la « terre, tout est imprégné de mensonge; on traite le « monde futur, le jugement dernier, les peines de « l'enfer, les joies du paradis, de fables absurdes et « puériles. » Pétrarque cite, à l'appui de ses asser- « tions, des anecdotes scandaleuses sur les débau- « ches des cardinaux. Et lui-même, abbé chaste et « fidèle, amant de Laure, était entouré de bâtards : « *Ebbe allora un figliuolo naturale, e, dopo alcuni* « *anni, una figliuola; ma protestò che, non ostante* « *queste licenze, egli non amò mai altra che Laura* « (Saggi).

« Dans un sermon prononcé devant le pape en « 1364, le docteur Nicolas Oresme prouva que l'an- « téchrist ne tarderait pas à paraître, par dix raisons « tirées de la perte de la doctrine, de l'orgueil des « prélats, de la tyrannie des chefs de l'Église, et de « leur aversion pour la vérité.

« Les *sirventes*, qui n'épargnaient ni les papes, ni « les rois, ni les nobles, ne ménageaient pas plus le « clergé que les sermons :

« Dis donc, seigneur-évêque, tu ne seras jamais « sage qu'on ne t'ait rendu eunuque. — Ah! faux « clergé, traître, menteur, parjure, débauché! Saint « Pierre n'eut jamais rentes, ni châteaux, ni do- « maines; jamais il ne prononça excommunication. Il « y a des gens d'église qui ne brillent que par leur « magnificence, et qui marient à leurs neveux les filles

« qu'ils ont eues de leur mie. » (Raynouard, *Troubadours.*)

En voilà assez pour les mœurs des gens de l'Église; maintenant, voyons ce que dit M. de Chateaubriand sur les mœurs des hauts seigneurs :

« Les châtelains et les châtelaines chantaient, « aimaient, se gaudissaient, et, par moments, ne « croyaient pas trop en Dieu. Le vicomte de Beau- « caire menace son fils Aucassin de l'enfer, s'il ne se « sépare de Nicolette, sa mie. Le damoiseau répond « qu'il se soucie fort peu du paradis, rempli de moines « fainéants, demi-nus, de vieux prêtres crasseux, et « d'ermites en haillons. Il veut aller en enfer, où les « grands rois, les paladins, les barons, tiennent leur « cour plénière, et il y trouvera de belles femmes, qui « ont aimé des ménestriers et des jongleurs, amis du vin « et de la joie (Le Grand d'Aussy, Raynouard; *Hist.* « *de Philippe-Auguste,* Capefigue, etc.). La comtesse « de Die était présidente de la cour d'amour. Guil- « laume, comte de Poitiers, fonda à Niort une maison « de débauche, sur le modèle d'une abbaye; chaque « religieuse avait une cellule, et formait des vœux de « plaisirs; une prieure et une abbesse gouvernaient « la communauté, et les vassaux de Guillaume furent « invités à doter richement le monastère. Il y avait « des *maréchaux* de prostituées.

« On voit un comte d'Armagnac, Jean V, épouser « publiquement sa sœur, et vivre avec elle dans son

« château, en tout honneur de baronnage. Les fureurs « lubriques du maréchal de Rais ne sont ignorées de « personne.

« Ces nobles de la gaie science n'étaient pas tou- « jours si courtois et si damoiseaux, qu'ils ne se « transformassent en brigands sur les grands che- « mins et dans les forêts. Les bourgeois de Laon « appelèrent à leur secours Thomas de Coucy, sei- « gneur du château de Marne. Thomas, tout jeune « encore, pillait les pauvres et les pèlerins qui se « rendaient à Jérusalem et qui revenaient de la terre « sainte. Afin d'obtenir de l'argent de ces captifs, « il les accrochait de sa propre main (*testiculis appen-* « *debat propria aliquotiens manu*) (Guiberti, *de Vita* « *sua*); une rupture s'opérant par le poids du corps, « les intestins sortaient à travers l'ouverture. Thomas « pendait encore d'autres malheureux par les pouces, « et leur mettait de grosses pierres sur les épaules « pour ajouter à leur pesanteur naturelle; il se pro- « menait en dessous de ces gibets vivants, et ache- « vait, à coups de bâton, les victimes qui ne possé- « daient rien, ou qui refusaient de payer. Ayant un « jour jeté un lépreux au fond d'un cachot, le nou- « veau Cacus fut assiégé dans son antre par tous « les lépreux de la contrée.

« Un seigneur de Tournemine, assigné dans son « manoir d'Auvergne par un huissier appelé *Loup*, lui « fit couper le poing, disant que jamais loup ne s'était

« présenté à son château sans qu'il n'eût laissé sa patte
« clouée à la porte.

« Regnault de Pressigny, seigneur de Marans, près
« de La Rochelle, rançonneur de bourgeois, voleur de
« grands chemins, détrousseur de passants, se plai-
« sait à crever un œil et à arracher la barbe à tout
« moine traversant les terres de sa seigneurie. Quand
« il envoyait au supplice les malheureux qui refu-
« saient de se racheter, et que ceux-ci en appelaient
« à la justice du roi, Pressigny, qui apparemment sa-
« vait le latin, leur répondait, en équivoquant sur les
« mots, qu'ils se plaignaient à tort de ne pas mourir
« dans les règles; qu'ils mouraient *jure aut injuria*.

. . . .

. . . .

« Chercher à dérouler avec méthode le tableau des
« mœurs de ce temps, serait à la fois tenter l'impos-
« sible, et mentir à la confusion de ces mœurs. Il faut
« jeter pêle-mêle toutes ces scènes telles qu'elles se
« succédaient sans ordre, ou s'enchevêtraient dans
« une commune action, dans un même moment : il
« n'y avait d'unité que dans le mouvement général
« qui entraînait la société vers un perfectionnement
« éloigné, par la loi naturelle de l'existence humaine.

. . . .

. . . .

« On courait au bout du monde, et l'on osait à
« peine, dans le nord de la France, hasarder un

« voyage d'un monastère à un autre, tant la route de
« quelques lieues paraissait longue et périlleuse !

. . . .

. . . .

« Des gentilshommes s'embusquaient sur les che-
« mins et dévalisaient les passants, tandis que d'au-
« tres gentilshommes devenaient, en Espagne, en
« Grèce, en Dalmatie, seigneurs des immortelles cités
« dont ils ignoraient l'histoire. Cours d'amour, où
« l'on raisonnait d'après toutes les règles du sco-
« lisme, et dont les chanoines étaient membres;
« troubadours et ménestrels vaguant de châteaux en
« châteaux, déchirant les hommes dans des satires,
« louant les dames dans des ballades; bourgeois di-
« visés en corps de métiers, célébrant des solennités
« patronales, où les saints du paradis étaient mêlés
« aux divinités de la Fable; représentations théâtrales;
« fêtes des fous ou des cornards, messes sacriléges;
« soupes grasses mangées sur l'autel; l'*Ite Missa* ré-
« pondu par trois braiements d'âne; barons et che-
« valiers s'engageant dans les repas mystérieux à
« porter la guerre dans un pays, faisant vœu sur un
« paon ou sur un héron d'accomplir des faits d'armes
« pour leurs mies; Juifs massacrés et se massacrant
« entre eux, conspirant avec le lépreux pour empoi-
« sonner les puits et les fontaines; tribunaux de toutes
« les sortes, condamnant, en vertu de toutes les es-
« pèces de lois, à toutes les sortes de supplices, des

« accusés de toutes les catégories, depuis l'hérésiarque
« écorché et brûlé vif, jusqu'aux adultères attachés
« nus l'un à l'autre, et promenés au milieu du peuple;
« le juge prévaricateur substituant à l'homicide riche
« condamné, un prisonnier innocent; des hommes de
« loi commençant cette magistrature qui rappela, au
« milieu d'un peuple léger et frivole, la gravité du
« sénat romain : pour dernière confusion, pour der-
« nier contraste, la vieille société, civilisée à la ma-
« nière des anciens, se perpétuant dans les abbayes;
« les étudiants des universités faisant renaître les dis-
« putes philosophiques de la Grèce; le tumulte des
« écoles d'Athènes et d'Alexandrie se mêlant au bruit
« des tournois, des carrousels et des pas d'armes. »
(Chateaubriand, *Analyse raisonnée de l'histoire de France.* Édition Didot : pages 123 à 148 *passim.*)

Cette citation est bien longue, mais nous tenions à laisser parler seul l'illustre auteur du *Génie du christianisme.* Tracé de notre main, ce tableau de l'ignorance, de la superstition, de la dépravation morale de l'Europe occidentale dans les derniers siècles du moyen âge, eût peut-être paru chargé à plaisir des couleurs les plus sombres. Dans notre longue citation, nous avons dû exclure plusieurs passages qui nous ont paru trop obscènes.

M. de Chateaubriand ne parle, il est vrai, que de la France, et un peu de l'Angleterre; mais où donc ont brillé à cette époque les réjouissantes lumières qu'on

voudrait pouvoir opposer à ces ténèbres? Sans doute, et nous l'avons signalé avec bonheur, il y avait aussi dans ce chaos quelques brillantes individualités dont l'histoire nous a légué les noms; mais l'exception n'est pas la règle, et nous tenions à montrer que l'Europe d'alors présente un contraste bien marqué avec notre Russie, réputée barbare, qui vit arracher de son sol, dévasté par les hordes mongoles, les germes du progrès pour la science qu'y avaient déposés les âges précédents. Mais ce contraste, dans l'ensemble du développement, est à l'avantage de la dernière, car jamais débauche n'a souillé un monastère ou un cloître russe; jamais un prince, un boyard ou un citoyen respecté ne s'est ravalé à un inceste ou à un brigandage. Malgré l'oppression, les mœurs étaient pures, la foi chrétienne, profonde, et la piété, générale. C'est par les progrès de la science profane que se distinguait l'Europe au préjudice de la foi et de la moralité; c'est par la consolidation de la foi et de la morale que se distinguait la Russie au préjudice des progrès dans la science profane. Il reste à décider qui des deux était dans la véritable voie de progrès; laquelle de ces voies promettait un avenir plus heureux et plus solide.

CHAPITRE XI

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA PÉRIODE DES TSARS

(1462 — 1689)

Préliminaires de l'émancipation. — Avénement et règne de Jean III. — La primauté commerciale passe de Novgorod à Moscou. — Révolte et soumission de Novgorod. — Jean III secoue définitivement le joug des Tartares. — Destruction de Saraï. — La Russie s'agrandit. — Jean III prend le titre de grand-prince de toutes les Russies. — Vassilii le Brave succède à son père, Jean III. — Avénement de Jean IV, fils de Vassilii; régence de la princesse Hélène. — Jean IV législateur et conquérant. — Conquêtes de Kazan et d'Astrakhan. — Division forcée des chevaliers livoniens. — Répression sanglante de la rébellion de Novgorod. — Conquête de la Sibérie. — Caractère de Jean IV, devenu le Terrible. — Théodore, fils de Jean IV, mis sous tutelle. — Irène, sa femme, et Boris Godounoff, son beau-frère. — Conquêtes en Finlande. — Soumission de la Géorgie et du Caucase. — Assassinat de Dmitrii, fils de Jean IV. — Mort de Théodore; la dynastie de Rurick s'éteint sur le trône. — Boris Godounoff est proclamé tsar de toutes les Russies. — Habileté et sagesse de ce souverain. — Première apparition d'un prétendant, le faux Dmitrii. — Il envahit le territoire russe. — Mort de Boris et de son fils Théodore. — Le faux Dmitrii entre à Moscou. — Son mariage avec Marie Mnyszek. — Sa mort. — Élection du prince Vassilii Chouïsky comme tsar. — La Russie envahie par les étrangers. — Un nouveau prétendant, le brigand de Touchino. — D'autres prétendants. — Vassilii Chouïsky détrôné. — Interrègne. — Sigismond III, roi de Pologne, impose aux Moscovites son fils Wladislas comme tsar. — Pillage de Moscou par les Polonais. — Anarchie. — Novgorod propose le trône des tsars à Philippe de Suède. — Zaroutsky ravage le Midi. — Réaction nationale : Kosma, Minime et le prince Dmitrii Pojarskoï. — Influence du clergé. — Délivrance de Moscou et de la Russie. — Assemblée générale des députés de tous les pays. — Élection de

Michel Romanoff. — Son règne réparateur. — Le tsar Alexéi Mikhaïlovitch. — Sa sagesse, son habileté. — Il recule les frontières du pays. — Ses guerres avec les Polonais et les Suédois. — Son œuvre comme législateur. — Succession du tsar Alexéi; son fils Théodore, caractéristique de sa personne et de son gouvernement. — Sa mort. — Pierre Ier élu par le clergé, les boyards et le peuple. — Première révolte des Strieltzys. — Jean et Pierre sont couronnés ensemble, comme tsars de toutes les Russies, et mis sous la régence de leur sœur, la princesse Sophie. — Seconde révolte des Strieltzys. — Caractère personnel et administration de la princesse Sophie. — Conclusion.

Les princes de Moscou suivant attentivement, comme nous l'avons dit, tout ce qui se faisait à la horde, ne laissaient échapper aucune circonstance favorable pour s'agrandir et se fortifier. Malgré les désastres ultérieurs, la victoire remportée par Dmitrii Donskoï sur Mamaï, à la fin du XIVe siècle, et l'accroissement rapide et sensible de la principauté de Moscou, résultat du savoir-faire de Jean Kalita et de son père, Daniel, avaient donné aux souverains de Moscou une prépondérance marquée sur les autres princes russes et un pouvoir suzerain de véritables grands-princes. L'ordre de succession au trône de Moscou fut régulier depuis Kalita; le fils aîné succédait à son père, et les cadets restaient sujets du frère. Cette hérédité en ligne directe, qui s'établit contrairement à l'ancien mode de transmission du pouvoir, contribua puissamment à l'agrandissement de l'influence de Moscou, au désavantage des autres principautés, qui continuaient à rester soumises à l'ordre de succession par ancienneté de naissance. Les

républiques de Novgorod et de Pskoff conservaient seules leur indépendance politique presque absolue, guerroyaient contre les Allemands et les Lithuaniens, et concluaient des traités, comme elles l'entendaient et sans le consentement du grand-prince.

Le fils et le petit-fils de Dmitrii, les princes Vassilii Dmitrievitch et Vassilii l'Aveugle, eurent à soutenir contre les Tartares, les Lithuaniens et différents princes apanagés, des guerres qui se continuèrent avec plus ou moins de succès jusqu'au dernier quart du xv[e] siècle.

A cette époque, la grande horde de Kaptchiak, dont la capitale était Saraï, superbe et grande ville fondée par Batyï, commença à se désorganiser; de puissants princes tartares s'en détachèrent et formèrent d'autres hordes à peu près indépendantes de Saraï. La horde de Kazan et celle de Crimée étaient presque aussi puissantes que celle de Saraï; des guerres intestines entre ces hordes s'ensuivirent, accompagnées de massacre de khans, de révolutions de sérail et de toutes ces perturbations, signes manifestes d'une décadence rapide.

C'est en ces circonstances que le trône de la Grande-Principauté de Moscou fut occupé, en 1462, par un souverain sage et habile, Jean III, fils de Vassilii l'Aveugle. Il était à la fleur de l'âge, doué d'un esprit pénétrant et d'un grand caractère. Pour consolider ses relations extérieures, il épousa la fille de Thomas



Paléologue, despote de Morée. Il parvint enfin à annexer à sa principauté la république de Novgorod, après avoir, pendant les quarante-trois années de son règne, travaillé sans relâche à détruire son influence et sa puissance; il transporta à Moscou la suprématie commerciale que Novgorod avait jusqu'alors conservée. Pour accomplir son projet, il sut tirer parti d'une émeute qui éclata à Novgorod, en 1471, à l'instigation de la fameuse Marthe la Bourguemestrine (Marfa Possadnitza). Cette femme voulait donner un autre suzerain à Novgorod, et remplacer le grand-prince de Moscou par le roi de Pologne qui, se trouvant très-éloigné de la république et séparé d'elle par des territoires dont il n'était pas le maître, n'aurait été qu'un suzerain nominal, laissant la république jouir d'une parfaite autonomie.

Après avoir soumis Novgorod, Jean III secoua complétement le joug tartare, détruisit la horde de Saraï et sa superbe capitale, qui fut rasée par les Tartares de Crimée[1]. Il subjugua la horde de Kazan

1. Cette destruction fut tellement complète, que les restes de cette cité furent bientôt ensevelis sous les sables des steppes, et que le souvenir de la place qu'occupait cette capitale des conquérants se perdit, même parmi les populations environnantes. Ce n'est qu'en 1840 qu'un topographe, faisant la levée des steppes, fut frappé par la régularité des ondulations de la localité. Il fit creuser la terre sur le bord d'une petite élévation, et quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'à un mètre de profondeur il trouva un mur en granit. D'après le rapport de ce topographe, le colonel d'état-major Teterevnikoff, qui était chef de ces travaux géodé-

et la prit sous sa suzeraineté, reconquit sur les Lithuaniens et les Polonais plusieurs anciennes provinces russes, en un mot, plaça la Russie sur le pied d'un État puissant et respectable. Il ne négligea pas non plus d'entrer en relations diplomatiques avec tous ses voisins européens et, soit par droit de conquête, soit par habileté diplomatique, il prit le titre de grand-prince *de toutes les Russies* que les tzars portent encore de nos jours.

Le fils de Jean III, le prince Vassilii, surnommé le Brave, régna vingt-huit années, pendant lesquelles il fut presque continuellement occupé de guerres, tantôt avec les Lithuaniens, auxquels il reprit Smolensk, tantôt avec les Allemands, mais le plus souvent avec les Tartares de Kazan qui, ne pouvant s'habituer

siques, se rendit sur l'emplacement, et fit creuser dans tous les angles. Par ce moyen, il parvint à déterminer sur le terrain la direction de toutes les innombrables rues de Saraï, la position du palais du khan avec son sérail, le quartier des Russes, avec des ruines d'église orthodoxe au milieu, un énorme aqueduc de 4 kilomètres, qui conduisait l'eau dans le palais et dans toutes les parties de la ville, et il finit par faire le plan détaillé de Saraï, telle qu'elle existait à l'époque de sa ruine. Les fouilles continuent, et beaucoup d'objets rares ont été trouvés. Il y a trois choses à noter dans cette découverte : 1° la facilité avec laquelle les traces d'une ville si considérable furent complétement et si longtemps perdues ; 2° la quantité de pierres de granit qu'on employa dans les constructions, tandis qu'on ne voit point de traces de granit à une distance de 6 ou 700 kilomètres ; 3° l'aqueduc qui fournissait l'eau pour toute cette ville, sise au milieu d'un steppe sans eau, partait d'un lac assez grand, il est vrai, mais dont l'eau n'est pas potable actuellement, car c'est un lac complétement salé.



à la suzeraineté de Moscou, se soulevaient fréquemment contre les agents de la métropole, mais pour se voir chaque fois réduits à l'obéissance. L'acte le plus marquant de ce règne fut l'annexion à la Grande-Principauté de la république de Pskoff, annexion qui fut faite dans des circonstances à peu près identiques à celles qui avaient amené, sous Jean III, la soumission de Novgorod-la-Grande.

A la mort de Vassili le Brave, en 1534, le trône de Moscou fut occupé par son fils, Jean IV, surnommé le *Terrible*. Ce nouveau prince n'avait que quatre ans quand son père mourut, et le gouvernement fut confié à la chambre des boyards, sous la tutelle de sa mère, la princesse Hélène, de la famille des princes polonais Glinsky. Mais, en 1547, le jeune prince prit lui-même les rênes du gouvernement et commença un règne qui, en y comprenant sa minorité, dura cinquante ans, et fut l'un des plus remarquables de l'histoire de Russie. En 1550, ayant obtenu la bénédiction du métropolitain, il convoqua une assemblée de ses États et promulgua un nouveau code de lois. En 1553, il fit la conquête de Kazan et incorpora à la Russie toutes les provinces de cette horde. En 1554, il s'empara d'Astrakhan, dont il fit une province russe. Après avoir battu les Suédois en Finlande, il conclut avec eux, en 1557, une paix de quarante ans. En 1561, il envoya une armée de Tartares ravager la Livonie et l'Estonie, et en 1569,



il obligea les chevaliers livoniens à se diviser en cinq États sous différentes dominations. Enfin, en 1570, ayant appris que les citoyens de Novgorod conspiraient pour secouer son autorité, il vint dans cette ville, accompagné de forces imposantes et y établit un tribunal suprême, qui jugea sommairement et fit exécuter plusieurs dizaines de milliers d'habitants; la malheureuse république ne put jamais plus se relever d'une si rude atteinte.

Ce fut vers la fin du règne de ce prince, qui prit le titre de tsar, que, d'après les conseils de *Strogonoff*, riche marchand de Perme, la Sibérie fut conquise par un Cozaque du Don, *Iermack Timoféevitch*. Cependant, malgré le titre de tsar de Sibérie que Jean avait pris, les peuplades sibériennes ne crurent pas d'abord avoir été annexées aux domaines de la Russie; car Iermack mourut avant d'avoir achevé sa conquête, et il n'avait, d'ailleurs, pas assez de troupes pour garder et maintenir sous son obéissance un aussi vaste pays.

Les vingt-deux dernières années du règne de ce premier tsar furent marquées par une tyrannie et par des folies sanguinaires inouïes, qui ne justifient que trop le sombre surnom de terrible, que son époque lui a donné, et que l'histoire a indélébilement attaché à son nom. Cette métamorphose mérite une mention toute spéciale. Quand ce prince prit les rênes du gouvernement, sa conduite était empreinte,



en toute choses, de piété, du désir du bien public et d'une remarquable profondeur de vues. Les guerres qu'il faisait étaient glorieuses, les mesures qu'il prenait paternelles et sages; mais il perdit son épouse Anastasie, princesse douce et sensée, qui tempérait par sa bonté et par sa douce influence le caractère passionné et fougueux du tsar. Accablé par la douleur de la perte de cette princesse, il prêta l'oreille aux suggestions de vils calomniateurs qui surent lui inspirer des soupçons et de la défiance contre deux de ses plus précieux conseillers : son confesseur, le prêtre Sylvestre, et son boyard intime, Adacheff. Jusqu'alors ces deux hommes respectables avaient, de concert avec la princesse Anastasie, exercé sur lui la plus heureuse influence. Entre autres un certain Vassian, moine astucieux et méchant, s'efforça de lui persuader qu'il se couvrait d'ignominie en abandonnant à ses favoris la moindre parcelle de son autorité. D'autres hommes plus pervers encore ne craignirent pas de lui insinuer que Sylvestre et Adacheff avaient empoisonné la tsarine. Jean, n'écoutant que sa douleur, et se laissant aveugler par ces perfides conseils, fit juger ses deux plus fidèles serviteurs et les exila. Dès lors, livré à lui-même et à ses violentes passions, il devint un de ces types de tyrannie dont l'histoire conserve, pour l'instruction de la postérité, l'effrayante physionomie.

Après la mort de Jean IV le Terrible (1584).

commence une suite de péripéties les plus mystérieuses que présentent les annales russes. Le tsar avait nommé par testament son fils Théodore héritier du trône; mais ne le supposant point assez capable pour gouverner habilement ses vastes États, il ordonna la formation d'un conseil législatif et administratif, composé de trois boyards, et chargé de diriger les actes du nouveau tsar. Théodore avait pour épouse une princesse Irène Godounoff, femme d'une rare beauté et de beaucoup d'esprit, mais qui, étant stérile, craignait de se voir répudiée. Pour détourner d'elle un pareil malheur, elle travailla à mettre dans les bonnes grâces de son époux son propre frère, Boris Godounoff, jeune homme remarquable par son instruction et son habileté. A l'aide de sa sœur, Boris s'empara complétement de l'esprit de son souverain, et bientôt, annulant le testament du tsar Jean, il congédia le comité de tutelle et gouverna l'État au nom de Théodore. Malgré la difficulté de sa position, entouré qu'il était d'intrigues et de complots, cet homme supérieur sut, n'étant encore que favori du tsar, soumettre définitivement la Sibérie, faire la conquête du gouvernement actuel de Saint-Pétersbourg jusqu'à la forteresse de Keksholm, au nord du lac Ladoga, et obtenir la suzeraineté sur la Géorgie et sur tous les montagnards du Caucase. Godounoff consolida habilement les relations de paix et d'amitié de la Russie avec tous ses voisins; il eut l'adresse



..respondance directe avec les rois et de
.. estime. En outre, il sut se plier aux
.. un gouvernement consultatif, composé de
.. boyards, entre lesquels il n'occupait que
.. septième place. Enfin, voulant rendre l'Église
.. indépendante de l'influence du patriarche de
..nstantinople, il institua le patriarcat russe, en
accordant aux patriarches nationaux le droit de *veto*
dans la promulgation des lois, et introduisit la formule qui précédait toutes les lois ou ordonnances : « Le tsar a proposé, les boyards ont décidé, et le patriarche a béni. »

Monté au faîte des grandeurs, appuyé par l'armée, par le peuple et par un grand parti de boyards, Boris avait très-probablement jeté les yeux sur la succession de Théodore ; mais il voyait un obstacle dans le frère unique du tsar, le prince Dmitrii, issu d'un septième mariage de Jean, mariage contracté au mépris des canons de l'Église grecque, qui ne reconnaît pas d'union légitime après le troisième veuvage. La légitimité de Dmitrii était donc douteuse et très-contestable, quoiqu'il eût, par le sang, plus de droits que tout autre à l'héritage du terrible tsar. Boris l'avait relégué, avec sa mère et ses trois oncles maternels, à Ouglitch, petite ville assignée pour apanage à Dmitrii par le testament de Jean. Le 15 mai 1591, le jeune tsarévitch, qui n'avait alors que dix ans, y fut assassiné. Les documents histori-



ques de l'époque ne fournissent pas de preuves certaines que ce meurtre ait été exécuté par les ordres de Boris. L'impartialité que commande l'histoire nous fait un devoir de ne point flétrir, à travers les âges, la mémoire d'un homme de génie, en le chargeant d'un crime qui lui a surtout été imputé parce qu'il lui a profité. Ce qui paraît certain, toutefois, c'est que le petit prince perdit la vie de la main des partisans de Boris, qui furent tous massacrés par les habitants d'Ouglitch, immédiatement après la perpétration du crime.

Pendant que Boris travaillait à se frayer le chemin du trône, sa sœur, la tsarine Irène, accoucha d'une fille, qui mourut un an après sa naissance. Les ennemis de Boris propagèrent la nouvelle que la tsarine avait mis au monde un fils auquel Boris avait substitué une fille, et ce bruit absurde fut cause que plus tard il y eut un faux prétendant à la couronne de Russie.

Le tsar Théodore, qui avait toujours été d'une santé très-délicate, mourut en 1598, à l'âge de quarante-un ans; et lorsqu'à son lit de mort, le patriarche et les boyards lui demandèrent de désigner son successeur, il répondit d'une voix défaillante : « Dieu, « notre créateur, est votre maître, ainsi que celui de « mes États; tout se fera d'après sa volonté. » Avec ce prince s'éteignit la dynastie de Rurick, qui avait régné pendant sept cent trente-six ans.

La veuve du tsar Théodore se retira immédiatement dans un couvent de femmes à Moscou, et y prit le voile; son frère Boris l'y suivit, mais de là il continuait à gouverner l'État sous le nom de sa sœur. Boris convoqua une grande assemblée nationale; mais, comme les députés des provinces ne pouvaient arriver que fort lentement, ce ne fut que six semaines après la mort du tsar que l'assemblée fut complète. Les députés prirent séance dans le palais du patriarche, et tous, à l'exception des princes Chouïsky, choisirent Boris comme tsar de Russie.

Godounoff, qui tenait à faire croire qu'il n'avait jamais agi dans des vues ambitieuses, refusa l'honneur que lui faisait l'assemblée des États. Une seconde réunion eut lieu, qui confirma toutes les décisions de la première, et se porta en masse, le patriarche en tête, au couvent où la tsarine veuve s'était retirée. On supplia la noble recluse d'agir auprès de son frère Boris, pour lui faire accepter la couronne; elle déclina d'abord cette mission, sous prétexte qu'elle ne devait plus, ayant pris le voile, se mêler des affaires du monde. Mais enfin, pressée par l'assemblée, et autorisée par le patriarche, elle consentit à faire quelques démarches auprès de son frère. Celui-ci, après d'opiniâtres refus, céda enfin, dès qu'il fut bien constaté qu'il était élu par le vœu de la nation. Le peuple de Moscou, ivre d'enthousiasme et de joie, le conduisit en triomphe au palais des tsars. C'est ainsi

que, pour la première fois, le trône des tsars de toutes les Russies était donné par l'élection à un simple citoyen, sans qu'on eût égard à sa naissance qui était assez obscure, car il descendait d'un simple mourza tartare.

Les sept années du règne de Boris Godounoff furent signalées par d'épouvantables calamités publiques; la famine et l'épidémie firent des ravages extraordinaires. Le tsar fut admirable de dévouement et captiva, à force de sacrifices, le cœur de son peuple. Pour venir en aide aux nécessiteux, il vida tous ses coffres et ceux de l'État, et n'oublia pas, en portant remède aux maux de l'intérieur, de travailler à la consolidation des relations politiques de la Russie au dehors. Jamais il n'y eut autant d'ambassades reçues et envoyées que pendant le règne de Godounoff. Tandis que cet homme supérieur mettait tous ses soins à préparer à la Russie un avenir de prospérité durable, s'ourdissait, au fond de la Volhynie, une trame mystérieuse, qui devait replonger ce malheureux pays dans toutes les angoisses et toutes les misères de l'anarchie.

Un jeune homme, Russe de naissance, était entré comme écuyer au service d'un magnat polonais, le prince Adam Vichnevetzky, qui s'attacha à ce serviteur, dont toute la conduite était empreinte de tant de réserve et de mystère, que la curiosité de son maître fut vivement piquée. Le jeune écuyer fut atteint



d'une maladie grave, et, feignant d'être à la dernière extrémité, il remit à son confesseur, prêtre catholique romain, un pli, en le priant de ne l'ouvrir qu'après sa mort. Le confesseur n'eut rien de plus pressé que de remettre ce dépôt au seigneur, qui en prit connaissance. Vichnevetsky y trouva un récit détaillé de la mort de Jean IV, de l'envoi à Ouglitch du petit prince Dmitrii, de son prétendu assassinat et de la manière miraculeuse dont il avait été sauvé par quelques boyards dévoués et par le *diack* (chancelier) Chtchelkaloff, qui l'avaient fait échapper et lui avaient substitué le fils d'un prêtre. Ce document apocryphe racontait ensuite comment le jeune prince avait été amené en Lithuanie, et se terminait par l'affirmation que l'écuyer du prince Vichnevetzky n'était rien moins que le prince Dmitrii, unique et légitime héritier du trône de Russie.

Les soins les plus assidus furent prodigués au jeune malade, qui guérit bientôt, et dont on voulut faire ou compléter l'éducation. A cet effet, on le confia à des Jésuites qui lui enseignèrent le latin, l'histoire, la philosophie et les sciences politiques. Les remarquables capacités du jeune homme et les soins assidus des pères de la Société de Jésus, qui préparaient en lui un instrument de leur propagande, lui firent faire les progrès les plus rapides. Pendant ce temps, le prince Vichnevetzky, témoignant à son hôte tous les égards dus à l'héritier d'un grand trône,

le produisait partout, et notamment chez son beau-père, le voïevode de Sandomir, Mniszek, dont la fille, la belle Marina, sut toucher le cœur du jeune prétendant. Dmitrii la demanda en mariage pour le cas où il aurait, par la volonté de Dieu, le bonheur de recouvrer sa couronne légitime. Flattée de ces brillantes espérances, Marina, spirituelle, rusée et intrigante, remua ciel et terre en faveur de son fiancé et parvint (1603) à le présenter au roi de Pologne, Sigismond III, pendant la diète de Cracovie. Le prétendu tsarévitch, introduit dans la grand'salle, prononça, en présence du roi et des seigneurs assemblés, un fort beau discours, dans lequel il promit à la Pologne la restitution des provinces de Smolensk et de l'Ukraine septentrionale, si elle voulait l'aider à reconquérir sa puissance héréditaire; il termina sa harangue en prenant, pour lui et le peuple russe, l'engagement d'embrasser la religion catholique romaine, qu'il regardait, disait-il, comme la seule véritable. Ce discours enleva les cœurs de l'assemblée polonaise, et gagna d'emblée au prétendant une masse considérable de partisans.

Boris, informé de tout ce qui se passait, n'attacha pas d'abord une grande importance aux intrigues d'un inconnu; mais enfin, les progrès que celui-ci faisait en Pologne commencèrent à l'inquiéter, et il expédia, comme ambassadeur en ce pays, un certain Smirnoff-Otrepieff qui, dans l'opinion des Moscovites,

était l'oncle propre du faux Dmitrii. On était, en effet, généralement persuadé en Russie que le prétendant n'était autre qu'un moine fugitif, Grégoire Otrepieff, qui avait une certaine ressemblance de figure avec le défunt petit prince Dmitrii. Cette ressemblance fortuite avait fait naître des idées ambitieuses dans le cœur du jeune moine, qui, avant de quitter son couvent, s'était déjà vanté d'être le prince Dmitrii, et prédestiné à monter un jour sur le trône de Russie. Ces propos avaient été rapportés à Boris, qui avait ordonné la translation du moine indiscret dans un couvent reculé. Avant que l'ordre de Boris reçût son exécution, Otrepieff avait pris la fuite et il était arrivé en Lithuanie. Le tsar espérait que l'oncle prouverait, dans une confrontation, l'identité du prétendant avec son neveu Grégoire, moine transfuge; mais cet envoyé ne fut pas reçu, et Boris fut obligé de choisir un autre ambassadeur qui n'eut pas plus de succès. Cependant, la puissance du prétendant augmentait : les Cosaques du Don lui envoyèrent une députation, avec des promesses de services et de fidélité; une masse de Polonais, de transfuges russes et de vagabonds, composait son armée. Enfin, le 15 août 1604, il se mit en marche à la tête de forces déjà respectables. A mesure que cette armée pénétrait dans l'intérieur de l'empire, elle grossissait chaque jour; toutes les villes et les provinces qu'elle traversait se soumettaient à celui qui se disait leur prince



...vec tous les honneurs dus
...lui reconnaissait, et, ce qui
...ore, on lui fournissait des
...Moscovites eux-mêmes com-
...s dans leur fidélité à Boris
...se laissèrent aller à croire,
...du prétendant. Celui-ci, qui
...des murs de la métropole.
...lui restituer immédiatement
...ut répondre à cette humiliante
...frappé d'apoplexie le 16 avril
...uccesseur son fils Théodore, âgé
...mme intelligent et aimable, qui
...la tutelle de sa mère. Il ne régna
...population de Moscou, violant
...lité, emprisonna le jeune tsar et
...ordre du prétendant, l'un et l'autre
...10 juin 1605.

...s (20 juin), le nouveau tsar fit son
...e à Moscou ; personne ne douta plus
...car la mère du prince Dmitrii elle-
...Theodorovna, veuve de Jean IV, le
...iquement pour son fils miraculeusement
...meurtriers d'Ouglitch.

...de s'occuper à consolider une position
...re, par des actes qui pussent lui mériter
la confiance du peuple, le tsar, ivre d'un
si facilement obtenu, s'adonna aux plus

grossiers plaisirs ; et, chose plus nuisible encore à sa popularité, il ne craignit pas de montrer une prédilection très-marquée pour la religion catholique romaine. Marina Mniszek, sa fiancée, vint le réjoindre à Moscou et lui rappeler sa promesse; elle y fut reçue avec une pompe sans exemple, et leur mariage fut célébré le 8 mai 1606, un jeudi, à l'heure des vêpres. Ce n'est pas sans intention que nous indiquons d'une manière si précise la date et l'heure que Dmitrii avait choisies pour l'accomplissement de cette cérémonie; ces circonstances, dont le détail peut paraître puéril, eurent pour les deux époux les plus tragiques conséquences. D'après le rite grec, un mariage ne peut être célébré ni la veille de jours maigres, ni la veille de jours fériés par l'Église ; or, Dmitrii avait choisi précisément la veille de la fête de Saint-Nicolas, patron qui est en grande vénération en Russie ; c'était veille du vendredi, jour maigre, et l'heure même des vêpres de la veille d'une fête pieusement sanctifiée. Pour comble de maladresse, la noce fut suivie de danses. Toutes ces marques d'impiété suffirent pour soulever le peuple ; et le 17 mai, neuf jours après son mariage, Dmitrii et tous ses favoris furent tués ; sa suite et sa garde polonaise furent aussi massacrées, et sa femme prit la fuite.

Un tumulte général suivit cette manifestation de la vengeance populaire. Au lieu de procéder avec ordre et de convoquer une assemblée générale pour l'élec-

tion d'un tsar, les boyards moscovites, ne voulant pas donner à l'anarchie le temps de se développer, élurent, le 19 mai, le prince Vassilii Chouïsky. Mais ce choix, que n'avait point sanctionné le suffrage national, n'engagea pas les villes et les provinces, qui, n'ayant point participé à l'élection du tsar, ne se crurent pas tenues de garder fidélité à l'élu des boyards de Moscou.

Cette susceptibilité défiante des provinces devint la cause de révolutions, de désordres et de guerres, qui ne durèrent pas moins de sept ans. Moscou, avec ses environs, et toute la partie occidentale de la Russie, furent pillées par les Polonais, qui commirent d'affreux massacres, tandis que les Suédois, les Tartares de Crimée et des bandes armées de brigands, ravageaient le reste du pays.

A peine eut-on appris la mort de Dmitrii, qu'un nouveau prétendant se leva, se présentant aussi sous le nom de Dmitrii. Quel que fût son véritable nom, il fut appelé le brigand de Touchino, du nom d'un village des environs de Moscou où il avait établi son camp. Il forma bientôt une armée de vagabonds et fut reconnu par plusieurs villes et provinces, même par la femme du premier Dmitrii, Marina Mniszek, qui vint vivre avec lui, et en eut un enfant. Pendant quatre ans, le bandit de Touchino dévasta une partie des États qu'il prétendait gouverner à titre légitime, et il fut enfin tué par un Tartare, son lieutenant. Les

faux Dmitriis surgissaient de tous côtés; deux d'entre eux se présentèrent du vivant même du brigand de Touchino, mais il s'en empara et les mit à mort.

Indépendamment de ces pseudo-tsars, on réchauffa la vieille histoire de la fille subtituée par Boris Godounoff au fils du tsar Théodore; ce fils n'était point mort, disait-on, il vivait, il allait venir réclamer sa couronne.

Si malheureusement les concurrents étaient nombreux, leurs prétentions les conduisaient inévitablement à la potence. Pendant ce temps, le peuple de Moscou, mécontent de Vassilii Chouïski, le contraignait à se retirer dans un couvent de cette capitale.

L'occasion s'offrait trop belle aux ennemis de la Russie pour qu'ils négligeassent d'en profiter, quand ils voyaient les forces vives de ce grand pays s'épuiser en compétitions anarchiques et sanglantes. Sigismond III, roi de Pologne, dont les troupes occupaient une partie du territoire russe, exigea des Moscovites qu'ils acceptassent pour tsar son fils Vladislas. Les Moscovites y consentirent et envoyèrent des députés. chargés de rédiger les conditions de l'élévation du jeune prince au trône. Ces députés furent retenus prisonniers au camp du roi, et, plus tard, envoyés comme tels à Varsovie. Sur ces entrefaites, un traitre russe, nommé *Soltikoff*, membre de la régence, ouvrit les portes de Moscou aux Polonais, qui s'en emparèrent sans coup férir, pillèrent les trésors de la cou-



ronne, des églises, des boyards, ce que possédaient les particuliers, brûlèrent presque tous les faubourgs, et étendirent leurs déprédations sur la contrée environnante. D'un autre côté, les Novgorodiens négociaient avec Charles IX, de Suède, pour lui demander comme tsar de Russie son fils Philippe, frère de Gustave-Adolphe. Le roi de Suède avait devancé cette proposition et envahi les provinces russes, voisines de son royaume. D'un autre côté, les Cosaques, ayant à leur tête le polonais Zaroutsky, troisième époux de Marina Mniszek, dévastaient toute la partie méridionale de la Russie.

Le pays tout entier souffrait les horreurs de l'anarchie, du pillage, de la dévastation ; le sang coulait à flots, et jamais, même aux plus mauvais jours de la domination mongole, la Russie n'avait été en proie à de si effroyables désordres, à une désorganisation si complète. Le Tartare, il est vrai, pillait, massacrait, mais, du moins, il laissait toujours debout les autorités locales ; l'invasion polonaise désorganisait tout. La domination tartare était une maladie chronique, qui laissait cependant au malade la possibilité de se mouvoir et de vaquer à ses affaires, tandis que l'invasion polonaise et suédoise, semblable à une maladie inflammatoire, le privait de toutes ses forces et ravageait profondément l'organisme du corps social.

« Une force invincible restait toutefois à ce pays « malheureux : son impérissable attachement à sa re-

« ligion et sa nationalité. Qu'il se trouvât un homme
« de tête et de cœur, dégagé d'ambition personnelle,
« qui plantât un drapeau, non plus au nom d'un prince,
« mais au nom de la Russie et de la foi opprimées, cet
« homme allait rallier tout le peuple. Cette mission
« glorieuse échut à un citoyen obscur. Il s'appelait
« Kozma Minine, boucher à Nijni-Novgorod. Il ha-
« rangua les habitants de cette ville avec une éloquence
« grossière, mais entraînante.

« — Levons-nous en masse, jeunes et vieux, leur
« dit-il. Le temps est venu de risquer notre vie pour
« la foi. Mais ce n'est pas tout. Vendons nos maisons,
« mettons en gage nos femmes et nos enfants pour
« payer des soldats, et délivrons le pays. »

« Ainsi parlait Minine, et comme il parlait, il agis-
« sait. Il donna tout ce qu'il possédait pour soudoyer
« des gens de guerre, ne demandant rien pour lui-
« même. Le peuple, enthousiasmé par ses paroles et
« par son exemple, le prit pour chef et lui décerna le
« titre d'*élu de tout l'empire russe*. Minine n'avait ni
« les talents ni l'expérience d'un général, mais il avait
« un sens droit, un tact sûr, un désintéressement
« presque unique à cette époque. Se réservant pour
« lui-même le soin d'organiser les forces nationales,
« de maintenir l'ordre et l'union parmi les confédérés
« de toutes les provinces, il fit choix, pour conduire
« l'armée, d'un homme aussi honnête, aussi patriote
« que lui-même. Tandis que le jugement et la fermeté

« de Minine présidaient aux conseils, l'épée du prince « Démétrius Pojarski chassait les Polonais de ville en « ville, le peuple se ralliait autour de ces deux géné- « reux citoyens. Après une campagne marquée par « une suite de triomphes, Minine, loin de vouloir « conserver le pouvoir qu'il avait fait aimer et res- « pecter, déclara qu'il fallait un tsar au pays, et « conseilla de prendre *celui que Dieu donnerait et que « proclamerait la terre russe.* »

Nous empruntons à l'ouvrage de M. Mérimée, *les Faux Démétrius*, cette admirable exposition qu'il a faite du mouvement national provoqué par Minine (pages 404 et 405), et cela pour nous appuyer sur un auteur étranger, qui a su distinguer les grands mobiles du pays, la religion et le patriotisme : sentiments toujours vivaces dans les cœurs russes. Nous devons cependant ajouter que ni le dévouement de Minine, ni les talents militaires du prince Dmitrii Pojarskoï, n'eussent été couronnés d'un succès si complet, si l'Église, avec toute sa puissance morale, n'eût coopéré à cette grande œuvre de libération. En effet, les exhortations pastorales du patriarche, de tous les chefs diocésains et de tout le clergé, l'exemple d'une héroïque défense du monastère de Saint-Serge par ses moines, et la célérité avec laquelle on faisait circuler toutes les nouvelles de ce foyer de l'orthodoxie dans les provinces les plus reculées de la Russie, électrisaient le patriotisme des masses et faisaient taire les ambitions



personnelles de tous les hommes influents, en les poussant aux actes d'abnégation et de bien public.

Moscou avait été repris aux Polonais le 24 août 1612, et la Russie était délivrée de l'invasion; elle avait recouvré par elle-même son indépendance. Alors tout changea d'aspect : l'espérance se réveilla dans les cœurs, et l'abattement fit place à une douce confiance dans l'avenir. Cette nouvelle quiétude fut si grande, que les autorités moscovites n'acceptèrent pas même les secours d'un corps de troupes que le roi Jacques d'Angleterre envoya jusqu'à Arkhangel, pour coopérer à la délivrance de la Russie. Les Moscovites se contentèrent de remercier ce souverain pour son bon vouloir.

La crise terminée, le prince Pojarskoï, Kozma Minine et les boyards convoquèrent une assemblée générale de députés de tout le pays ; on y délibéra longuement sur l'état déplorable auquel la Russie avait été réduite par ses ennemis. Voyant que la plupart des villes et des provinces étaient saccagées, d'autres prises par les Polonais, et que les bandes de brigands et des Cosaques de Zaroutsky n'avaient pas encore désarmé et continuaient leurs ravages, cette assemblée appréhendait dans l'avenir les représailles du roi de Pologne et du jeune et vaillant Gustave-Adolphe, qui tous deux tiendraient à honneur de venger leurs armes humiliées. L'assemblée entrevoyait même la possibilité d'un renouvellement de prétentions de la part de Gustave-Adolphe en faveur de son frère



Philippe qui, appelé par les Novgorodiens, avait déjà quitté Stockholm pour venir occuper le trône de Russie.

Le présent et l'avenir étaient si peu rassurants, que l'assemblée, chargée de donner un chef à la nation, essuyait des refus continuels ; tant cette couronne de tsar paraissait à tous un don précaire et dangereux! Enfin, après bien des débats, le choix des boyards s'arrêta sur un jeune homme de dix-sept ans, Michel Romanoff, fils d'un boyard, Théodore Romanoff, que l'ombrageux Boris avait obligé d'entrer dans les ordres et qui y avait pris le nom de Philarète. Le père du jeune tsar était alors métropolitain de Rostoff, et au nombre des députés russes, retenus prisonniers à Varsovie. La haute estime que l'on professait pour sa famille, pour ses talents et son caractère, avait fixé le vœu des boyards, longtemps irrésolus, sur son fils, dans l'idée que Philarète dirigerait, avec sa haute sagesse, la conduite et les actes de son jeune fils, et le formerait à porter dignement ce titre doublement glorieux de tsar et d'élu de la nation. Ce ne fut qu'à grand' peine que l'on obtint du jeune homme et de sa mère, retirés tous les deux à Kostroma, l'acceptation d'un poste si élevé et si peu envié. Ils cédèrent enfin aux sollicitations d'une députation solennelle, qui leur fut envoyée de Moscou, et le 14 mars 1613, Michel Romanoff fut proclamé tsar de toutes les Russies. Un mois plus tard il fit son entrée à Moscou, aux acclamations enthousiastes d'un peuple qui lui jurait fidélité.

Le 11 juin 1613, le tsar Michel prêta, entre les mains du patriarche de Moscou et de l'assemblée des boyards, un serment particulièrement remarquable, et il l'observa religieusement pendant les trente-deux années de son règne. Il fut fervent orthodoxe, n'obéra jamais le peuple d'un surcroît d'impôts, ne donna de nouvelles lois et des ordonnances que quand elles étaient véritablement nécessaires à l'ordre; enfin, il évita toutes ces guerres que l'ambition personnelle ou le caprice font trop souvent entreprendre. Son père qui, à son retour de Pologne et à la mort du patriarche, fut élevé au patriarcat, participa puissamment au gouvernement de son fils, conformément aux prévisions de l'assemblée nationale. Au bout de six ans de règne, Michel Romanoff avait déjà rétabli l'ordre intérieur, et conclu avec la Suède et la Pologne des traités par lesquels il cédait quelques villes, à la vérité, mais qui, en revanche, lui garantissaient l'intégrité de ses frontières. Plus tard, il fut obligé de reprendre les armes et recouvra plusieurs des possessions qu'il avait perdues; mais vers la fin de son règne, il dut, à la suite de quelques revers, abandonner de nouveau à la Pologne des lambeaux de territoires. Au sortir des cruelles épreuves qu'elle avait traversées, la Russie bénissait la main bienfaisante qui la gouvernait paternellement, qui restaurait par l'économie la fortune publique, et s'appliquait en toutes choses à guérir les plaies d'un peuple qui lui avait confié ses destinées.

Il mourut le 13 juillet 1645, laissant le trône à son fils Alexei Mikhaïlovitch, âgé de seize ans.

Le nouveau tsar réunissait toutes les conditions nécessaires pour faire un grand monarque : un esprit supérieur, une éducation soignée, qu'il perfectionna pendant toute sa vie, en acquérant beaucoup de connaissances, un amour éclairé de la justice, une sévère moralité et une activité incessante. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, ce fut une certaine timidité, une certaine facilité à se décourager quand il rencontrait des obstacles. Son règne n'a point démenti les espérances de sa jeunesse, et le tsar Alexei Mikhaïlovitch peut être considéré comme un des princes dont le nom figure le plus glorieusement dans les annales de la Russie. Il avait à peine dix-huit ans, que les Polonais, sur la foi de sa renommée de sagesse et d'habileté, lui offrirent leur couronne, sans écouter l'antipathie profonde qui existait alors entre les deux peuples, et qui était la conséquence déplorable des guerres fratricides qu'ils s'étaient faites. Malgré son jeune âge, Alexis eut assez de sagesse pour ne point céder aux entraînements de l'ambition; il entrevit quels embarras il léguerait à ses successeurs en acceptant pour lui le poids de cette double couronne; refusa. Ce refus est tellement beau et patriotique, qu'à lui seul il suffit pour donner la mesure du caractère d'Alexis et immortaliser sa mémoire.

A la même époque, le royaume de l'Imérétie,



voisin de la Géorgie, sollicita l'honneur de faire partie de son empire, et y fut admis. Six ans plus tard, toute la Petite-Russie et l'Ukraine, sous le commandement de l'hetman Bagdan Khmelnitzky, se soumirent volontairement à la puissance de la Russie, et le traité de soumission fut signé le 6 janvier 1654. L'année suivante, le tsar Alexis fait une campagne glorieuse et brillante contre les Polonais; il leur reprend Smolensk, Mohilew, Kieff, Tchernigoff, Witebsk, en tout, plus de deux cents villes et bourgs avec leurs territoires. Les années 1656 et 1657 ne furent pas aussi heureuses pour les armes du tsar contre les Suédois, et malgré de brillants avantages remportés durant la première année, et qui conduisirent les Russes jusqu'aux portes de Riga, ils essuyèrent dans cette guerre de nombreuses défaites, qui n'empêchèrent pas le tsar de signer (1658), avec les Suédois, une paix fort honorable.

La gloire militaire d'Alexis pâlit devant ses mérites comme administrateur civil : en effet, il n'y a pas de partie de l'administration dont il ne se soit occupé, ou qu'il n'ait perfectionnée. C'est lui qui a posé la base et planté les jalons de toutes les innovations introduites plus tard par son fils Pierre le Grand. Il fit un code de lois, améliora l'état des finances, en établissant une nouvelle assiette de l'impôt, commença la formation d'une armée régulière et la construction d'une flotte, protégea les sciences, les arts, l'industrie et le



commerce. Il veillait à la bonne administration de la justice, admettait tout le monde à ses audiences; et il fit établir sur la place publique, pour ceux de ses sujets que leur timidité retiendrait loin de sa personne, une boîte scellée de son propre sceau, dans laquelle ils pouvaient jeter leurs suppliques, et qu'il se faisait apporter chaque jour pour en examiner le contenu. Malgré le travail incessant qui occupait tous les instants de sa journée, il recevait avec affabilité les moindres d'entre ses sujets, et prêtait l'oreille à leurs plaintes; il respectait les lois établies, et son pouvoir était la meilleure sauvegarde que les citoyens pussent invoquer pour la défense de leurs droits. Il aimait à connaître par lui-même les besoins et les vœux de son peuple; et comme le calife Haroun-al-Raschid, il se mêlait déguisé à la foule, et ne craignait pas de descendre jusque dans les tavernes à la recherche de la vérité. Malheureusement la mort vint, en 1676, enlever à son peuple ce souverain respecté et si digne d'amour : il n'avait que quarante-six ans.

Le tsar Alexis avait eu deux femmes : la première lui donna cinq fils et trois filles, entre autres les princes Théodore et Jean, et la princesse Sophie; la seconde, de la famille des Narychkine, fut la mère de Pierre le Grand. Le prince Théodore, en sa qualité de fils aîné, succéda à son père; il était âgé de dix-neuf ans. Le jeune tsar, qui était malheureusement d'une constitution maladive, se distinguait par

les brillantes qualités de son esprit et l'aimable douceur de son caractère; il connaissait parfaitement le latin, parlait l'allemand, le suédois et le français, s'occupait avec prédilection de mathématiques, et cultivait même la poésie et la musique. Dans le cours de son règne, qui dura six années, il eut à soutenir contre les Turcs une guerre terminée, en 1680, à l'avantage de la Russie, par un traité qui lui accordait trois villes avec leur territoire, et tout le pays des Cosaques jusqu'aux cataractes du Dnieper.

Le plus remarquable des actes administratifs de ce tsar fut la destruction *des registres d'ancienneté des familles nobles;* cette mesure, qui pouvait sans doute froisser bien des amours-propres, n'en fut pas moins excellente. En effet, l'usage voulait qu'un noble ne pût pas être sous les ordres d'un autre noble d'une famille classée inférieurement dans le registre nobiliaire. Il arrivait donc souvent qu'un jeune homme aurait cru forfaire à l'honneur de son sang, en servant sous les ordres d'un homme expérimenté, dont le nom de famille eût été inscrit après le sien sur ce registre. Le tsar Théodore composa une assemblée de députés de toutes les classes qui représentaient la noblesse, leur exposa, dans un discours admirablement persuasif, toutes les conséquences funestes de cet ordre de choses, *obtint un consentement unanime et spontané* des assistants, ainsi que l'assentiment du patriarche, et fit solennellement brûler tous

ces registres, en les remplaçant par des généalogies. Il est à regretter seulement qu'il n'ait pas trouvé d'autre moyen de déraciner ce préjugé, car il est évident que les registres qu'il fit brûler devaient contenir beaucoup de curieuses et utiles données historiques.

Le tsar Théodore améliora la police, établit une académie philologique et philosophique, et embellit beaucoup sa capitale. A son lit de mort, il donna une preuve frappante de la perspicacité de son esprit, en manifestant le désir d'avoir pour successeur son petit frère consanguin Pierre, au lieu de son frère Jean, qui était maladif et d'une capacité bien inférieure à celle de Pierre. Théodore mourut en 1682, à l'âge de vingt-six ans à peu près.

Les dernières volontés de Théodore, relativement à la succession au trône, fixèrent sur le jeune Pierre le choix du clergé et des boyards assemblés; mais il fallait, d'après les usages, l'assentiment du peuple pour consolider l'élection. A cet effet, il fut convoqué à une assemblée sur la place publique de Moscou. Le patriarche proposa au peuple de se prononcer entre la candidature de Jean et celle de Pierre. Des milliers de voix firent entendre le nom de celui-ci; ces voix étant appuyées par la foule, Pierre fut définitivement proclamé tsar. Cette élection mécontenta la princesse Sophie, sœur aînée du tsar, qui mit dès lors tout en œuvre pour remettre le sceptre à son frère Jean, afin



de gouverner l'État sous son nom. Dans ce but, elle fomenta une révolte parmi les Streltzys[1], qui mirent de force le prince Jean sur le trône, mais qui, ne pouvant casser l'élection populaire, y laissèrent également le jeune Pierre, à l'instar de ce qui s'était pratiqué à Byzance, et donnèrent à la princesse Sophie la tutelle de ses frères et la régence de l'empire. Les deux tsars furent couronnés ensemble en 1682. Pierre n'avait alors que dix ans.

La princesse Sophie, désirant faire passer la couronne à son frère Jean, à l'exclusion de Pierre, ne s'occupait pas du tout de l'éducation de ce jeune prince. Abandonné à la surveillance de sa mère, femme excellente, mais très-peu faite pour diriger l'éducation d'un souverain, l'enfant fut, pour ainsi dire, livré à lui-même. Non contente de négliger l'éducation de son frère Pierre, la régente favorisait de tout son pouvoir le développement des instincts vicieux du petit tsar, afin de le dépopulariser complétement; à cet effet, elle l'entourait d'étrangers qui se trouvaient au service de la Russie, pour la plupart gens sans aveu, vagabonds sans foi et sans mœurs. Aussi le jeune Pierre étudiait peu et ne s'occupait que de jeux militaires avec les officiers étrangers que la princesse mettait près de lui pour le démora-

1. Milice nombreuse dans le genre des janissaires turcs, c'est-à-dire composée de soldats héréditaires, propriétaires, industriels et même marchands.

liser. La conduite de la régente était dictée par un calcul profondément pervers ; elle espérait, une fois que le peuple saurait que le jeune tsar avait des habitudes d'irréligion et d'immoralité, que la perte de ce dernier serait imminente. En 1684, la princesse Sophie fit contracter un mariage à son frère Jean, dans l'espoir de lui susciter une descendance. En 1685, elle organisa une nouvelle émeute de Streltzys pour écarter du trône le tsar Pierre, en lui attribuant des tendances à l'hérésie et des vices précoces ; mais le jeune homme s'enfuit avec sa mère au monastère de Saint-Serge, et échappa ainsi aux dangers qui le menaçaient. Les agents de sa sœur le poursuivirent, l'atteignirent, et au lieu de continuer sur lui les violences qu'ils avaient commises en massacrant la famille Narychkine, écoutèrent la harangue du tsar, et lui livrèrent leurs chefs au nombre de trente. Pierre, malgré sa jeunesse, eut assez de fermeté pour les faire immédiatement exécuter. La princesse renouvela encore sa tentative en 1689, mais alors le tsar Pierre avait dix-sept ans ; il écrasa la révolte, s'empara de sa sœur, et l'enferma dans un cloître où il la força de prendre le voile. Quant au tsar Jean, toujours faible et maladif, il abdiqua presque de fait en faveur de son frère, et mourut en 1696, ne laissant point d'héritier mâle, mais deux filles seulement, Anne et Élisabeth. La princesse Sophie, qui joua un si grand rôle dans le commencement du règne de Pierre, avait des ma-



nières séduisantes ; elle était fort aimée du peuple et très-instruite. Pendant sa régence, elle favorisa beaucoup les sciences, les arts et l'industrie ; elle resserra les relations de la Russie avec les États voisins, et conçut le plan d'augmenter sa puissance maritime du côté du Midi, par la conquête de la Crimée. Elle fit une première tentative qui ne fut pas heureuse, et elle était sur le point de recommencer avec plus de vigueur, quand le bras de fer du jeune tsar la jeta malgré elle dans les austérités du monastère.

Ce tableau rapide des événements qui se sont succédé depuis la délivrance du joug des Mongols jusqu'au règne de Pierre le Grand, nous montre que, si l'on excepte le sanglant épisode du faux Dmitrii, Chouïsky et l'interrègne, les trois éléments de civilisation se sont constamment développés d'une manière sensible, en laissant toujours une prépondérance marquée à l'influence religieuse et morale. La chute du faux Dmitrii est une frappante preuve de cette assertion : en effet, si cet élève des jésuites avait ménagé et respecté les croyances populaires et les usages consacrés par le temps, il eût peut-être réussi à consolider son pouvoir et fût resté sur le trône, qu'il avait conquis d'une façon si hardie et dans des circonstances si mystérieuses. Mais, ayant froissé le sentiment moral de la masse, il périt misérablement, et précipita la Russie dans une suite de catastrophes qui l'ont conduite au penchant de sa ruine.

Nous devons donc étudier avec quelques détails cette période historique dans son ensemble, comme époque uniforme et de travail préparatoire de croissance [1]. Dans ce but, nous décrirons l'organisation de la société sous les rapports hiérarchique, militaire et civil, ses progrès dans la législation, l'administration, l'enseignement public, dans les sciences, la littérature, les arts, l'industrie et le commerce; et nous préparerons ainsi les moyens d'apprécier sainement la portée civilisatrice de la période suivante.

1. Nous appellerons cette période : *Période des tsars*, et nous y comprendrons également les règnes de Jean III et de Vassilii son fils; car, bien que le titre de tsar ne date que de l'époque de Jean IV, ces princes ont exercé, sous le titre ancien de grand-prince, un pouvoir tout aussi étendu que celui de leurs successeurs.

CHAPITRE XII

ORGANISATION HIÉRARCHIQUE DE LA SOCIÉTÉ RUSSE PENDANT LA PÉRIODE DES TSARS

Considérations générales sur la marche de l'organisation sociale en Russie. — Classification générale de la société pendant la période des tsars : I. *Classe des serviteurs de l'État et degrés particuliers qui la composaient.* — Les boyards. — Leur origine, leurs attributs, la Boyarskaïa Douma. — Le nombre de boyards. — Attributs spéciaux de quelques boyards. — Abolition de ce titre. — Les Okolnitchys, leurs fonctions, leurs émoluments, leur nombre. — Les Doumnyis Dvorianés, leur origine, leurs attributions. — Les Stolniks à la cour, à l'armée et dans l'administration. — Les Ryndys. — Les Gridnis. — Le nombre des Stolniks, leurs émoluments. — Les Striaptchis, leurs emplois, leur nombre, leurs émoluments. — Les Dvorianés, leur origine, leurs fonctions, leur signification, leurs émoluments et leurs obligations; leur division en deux catégories et leur nombre. — Les Jiltzys; leur origine, leurs fonctions, leur nombre et leurs émoluments. — Les Diétis Boyarskias, leur signification, leurs priviléges, leur nombre. — Signification et caractère de l'aristocratie russe : II. *Organisation de la classe libre.* — Différents degrés de la classe : — Les différentes catégories de marchands. — Les Gostys; leurs droits, leurs occupations. — La Gostinaïa Sotnia; les droits et les occupations de ses membres. — La Soukonnaïa Sotnia, les droits et les occupations de ses membres. — Les Possadskiis : leur organisation, leurs droits. — Administration intérieure de chacune des quatre catégories. — Les Odnodvortzys et les Bielomestzys. — Les paysans. — Leurs droits, leurs obligations. — Les Polovnikis et les Ognichtchanés. — La Tchernaïa Sotnia. — L'historique des droits des paysans libres. — La commune. — Le mire ou assemblée populaire, sa compétence. — Ses attributions. — III. *Organisation de la classe des serfs et des esclaves* : Distinction entre le servage et l'esclavage. — L'esclavage, son origine, ses conséquences,

son caractère. — Le servage, son origine, ses limites. — Coup d'œil général sur l'organisation sociale civile. — Le droit de posséder la terre, attribué à tous, sauf aux esclaves. — Constitution du clergé sous le rapport hiérarchique. — Ses richesses. — Son influence.

L'origine de chaque peuple, le caractère du pays qu'il doit habiter, les circonstances qui accompagnent toutes les phases de son histoire, forment la trame sur laquelle se façonne l'organisation sociale de ce peuple. Cette organisation est, pour ainsi dire, l'effet produit de la résultante de toutes les forces vives de son histoire. C'est ainsi que nous voyons chaque société se former graduellement, dans un ordre déterminé, selon les circonstances de lieux et de temps.

La société russe, depuis les âges les plus reculés, a passé par différentes transformations : de républicaine elle est devenue patriarcale sous les princes de Kieff et les princes apanagés, pour prendre plus trd une forme hiérarchique appropriée à un gouvernement monarchique. Suivre historiquement toutes les phases de ces transformations nous entraînerait dans un travail archéologique immense, dont les résultats n'offriraient peut-être pas assez d'intérêt ; par conséquent, nous nous bornerons à faire le tableau de l'organisation de la société russe, telle qu'elle était déjà à l'époque des tsars.

Cela suffira, car l'ordre hiérarchique, dont nous allons esquisser le tableau, précède immédiatement

l'ordre actuellement en vigueur : ce qui nous rendra facile l'appréciation de la dernière révolution sociale du peuple dont nous étudions les développements.

Organisation hiérarchique de la société russe pendant la période des tsars.

La société russe, pendant la période des tsars, fut partagée en trois classes différentes :

I. La classe des serviteurs de l'État,

II. La classe des marchands, des ouvriers et laboureurs libres,

III. La classe des serfs et esclaves.

I

La classe des serviteurs de l'État était partagée en huit principaux degrés :

1° Les *boyards* ou pairs ;

2° Les *okolnitchiys* ou suivants ;

3° Les *doumny dvorianés* ou conseillers ;

4° Les *stolnikis* ou employés ;

5° Les *striaptchys* ou serviteurs,

6° Les *dvorianés* ou serviteurs inféodés ;

7° Les *jiltzys* ou aspirants ;

8° Les *diety boyarsky*, enfants de boyards ou cadets.

Chacun de ces degrés était encore subdivisé en différentes qualifications.

Le titre de *boyard* est un des plus anciens qui se soient conservés pendant une longue suite de siècles. Nestor, dans ses annales du xe siècle, au temps de Vladimir Ier, fait déjà mention de boyards occupant les places les plus élevées dans l'administration civile et dans les commandements militaires.

Jusqu'à Pierre le Grand, le titre de boyard désignait l'homme distingué par ses qualités et par les services qu'il avait rendus. Il y avait des boyards au service des tsars, des princes apanagés, des patriarches et des métropolitains, même dans les républiques de Novgorod et de Pskoff.

Le principal devoir des boyards, chez les tsars et les grands-princes, consistait à former avec les okolnitchis et les doumnys dvorianés, le conseil des monarques ou la *boyarskaïa douma*. En outre on leur confiait, mais temporairement, la grande *voïevody* ou l'administration supérieure de grandes provinces, telles que Novgorod, Kieff, Kazan, Astrakhan, etc., ainsi que le commandement des armées. Quelquefois ils servaient d'ambassadeurs, ou étaient chargés, par un mandat spécial du chef de l'État, de traiter avec les ambassadeurs étrangers. Quand le monarque était absent de Moscou, trois ou quatre boyards occupaient le palais, et cela s'appelait *régir Moscou*.

Les boyards du patriarche étaient à la tête de l'ad-

ministration séculière du chef de l'église; et ceux des républiques, membres de la municipalité.

Le grand-prince Jean III honora du titre de boyard plusieurs princes apanagés; et le tsar Jean IV partagea les boyards en deux classes : les ***boyards de de la chambre*** (*Komnatnoï boyarine*) et les ***boyards intimes*** (*blijnii boyarine*); les premiers étaient membres ordinaires de la *Douma*, et les seconds n'étaient que membres extraordinaires, c'est-à-dire pour les assemblées générales.

Le nombre des boyards était très-variable; pendant le règne de Jean III il n'y avait au commencement que 5 boyards, par la suite il y en eut jusqu'à 21. Du temps de Vassilii son fils, on en comptait jusqu'à 38. Le tsar Jean IV en avait 48, son fils Théodore 25, Godounoff 26, Dmitrii 41, Chouïsky 36. Pendant l'interrègne, il y en eut jusqu'à 30; Michel Romanoff en avait 28, le tsar Alexis 33, son fils Théodore en avait 24 à son avénement; pendant la minorité de Pierre le Grand, le nombre des boyards s'éleva à 51; et il en fut fait encore 26 depuis cette époque jusqu'en 1691 : mais il est à supposer que quelques-uns des plus âgés étaient morts dans cet intervalle.

Les boyards ne recevaient pas plus de sept cents roubles d'émoluments, sans parler de gratifications pécuniaires très-rares, pour des services particuliers et signalés; mais comme tous les boyards possédaient,

indépendamment de leur traitement, de grandes fortunes personnelles, ils étaient généralement très-considérés et soutenaient l'éclat de leur rang par une tenue imposante et un luxe éblouissant. Le boyard ne sortait jamais que vêtu d'un riche costume et entouré d'une brillante escorte; aux réceptions d'ambassadeurs, les boyards étincelaient de pierreries, et leurs bonnets fourrés étaient d'une beauté extraordinaire et d'un prix exorbitant.

Outre ce titre générique de *boyard*, il y en avait qui portaient des titres additionnels d'après leurs fonctions spéciales à la cour, comme : *boyard et serviteur*, boyarine i slouga (titre supérieur qui sous-entendait : ami du monarque), *boyard grand échanson*, *boyard grand maître de la cour*[1], *boyard garde des sceaux*, *boyard garde-glaive* (*oroujeinitchy*), et *boyard grand écuyer;* quand on ajoutait à l'un de ces titres les mots *avec conséquence* (spoutème), cela voulait dire que le boyard qui en était revêtu recevait, outre le titre, les revenus des biens attachés à la charge qu'il remplissait.

Le dernier des boyards survivants fut le maréchal prince Jean Troubetzkoï, qui mourut en 1750; ce titre s'éteignit avec lui.

Les *okolnitchis* formaient le second degré de la hiérarchie nobiliaire, ou des serviteurs de l'État; leur

1. Le premier qui porta ce titre fut Michel Sabouroff, mort en 1465.

nom vient d'un mot russe qui signifie entourage, *okolo*. Ils avaient dans leurs attributions : les fonctions de membres du grand conseil ou de la Douma, d'inspecteurs des routes et du pays pendant les voyages du monarque ; les postes d'introducteurs d'ambassadeurs, de juges suprêmes dans les duels du jugement de Dieu, de grands voïevodes dans les principales provinces et de chefs de corps d'armée. Leurs émoluments variaient de 250 à 300 roubles par an, d'après le service qu'ils faisaient. Quelquefois le monarque récompensait un okolnitchi, en ajoutant à son titre la dénomination d'*intime* (*blijnii*) comme marque d'une confiance particulière ; mais cela arrivait rarement.

Les okolnitchis étaient candidats au titre de boyards, et leur nombre était aussi très-variable : il n'y en avait qu'un seul quand Jean III monta sur le trône ; pendant son règne il en créa 21, à sa mort il n'en restait que 7. Les autres étaient morts ou avaient été élevés à la dignité de boyards. La même chose eut lieu pendant le règne de son fils Vassilii, qui en créa 31, dont il ne restait qu'un seul lorsque Jean IV monta sur le trône. Le terrible tsar promut pendant son règne 71 de ses nobles à cette dignité, et cependant il n'en restait que 5 quand il mourut. Du temps de Théodore, leur nombre ne s'éleva jamais au-dessus de 12 ; Godounoff en avait 17, Dmitrii 18, Chouïsky 18 ; il n'y en eut que 13 pendant l'interrègne. Michel

Romanoff n'en avait que 12; sur 31 de ces dignitaires que créa le grand Alexeï Mikhaïlovitch, il n'en resta que 12 à sa mort. Pierre en eut 39 pendant sa minorité, il en nomma 45 jusqu'à l'année 1692; sur ce total de 84, 11 moururent, 12 furent honorés du titre de boyard; il y avait donc 61 okolnitchis en 1692. Le dernier qui fut élevé à cette dignité fut Alexis Iouchkoff, en 1711.

Les *Doumnys-Dvorianés* ou conseillers étaient choisis parmi les hommes les plus versés dans les connaissances administratives et législatives; et ils étaient de droit membres de la douma supérieure, où ils siégeaient avec les boyards et les okolnitchis. Ils remplissaient quelquefois d'autres fonctions administratives ou judiciaires; l'un d'eux fut même garde des sceaux. Leurs émoluments s'élevaient jusqu'à 250 roubles par an.

Ce degré nobiliaire fut institué par le tsar Jean IV, qui eut 8 Doumnys-Dvorianés pendant son règne; en 1616, il n'y en avait que 2; en 1647, il y en avait 7. Leur nombre augmenta successivement, et il était de 40 en 1686, et de 43 en 1689; puis il décrut, et en 1705 il n'en restait que 13. Le dernier personnage qui porta ce titre fut Nikitas Zotoff, précepteur de Pierre le Grand. Le boucher de Nidjni-Novgorod, Cozma Minine, fut élevé à cette dignité en 1613, pour avoir sauvé la patrie.

Le quatrième degré, les *Stolnicks*, n'était point

comme le précédent de récente création; il en est question dans des actes de 1398. Ce n'était primitivement qu'une dignité de cour; sa dénomination signifiait : chevalier de table[1]. C'est une dignité qui fut primitivement imitée de la cour de Constantinople, où ils s'appelaient *præpositi mensæ*. Mais plus tard ce titre donnait droit à beaucoup de fonctions civiles et militaires. A la cour et dans les grandes cérémonies, les stolnicks servaient à la table du monarque ou étaient assis à côté des ambassadeurs pour les engager à se régaler. Il y avait, pour assister aux repas intimes du souverain, des *stolnicks intimes*, qui apportaient les plats dans la salle à manger; car les serviteurs ordinaires ne devaient pas entrer dans cette chambre quand le souverain s'y trouvait. C'est un stolnick que l'on chargeait ordinairement du soin de veiller à l'entretien des ambassadeurs; c'était par les stolnicks encore que leur étaient portés les mets que le souverain, comme marque d'attention, leur envoyait de sa table; c'est enfin dans les rangs de cette noblesse qu'étaient choisis les plus beaux et les plus adroits jeunes gens pour en faire les gardes du corps d'honneur, les *Ryndys*, qui, vêtus de superbes costumes blancs et armés de haches d'argent, occupaient

1. Cette traduction du mot Stolnik n'est peut-être pas rigoureusement exacte, car le mot *stol*, qui maintenant signifie table, avait autrefois aussi le sens de trône, ce qui expliquerait la diversité des fonctions dont les stolnicks étaient chargés.

les marches du trône pendant les cérémonies de réception des ambassadeurs. C'est une des charges de cour la plus ancienne, car les Ryndys ont pour ainsi dire remplacé les *Gridnis*, qui étaient les gardes du corps des grands-princes de Kieff, depuis Vladimir I[er].

Outre ces fonctions de cour, les stolniks étaient employés dans l'armée comme sous-voïevodes militaires, chefs et juges de régiments, officiers supérieurs, capitaines de compagnies de *dvorianés* ou féodés, voïevodes du grand drapeau ou du drapeau du souverain, ou voïevodes des armes, du camp, de la réserve, des feux, ou enfin comme voïevodes porteurs d'ordres. Très-souvent ils servaient dans l'armée comme volontaires et commandaient les petits corps volants d'avant-garde. Au service civil ils étaient souvent envoyés comme voïevodes dans les provinces secondaires, occupaient les places de juges dans les tribunaux de Moscou, et les plus distingués étaient même quelquefois admis par le souverain dans la Douma ; ils accompagnaient toujours les ambassades en qualité de conseillers.

D'après cette diversité d'occupations auxquelles on employait les stolnicks, il est clair qu'ils devaient être très-nombreux. Pendant le règne du tsar Michel, en 1616, on en comptait 117 ; mais plus tard leur nombre augmenta considérablement ; et pendant la régence de la princesse Sophie, en 1687, il y avait

2,724 stolniks chargés de fonctions civiles, 133 dans les rangs de l'armée et plus de 400 spécialement attachés au service des cours, de chacun des tsars, de la princesse Sophie et des tsarines veuves, Nathalie, mère de Pierre le Grand, et Marthe, veuve de Théodore.

Les émoluments des stolniks variaient de 15 à 215 roubles par an; ils recevaient encore en possession usufruitière, de 400 à 1,500 tchetvertes de terre. Chaque tchetverte contenait, dans chacun des trois champs, d'un assolement triennal, un espace susceptible d'être ensemencé par 2 1/2 hectolitres de blé et un espace proportionnel de prairies : en sorte que chaque tchertverte pouvait être égal à 6 ou 8 hectares. Les émoluments moyens des stolniks étaient de 50 roubles argent par an, avec 4 à 5 mille hectares de terrain.

Les stolniks pouvaient être promus à la dignité d'okolnitchi, et parvenir même à celle de boyard.

Le *cinquième degré* des serviteurs de l'État était formé par les *Striaptchys*, charge équivalente à celle de gentilhomme de la chambre dans les fonctions de cour. Ils servaient le souverain, le chaussaient, l'habillaient, le coiffaient et le suivaient, portant son bonnet, ses gants, son mouchoir et sa canne, qu'ils tenaient à la main quand leur maître se trouvait à l'église ou dans la Douma. Il y avait des striaptchys *à clef*, qui avaient l'entrée libre à la cour et pouvaient

être assimilés aux chambellans ; cette dignité de cour leur donnait la préséance sur les stolniks et les égalait aux doumnys-dvorianés ou conseillers. Les striaptchys ordinaires étaient revêtus de différentes fonctions civiles et militaires subordonnées à celles des stolniks ; leur nombre était à peu près égal à celui des stolniks, et leurs émoluments variaient de 15 à 65 roubles et de 400 à 1,000 tchetvertes de terres en usufruit.

Le *sixième degré* était celui des dvorianés, titre que nous avons traduit par celui de serviteur infeodé[1], et qui est presque aussi ancien que celui de boyard, car il en est fait mention dans les lois de Vladimir Monomaque.

Ce titre fut accordé de tout temps en Russie à des hommes de guerre qui s'étaient distingués ; il était personnel, et jusqu'à Pierre le Grand il ne fut pas héréditaire. Chacun devait passer par ce degré, les jeunes princes, comme les fils de boyards, car les titres d'okolnitchi et de boyard n'étaient point héréditaires et ne pouvaient être obtenus que par le mérite et le dévouement : il est vrai que les fils de boyards faisaient leur carrière beaucoup plus rapidement que ceux qui ne jouissaient pas du privilége d'une naissance aussi élevée ; mais nous ne croyons pas qu'en cela l'ancienne société russe ait fait exception aux faiblesses de l'humanité, qui se laisse volontiers aller

1. *Dvorianine* vient de *dvor*, qui signifie *cour;* la traduction littérale serait donc *homme de cour*.

2,724 stolniks chargés de fonctions civiles, 133 dans les rangs de l'armée et plus de 400 spécialement attachés au service des cours, de chacun des tsars, de la princesse Sophie et des tsarines veuves, Nathalie, mère de Pierre le Grand, et Marthe, veuve de Théodore.

Les émoluments des stolniks variaient de 15 à 215 roubles par an; ils recevaient encore en possession usufruitière, de 400 à 1,500 tchetvertes de terre. Chaque tchetverte contenait, dans chacun des trois champs, d'un assolement triennal, un espace susceptible d'être ensemencé par 2 1/2 hectolitres de blé et un espace proportionnel de prairies : en sorte que chaque tchertverte pouvait être égal à 6 ou 8 hectares. Les émoluments moyens des stolniks étaient de 50 roubles argent par an, avec 4 à 5 mille hectares de terrain.

Les stolniks pouvaient être promus à la dignité d'okolnitchi, et parvenir même à celle de boyard.

Le *cinquième degré* des serviteurs de l'État était formé par les *Striaptchys*, charge équivalente à celle de gentilhomme de la chambre dans les fonctions de cour. Ils servaient le souverain, le chaussaient, l'habillaient, le coiffaient et le suivaient, portant son bonnet, ses gants, son mouchoir et sa canne, qu'ils tenaient à la main quand leur maître se trouvait à l'église ou dans la Douma. Il y avait des striaptchys *à clef*, qui avaient l'entrée libre à la cour et pou[illegible]

à instituer ou à admettre de pareilles prérogatives.

Le dvorianine recevait un espace de 25 à 1,500 tchetvertes de terrain en possession usufruitière, et en outre une somme annuelle qui variait de 15 à 210 roubles argent. Il devait être toute sa vie prêt à s'armer et à entrer en campagne. En temps de paix, il était obligé de remplir toutes les commissions que lui donnait le gouverneur de la localité où il était inscrit et où on lui avait assigné son domaine usufruitier. Il devait également fournir un nombre, proportionnel à l'étendue de sa propriété, de guerriers armés, cavaliers ou fantassins, tirés de la population de sa terre et avec lesquels il entrait dans les rangs de la *droujina*, ou bataillon dont il faisait partie. En cas de vieillesse ou de maladie, le dvorianine devait présenter un remplaçant, son fils, son parent ou tout autre homme libre loué.

Les dvorianés étaient divisés en deux catégories, les *dvorianés de Moscou* et les *dvorianés provinciaux*. Les Moscovites étaient les mieux considérés et occupaient souvent des postes civils importants, comme ceux de membres de tribunaux ou adjoints de juges; on les envoyait même quelquefois comme voïevodes dans de petites villes. En 1607, un dvorianine de Moscou, le prince *Grégoire Volkonskoi*, fut envoyé comme ambassadeur en Pologne. Pour récompenser un dvorianine de province, on l'inscrivait au nombre des dvorianés de Moscou. Ceux qui n'étaient point



gratifiés de cet honneur devaient habiter sur leurs terres ou dans leurs villes de province, avec l'obligation de remplir tous les mandats qui leur seraient confiés par le gouverneur ou le voïevode de la localité.

Les ambassadeurs étrangers étaient toujours escortés depuis leur entrée en Russie des dvorianés de province, qui les accompagnaient de ville en ville. Ceux qui avaient été nouvellement promus à cette dignité recevaient de très-légers appointements, une quantité très-limitée de terrain, et s'appelaient *novik;* leurs émoluments augmentaient avec le nombre de leurs années de service.

Les dvorianés devaient être en fort grand nombre; mais les documents nous manquent pour le déterminer exactement : nous savons seulement qu'en 1686 on comptait 1893 dvorianines de Moscou.

Les nobles du *septième degré* formaient la classe des *jiltzys*, dénomination que nous avons rendue en français par le mot *aspirants*.

Ce degré fut institué principalement pour renforcer la garde de Moscou ; et les enfants des boyards, des okolnitchis, des stolniks et des striaptchys y entraient avec l'obligation d'habiter Moscou[1] et de se tenir toujours prêts au service. Les jeunes gens de famille des

1. Le mot russe *jiltzys* veut dire *locataires*, ce qui signifie que les jeunes gens qui formaient ce corps étaient des locataires obligés de Moscou.

provinces venaient prendre du service dans ce corps; on les employait aussi bien à la guerre qu'à la garde de la ville; en 1558, ils furent expédiés au Caucase, dans la Kabarda. C'étaient eux qui, d'ordinaire, portaient les ordonnances ou *gramatys* du tsar dans les villes et les provinces; ils étaient, selon les nécessités, employés par toutes les administrations, et acquéraient ainsi une certaine expérience des affaires d'État. On récompensait leurs services en les nommant quartiers-maîtres dans l'armée, centurions dans la milice de dvorianés et porte-enseignes; quelquefois même, à l'égal des dvorianés de Moscou, on les envoyait comme voïevodes dans les petites villes; mais leur plus haute récompense était l'élévation à la dignité de striaptchy. Le nombre des jiltzys était assez considérable : en 1663, on en comptait 2000 à Moscou; et en 1664, il y en avait 3000 recevant des émoluments fixés, en proportion de leurs services et la possession usufruitière, de 350 à 1000 tchetvertes de terrains.

Le *huitième degré* était celui des *dietis boyarskias*, *cadets*, ou proprement *enfants de boyards :* ce qui voulait dire, non qu'ils étaient les fils de ces seigneurs, mais qu'ils les servaient et devaient en être traités comme des enfants de leur famille. C'était une troupe dans le genre des dvorianés, avec la différence qu'ils ne pouvaient pas aliéner leurs possessions, et n'avaient pas le droit de les transmettre même à leurs enfants sans en avoir reçu l'autorisation, qui ne leur était

accordée qu'à la condition que leurs enfants entreraient obligatoirement au service du même corps. Les terres de ceux qui mouraient sans laisser d'enfants retournaient à la couronne. Ils avaient le droit de peupler d'hommes libres les terres dont ils jouissaient; mais en cas de guerre ces hommes les suivaient et devaient combattre dans les rangs de l'armée. Pour de longs services ou des actions d'éclat, on leur donnait en possession héréditaire les terres qu'ils avaient tenues jusqu'alors à titre de fiefs, et ils devenaient ainsi propriétaires. Leur premier avancement était la promotion au degré de *jiletz* [1]. Quant à leur nombre, il fut sans doute très-considérable; nous voyons qu'en 1583, il se fit une expédition en Livonie par une troupe formée exclusivement de *dietis boyarskias* s'élevant à 2000, sans compter leurs serviteurs qui étaient aussi dans les rangs. En résumé, ce huitième degré formait une classe mixte entre le dvorianine et le paysan; plusieurs de ces cadets, ayant été ruinés, étaient entrés comme simples soldats dans les corps de cavalerie de l'armée, dans les cosaques ou les strieltzys; quelques-uns même devenaient esclaves chez un riche dvorianine ou boyard : mais ce passage à la servitude n'était autorisé que pour des hommes impropres au service militaire.

Telle était la hiérarchie de la classe des serviteurs

1. Forme du singulier dont le pluriel est *jiltzy*.

de l'État (sloujilykh lioudeï). Mais cette hiérarchie ne présentait pas des degrés de noblesse, tant s'en faut, car aucun titre, aucun droit de service n'était héréditaire. Les biens territoriaux dont jouissaient ces privilégiés n'étaient point pour eux une propriété transmissible à leurs descendants; ils étaient seulement donnés en usufruit pendant le service effectif, et destinés à défrayer les administrateurs de l'État et les gardiens de la tranquillité publique. Pour des services distingués, les souverains donnaient des terres en possession héréditaire; mais cette hérédité ne donnait aucun droit politique exclusif, et les enfants de ces propriétaires devaient commencer leur service à l'égal de tous les autres. Ainsi cette nombreuse classe de serviteurs de l'État ne formait pas un corps de noblesse privilégié, mais seulement l'un des éléments constitutifs, une des subdivisions de la société russe à cette époque[1]. Toutefois nous ne partageons pas l'opinion de ceux de nos compatriotes qui soutiennent qu'il n'y a jamais eu de corps de noblesse en Russie; ils ont tort, car ils confondent les rangs avec la noblesse. En effet, les rangs ne don-

1. Bien qu'il n'y eût pas réellement de corps privilégié, nous devons faire observer que dans les idées de ce temps-là le métier des armes était le seul noble; il était défendu même à la fin du XVII[e] siècle de recevoir au service de l'État « les enfants de prêtres, les esclaves ou serfs des boyards, et d'autres qui n'étaient pas les enfants des serviteurs de l'État; et on ne devait leur donner ni terres, ni gages. »

naient aucun privilége politique héréditaire, attribut de la noblesse ; mais il y avait une autre institution, par laquelle la noblesse existait en réalité, c'est la division des serviteurs de l'État en deux catégories : les *familles généalogiques* (*rodoslovnyias rodys*) et les *familles non généalogigues* (*né rodoslovnyias rodys*). La première catégorie comprenait toutes les familles princières descendant des princes apanagés, et les familles descendant des seigneurs étrangers, venus en Russie pour prendre du service chez les princes de Moscou, et dont la généalogie commençait par ces mots : « Et il arriva un *seigneur honorable* (*mouje tchestnyi*), etc. Dans la seconde catégorie étaient comprises toutes les autres familles de la classe des serviteurs de l'État.

Par cette division en deux catégories seulement, les familles princières apanagées furent mises sur un pied de parfaite égalité avec les familles d'origine étrangère à Moscou. A la prise de Kazan et d'Astrakhan et après leur annexion à la Russie, les courtisans des tsars de ces deux pays, ainsi que leurs chefs militaires, réclamèrent et obtinrent de leurs vainqueurs le droit de changer leur titre de *mourza* en celui de prince ; la même chose eut lieu pour les propriétaires fonciers de la Géorgie et de l'Imérétie, quand ces provinces furent admises à la suzeraineté de la Russie. Néanmoins, ces familles titrées ne furent pas admises dans le grand livre des familles

généalogiques. Cette condition prouve suffisamment que le titre de prince ne signifiait absolument rien; il déchut même beaucoup dans l'estime publique en devenant aussi répandu; cette dépréciation fut poussée à un tel point, que certaines familles, comme celle des Tatichtcheffs, Rjevsky, et quelques autres qui avaient le droit irrécusable de le porter, préférèrent rester parmi les familles généalogiques, sans s'affubler d'un titre dépourvu de prestige dans l'opinion.

Les familles appartenant à la catégorie généalogique jouissaient de très-grands priviléges avant l'anéantissement des livres de registre mobilier; elles avaient en-tout le pas sur les familles de la seconde catégorie, au point qu'il était même défendu à ces dernières de rivaliser avec les familles généalogiques en quoi que ce fût. Après l'anéantissement des registres mobiliers par le tzar Fédor Alexiévitch, les familles généalogiques conservèrent toujours des priviléges marqués. Les membres de ces familles avançaient infiniment plus vite au service que ceux des familles non généalogiques. Supposons que cet avantage ne fût que l'effet de l'influence politique de ces familles et de la protection qu'elles accordaient à leurs confrères; cependant le droit d'être jugés d'après les lois privilégiées et l'exemption de toute espèce de taxe judiciaire, constituent *des priviléges*, qui forment toujours et partout l'attribut d'une noblesse proprement dite, ou de l'aristocratie. Sans doute les privi-

léges n'allaient pas jusqu'à les dispenser de l'étude du service de l'État, d'une manière pratique, en le commençant par les degrés inférieurs, mais cela ne prouve pas qu'il n'y ait pas eu d'aristocratie. Cela démontre que les lois étaient raisonnables, que les législateurs n'admettaient pas la possibilité d'acquérir du savoir sans études, et ne supposaient pas naturelle l'apparition journalière de Minerves, naissant tout armées de sagesse, comme les lords anglais; cela prouve seulement que les lois exigeaient que chaque citoyen, avant de mériter la confiance publique, passât par un examen pratique de ses capacités. On nous permettra de préférer le mode suivi chez nos compatriotes à celui qui est encore employé de nos jours chez certains peuples civilisés de l'Europe occidentale.

Comme preuve que le droit d'être inscrit dans le livre généalogique était héréditaire, et ainsi véritablement nobiliaire et aristocratique, nous dirons que, jusqu'à Pierre le Grand, aucun des souverains de la Russie n'a récompensé les services d'un sujet par la donation de ce droit, donation qui était l'unique moyen de conférer des priviléges nobiliaires. Ces souverains considéraient donc l'inscription au livre généalogique comme un privilége de naissance qu'il ne leur appartenait pas d'octroyer.



II

Organisation de la classe libre.

La classe des citoyens libres était composée :

De *marchands;*

D'*odnodvortzy* ou espèce de colons militaires;

De *paysans.*

Les marchands étaient partagés en quatre catégories :

1° Les *Gostis* ou négociants, faisant le commerce extérieur et le commerce intérieur en gros;

2° Les membres de la *Gostinaïa sotnia*, qui s'appelaient aussi *hommes honorables* (*imenityé lioudi*); ils faisaient le commerce avec les ports de mer;

3° Les membres de la *Soukonnaïa sotnia* ou agrégation de drapiers, qui faisaient tout le commerce intérieur. Cette catégorie était divisée en trois degrés : les grands, les moyens et les petits marchands;

4° Les *Possadskii* ou bourgeois, qui faisaient le commerce ambulant et de petite boutique.

Le nom de *Gostis* veut dire *visiteurs, hôtes;* il était donné aux négociants étrangers, parce qu'ils étaient les hôtes du pays, et aux indigènes, parce qu'ils devaient visiter les pays étrangers pour leurs

affaires. Le lieu d'entrepôt de leurs marchandises s'appelait *Gostinoï dvor* ou *Cour des visiteurs.*

Le titre de Gost était honorifique et devait récompenser les services signalés que rendaient les membres de la seconde catégorie ; il n'était accordé que par lettres patentes.

Le souverain confiait aux Gostis distingués l'inspection des douanes à Moscou et à Arkhangel et le contrôle des caisses de l'État. Dans la justice criminelle ou urbaine ils étaient traités à l'égal de la première classe de citoyens, c'est-à-dire des serviteurs de l'État. Chacun des Gostis était membre des assemblées générales (*Zemskoï sobor*) qui étaient convoquées pour la discussion de nouvelles lois ou de nouveaux impôts, ou pour conseiller le souverain dans les questions de paix ou de guerre.

Les membres de la *Gostinaïa sotnia* jouissaient aussi de la considération publique ; ils étaient souvent appelés dans les conseils du souverain et envoyaient toujours de nombreux députés aux *Zemskoï sobor* convoquées par lui pour discuter sur les mesures importantes : ils étaient nommés quelquefois aux postes d'inspecteurs des douanes intérieures et des caisses d'impôts.

Les membres de la *Soukonnaïa sotnia* avaient, avec ceux des deux premières catégories, le droit de recevoir des patentes de voyage à l'étranger, et jouissaient, dans la justice criminelle et urbaine, de quel-

ques priviléges sur les degrés inférieurs de la classe libre. On leur confiait, avec le titre d'assermentés (*tselovalnikis*), la vente de l'eau-de-vie et du sel au profit de l'État. Ils envoyaient aussi des représentants dans les *Zemskoï sobor*, mais en proportion moindre que l'agrégation supérieure.

Les *Possadskii*, qui formaient la dernière catégorie de marchands, jouissaient des mêmes droits civils. Cette catégorie comprenait aussi tous les artisans domiciliés dans les villes et dans les grands bourgs. Elle envoyait, de même que la précédente, mais dans de plus faibles proportions, des députés aux assemblées générales.

Ces diverses catégories se régissaient elles-mêmes au moyen d'une *douma* ou *izba*, comité de pairs élus pour le terme de trois ans par l'assemblée générale de chacune. Tous les conflits des ressorts civil et correctionnel, entre les membres d'une catégorie, étaient jugés par la *douma* compétente ; dans les cas de contestation entre des individus de différentes catégories, ou de non-conciliation entre les *doumas* compétentes, les litiges étaient portés devant les tribunaux de l'État. Ce dernier cas se présentait rarement, car il n'y avait pas de tribunaux spécialement affectés au jugement de ces affaires en appel. En 1664 et 1665 elles étaient confiées à la cour du palais ; elles l'avaient été auparavant aux cours de provinces ; elles le furent plus tard aux cours de douanes. L'exécution des arrêts

de chaque douma respective était confiée à des officiers de justice assermentés, élus à terme par l'assemblée générale des ressortissants de la catégorie, et qui portaient les noms de *golovys*, *starostys* et *dessiatskys*.

Les *odnodvortzys*, c'est-à-dire *possesseurs d'une maison*, étaient des colons des provinces limitrophes. Dans l'origine, c'étaient des hommes libres, que l'appât d'une belle étendue de bon terrain engageait à s'établir sur les frontières de la Russie, par habitations isolées, mais voisines l'une de l'autre, et qui formaient ainsi une ligne de vedettes d'observation. Ils informaient l'autorité locale de tout ce qui se passait dans un certain rayon, et l'accomplissement de cette obligation les dispensait du paiement de l'impôt et leur tenait lieu de service de corvée dans l'armée. Plus tard, les maisons isolées furent réunies en villages plus ou moins étendus ; mais la dénomination d'*odnodvortzy* fut conservée à ces colons, même quand la garde des frontières fut remplacée par un impôt fixe.

Il y avait encore des *bielomestzys*, qui ne différaient des *odnodvortzys* que par leur origine; c'étaient des soldats qui, en retour du service qu'ils faisaient dans l'armée, recevaient une certaine étendue de terre. Jean IV commença à les fixer dans de grands villages sur les frontières, et le tsar Alexis compléta l'organisation en peuplant ces villages de soldats des mêmes régiments. Ils se confondirent plus tard avec les *odnodvortzys*.



La plus nombreuse des classes de la population était celle des paysans, KRESTIANES (chrétiens)[1]. On les appelait aussi *hommes bas*, ou *hommes sales*, *smerdys*, par allusion à leurs grossiers travaux. Les paysans furent de tout temps des hommes libres; ils passaient des terres d'un propriétaire à celles d'un autre sans la moindre difficulté. Les époques de ces migrations étaient fixées par la loi; il ne pouvait y en avoir que deux par année; la première avait lieu une semaine avant la Saint-Georges du printemps ou le 17 avril, la seconde une semaine après la Saint-Georges d'automne ou le 3 décembre.

Avant de quitter le domaine d'un propriétaire, le paysan devait lui payer le fermage à raison de 106 copecks (environ 26 sols) pour les contrées non boisées et de 56 copecks (14 sols) dans les régions boisées. Les baux étaient ordinairement de quatre ans; néanmoins, le paysan qui ne restait qu'un an ne payait qu'un quart de fermage; celui qui restait deux ans la moitié, et ainsi de suite dans cette proportion. Le paysan devait avertir à l'avance le propriétaire qu'il voulait quitter, et lui payer ce qu'il lui devait devant son nouveau propriétaire ou devant témoins. Le propriétaire ne pouvait réclamer du paysan que ce qui était fixé par leurs conventions réciproques ou par les lois et les usages. En cas de réclamation

1. Le vocable *krestiane* vient en russe du mot *kreste* qui veut dire *croix*.

excédant ces limites, le paysan avait le droit de quitter le fonds sans payer.

Indépendamment de cette population, libre de changer de lieu d'habitation, il y avait beaucoup de communes dont les habitants étaient jusqu'à un certain point fixés à la glèbe.

C'étaient celles qui n'avaient pas de propriétaires, et qui versaient leurs impôts directement dans les caisses de l'État.

Ces communes portaient la dénomination de *communes noires*, imposées, (*tchernyias volostis, tchernyias sotnis*). Pendant la domination tartare, les paysans de ces communes étaient taxés par capitation; c'est pourquoi tout passage sur d'autres terres leur était interdit. Plus tard, quand les impôts furent assis sur la terre, le passage était toléré, car l'imposition était payée par les restants ou les remplaçants. Les paysans habitants sur les terres de propriétaires ou de couvents, pouvaient passer d'une propriété à une autre, après avoir rempli les formalités voulues.

Un recensement général se faisait annuellement, pour connaître exactement la population de chaque localité ; ce travail administratif finit par être à charge au gouvernement, qui, pour se dispenser de cette obligation, défendit, en 1597, aux paysans de passer d'un propriétaire à un autre, afin de pouvoir en faire le recensement une fois pour toutes. Les petits propriétaires applaudirent à cette mesure, parce que le

libre passage était tout à l'avantage des grands propriétaires et des biens ecclésiastiques, qui offraient aux paysans des priviléges et une protection que les petits propriétaires ne pouvaient leur assurer. Par contre, les grands tenanciers furent très-mécontents, et Boris Godounoff, qui voulait consolider son trône avec leur appui et la faveur populaire, abrogea, en 1602, la loi de 1597. Les migrations de paysans recommencèrent; il y eut des émeutes de petits propriétaires, à la suite desquelles la défense fut renouvelée par Vassilii Chouïski dans un oukase du 9 mars 1607.

Par la même loi, il était défendu de poursuivre, pour redevance, des paysans déménagés depuis 15 ans; tandis que Godounoff, en 1602, donna pour la poursuite un terme d'une année seulement.

En 1625, le tsar Michel ordonna un recensement et stipula expressément que chacun devait rester sur la terre où il avait été inscrit. Cette stipulation fut répétée dans le code des lois du tsar Alexeï Mikhaïlovitch (chap. XI). D'après ce recueil de lois, on pouvait vendre les terres peuplées par les paysans, mais non vendre les paysans eux-mêmes; il y était défendu en outre de faire passer les paysans des terres d'usufruit sur les terres héréditaires. Les terres d'usufruit ne pouvaient être vendues sous aucune forme; elles devaient rester en la possession de celui à qui elles avaient été attribuées ou faire retour à l'État.

Il n'y avait pas de loi qui déterminât les devoirs des paysans envers les propriétaires du sol, car ces obligations étaient diverses à l'infini, d'après les avantages qu'offraient les terres cédées aux paysans et selon les conditions du bail de cession. Mais ces conditions devaient être respectées de part et d'autre; le paysan avait droit de porter plainte aux agents administratifs du gouvernement ou aux tribunaux, en cas de non-exécution des clauses que le propriétaire avait consenties, ou en cas d'exigence du propriétaire dépassant les conditions acceptées par le paysan.

Les biens territoriaux héréditaires pouvaient être donnés en dot aux filles, ou transmis par héritage avec toute leur population, sans démembrement.

Le paysan n'était pas soumis à la corvée; mais il devait rendre au propriétaire une partie de ses produits, et cette partie variait depuis un cinquième jusqu'à la moitié. Les paysans qui rendaient la moitié étaient appelés *polovniki* [1] ou *de moitié*, dénomination que l'on rencontre déjà dans les lois de Iaroslaw et de Vladimir Monomaque.

Pour être en droit d'exiger la moitié de la récolte du paysan, le propriétaire du sol devait le défricher et ne le bailler en fermage qu'en bon état de culture. Ceux des paysans qui ne voulaient point passer par cette condition pouvaient défricher eux-mêmes des

1. Il y a encore de nos jours quelques *polovnikis* dans le gouvernement de Vologda.

terres incultes et en jouir librement ; mais, comme le moyen qu'ils employaient pour cela consistait ordinairement à couper du bois et à le brûler sur place, on les appelait *ognichtchanes* (*brûleurs*). Sur un terrain préparé de la sorte, le laboureur ne pouvait obtenir qu'une seule récolte, car au printemps suivant les racines des arbres coupés donnaient de nouvelles pousses. Aussi les ognichtchanes s'en allaient-ils ailleurs préparer d'autres terrains de la même manière, et formaient-ils une catégorie de laboureurs nomades.

Quand la population augmenta et que les terres inoccupées devinrent progressivement plus rares, le nombre des ognichtchanes diminua proportionnellement, et au XVIIe siècle il n'en est déjà plus question.

Les nouveaux codes de lois rédigés depuis Jean III jusqu'au tsar Alexis, n'ayant pas abrogé les anciennes dispositions législatives de Iaroslaw et de Vladimir, on doit présumer que ces antiques ordonnances protégeaient le paysan et limitaient le droit du propriétaire sur sa personne. Par ces anciennes lois, il était défendu de frapper un paysan libre, sous peine d'une amende de quatre grivnas, dont trois au profit de l'État, et une au profit du plaignant (chap. XIII, art. 1). Les coups portés à un ognichtchanine étaient punis d'une amende de douze grivnas au profit du trésor et d'une grivna à celui du patient (chap. XIII,

art. 2). Ces amendes devenaient une pénalité considérable, car la grivna était une monnaie d'argent fin, pesant à peu près 378 grammes.

L'administration intérieure de la catégorie des paysans était la même que celle des deux autres catégories de la classe libre, les marchands et les possadskiis.

Jusqu'au règne de Pierre le Grand, les paysans ne fournissaient pas de soldats, le métier des armes étant réservé à la classe des serviteurs de l'État et en partie aux odnodvortzys et aux bielomestzys. Cette règle toutefois subit des exceptions, lors de la formation primitive des strieltzys et des régiments de troupes régulières sous le tsar Alexeï Mikhaïlovitch.

III

Organisation de la classe des serfs et des esclaves.

Il y eut jusqu'au règne de Pierre le Grand une différence légale sensible entre l'état d'esclave *rab* ou *starinyi kholope, krepostnoï kholope,* et l'état de serf *kabalnoï kholope.*

L'esclave était en tout, corps et biens, la propriété du seigneur, qui pouvait le vendre, le donner, l'aliéner enfin, à son gré, de toute façon. Le seigneur

était responsable pour son esclave; si celui-ci volait, détériorait, brûlait la propriété d'autrui, le seigneur était tenu à l'indemnité et à la restitution envers la partie lésée. Par contre, il s'appropriait de droit tout ce que pouvait trouver ou gagner son esclave (lois de Vladimir Monomaque, chap. XXIV, art. 7, 8, 10, 11, 12).

Les prisonniers de guerre et leurs descendants étaient soumis à cet état d'esclavage; c'était l'état auquel étaient également soumis ceux qui avaient été achetés comme esclaves à l'étranger et importés comme tels en Russie, et ceux qui contractaient mariage avec une esclave, sans avoir fait des conventions préalables pour se soustraire à une pareille condition (chap. XXIV, art. 1.)

Tous ces esclaves étaient astreints au service personnel du maître ou au travail de ses terres; ils accompagnaient souvent leur seigneur à la guerre et pouvaient recouvrer la liberté, si, après avoir été *involontairement* faits prisonniers par l'ennemi, ils réussissaient à s'échapper et revenaient.

Le *servage* (*kabala*) n'était au contraire qu'une servitude temporaire, conséquence d'un accord volontaire ou d'une condamnation pour dette, prononcée par l'autorité judiciaire.

Voici quelles étaient les causes les plus fréquentes du servage.

Un homme libre avait le droit de mettre ses enfants

en servage pour un terme fixé ou jusqu'à la mort de celui qui acquérait le serf; les conditions devaient être stipulées dans l'acte qui s'appelait la *kabala*. Le contrat que l'homme libre avait le droit de consentir pour ses enfants, il avait à plus forte raison le droit de le faire pour lui-même. Les débiteurs insolvables étaient aussi réduits en servage, au profit de leurs créanciers jusqu'au paiement de leurs dettes avec intérêts, en calculant l'amortissement annuel à 1 1/4 grivna pour le travail d'un homme, la moitié de ce taux pour celui d'une femme, et 1/2 grivna pour celui des garçons de 10 à 15 ans. Il y avait encore des débiteurs qui empruntaient sur gages personnels, c'est-à-dire qui s'engageaient par une kabala à servir le créancier pendant un temps déterminé, pour l'intérêt de la somme empruntée, jusqu'à son remboursement intégral, ou pour l'amortissement de la dette en capital et intérêts, à terme ou pendant la vie du créancier seulement.

Quelquefois il arrivait aussi que l'indigence ou le besoin de se donner un puissant protecteur poussait l'homme libre à se soumettre au servage. Enfin, l'homme libre devenait serf, s'il se chargeait de la garde des biens mobiliers d'un seigneur, et à raison de cette charge, il se nommait *serf à la clef* (*kholope sklioutchom*). Le temps de son servage finissait avec ses fonctions; et en rendant à son maître les clefs qui en étaient l'insigne, il

reprenait par cela même sa qualité d'homme libre.

Le propriétaire du serf n'avait le droit ni de le vendre, ni de le céder, ni de le mettre en gage, ni de le donner en dot à ses filles, car il ne tenait cette propriété qu'à terme ou tout au plus à vie. Il avait le droit de le punir pour les fautes qu'il commettait; mais s'il le punissait à tort, les anciennes lois le frappaient d'une amende d'une grivna pour un emprisonnement injuste, et de quatre-vingts grivnas pour lui avoir donné le fouet[1].

On voit, d'après les lois édictées par le tsar Alexis, que la condition de serf (*kholope kabalnoï*) n'était ni bien dure, ni bien rigoureuse, puisqu'il fut forcé d'interdire aux enfants boyards, qui formaient le dernier degré de la classe des serviteurs de l'État, d'échanger leur condition contre celle de serf. L'ordonnance d'Alexis et la décision de la Douma rendaient obligatoirement à la liberté et au service de l'État les enfants boyards qui s'étaient faits serfs pour se soustraire à ce service. Si ces hommes libérés sollicitaient encore une fois, après cette ordonnance, la faveur de se faire serfs de quelqu'un, on devait les rendre en

1. Cette somme de quatre-vingts grivnas était exorbitante et constituait alors une fortune assez considérable, puisque nous voyons, d'après les lois du tsar Alexis, que déjà, au milieu du XVIIe siècle, on pouvait acheter, dans le district même de Moscou, jusqu'à 16 hectares de terre pour 3 roubles, c'est-à-dire trois quarts de grivna; l'amende appliquée au châtiment injuste d'un serf équivalait donc à la valeur de 1,000 hectares de bon terrain.

servage au boyard avec lequel ils avaient fait leur premier pacte de servage avant leur libération légale (code de lois Oulogenié, chap. XX, art. 1, 3). Il est bien évident que l'existence des serfs n'était point aussi malheureuse qu'on pourrait se l'imaginer d'après notre manière de voir actuellement, puisque les privilégiés de la nation ne dédaignaient pas de jeter des regards d'ambitieuse convoitise sur cette position sociale.

Dans le code de lois que nous avons cité, il y a tout un chapitre en cent dix-neuf articles, qui pour la plupart traitent des conditions d'acquisition des serfs, de leur libération, des conflits de possession de serfs entre les différents propriétaires ou entre les propriétaires et les serfs, etc.; il y est, entre autres dispositions, spécialement défendu aux propriétaires fonciers de faire serfs les paysans habitant sur leurs terres; et toute espèce de kabala ou contrat de servage entre un paysan russe et le propriétaire des terres qu'il travaille, est de plein droit déclarée nulle et non avenue (chap. XX, art. 13). Cette disposition de la loi prouve que la condition du paysan était préférable à celle du serf, quoique cette dernière fût quelquefois ambitionnée par des individus de la classe privilégiée.

Chacun des serviteurs de l'État avait le droit d'acquérir des serfs et des esclaves, et ce droit était étendu même aux odnodvortzys, aux Gostis et à



toutes les classes libres. Cependant les prêtres, les diacres, les sous-diacres, les serviteurs des cloîtres, ainsi que les paysans seigneuriaux, ne pouvaient pas avoir d'esclaves et de serfs, ni à vie ni à terme, mais seulement des serviteurs à gages, avec lesquels ils pouvaient faire de simples contrats pour une ou plusieurs années.

Résumons l'exposé que nous venons de présenter de l'organisation hiérarchique de la société russe pendant la période des tsars.

Nous avons dit qu'on ne pouvait ni affirmer ni contester d'une manière absolue l'existence d'une noblesse en Russie : elle existait en réalité, mais ceux qui la composaient n'appartenaient qu'à quelques familles princières ou de très-haut lignage; ils n'avaient d'autres priviléges que d'être jugés par un tribunal exceptionnel, et en vertu de lois spéciales infiniment plus douces pour ces privilégiés que pour les autres membres de leur classe, et d'être exemptés du paiement des taxes judiciaires. Toutes les autres prérogatives étaient personnelles et non héréditaires, et provenaient des avantages qui résultent d'une grande fortune, d'une meilleure éducation, de liaisons de famille avec des hommes puissants, en un mot, de ces avantages dont jouissent ces aristocrates français et même génevois, qui n'ont aucune prérogative légale.

Tous ceux qui appartenaient à la classe des servi-

teurs de l'État, depuis les boyards jusqu'aux *dietis boyarskis*, qui n'étaient que de simples soldats, jouissaient des mêmes priviléges au service et des mêmes droits de possession d'esclaves, de serfs et de terres ; ces droits mêmes étaient également attribués aux Gostis et à toute la classe marchande ; mais la possession de serfs et d'esclaves était seulement interdite aux paysans, qui, comme partout ailleurs en Europe, portaient le nom générique de vilains (*smerdys*). Déclarés incapables de porter les armes, ils payaient une capitation militaire, et ils étaient imposés au profit des propriétaires du sol, qui étaient plutôt leurs protecteurs que leurs maîtres.

Les serfs eux-mêmes, dont la condition peut paraître si dure, n'étaient à tout prendre que des gens qui trouvaient leur compte à vendre à terme leurs services, à ceux qui trouvaient leur compte à les acheter ; de même qu'aujourd'hui il existe des millions d'individus qui trouvent leur compte à entrer dans la domesticité pour des gages convenus. Ainsi les serfs, sauf la forme de l'engagement, qui était différente, n'étaient dans le fait que des domestiques. Les esclaves seuls formaient une classe véritablement malheureuse, manquant complétement de droits politiques et civils, mais qui néanmoins, dans leurs occupations et dans tout ce qui tient à la vie matérielle, n'avaient rien à envier à ceux qui avaient embrassé volontairement la condition de serfs.

Les deux classes supérieures jouissaient d'une véritable et pleine autonomie d'administration intérieure. La première était régie par la *boyarskaïa douma*, composée de *boyards, d'okolnitchis* et de *doumnys dvorianés*, qui pouvaient être regardés comme les pairs de cette classe, et qui, ayant passé par tous les grades du service, devaient être singulièrement aptes à la direction de toutes les affaires de leur classe. a seconde classe de citoyens libres possédait aussi le droit de se réunir en assemblée générale, de se donner des administrateurs particuliers et de participer à la délibération et à la décision des grandes questions politiques, en envoyant des députés au *Zemskoï Sobor*, sur l'invitation du souverain.

Ce n'était donc que la troisième classe, celle des serfs et des esclaves, qui n'avait pas le privilége de s'administrer elle-même : mais cette classe formait tout au plus le dixième de la population totale ; et parmi ceux qui la composaient, les deux tiers au moins étaient en état de servage accidentel et momentané, circonstance qui restreignait ainsi considérablement le nombre des individus soumis à la malheureuse condition d'esclaves.

Nous terminerons notre exposé en mettant en relief l'observation que voici :

Le droit de posséder la terre était général, si l'on excepte les esclaves à qui il ne pouvait être attribué. Ce droit était fondé :

1° Sur les patentes de donation de la part du souverain;

2° Sur les actes d'achat;

3° Sur les héritages officiellement constatés;

4° Sur le droit de défrichement des terres incultes;

5° Sur l'aliénation pour cause de vente au profit de l'État ou des créanciers;

6° Sur le droit de saisie qu'avait le porteur d'une obligation hypothécaire non remboursée au terme fixé.

Le droit de propriété n'étant, comme nous l'avons fait remarquer, interdit qu'aux esclaves, les serfs n'en étaient point exclus; en quoi leur sort, et ce fait mérite essentiellement d'être signalé, différait de celui des serfs de l'Europe occidentale, où l'incapacité d'être propriétaire était le trait caractéristique du servage.

En dehors de cette société et de cette hiérarchie civile et politique s'élevait une autre société également constituée sur des bases hiérarchiques, et dont nous devons dire quelques mots avant de terminer ce chapitre : c'était le clergé.

Nombreux et puissant, il avait un gouvernement presque indépendant de celui de l'État; nous disons presque indépendant, car s'il ne l'était pas de droit, il avait néanmoins imposé au pouvoir temporel une excessive circonspection dans l'exercice des droits de surveillance que lui attribuaient les lois canoniques :



en sorte que ce pouvoir n'agissait guère, dans le domaine ecclésiastique, sans appuyer ses actes sur le consentement du patriarche de Constantinople et sur les décisions des conciles d'évêques. Parmi les preuves nombreuses que nous pourrions fournir de cette importance du clergé, nous nous contenterons de citer la suivante :

Le tsar Alexis, ayant des griefs légitimes contre le patriarche Nikone, invita deux patriarches d'Orient, assistés d'un concile général du clergé russe, à juger les actes du patriarche inculpé; et Nikone ne fut destitué que sur la sentence prononcée par ce concile.

Le chef de l'Église était le métropolitain de Moscou et de toute la Russie; il prit, à la fin du XVI[e] siècle, le titre de patriarche. Ce personnage était tout à la fois le chef spirituel du pays et l'administrateur temporel suprême de tout le clergé et de ses biens meubles et immeubles. Ces biens étaient considérables, et s'augmentaient continuellement par des donations de mourants, persuadés qu'ils retrouveraient au ciel le centuple de ce qu'ils auraient donné au clergé sur la terre. Le grand-prince Jean III et le tsar Jean IV essayèrent, mais en vain, d'arrêter, ou tout au moins de limiter ces donations, et ce ne fut que le tsar Alexis qui réussit enfin à mettre des bornes à cet accroissement excessif des biens de l'Église, qui, au moment où le tsar Alexis rendit ses ordonnances,

possédait plus d'un *tiers* de toutes les propriétés foncières du pays[1].

L'administration civile de tous ces domaines appartenait au patriarche et aux évêques ses subordonnés. Au-dessous des évêques étaient les archimandrites, qui étaient les prieurs des monastères et les régisseurs immédiats de la fortune ecclésiastique.

Le clergé était divisé en deux catégories bien distinctes : le clergé régulier ou noir, et le clergé séculier ou blanc. C'est le premier qui jouissait pour la plus grande part des richesses de l'Église ; il habitait les nombreux monastères dont était couvert le sol de l'empire, et il avait une hiérarchie spéciale de 7 ou 8 degrés dont les principaux titulaires étaient l'archimoine, le moine, l'archidiacre, le diacre[2], etc. Il considérait généralement le clergé séculier comme son inférieur : ce dernier n'était composé que de pauvres desservants, curés, diacres et sous-diacres de paroisse, qui ne devaient jamais être ni archimandrites, ni évêques ; car le clergé séculier était obligatoirement voué à la vie conjugale, et ses mem-

1. Après les ordonnances restrictives du tsar Alexis, le monastère de Saint-Serge possédait à lui seul des domaines sur lesquels vivait une population de 160,000 paysans, et qui étaient plantés de belles forêts et enrichis en outre par des exploitations industrielles, telles que moulins, carrières de plâtre, de chaux, de pierres, pêcheries, etc.

2. Cette hiérarchie avait au sommet l'archimandrite, et à la base le serviteur (*sloujka*).



bres ne pouvaient avoir d'autre terme suprême d'ambition que la position d'archiprêtre ou celle d'inspecteur de plusieurs paroisses [1].

Pour échapper, autant que possible, à la sujétion où les réduisait une pareille organisation, les prêtres séculiers, tout en laissant à leurs aînés la survivance de leurs fonctions pastorales, cherchaient à faire entrer leurs autres enfants dans les rangs du clergé régulier. Ainsi s'établit une espèce d'hérédité dans les charges ecclésiastiques; et cette coutume, en se perpétuant de génération en génération, finit bientôt par fermer abusivement la porte à tout individu étranger à la caste, qui manifestait l'intention d'entrer dans l'une ou l'autre des catégories du clergé russe.

1. Chaque paroisse desservie par un ou plusieurs membres du clergé séculier avait des terres qui lui appartenaient, et dont ce clergé avait l'administration et l'usufruit, outre ses autres sources de revenus, telles que les offrandes qu'il recevait des fidèles. Mais toutes ces ressources étaient bien loin d'équivaloir aux immenses richesses du clergé régulier.

CHAPITRE XIII

LÉGISLATION DE LA RUSSIE PENDANT LA PÉRIODE DES TSARS

Les législations précédentes. — Mesures législatives. — Soudebnick de Jean III. — Celui de Jean IV. — Ordonnances législatives. — Élaboration et discussion des lois. — Analyse du Soudebnick. — Duels judiciaires. — Formalités de la procédure. — Pénalités. — Dispositions civiles. — Lois commerciales. — Lois criminelles. — Continuation de la législation. — Loi du tsar Vassilii Chouïsky sur le mariage des esclaves. — Le Nomocanon. — Le code des lois du tsar Alexis (Oulojénié).

Pendant la domination mongole, chaque principauté apanagée avait ses propres lois, qui étaient toutes plus ou moins basées sur les lois de Iaroslaw et de Vladimir Monomaque. Il y a beaucoup de preuves de l'existence de ces lois locales : ainsi, par exemple, le grand-prince Vassilii le Brave permit aux citoyens de Rostow de continuer à s'administrer par *leurs anciennes lois*, et le prince Jean III donna la même autorisation sur la supplique des boyards de Riazane[1]; mais malheureusement on n'a encore pu retrouver aucun recueil de ces lois.

1. Tatichtcheff. *Traité sur l'ancienne législation*, page 6.



Quand la Russie eut recouvré son indépendance et lorsque Moscou eut réuni sous sa domination centrale la majeure partie des apanages, les grands-princes durent trouver toutes les législations locales plus ou moins altérées par la domination prolongée des Mongols ; ils sentirent la nécessité d'introduire l'unité dans l'administration et de coordonner en un code commun toutes les lois des contrées apanagées. Dans ce but, Jean III et son fils Vassilii convoquèrent, à plusieurs reprises, des Zemskoï Sobores, chargés d'élaborer la législation de l'empire. Ces assemblées ne purent cependant pas créer un ensemble parfaitement uniforme, parce que l'autonomie séculière dont jouissaient les parties annexées, à différentes époques, à la Grande-Principauté, avait fait naître une diversité de mœurs et d'usages qui s'opposaient à l'adoption de l'unité désirée. Cependant un code de lois fut rédigé pendant le règne de Jean III sous le nom de *Soudebnik*, et ce code fut augmenté par son fils Vassilii.

Plus d'un demi-siècle s'écoula avant que toutes les parties de l'empire se fussent habituées à la suprématie moscovite, à l'idée d'unité et d'homogénéité. Enfin, le jeune tsar Jean IV trouva que le moment était venu d'introduire une parfaite conformité dans les lois qui devaient régir ses vastes états ; et dans ce but il convoqua, en 1554, une assemblée générale de députés, Zemskoï Sobor, et soumit à ses délibérations un code (*soudebnik*), que dans son discours d'ouver-

ture il appela lui-même *code revu et corrigé :* ce qui montre évidemment qu'il n'avait pas préparé de nouvelles lois, mais seulement amendé et coordonné les anciennes, redigées du temps de son père et de son grand-père.

Il ajouta à ce soudebnik plusieurs ordonnances législatives ou décrets (*oustavnaïa gramata*) qui n'étaient que des instructions pour les employés des villes et des volostes, comme les maires (*starosta*), les jurés (*tselovalniks*), les centurions (*sotskis*), les demi-centurions (*piatidessiatskis*). La législation pénale criminelle n'était pas comprise dans le soudebnik, mais elle était consignée dans des *décrets de jurés* (*goubnaïa gramata*) et appliquée par des *maires jurés* (*goubnoï starosta*), assistés de juges élus (*vybornoï*).

Les lois étant toujours l'expression des mœurs et des usages d'un peuple, et les mœurs d'une nation l'indice le plus sûr de son degré de développement, nous devons, pour mieux élucider tous les côtés de notre sujet, entrer dans quelques détails sur la législation des différentes périodes de l'histoire de Russie. A cet égard, le *soudebnik* du tsar Jean IV, qui n'était qu'une compilation amendée des lois de Jean III et de Vassilii, reflétera très-fidèlement pour nous les institutions de la période des tsars, soit avant, soit après sa promulgation.

Ce recueil se terminait ainsi :

« Pour tous les cas nouveaux qui se présenteraient « et qui ne sont pas prévus par le présent code, vu que « ces cas sont toujours décidés par la sentence du « souverain, après mûres délibérations de l'assemblée « plénière des boyards, ces décisions seront annexées « au code au fur et à mesure. »

Nous voyons dans cette dernière disposition du soudebnik de Jean IV, comment les lois étaient élaborées et édictées. Fallait-il une réorganisation générale ou résoudre quelque grave question? le souverain convoquait une assemblée de députés de tout le pays et de toutes les classes et des membres du clergé supérieur, le *Zemskoï Sobor;* cette assemblée donnait son préavis, et le souverain s'y conformait ordinairement, comme cela eut lieu pour le soudebnik en question : ne s'agissait-il que de décisions d'un ordre secondaire? elles étaient seulement soumises à la chambre des boyards (*douma boyarskaïa*), qui jugeait, et au souverain, qui sanctionnait, comme cela est indiqué dans le passage cité. La preuve que cette élaboration des lois, par les assemblées délibérantes, était conforme à l'usage, c'est que ce même tsar Jean IV rédigea sous le titre de *cent statuts* (*stoglavnik*), un code de règlements ecclésiastiques, ayant trait principalement aux questions dont la décision remontait jusqu'au souverain ; et ce statut pourtant ne fut jamais réellement en vigueur : il tomba en désuétude peu de temps après sa promulgation, parce

que le tsar l'avait édicté de sa seule autorité, quelques membres ayant refusé d'y adhérer et de le revêtir de leur signature; parmi ces derniers, il faut citer le métropolitain en retraite, Ioassaw.

Le soudebnik de Jean IV contenait 97 chapitres, et commençait par les dispositions qui préservaient les parties de la vénalité des juges; à cet effet, il déterminait avec une scrupuleuse exactitude la redevance qui était allouée aux juges pour les différents genres d'arrêts : arrêt judiciaire, arrêt de conciliation, arrêt de duel.

Les duels judiciaires sont décrits avec d'intéressants détails[1]. Les cas où le duel judiciaire était permis sont soigneusement spécifiés, de même que les armes admises, l'énumération des classes de citoyens qui jouissaient de ce droit, les règles de remplacement et les devoirs des assistants. Tout homme libre jouissait du droit de duel; les vieillards, les mineurs, les infirmes, les estropiés, les moines, les prêtres et les femmes, les religieuses même, avaient le droit de se faire remplacer. Les duels judiciaires furent cependant abolis, en 1557, et remplacés par l'enquête.

Le code traite ensuite des formalités d'assignation au jugement et de la procédure; il est à remarquer que le débat était oral entre les adversaires, mais que leurs discours devaient être inscrits par le greffier.

1. Art. 9, 19.



« Il est ordonné au *diak* (greffier) d'inscrire, devant « le juge, toutes les paroles du plaignant et du ré- « pondant[1]. » Le terme de comparution personnelle, sur l'assignation du tribunal, était fixé pour les personnes absentes à 7 jours par chaque distance de 25 lieues (100 verstes) ; pour chaque jour de retard, le prévenu était passible d'une amende au profit du plaignant ; cette amende s'appelait *argent de nourriture.*

Les amendes pour offenses ou coups variaient d'après le rang des personnes actives et passives dans le fait[2]. Il y a également de très-grands détails dans les articles qui réglaient le passage d'un homme libre à l'état de serf et de paysan et l'acquisition des esclaves ; la liberté personnelle était garantie par des pénalités très-rigoureuses.

La fabrication d'un faux acte de kabala ou d'esclavage était puni de mort, à l'égal d'un meurtre. Cela prouve combien les législateurs de ce temps estimaient la liberté.

Le terme judiciaire de rigueur pour la présentation d'une requête tendant à établir les droits du requérant sur une propriété foncière, était de trois ans entre particuliers et de six ans pour une contention entre l'État et les particuliers.

Le droit de rachat des biens héréditaires est limité

1. Art. 28.
2. Art. 25-26.

par certaines conditions qui prouvent que l'hérédité, quoique favorisée, devait respecter les intérêts des acquéreurs.

Les détails que l'on devait suivre pour entretenir les clôtures des propriétés et leurs limites, sont remarquables de précision et de simplicité, et par la sévérité avec laquelle était punie d'amendes et de peines corporelles la destruction des marques de délimitation.

L'ordre de succession est moins bien établi; cependant il est statué qu'en cas de mort *ab intestat*, les biens du défunt reviennent, à défaut de fils, à ses filles et à défaut de celles-ci, à ses plus proches parents.

La législation, en ce qui concerne les contrats, est aussi très-écourtée; il est stipulé cependant que les marchands qui auraient perdu leur fortune par des circonstances indépendantes de leur volonté, recevraient des *lettres d'atermoiement*, pour l'acquittement de leurs dettes. Tout contrat devait être fait pardevant témoins et moyennant cautions mutuelles. Le faux témoin était passible d'une peine corporelle et responsable de tout dommage résultant de son faux témoignage.

Ce qui frappe le plus dans le code de Jean IV surnommé le *Terrible*, c'est un caractère d'*humanité* : les tortures et les punitions corporelles étaient excessivement limitées; car, afin de ne pas les appliquer à un innocent, sur des soupçons sans fondement ou sur une dénonciation mensongère, il suffisait que le prévenu



obtînt une attestation de moralité de ses concitoyens.

Les lois criminelles de Jean IV étaient consignées comme nous l'avons dit dans des *goubnyis gramatys*, et consistaient en une énumération de peines proportionnelles pour chaque délit. Le meurtre était puni de mort; il en était de même pour les récidives de vol et le brigandage à main armée. Le premier vol était puni de la perte d'une oreille; la fustigation était infligée pour les prévarications dans le service de l'État. Tous les autres délits étaient passibles d'amendes plus ou moins fortes. Le condamné à l'amende, s'il était débiteur insolvable, était livré en servage au créancier.

Le tsar Jean promulgua en outre beaucoup d'autres ordonnances remarquables, qui furent plus tard ajoutées au code qu'il avait donné. En 1557 notamment, il défendit aux monastères de faire de nouvelles acquisitions de villages, sans une autorisation spéciale du souverain. En 1559, il rendit une ordonnance qui réglementait l'entrée en servage, et fit beaucoup d'autres dispositions concernant les testaments, les biens archiépiscopaux, le crédit, le taux de l'intérêt, et les *kabalas*.

Le tsar Vassilii Chouïsky, dans la loi du 9 mars 1607 dont nous avons déjà parlé, mit une clause fort remarquable, qui obligeait les seigneurs à marier leurs esclaves : les filles au plus tard à dix-huit ans, les hommes avant vingt ans, et les veuves après deux ans de veuvage, afin qu'ils ne fussent pas portés à la débauche,

par une continence forcée. Si le seigneur n'obéissait pas à la loi, l'esclave avait le droit de porter plainte et recouvrait immédiatement sa liberté. Le même tsar rédigea un code militaire.

En outre, il y avait un règlement du grand-prince Jean III sur la propriété foncière, des ordonnances douanières de Jean IV, enfin, d'autres dispositions auxquelles le code principal renvoie souvent pour les détails.

Toutes les questions qui n'étaient pas prévues par de nouvelles lois, se décidaient d'après les lois locales, ou celles des deux Vladimirs et de Iaroslaw. Dans la juridiction ecclésiastique, on se fondait toujours sur le *Nomocanon*, ce recueil de lois canoniques qui fut introduit au temps de Vladimir Ier, traduit par Iaroslaw à la fin du xe et du xie siècle, et dont nous avons parlé en détail dans les chapitres I et II de cet ouvrage. Le Nomocanon sert encore aujourd'hui de loi fondamentale, pour la décision des questions de juridiction ecclésiastique.

Tel était l'état de la législation russe, quand le tsar Alexis monta sur le trône. Il voulut tout de suite améliorer et compléter les lois existantes, et se mit à l'œuvre avec tant d'activité, qu'en 1648, trois ans à peine après son avénement, il convoqua une grande assemblée de députés et soumit à leur délibération le travail préparé par la commission législative qu'il avait instituée. Ce nouveau code fut adopté après beaucoup



de discussions par l'assemblée générale (*Zemskoï Sobor*), revêtu de la signature de plus de mille représentants, et promulgué par le tsar sous le titre de *Sobornoé Oulojenié*, ce qui veut dire *Code de lois fait par la représentation nationale.*

La précipitation que le jeune souverain (il n'avait alors que dix-huit ans), mettait à cette nouvelle publication de lois, est visible par certaines omissions qui laissent de fâcheuses lacunes dans quelques parties du code. Ainsi le *soudebnik* statuait que, si un homme prévenu de vol et amené devant le tribunal avec l'objet volé, niait et persistait dans ses dénégations, le tribunal devait auparavant faire une enquête sur la moralité et les antécédents du prévenu, en obtenant une attestation de la commune à laquelle il appartenait. Si cette enquête était défavorable à ce dernier, le tribunal était autorisé à le faire mettre à la question; dans le cas contraire, le tribunal devait s'en tenir aux preuves testimoniales ordinaires. Le code du tsar Alexis ne fait point cette distinction; et par cette omission, il rendait plus fréquente l'application de la torture, en la faisant, pour ainsi dire, facultative de la part des juges.

A propos des prêts sur gages, le soudebnik voulait que l'emprunteur qui donnait un gage d'une valeur supérieure à la somme prêtée, eût droit, si le gage était vendu par le prêteur, à la restitution de sa valeur vénale, défalcation faite de la somme prêtée et des

intérêts calculés au taux légal. Quand le gage était d'une valeur vénale inférieure à la somme prêtée, l'emprunteur était tenu au remboursement du solde, y compris les intérêts.

Ces détails assez importants sont omis dans le recueil du tsar Alexis, qui n'est, à vrai dire, que le soudebnik amplifié dans certaines parties, écourté dans d'autres, mais sans qu'il y ait de modification dans l'esprit même de la législation. Les rédacteurs de l'Oulojenié voulurent perfectionner en spécifiant tous les cas qu'ils pouvaient prévoir, au lieu de chercher à perfectionner en généralisant les bases législatives.

Telle était la législation russe à l'avénement de Pierre le Grand. Nous voyons qu'elle était très-détaillée, et que toutes les conditions de l'existence sociale étaient reglées minutieusement par ces stipulations; il restait à la perfectionner par la généralisation, et en lui faisant suivre pas à pas le développement de la société.

CHAPITRE XIV

ADMINISTRATION DE LA RUSSIE PENDANT LA PÉRIODE DES TSARS

Le pouvoir suprême du tsar, son caractère et son action. — Ses Conseils. — Mode d'action du pouvoir législatif. — Pouvoir judiciaire. — Son organisation. — Administration; ses deux branches : délibérative, exécutive. — Énumération des Prikases, avec désignation du cercle d'activité de chacun d'eux. — Participation de tous au gouvernement du pays. — Administration militaire. — Les Prikases militaires. — Organisation des forces militaires. — Les Streltzys. — Modifications apportées par le tsar Alexéi Mikhaïlovitch. — Mode de convocation des forces.— Organisation de l'armée en campagne. — Les règlements militaires. — Administration de l'Église. — Les métropolitains et les patriarches. — Les Prikases ecclésiastiques. — Conclusion.

L'organisation administrative de la Russie pendant la période des tsars était très-simple, mais, à notre sens, très-rationnelle.

Le tsar était le chef suprême de l'État, et n'était responsable de ses actes qu'envers Dieu et sa conscience; mais en montant sur le trône, il jurait devant l'autel de professer et de protéger la religion orthodoxe d'Orient, et de conformer tous ses actes au bien du peuple qui lui était confié par le Tout-Puissant[1].

1. Le serment prononcé par Michel Romanoff à son avénement,

Tous les souverains de Russie se distinguaient par une fervente piété, et le serment qu'ils prêtaient à leur avénement était toujours un frein suffisant contre le dérèglement des passions personnelles.

Pour prouver que ce serment suffisait à maintenir les souverains dans les bornes de leurs devoirs, nous nous contenterons de rappeler que durant cette période historique de deux siècles et demi, il ne fut sans efficacité que pendant un laps de temps insignifiant; car ce ne fut que dans les vingt-deux dernières années du règne de Jean IV, que ce prince, entraîné par ses passions violentes, perdit le souvenir de son serment.

Encore faut-il observer que, malgré la furieuse démence de ce souverain, il n'exerça sa tyrannie que sur des individualités, mais jamais sur toute une corporation ou sur une classe entière de la société; jamais il ne s'avisa de promulguer des lois cruelles pour légaliser ses fantaisies : par aucun acte de sa vie il ne manifesta du mépris pour les institutions de l'État, sanctionnées par les usages et les habitudes de son peuple; tout au contraire, il respecta ces usages et les lois établies par ses ancêtres.

Nous ne parlons point de la conduite du faux Dmitrii, pendant la courte période de son pouvoir; elle fut la conséquence de son éducation peu orthodoxe, et il l'expia cruellement.

fut plus long et plus détaillé que ne l'avait été celui de ses prédécesseurs.

Le souverain était assisté dans le gouvernement de l'État :

Pour les affaires de l'église, par le patriarche et par les corporations ecclésiastiques;

Pour la législation, par le patriarche et par la *boyarskaïa douma* ou chambre des boyards, dans les affaires de réglementation ordinaire, et le *Zemskoï Sobor* pour les lois fondamentales et les grandes questions politiques;

Pour rendre la justice, par la cour des boyards, *raspravnaïa zolotaïa palata*, par les *soudnoïs prikases* ou cours de justice; dans les provinces, par les *namiestniks*, ses lieutenants, par les *voïevodes*, les *goubnyés starostys* ou juges jurés avec l'assistance de juges élus, et par les *mires*, assemblées de corporations, des volostes et des communes;

Pour l'administration des affaires courantes, par des *Prikases* administratifs, les lieutenants, les *voïevodes*, les *tiounes*, les *golovys*, les *sotzkys* et les *mires*.

La législation suivait un ordre usuel, dont les souverains, quoiqu'ils en eussent le droit, ne s'écartaient presque jamais. Chaque décret ou ordonnance était ordinairement l'œuvre de l'initiative du prince ou d'une nécessité devenue évidente par quelques circonstances de la vie sociale. Cette initiative venait quelquefois des membres de la Douma, qui proposaient l'adoption des mesures nécessaires; le souverain, qui présidait toujours la Douma, quand elle

discutait les lois nouvelles, pouvait accepter ou rejeter la proposition faite par les membres. La discussion des propositions avait lieu librement, au point qu'il n'y a pas d'exemple qu'une opinion d'opposition ait été poursuivie ou punie par le souverain. Cet esprit de libre discussion s'est perpétué jusqu'à la fin de l'existence de la Douma; et il passa même dans le sénat primitif de Pierre le Grand, où un certain prince Jacques Dolgorouky osa résister si énergiquement à Pierre lui-même, que ce souverain dut céder.

Après l'adoption d'une loi, elle était soumise au patriarche, qui sanctionnait ou *bénissait*, comme nous le disons en russe, et elle était promulguée ayant en tête ce formulaire consacré, que nous avons déjà cité : « Le tsar a proposé, les boyards ont décidé et le patriarche a béni. » Après leur promulgation toutes ces lois et ordonnances s'ajoutaient successivement au code principal.

Pour les mesures législatives importantes, pour la solution des graves questions politiques, comme celles de paix ou de guerre, les souverains convoquaient les États généraux (*Zemskoï Sobor*). Les boyards et les membres de la grande Douma participaient de droit au Sobor; les villes, les corporations, les volostes y envoyaient leurs députés, dont le nombre n'était pas fixé par une loi spéciale, mais établi par l'usage ou par l'ordonnance de convocation.

Les décisions du Zemskoï Sobor étaient très-respec-

tées; mais leur exécution n'était cependant pas obligatoire pour le souverain : nous en voyons un exemple dans les annales du règne du tsar Michel. Les cosaques du Don, après la prise d'Azoff sur les Turcs, laissèrent dans cette ville un détachement; cette petite troupe, menacée par les immenses préparatifs des Turcs pour reprendre l'offensive, envoya à Moscou demander des instructions sur ce qu'elle avait à faire. Le Sobor consulté inclinait à la résistance pour conserver Azoff comme place importante dans la mer Noire; mais le tsar, prenant en considération l'état embrouillé des relations de la Russie avec la Pologne et la Suède, fut d'un avis opposé à celui de l'assemblée. Nous ne savons si le Sobor vint à changer sa résolution, mais ce qui est certain, c'est qu'Azoff fut évacuée par les Cosaques sur l'ordre du tsar.

En d'autres circonstances, au contraire, les décisions du Sobor furent strictement et ponctuellement exécutées. En 1566, Jean le Terrible convoqua un Sobor pour le consulter sur ses relations avec la Pologne et lui soumettre les questions suivantes : « Faut-il rendre aux Polonais Riga et Venden et conclure la paix, ou retenir ces villes et continuer la guerre ? » Le Sobor se décida pour la guerre, et le tsar entra immédiatement lui-même en campagne.

On voit donc par tout ce qui précède que la forme du gouvernement n'était pas purement représentative, mais bien autocratique, éclairé par les conseils



de la représentation nationale ou des gens expérimentés.

L'organisation des pouvoirs législatifs, dont nous avons tracé les principales attributions, ne présentait à la vérité ni un caractère de stabilité, ni les garanties nécessaires à un état social définitivement perfectionné; mais elle offrait déjà des bases assez solides pour servir de pierre d'attente aux développements et aux améliorations.

Nous avons indiqué succinctement à quels magistrats était confiée l'administration de la justice; nous allons maintenant entrer dans quelques détails à ce sujet. Il y avait dès lors plusieurs degrés de juridiction; les jugements étaient rendus en première instance par les *Goubnyés starostys* assistés de membres élus par les citoyens. Les affaires venaient ensuite aux voïevodes, et en troisième instance elles étaient portées devant les *Prikases* ou hautes chambres de justice. Le grand-prince Jean III partagea la Russie en trois *tiers* ou arrondissements judiciaires, dont chacun avait son Prikase à Moscou. Ce nombre d'arrondissements fut augmenté plus tard, au fur et à mesure de l'accroissement du pays. On institua des *Prikases* à Riazane, à Dmitrovsk, à Kazan et dans d'autres villes. Les Prikases étaient présidés par des boyards ou des okolnitchys; mais les sentences capitales ne pouvaient être exécutées qu'après avoir été confirmées par le souverain.

La classe privilégiée des serviteurs de l'État, c'est-à-dire les membres des familles inscrites sur le grand-livre généalogique, était jugée dans ses affaires criminelles ou ses litiges civils par la cour des boyards, qui n'était qu'une judiciaire de la chambre ou *Douma*; cependant le souverain appelait quelquefois pour y siéger des okolnitchys ou d'autres dignitaires administratifs, distingués par leur savoir.

Les affaires civiles étaient ordinairement jugées en première instance dans les *Prikases*, des arrêts desquels on pouvait interjeter appel auprès du tribunal supérieur, *nadvornaia palata*. Il arrivait cependant en province que des causes d'une importance assez considérable étaient jugées en première instance par les *Goubnyés starostys* ou par les *voïevodes*. On pouvait appeler des jugements des starostys auprès des voïevodes, et des arrêts des *voïevodes* auprès du *namiestnik* (lieutenant) ou auprès du *Prikase* compétent. Les goubnyés starostys jugeaient sans appel les causes de police correctionnelle. Pour certains délits, il fallait à leur sentence la confirmation du voïevode; mais les crimes proprement dits étaient toujours jugés par les *Prikases*.

Les juges ne recevaient pas d'appointements fixes, mais seulement des honoraires qui leur étaient remis à la conclusion de chaque affaire, et calculés d'après un tarif qui, pour les affaires civiles, limitait ces honoraires au maximum de dix pour cent de la valeur du

litige, et qui établissait également la proportion dans laquelle elle devait être répartie entre les juges, les *diacks* ou greffiers, et les *podiatchiis* ou commis-greffiers et employés.

Quand une contestation s'était élevée entre des personnes appartenant à différentes compétences, on formait des tribunaux mixtes (*smiestnyï soude*).

La cour générale d'appel (*nadvornoï soude*) ou cour du palais, était composée de boyards; elle prononçait sur les appels interjetés et ordonnait la formation d'un tribunal d'appel nommé *péressoud*, dont les juges étaient dits *péressoudtchiks* ou *rejugeurs*. Il leur était alloué une rétribution double, c'est-à-dire vingt pour cent de la valeur en litige.

Chaque fonction judiciaire était appréciée d'après son revenu et donnée en récompense de services rendus. Les voïevodes qui étaient dans ce cas n'étaient jamais nommés pour plus de trois ans, parce qu'on croyait alors qu'il ne faut pas altérer le caractère du citoyen par un trop long exercice du pouvoir.

Indépendamment de toute cette organisation judiciaire, il y avait un *tchelobitnoï prikase* ou chambre de requêtes, qui recevait les suppliques des sujets adressées aux souverains, et qui transmettait les réponses.

Il y avait deux branches principales d'administration : l'administration *exécutive* et l'administration *délibérative*. La première était confiée aux *namiest-*



niks, ou lieutenants du souverain, qui avaient sous leur pouvoir plusieurs villes avec leurs territoires. Sous leurs ordres immédiats, et dans chaque ville, était un voïevode, chef du pouvoir administratif et judiciaire, qui souvent conduisait à la guerre les troupes fournies par le territoire qu'il avait à gouverner. Au-dessous du voïevode étaient les *golovys*, les *starostys*, les *sotskis* et *demi-sotskis*, à peu près tous choisis par l'élection populaire, et formant l'ensemble hiérarchique des agents du pouvoir exécutif.

L'administration délibérative était confiée à des *Prikases administratifs spéciaux* pour chaque partie de l'administration; leur nombre et leurs attributs ont varié à différentes époques, mais les principaux étaient :

Le *Prikase des serfs*, qui avait l'administration du servage : il devait veiller à l'observation des lois sur la matière; toutes les *kabalas* étaient obligatoirement revêtues de son visa, et l'omission de cette formalité entraînait la nullité de l'acte de servage. Ce tribunal prononçait sur les conflits qui s'élevaient entre les propriétaires et leurs serfs, et entre les propriétaires prétendant à des droits sur le même serf. Il avait aussi dans sa compétence, la juridiction des esclaves et les cas de fuite ou de recel d'esclaves.

Le *Prikase de la cour* administrait tous les biens appartenant au souverain; il était toujours présidé par un des plus grands boyards.

Le *Prikase de la poste* avait sous son contrôle et son administration toutes les courses qui se faisaient aux frais du gouvernement. Autrefois, quand on expédiait un employé pour les affaires de l'État, on lui donnait de l'argent pour acheter des chevaux qui, à son retour, devaient être rendus au Prikase. Pour le transport des ambassadeurs ou l'envoi des courriers, on louait des chevaux d'une ville à l'autre, et le gouvernement payait la location de ces chevaux. Depuis 1596 on trouve les postes régulièrement instituées. Tout le long des grandes routes et dans des villages éloignés l'un de l'autre de 8 à 10 lieues, on désignait des familles de postillons, *iamchtchiks*, qui devaient fournir des chevaux et des équipages (charrettes ou traîneaux) aux employés du gouvernement et aux particuliers qui obtenaient une feuille de route; cette obligation leur tenait lieu d'impôts et de redevances. Leur nombre était, sur chaque route, proportionnel à la moyenne des voyageurs qui la fréquentaient; et il est à croire que cette corvée n'était pas très-lourde, car il y avait toujours beaucoup de postulants à cet emploi. Ce Prikase était l'un des plus considérés; il surveillait et dirigeait tous les iamchtchiks, délivrait les feuilles de route et jugeait les réclamations postales. Le libérateur de Moscou et de la Russie, le fameux Dmitrii Pojarskoï, fut président de ce Prikase; et c'est sous sa direction, en 1628 et 1629, que furent réglées les tables qui déterminaient le



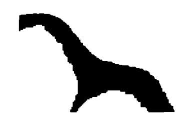
nombre de chevaux que pouvaient réclamer les différents dignitaires et employés de l'Église et de l'Etat.

Le *jitnoï Prikase*, ou administration de l'approvisionnement public. Il y avait dans chaque ville des magasins contenant des provisions suffisantes à l'entretien de la population pendant plusieurs mois. Le tiers de cet approvisionnement était vendu chaque année pour être renouvelé; on en vendait les deux tiers dans les années de mauvaises récoltes. Le tsar Boris Godounoff fit augmenter l'approvisionnement d'une quantité égale à l'un des tiers de la précédente quantité.

Le *Prikase des brigands et des voleurs*, qui s'appelait aussi Prikase *d'enquête criminelle*, avait dans ses attributions la haute police ou police secrète.

Le *possolskii Prikase*, ou chambre diplomatique, correspondait à ce que nous appelons aujourd'hui le ministère des affaires étrangères. Outre ses attributions directes, il administrait les affaires des États qui étaient sous la suzeraineté de la Russie et des provinces nouvellement comprises dans l'empire; il y contrôlait les voïevodes et leurs employés, et toute l'administration militaire. Il veillait à la rentrée de l'impôt particulier réparti sur toutes les classes, et spécialement affecté au rachat des prisonniers de guerre.

Le *petchatnoï Prikase*, ou chambre du timbre, percevait le revenu du timbre pour toutes les pièces



de procédure civile et criminelle, en apposant à chaque colonne écrite le timbre de l'État, obligatoire pour valider toutes les écritures juridiques.

Le *Prikase bolchia kazny*, ou ministère des finances, qui avait l'administration de tous les revenus de l'État. D'après son règlement constitutif, cette commission devait tâcher d'augmenter les revenus *sans pressurer le peuple*, et diminuer les impôts s'ils devenaient trop lourds. Elle devait veiller à ce que les dépenses fussent régulières et modérées; elle tenait des registres spéciaux pour chaque impôt et pour chaque localité.

Les attributions de cette chambre nous amènent à énumérer les principaux articles des revenus de l'État à cette époque. Ces revenus consistaient dans les amendes judiciaires, les droits de timbre, les régales du sel, de l'eau-de-vie, de l'hydromel et de la bière; dans les patentes de commerce, le produit des douanes, les revenus territoriaux des biens de l'État, l'imposition *cadastrale* de tous les biens-fonds des particuliers, etc. Cette dernière assiette d'impôt méritant une attention particulière, nous entrerons à ce sujet dans quelques détails précis et caractéristiques.

Nous avons vu que, du temps de Iaroslaw et de Vladimir Monomaque, la propriété foncière était déjà soumise à une délimitation exacte placée sous la sauvegarde des lois. Cet ordre de choses n'eut rien à souffrir des bouleversements qui ébranlèrent



la société russe. Jean III, voulant donner du terrain à ses neveux, les princes Volotzkoï (1497), inscrivit tout au long dans l'acte de donation, qui nous a été conservé, les limites du terrain dont il les gratifiait. D'après ce document et d'autres semblables, on peut voir clairement que les arpenteurs de l'époque cherchaient, autant que possible, à limiter les domaines par des cours d'eau et des accidents de terrain; mais à défaut de ces bornes naturelles, ils faisaient choix d'un arbre pour le marquer du sceau de l'État; indépendamment de la marque, on creusait près de cet arbre une fosse de deux mètres de profondeur et quatre mètres de diamètre, au fond de laquelle on plaçait des pierres, dont le nombre était fixé par la loi, et quelques poignées de charbon.

En 1556, le tsar Jean IV ordonna l'arpentage de tout le pays, en donnant aux employés chargés de ce travail, dit l'historien Tatichtcheff, des instructions très-précises, très-détaillées, avec des principes de géométrie pour le calcul des surfaces.

Cette opération fut exécutée en peu d'années, et toutes les terres furent mesurées, décrites et distinguées en trois qualités différentes. L'unité de la mesure territoriale était une *dessiatine* ou centième partie d'une verste carrée (à peu près 2 hectares 2/3). On comptait deux tchetvertes par dessiatine, et l'unité d'imposition s'appelait une *sokha*, contenant 400 dessiatines de terre de bonne qualité, 600 de

qualité moyenne, et 900 de la dernière qualité. Les pêcheries étaient estimées sur un pied proportionnel aux sokhas, tel lac ou telle rivière équivalant en richesse poissonneuse à un certain nombre de sokhas. Un grand bateau pêcheur et une forge étaient taxés comme une sokha. Les forêts étaient imposées d'après le nombre de haches qui y travaillaient pendant l'hiver. De cette manière, toute la Russie fut mesurée, estimée et imposée par sokhas. La somme d'imposition par sokha variait suivant les besoins de l'État, mais l'unité d'imposition restait toujours la même.

Les registres des opérations cadastrales faites du temps de Jean IV ayant été en partie perdus lors de l'invasion polonaise de 1612, en partie brûlés dans un grand incendie en 1616, furent rétablis et augmentés en 1627 et 1628, sous le règne du tsar Michel. Son fils Alexis, trouvant des imperfections à ce travail, nommé *pistsovyïa kniguis* (les livres des descripteurs), rédigea des instructions pour un nouvel arpentage, et en ordonna l'exécution; mais sa mort prématurée ne lui permit pas d'achever cette œuvre.

Sa fille, la princesse Sophie, compléta encore, pendant sa régence, les instructions préparées par le tsar Alexis, et commença la levée des plans et le travail d'estimation dans plusieurs villes; mais toute l'attention du gouvernement étant alors tournée du

côté de la Crimée, l'opération de l'arpentage fut suspendue faute de moyens.

L'assiette cadastrale de l'impôt dura encore sans modification jusqu'au règne de Pierre le Grand, qui changea cet impôt en capitation.

Le *denejnyidvor*, ou cour de la monnaie, était chargé de la frappe des monnaies et des médailles.

Le *kamennyï Prikase*, ou département des édifices, devait veiller à propager l'usage des constructions en pierre. Le tsar Boris donna deux cent cinquante mille roubles à ce Prikase pour établir des briqueteries, des carrières de pierre de construction, de chaux, de plâtre, et vendre ces matériaux aux particuliers qui voulaient bâtir, en leur offrant la facilité de les payer à dix ans de terme, par échéances successives.

Le *Prikase bagadielène*, ou département des hospices civils, dirigeait tous les établissements de ce genre.

Le *Prikase des apothicaires* veillait à l'organisation des pharmacies, à l'engagement des médecins et en général à tout ce qui concernait l'hygiène publique.

Le *zemskoï Prikase* ou *zemskoï dvor* était une chambre de police, dont la compétence s'étendait à toutes les affaires qui pouvaient être jugées par un tribunal de police correctionnelle; il avait dans toutes les villes des succursales qui s'appelaient *zemskaïa izba* ou chambres de police territoriale, et qui

étaient présidées par des *golovys* ou présidents élus, assistés de *diaks* et de *sous-diaks* territoriaux. Quant à la police exécutive, elle était entre les mains des voïevodes qui avaient dans les campagnes des agents spéciaux, *golovys*, *sotskis* et *demi-sotskis*, dont nous avons déjà énuméré les fonctions, et dans les villes des *zemskii iarychkis*, commissaires de police qu'on distinguait à leur uniforme rouge et vert à Moscou, et de couleurs différentes dans les autres villes. Chaque *iarychka* portait une plaque avec les lettres initiales de sa charge Z-IA. Il avait le droit d'arrêter et de conduire devant le juge les perturbateurs de la tranquillité publique. Le grand-prince Jean III institua des patrouilles à Moscou, et la même chose se faisait probablement dans les villes de province. Ces patrouilles étaient formées des citoyens les plus respectables, marchant sous les ordres d'un des boyards qui les commandaient, à tour de rôle. Ce même prince fit établir des chevaux de frise qui fermaient pendant la nuit les principales rues; ces chevaux de frise étaient gardés par des postes de police. Chaque partie de la ville était entourée d'une grille avec des portes de fer, et il était défendu de circuler dans les rues sans nécessité, et sans être muni d'une lanterne.

Le tsar Alexis établit des pompes à incendie dans toutes les villes et multiplia les précautions contre ces sinistres, qui avaient si souvent dévasté les principales villes de l'empire. Il perfectionna encore toutes

les mesures de sûreté publique; il fit de nouveaux règlements qui confiâient la garde de la tranquillité à des fonctionnaires élus par les citoyens, et qui faisaient assister ces agents par *un homme recommandable* (pour chaque dizaine de maisons), choisi parmi les citoyens, lequel remettait ses fonctions à d'autres, à tour de rôle. Indépendamment de cette participation de la population entière à la législation, comme milieu consultatif, à l'administration et à la juridiction par les citoyens élus, la constitution fondamentale du pays était communale. Chaque commune gérait ses intérêts, jugeait les conflits entre ses membres et veillait à l'accomplissement des devoirs envers l'État, les pouvoirs locaux et la commune elle-même, de la part de chaque habitant; enfin elle surveillait la moralité individuelle et publique. Comme cette institution forme la base de la société politique russe, nous lui consacrerons un chapitre spécial; mais auparavant, nous compléterons le tableau général du système d'administration, en faisant connaître l'organisation militaire et ecclésiastique de la Russie. L'administration de la partie militaire était entre les mains d'une série de Prikases spéciaux :

1° Le *rosriadnyï Prikase* ou département d'inspection nommait les militaires aux différents grades jusqu'à celui de *stolniks* inclusivement, donc aussi les *striaptchys*, les *dvorianés*, etc. Tous ces officiers étaient justiciables de ce département, qui pouvait

s'ériger en tribunal disciplinaire, et qui, circonstance assez remarquable, n'était jamais présidé par un boyard ou un okolnitchi, mais toujours par un diak de la grande Douma, *doumnoï-diak*; parce que ces fonctionnaires n'appartenaient pas à des familles de la classe des serviteurs de l'État, mais étaient ordinairement d'origine ecclésiastique ou des *odnodvortzys*, et offraient par conséquent de plus sûres garanties d'impartialité, n'ayant aucune espèce de lien de race ou de parenté qui les unît à leurs administrés;

2° Le *bronnoï Prikase* ou département des armures faisait fabriquer et distribuait à l'armée les principaux objets d'armement et d'équipement : cuirasses, casques, sabres, carquois, flèches, lances, arbalètes, etc.;

3° Le *pouchkarskoï Prikase* ou département de l'artillerie et du génie avait dans sa compétence la direction de ces deux armes; il contrôlait les *golovys* (chefs des forêts où l'on fabriquait le charbon nécessaire pour la poudre), les poudriers, les salpêtriers, les terrassiers, et leurs différentes usines, ainsi que les fortifications des places;

4° L'approvisionnement des troupes était fait par le *jitnyï Prikase* dont nous avons parlé plus haut;

5° Le *Prikase chtchetnykh dieles* ou commissariat militaire était chargé de la solde des troupes;

6° Le *stvolnoï Prikase* s'occupait de la fabrication et de la distribution des fusils;



7° Le *reitarskoï Prikase*, institué en 1651, était un département de cavalerie régulière qui gérait toutes les affaires de cette arme ;

8° Le *inozemnyĭ Prikase* ou cour des étrangers, bureau spécialement affecté aux étrangers résidant en Russie et serviteurs de l'État et aux *dietis boyarskis* qui n'avaient pas de terres en usufruit, mais recevaient des émoluments en argent comme les étrangers;

9° Le *kosatskoï Prikase* ou administration particulière des troupes cosaques ;

10° Le *streletskoï Prikase* remplissait les mêmes fonctions à l'égard des streltzys; il les distribuait à Moscou, dans les provinces et sur les frontières[1];

11° Le *korasbelnyï Prikase* ou département de la marine institué par le tsar Alexis, quand il commença l'établissement d'une flotte sur la Caspienne. Un ingénieur hollandais, David Butler, construisit avec ses compagnons une frégate et six corvettes qui furent armées et lancées sur l'Oka, en 1667, et conduites à Astrakhan; mais une bande de brigands qui, sous les ordres d'un kosak du Don, Stenka Razine, dévastait le pays d'Astrakhan, de Saratoff et jusqu'à Simbirsk, brûla cette flotte, œuvre de prédilection du tsar. Les pillards furent, à la vérité, pris et exécutés; mais il fallut songer à de nouveaux sacrifices pour réparer le désastre qu'ils avaient causé. Si désireux

1. Avant le règne du tzar Alexis, ces deux administrations (*Kosatskoï* et *Streletzkoï prikase*) n'en formaient qu'une.

que fût Alexis de couvrir de son pavillon les eaux de la Caspienne pour étendre autant que possible les relations commerciales et l'influence politique de la Russie, il n'apporta point dans cette reconstruction la même ardeur qu'il avait manifestée auparavant. Après avoir recueilli de nouvelles ressources, il allait cependant l'entreprendre, quand la mort vint l'enlever à la Russie [1].

Pour compléter notre tableau, nous devons dire quelques mots sur l'organisation des forces militaires de la Russie ; partie très-importante dans des siècles aussi guerriers, où le tranchant de l'épée était seul appelé à prononcer la solution des conflits internationaux.

Les forces militaires de la Russie pouvaient être partagées en deux grandes catégories :

1. Pour donner une idée générale de cette organisation de l'administration russe en Prikases, nous citons ici Mayerberg, qui était ambassadeur à Moscou en 1661, et d'après lequel nous voyons qu'il y avait de son temps, dans cette ville, trente-trois Prikases avec des attributions différentes, et tous subordonnés à la grande *Douma boyarskaïa* :

« Etenim — cum ter undecim constituti sunt Moschuæ principaliores magistratus, quos Pricazas vocant, ad quos tanquam ad primas instantias suas juxta distributionis præscriptum omnia sive justitiam, sive ærarium, sive bellum concernentia deferuntur. Earum singulis, aliquando et pluribus, unus ex iisdem (Boiaris) præest, qui summa cum auctoritate subjectas suæ jurisdictioni causas dignoscit, superque decernit majori, vel minori patrimonii sui augmento, prout ipse magis vel minus favoris sui auctionator fuerit. » (Mayerberg, page 85.)



1° Les guerriers non soldés,

2° Les guerriers à gages.

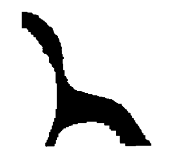
La première catégorie était la plus nombreuse; tous les degrés de la classe des serviteurs de l'État étaient obligés à ce service. Chaque boyard était avant tout militaire, et avec lui toute sa maison, serviteurs personnels, serfs ou esclaves ; il en était de même pour les okolnitchis, les stolniks, les striaptchys, les dvorianés, les jiltzys et les dietis boyarskis. Le nombre de soldats requis de chacun des serviteurs de l'État était déterminé d'après la quantité de sokhas de terre qu'il possédait. Pour chaque sokha (c'est-à-dire 400 dessiatines de bonne terre), le propriétaire devait lever, nourrir et entretenir à ses frais deux hommes armés, équipés et montés [1]. Ceux des propriétaires qui étaient pauvres et n'avaient pas de quoi subvenir à tous ces frais, recevaient des indemnités.

Le tsar Boris diminua, il est vrai, cette redevance de moitié ; mais elle fut plus tard rétablie sur le même pied qu'auparavant.

Pendant les grandes guerres, les propriétaires étaient, en outre, obligés de fournir un guerrier sur 50 et quelquefois sur 25 maisons de paysans ; ce n'était que dans ces cas extraordinaires que les paysans avaient l'honneur de porter les armes.

Les courtisans en général, comme les *stolnyks*,

[1] Pour les guerres lointaines, chaque soldat devait être pourvu de deux chevaux.



les *striaptchys*, et autres employés de la Cour, ainsi que les *dvorianés* de Moscou et les *jiltzys*, allant à la guerre, se formaient en régiments et compagnies ; les *dietis boyarskis*, qui avaient déjà reçu des lots de terres égaux à ceux des dvorianés, entraient aussi dans ce corps qui s'appelait corps d'élite, *izvyborou*. Les maisons des archevêques et les monastères devaient, en cas de grande nécessité, fournir des soldats pris parmi leurs serviteurs. Les veuves et filles propriétaires devaient fournir des remplaçants qui ne fussent pas tenus au service pour leur propre compte. Si elles n'en trouvaient pas à louer, elles envoyaient des paysans équipés, armés et entretenus à leurs frais ; on appelait ces remplaçants *soldats rendus* (*datotchnoï*). Les diaks eux-mêmes et les *podeiatchys* étaient quelquefois obligés de prendre les armes.

La seconde catégorie de militaires, celle des soldats à gages, était composée de cosaques du Don, du Volga, du Iaïk, de Grébène, de Sibérie, de la Petite-Russie, des Zaporogues et des Slobodes, ainsi que des Tartares, des Bachkirs et de tous les étrangers qui se trouvaient au service de Russie. Tous ces mercenaires étaient à la solde de l'État, qui les entretenait sur le produit des redevances de capitation militaire imposées sur les propriétaires, lesquelles variaient suivant les besoins du moment.

Jean III forma un nouveau corps de troupes ; les

streltzys (tirailleurs), dont il fit deux régiments, l'un de fantassins, l'autre de cavaliers; mais le tsar Jean IV, à l'occasion du siége de Kazan, augmenta le nombre de ses soldats qui devinrent bientôt une véritable troupe permanente, continuellement occupée du service et sachant faire déjà quelques évolutions. Elle formait le principal noyau de l'infanterie de l'armée; quoiqu'il y eût dans ses rangs quelques régiments de cavaliers appelés *reitors* ou *dragons*. Le nombre des streltzys fantassins, au dire de Margeret, voyageur français du commencement du XVII[e] siècle, était de dix mille hommes; mais le tsar Alexis, persuadé que l'infanterie était la véritable force des armées, diminua sa cavalerie *obligatoire* et la remplaça par quarante mille streltzys domiciliés en partie à Moscou, en partie dans les villes frontières. Ce recrutement considérable de streltzys se fit parmi les paysans dans les parties du pays où le peuple faisait de la chasse son occupation principale, sur les bords de la Dvina septentrionale, aux environs de Vologda, de Viatka et de Perme, où l'on était assuré de trouver d'excellents tireurs.

Les régiments de streltzys étaient logés dans de grands villages qu'ils construisaient dans les faubourgs de Moscou et des autres villes, et s'occupaient de différentes industries, comme artisans et comme marchands.

Malgré toutes les réclamations des véritables mar-

chands, les streltzys ne se gênaient pas, et sans payer ni droits, ni patentes, faisaient un commerce considérable, au vu et au su du gouvernement, qui tolérait ce désordre administratif, à cause de l'utilité de leurs services en temps de guerre. Ils devinrent ainsi peu à peu des soldats citoyens, transmettant à leurs fils leur double métier, et formant une troupe dont l'esprit de corps était porté à la plus haute expression.

L'origine des streltzys les faisait tenir en un certain mépris par les autres militaires: aucun des serviteurs de l'État n'aurait voulu entrer dans leurs rangs, et aucun homme de bonne famille n'aurait accepté le commandement d'un régiment de streltzys, malgré les grands avantages pécuniaires qu'offrait ce commandement; en sorte que toute la hiérarchie de ce corps était tirée de son sein. Tout contribuait donc à en former une caste, même dans l'armée.

Outre cette milice permanente, le tsar Alexis, voulant former un corps d'armée régulier, fit venir des officiers allemands, qu'il chargea de ce soin; et les registres de 1654 et de 1655 nous apprennent qu'il y avait déjà à cette époque sept mille hommes de troupes régulières [1]. Les grades militaires institués par le tsar étaient les suivants : colonel (*polkovnik*) lieutenant-colonel (*polou. polkovnik*), major (*maïor*),

1. *Essais sur les antiquités russes*, de G. Ouspensky. 1818. Page 357.

chef d'escadron (*rotmistre*), capitaine (*kapitan*), lieutenant (*poroutchik*), sous-lieutenant (*pod poroutchik*), enseigne (*praporchtchik*), quartier-maître (*kvartirmeïster*), caporal (*kapral*), cavalier (*reitor*), etc., jusqu'au scribe de compagnie.

Les trois premiers grades étaient exclusivement occupés par des Allemands, dont on trouvait encore quelques-uns dans les grades inférieurs, plus particulièrement cependant réservés à des nationaux russes pris dans les striaptchys, les dvorianés de Moscou et des provinces, les dietis boyarskis et les jiltzys; les soldats étaient recrutés parmi les paysans.

C'était là un commencement de réorganisation militaire, et le tsar continua à y tenir la main pendant tout le temps de son règne; mais son fils Théodore, porté vers d'autres soins, négligea cette partie importante de l'administration; et la princesse Sophie, qui ménageait les streltzys, pour en faire des instruments de sa politique, leur sacrifia complétement les troupes régulières, dont un des régiments, cependant, celui des boutyrskii, qui existe encore aujourd'hui, s'associa aux streltzys pendant leur révolte.

Le tsar Jean IV avait formé, en 1563, une troupe d'élite de gardes du corps, qu'il nomma *opritchnikis*, qu'il associa à ses écarts, et dont il fit les exécuteurs de ses mesures tyranniques. Nous ne les citons ici

que pour mémoire, car ils furent haïs et méprisés de son vivant, et dissous de suite, après sa mort.

La manière dont se faisait la levée des troupes territoriales est assez originale pour que nous en disions quelque chose.

En cas de guerre, l'armée était appelée par des *oukases* ou ordonnances envoyées à tous les voïevodes des territoires, dont le contingent devait prendre les armes. Ces ordres étaient portés par des jiltzys qui, en remettant l'oukase au voïevode, devaient lui demander des nouvelles *de sa santé de la part du tsar*. Le voïevode alors appelait tous les hommes d'armes de son gouvernement et leur assignait des points de rassemblement général, qui donnaient leurs noms aux *dessiatnis* ou compagnies, dont chacune avait son drapeau. Plusieurs de ces compagnies réunies formaient un régiment *polk*, placé sous les ordres d'un *golova*, ressortissant du territoire sur lequel avait eu lieu la levée, et subordonné pendant la guerre à un voïevode nommé par le tsar. La partie administrative était même, pendant la guerre, entre les mains du *golova*, élu par la milice elle-même, tandis que l'autorité du commandement tactique appartenait au voïevode nommé par le gouvernement.

Six de ces régiments composaient une armée et se distribuaient de la manière suivante : le meilleur régiment, qui portait le nom de *bolchoï polk* ou grand régiment, formait le corps de bataille, sous les ordres



du plus ancien voïevode; le second régiment (*peredovoï polk*) formait l'avant-garde, le troisième servait d'aile droite, le quatrième d'aile gauche, le cinquième de réserve, et le sixième, moins nombreux que les autres, mais composé des meilleurs cavaliers de l'armée, faisait les évolutions de cavalerie légère.

Le commandant en chef de l'armée se tenait auprès du corps de bataille; il portait le titre de voïevode de cour, *dvorovoï voïevoda*. Chaque régiment était sous les ordres d'un voïevode classé pour son commandement par ordre d'ancienneté, c'est-à-dire que le plus ancien des voïevodes après le dvorovoï voïevoda, commandait le corps de bataille, le second l'avant-garde, le troisième le flanc droit, et ainsi de suite jusqu'au sixième, qui commandait le corps volant.

Telle était l'organisation militaire russe pendant la période des tsars. Les bases en étaient fort rationnelles, et les perfectionnements que le tsar Alexis commença à y introduire devaient bientôt lui donner un caractère de stabilité et la mettre au niveau des exigences du temps. Ce monarque fit compléter le règlement militaire de 1607, donné par le tsar Vassilii Chouïsky, ou plutôt il en fit rédiger un nouveau qui fut imprimé en 1649. C'était une imitation du réglement militaire hongrois, avec une description détaillée des différents fronts, des marches de cavalerie et d'infanterie, des armements et des équipements,

et des exercices militaires. Ce règlement était divisé en huit chapitres :

1° De l'exercice du fusil ;

2° Des manœuvres de front ;

3° De l'exercice des lanciers ;

4° Continuation du précédent avec explication des commandements ;

5° Du bataillon carré ;

6° De la formation des régiments et de leur action ;

7° Des ordres de marche ;

8° Du service de garnison.

Enfin un manuel traitait des différents signaux donnés par les tambours, trompettes et autres instruments.

Pour compléter cette nomenclature, déjà bien longue, des différentes branches de la législation et de l'administration russe pendant cette période, il nous reste à dire quelques mots de l'administration de l'Église.

Nous avons déjà vu qu'elle avait à sa tête un métropolitain, qui plus tard devint patriarche, et qui était le supérieur immédiat des évêques préposés aux différents diocèses. Avant l'établissement du patriarcat de Moscou, les métropolitains étaient sacrés par le patriarche de Constantinople, qu'ils consultaient dans les questions importantes pour l'Église, de manière que l'Église nationale se trouvait encore à un certain degré sous l'influence de l'étranger ;

mais depuis l'établissement du patriarcat, les chefs de l'église nationale furent élus par un concile d'évêques, qui leur imposait les mains.

Quant aux évêques, ils étaient consacrés par le patriarche, et élus tantôt par un concile, tantôt par leur troupeau, comme cela se pratiquait dans quelques villes. Les évêques consacraient les prêtres, les diacres et les sous-diacres de leurs diocèses, dont ils avaient la nomination, à la condition toutefois de se conformer, autant que possible, aux vœux des paroisses. Les affaires de discipline ecclésiastique, divorces, permissions de mariage, apaisement des querelles entre mari et femme, entre les parents et les enfants, étaient du ressort direct et personnel de l'évêque, auquel ces diverses contestations étaient portées en première instance, et pouvaient être soumises en dernière instance au jugement du patriarche.

Pour les autres affaires, il y avait, comme dans l'administration civile et militaire, des Prikases spéciaux.

Le *patriarchii Prikase*, ou cour du patriarche, était présidé par un boyard du patriarche, titre égal à celui d'okolnitchii de l'État, ensorte que le même personnage pouvait être à la fois boyard du patriarche et okolnitchii à la cour du tsar. Les membres de cette cour du patriarche étaient en partie laïques et en partie ecclésiastiques; ils avaient à juger en dernière instance les crimes et délits commis par des membres

du clergé. En outre, ils administraient les revenus des monastères, dont le superflu était employé à l'entretien des hôpitaux, des asiles de vieillards et d'orphelins, et des écoles.

Le *patriarchii Rosriade* avait l'administration et la surveillance du personnel du clergé, et prononçait sur les questions litigieuses entre ecclésiastiques. Enfin, le *monastyrskoï Prikase*, qui était aussi présidé par un boyard du patriarche et formé de membres laïques et ecclésiastiques, gérait les immenses biens fonciers de l'Église, exerçait sa juridiction sur les habitants de ces domaines, et prenait toutes les mesures nécessaires pour la perception régulière des revenus.

Nous terminerons ici ce chapitre sur l'administration en Russie pendant la période des tsars. Il n'a pas dépendu de nous de faire disparaître la sécheresse que comporte le sujet. On voit néanmoins que toute cette organisation administrative, dont les détails ne pouvaient être omis, prouve que la Russie, à cette époque, était déjà arrivée à un degré politique et social très-développé. Chaque partie du service public était établie régulièrement; l'administration locale, confiée à des fonctionnaires élus par la nation et à des préposés du souverain; chaque spécialité était gérée par un Prikase ressortissant à la grande Douma boyarskaïa, dont les décrets étaient sanctionnés et promulgués par le souverain. Ainsi toutes les bran-

ches convergeaient vers le tronc central du pouvoir suprême, qui n'était pas limité dans l'exercice de ses attributions, mais seulement éclairé par les conseils d'hommes compétents. Quand on se rappelle que cet ordre de choses commença à s'établir depuis le IXe siècle, et qu'il alla se perfectionnant et se consolidant jusqu'au XVIIIe, on ne peut s'empêcher de croire qu'il présentait des garanties suffisantes d'améliorations ultérieures, et ne méritait pas d'être complétement bouleversé et anéanti.

CHAPITRE XV

INSTITUTION COMMUNALE DE LA RUSSIE
LE MIRE

Caractère de la commune slave. — Son antiquité. — Son influence avant l'introduction du christianisme en Russie. — Pendant l'introduction de la vraie religion. — Jusqu'à l'invasion des Mongols. — Exemple du prince Igor à Kieff. — Du prince Isiaslaw. — Conservation de la même influence pendant la période mongole. — Continuation pendant la période des tsars. — Élévation de Pierre I[er] au trône par élection populaire. — Organisation et compétence des mires ou assemblées communales. — Administration intérieure exécutée par les élus des mires. — Les décisions basées sur l'unanimité. — Études sur la signification de la majorité. — Mode d'action des mires slaves. — Influence du mire sur chacun de ses membres. — Défauts dans la constitution des diètes polonaises. — Description d'une diète polonaise, par Passek. — Différence avec le mode d'action des mires russes. — La commune utopique et la commune réelle. — Impossibilité d'organiser régulièrement une commune à priori.

Nous venons de présenter le tableau de la législation et de l'administration de la Russie ancienne ; nous avons fait mention de la place que toutes les classes de la société tenaient dans la législation, la juridiction et l'administration du pays. Mais, pour compléter ce tableau, nous devons étudier l'organisation et le caractère de l'action de ce *mire*, ou association communale, dont il est très-souvent question dans le cours de cet ouvrage.

Tous les peuples slaves se sont en tout temps gouvernés par des assemblées communales, qui eurent une origine patriarcale de famille d'abord, puis de race; enfin elles passèrent à la forme de différentes associations, réunies par une communauté d'intérêts, qui naissaient tantôt d'une similitude d'occupations et tantôt du voisinage. L'élément de race a disparu peu à peu. En Russie il n'y eut généralement pas de castes, excepté dans les familles apanagées et dans quelques familles généalogiques, et ces dernières n'apparurent que très-tard sur l'horizon politique. Les peuples slaves se présentent déjà au début de leur histoire, organisés en grandes associations communales, dont chacune se fixe dans une localité et prend ordinairement le nom de cette localité. Ces communes partielles, *obchtchina*, entraient en rapports mutuels pour des intérêts généraux, et formaient de plus grandes associations qui s'appelaient *pogoste*, *voloste* ou *stanne*; plusieurs de ces volostes s'associaient encore pour bâtir une ville commune, qui était le centre d'administration et de défense de tout le territoire associé. La ville en Russie n'eut jamais la signification de la ville allemande ou des châteaux féodaux, qui ne furent que des repaires seigneuriaux, d'où les propriétaires, à l'abri de leurs fortifications, pouvaient impunément opprimer et piller les populations environnantes et les voyageurs. La ville russe ne présentait qu'une association de communes sises dans son

enceinte et hors de ses murs. Les villes mêmes, avec toutes leurs communes, formaient entre elles des associations communales, qui avaient seulement des rapports encore plus généraux. Nous avons vu que Novgorod était partagée en cinq konnes principaux, dans son enceinte même, indépendamment des obchtchinys et des volostes innombrables qui formaient tout le pays, attachés à cette ville par des liens d'association communale. Kieff et les autres villes étaient organisées de la même manière. Il est à remarquer cependant que dans toutes ces associations russes, la forme communale s'est conservée d'une manière immuable, c'est-à-dire que le principe de la participation de chaque membre à la décision des questions d'intérêts généraux, et la soumission de chacun aux décisions de tous, fut la base de cette organisation. Les assemblées de citoyens ayant voix s'appelaient anciennement *droujinas*, *konnes* ou *vetchés*, comme nous l'avons vu dans les lois de Iaroslaw et dans l'histoire ancienne de Novgorod et de Kieff; plus tard elles s'appelèrent *sobor*, *gromada* ou *mire*.

D'après les documents que nous possédons, nous voyons que depuis qu'il existe une histoire certaine de la Russie, l'organisation communale était déjà en vigueur; les grandes décisions importantes étaient prises par les assemblées nationales de Novgorod, de Kieff et d'autres provinces; les lois de Iaroslaw et de Vladimir Monomaque parlent de konnes et de drou-

jinas ; les chroniques font mention d'assemblées d'anciens (*startzys*).

Le rôle que ces assemblées jouaient et le caractère de leur influence ressortent des faits historiques mêmes. C'est une assemblée nationale qui décida l'appel de Rurick et de ses frères ; Oskold et Dire convoquèrent à Kieff l'assemblée du peuple avec tous les notables, afin de discuter sur la religion chrétienne ; et ce fut cette assemblée qui envoya une ambassade à Constantinople pour demander un instituteur du christianisme. Plus tard, le prince Sviatoslaw, fils d'Olga, première princesse chrétienne en Russie, élevé par elle, fut certes puissamment influencé par les idées religieuses de sa mère, qui de tout temps était portée pour le christianisme. Ce prince, malgré ses tendances guerrières et la rudesse de ses mœurs, se montra toujours le fils le plus respectueux, même après que sa mère lui eut remis les rênes du gouvernement. On doit donc supposer que ses convictions religieuses étaient plutôt chrétiennes que païennes ; néanmoins, on l'a vu, il n'osa pas se faire chrétien, en alléguant l'*opposition* qu'il rencontrerait de la part de sa *droujina*, et les *railleries* que son changement de religion provoquerait de la part de ses conseillers.

Vladimir Ier fut élevé par sa grand'mère, cette même princesse Olga, mais à l'époque où elle était déjà convertie au christianisme, qu'elle propageait de tout son pouvoir, et où elle prêchait publiquement la

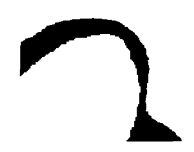
vraie religion : Vladimir devait donc être, dès sa plus tendre enfance, favorablement disposé pour cette religion; et nous voyons d'après l'histoire de notre Église que son frère, le farouche Iaropolk lui-même, influencé par son éducation, était partisan des chrétiens. La princesse Olga jouissait à un si haut degré de l'estime publique, que lorsqu'il fut question d'opter entre plusieurs religions, les députés de la nation dirent à Vladimir : « Si la religion grecque n'était pas la meilleure, « ton aïeule, la sage princesse Olga ne l'aurait pas « choisie. » On est donc en droit de supposer que le petit-fils d'une telle femme conservait dans son cœur les souvenirs des enseignements chrétiens. Néanmoins quand Vladimir parvint à s'emparer du trône de Kieff, il ne s'aventura pas à braver l'opinion de ses sujets païens, qui formaient la majorité de la nation ; mais tout au contraire il flatta leur superstition en érigeant de superbes temples aux faux dieux. En agissant ainsi il voulait probablement éloigner de lui tout soupçon de prédilection pour le christianisme[1]. Après avoir reçu toutes les députations religieuses, ce prince convoqua une assemblée générale de la nation, un grand *vetché*, et lui exposa tous les faits, en l'engageant à s'assurer par elle-même des avantages et des vérités

1. Nous avons fondé ce raisonnement sur l'étude historique de cette époque, faite par l'archimandrite Macaire, actuellement archevêque, dans son *Histoire du christianisme en Russie avant le baptême du prince Vladimir Ier*.

de chacune des religions proposées. Ce fut une députation populaire composée de dix personnages, les plus sages, et les plus estimés de la nation, qui fut chargée de cette mission. A son retour, elle rendit compte des résultats à l'assemblée, au sein de laquelle elle avait été choisie ; et cette assemblée se décida en faveur de la religion grecque, en donnant entre autres motifs celui que nous venons de citer plus haut. Vladimir se fit pour ainsi dire l'exécuteur du vote populaire : il demanda même que le vetché lui désignât le lieu où il devait être baptisé, mais l'assemblée laissa ce choix à sa volonté.

Rappelons-nous ensuite l'élection significative de Vladimir Monomaque au trône grand-princier de Kieff, contrairement aux usages reçus de succession dans les familles princières de Russie, et le mode qui fut adopté par ce prince pour la révision des lois de Iaroslaw : ces faits nous donnent une certaine idée du degré d'influence des assemblées nationales sur les décisions des gouvernements. Indépendamment de ces conclusions découlant de notre récit historique, nous pourrions mentionner beaucoup d'autres faits isolés qui portent le même caractère ; nous n'en citerons que deux.

En 1164, par exemple, le grand-prince Igor, issu de la race d'Olègue, s'empara par la force du trône de Kieff et obligea les boyards et les citoyens à lui prêter serment ; mais aussitôt qu'ils furent sortis de son palais, et en présence même des forces du prince qui ve-



nait de les obliger à le recevoir comme souverain, ils convoquèrent l'assemblée générale, le *vetché*, qui somma Igor de se rendre au milieu d'eux. Le prince, qui avait certainement avec lui une force suffisante pour dissoudre cette assemblée, n'en fit pourtant rien ; mais arrivant vers la place où elle se tenait, il s'arrêta à quelque distance et dépêcha son frère Sviatoslaw pour savoir ce qu'on voulait de lui. Le vetché répondit que le peuple demandait que Sviatoslaw prêtât serment pour lui et pour son frère Igor, s'engageant « à le juger sans partialité et à le gouverner « d'après leurs lois. » Sviatoslaw *descendit de cheval*, jura et baisa la croix, promettant que son frère ne ferait de tort à personne, qu'il confirmerait les juges choisis par le peuple, et leur défendrait de prélever plus que ne le permettaient *les anciennes lois*.

Les Kievliens *descendirent* alors *de leurs chevaux* et dirent à Sviatoslaw : « C'est très-bien, prince, que « tu nous aies juré pour toi et ton frère ; mais il faut « qu'Igor en fasse autant. » Instruits de leurs intentions, le grand-prince s'approcha du *vetché*, *descendit de cheval* et prêta le serment exigé. La religion des antiques usages, et la volonté de faire garantir leurs droits étaient donc plus fortes chez les Russes que la crainte de l'appareil guerrier du prince Igor.

Voici un autre fait de la même époque, portant le même caractère. Igor avait été chassé de Kieff par



Isiaslaw; celui-ci entraîné par les guerres qui menaçaient incessamment ses frontières, quitta Kieff, laissant le gouvernement à son frère Vladimir. Les circonstances l'ayant obligé à demander des renforts, il envoya des boyards à Kieff pour en faire part à son frère, au métropolitain Clément et au tyssiatski ou gouverneur de la ville. Vladmir convoqua immédiatement l'assemblée générale, où les boyards députés par Isiaslaw furent admis à exposer leur message. Ils développèrent les raisons qui avaient poussé le prince Isiaslaw à déclarer la guerre au prince de Tchernigoff et formulèrent le désir du prince qu'une levée fut faite pour le soutenir.

L'assemblée prêta attentivement l'oreille à leurs discours, discuta longuement leurs propositions et elle allait y donner son consentement, lorsqu'un citoyen s'avança et dit : » C'est avec grand plaisir que « nous suivrons notre prince, mais auparavant il « faut mettre ordre aux affaires intérieures; » et il proposa ce qu'il fallait faire. L'assemblée donna raison à son opposition; malgré les demandes pressantes du prince Isiaslaw, les remontrances et les menaces du prince Vladimir, les discours du métropolitain, enfin malgré le pouvoir du tyssiatski, rien ne put ébranler la conviction de l'assemblée et changer sa décision [1].

1. *Observations sur l'histoire de Russie* de Leclerc, par le général Boltine, tom. II, pag. 472-474.

Pendant la domination mongole, le caractère des relations entre les princes apanagés et leurs peuples ne changea point. Tout au contraire, le pouvoir des princes étant affaibli par le joug étranger, ils se rattachaient plus intimement à leurs sujets et s'appuyaient sur la volonté des masses. Rappelons-nous comment le grand-prince Alexandre de Tver, pour se préserver des poursuites du khan mongol, se confia à la défense du peuple de Pskoff, comment ce peuple se sacrifia pour ce malheureux proscrit, et comment le prince Michel de Vladimir fut renvoyé et rappelé au trône grand-princier par le peuple.

Dans la vie de saint Alexis, nous avons remarqué que pour supplier le métropolitain de faire son second voyage dans la horde, le peuple élevait sa voix aussi bien que les princes.

Ces faits ne sont-ils pas des preuves irrécusables de la participation de la nation aux décisions des princes ?

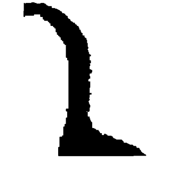
Pendant la période des tsars, cette participation n'est pas moins manifestée; nous voyons les Zemskoï Sobor convoqués en toute conjoncture grave, et les citoyens participer à la justice et à l'administration du pays au moyen de leurs élus. Jean IV lui-même laissa debout l'influence populaire; plusieurs actes prouvent que les paysans eux-mêmes jouissaient d'une participation aux actes du gouvernement; il y a notamment une ordonnance ou *gramata* de ce souverain,



par laquelle il convoqua une assemblée de députés de tout le pays environnant la ville de Chouïa *« depuis les princes jusqu'aux pêcheurs »* y est-il dit, pour aviser au moyen de purger le pays des brigands qui l'infestaient. « Vous confierez ce mandat, dit le tsar en s'adressant à ce sobor local, aux hommes les plus recommandables et les plus sages du pays. »

L'élection de Boris Godounoff, simple citoyen, à la dignité de tsar, se fit par une assemblée générale de députés de toutes les provinces, et avec la participation du peuple. Cette élection fut respectée à tel point qu'aucun des descendants de Rurick, et ils étaient nombreux dans les familles des anciens princes apanagés, n'osa élever la voix contre la volonté nationale. Le pouvoir du tsar Vassilii Chouïsky était mal assis, uniquement parce que les provinces n'avaient point participé à son élection. Michel Romanoff était l'élu de la nation : pendant son règne et celui de son fils, aucune mesure grave ne fut décidée sans l'assentiment de la nation. C'était tellement dans les usages et dans les mœurs du pays, que Pierre Ier lui-même monta sur le trône à l'âge de dix ans, sans en avoir le droit par sa naissance et au détriment de son frère aîné, uniquement parce qu'il y fut porté par l'élection d'une assemblée et par l'acclamation du peuple.

Indépendamment de cette participation de toutes les classes à la haute administration du pays et à la



distribution de la justice, chaque corporation de citoyens et chaque commune rurale se gouvernait par son assemblée plénière, et par des élus de cette assemblée. Cette assemblée appelée *mire* mérite une attention toute particulière; nous allons en faire connaître le caractère et les attributions, pour que le lecteur puisse bien apprécier cette institution remarquable.

Dans les villes, chaque corporation avait son mire; dans les campagnes, chaque village avait le sien. Si le village était petit, son mire se bornait à gérer l'administration économique du village, comme la distribution des terres entre les ressortissants, la répartition de la quote-part d'impôts, l'ordre des travaux des champs, la conservation des forêts et autres biens appartenant au village. Quant aux questions de police rurale, de juridiction entre les citoyens et d'administration générale, plusieurs petits villages se réunissaient et formaient un *obchtchestvo* ou commune, le plus souvent par paroisse. La réunion de plusieurs communes formait la *voloste* ou grande commune. Chaque homme majeur était de droit membre délibérant et votant du mire de sa commune; les femmes mêmes qui étaient à la tête de leurs familles, étaient admises à la discussion et au vote.

Les premières de ces assemblées, c'est-à-dire les mires obchtchestvos, jugeaient en première instance tous les litiges entre les membres de leurs com-



munes, ainsi que les cas d'administration locale dans la circonférence des terres appartenant à leur compétence : comme répartition d'impôts et de redevances, distribution de terres, amélioration des routes, conservation des biens communaux. En outre, ils jugeaient les cas justiciables de la police correctionnelle et prenaient des mesures pour la conservation de la moralité publique et individuelle : en un mot, ils géraient tous les intérêts matériels et moraux des citoyens de leurs communes respectives. La compétence des *mires des volostes* s'étendait jusqu'aux limites de tout leur territoire. On en appelait à ces mires des décisions des assemblées communales, et ils étaient saisis de toutes les affaires qui touchaient aux intérêts de la voloste. Les propriétaires du sol se mêlaient quelquefois de la discussion et de la solution des litiges, lorsque le tribunal siégeait près de leur habitation, ou qu'ils avaient sur les lieux un intendant nommé *tioune.* Dans les *volostes* appartenant ou ayant fait retour à l'État, les seigneurs étaient remplacés par les *tiounes* du souverain. La protection du paysan entrait dans les devoirs des propriétaires ou des *tiounes*; aussi les paysans cherchaient-ils surtout à se mettre sous la protection des seigneurs les plus puissants.

Les mires communaux élisaient, pour un terme qui dépassait rarement trois années, des administra-

teurs chargés d'exécuter leurs décisions; les *mires* des *volostes* en faisaient autant pour les fonctions administratives générales, et choisissaient un chef de la voloste, qui portait le titre de *golova* (tête). Les paysans étaient également représentés aux grandes assemblées, *Zemskoï Sobor*, dont nous avons parlé à propos de la catégorie des marchands; ils envoyaient même des députés aux assemblées provinciales, mais pour y discuter seulement des questions d'intérêt local, comme nous venons de le voir dans l'affaire des brigands de la Chouïa.

Les assemblées des corporations urbaines étaient parfaitement identiques avec les mires des volostes. Là aussi, comme dans les communes rurales, chaque citoyen, appartenant à une famille admise à la commune et parvenu à la majorité, était déjà de droit membre de son mire, et avait voix délibérative avec un vote décisif dans toutes les questions de la compétence de cette assemblée.

La particularité la plus saillante des mires slaves, c'est que leurs décisions n'ont jamais été prises à la majorité, mais à l'unanimité : condition unique et difficile à comprendre pour quelqu'un qui n'est pas slave, mais profondément rationnelle pour celui qui connaît le sincère respect que porte un slave à son mire.

Le slave, par la force d'idées remontant aux siècles les plus reculés, transmises de générations



en générations, et sucées avec le lait, n'admet pas d'infaillibilité dans une décision prise *seulement à la majorité des voix*. Il a d'autant plus raison, à notre sens, que, jusqu'à présent, ni l'expérience des siècles, ni les études et les recherches profondes des philosophes et des savants politiques, n'ont pu déterminer ce que l'on doit considérer, à la rigueur, comme la véritable majorité. Est-ce une majorité numérique? est-ce une majorité d'intérêts? est-ce enfin une majorité d'intelligence et de savoir? La raison oblige tout homme sensé de convenir que la véritable majorité devrait consister dans la majorité intelligente, corroborée par la majorité des intérêts. Mais quel est l'instrument pratique qui soit capable de donner la mesure véritable de l'intelligence et de l'intérêt de chaque membre d'une assemblée, et pour chaque question? Quant à la majorité numérique, elle est, selon nous, la plus absurde que l'humanité ait inventée, car elle ne peut être que l'expression de la médiocrité et souvent même des passions ineptes et grossières qui remuent ordinairement les masses.

Le slave, sans faire d'une manière explicite tous ces raisonnements, rejette d'instinct, en sa qualité d'être éminemment sensé, la majorité numérique, comme un système absurde. Les occidentaux ont recherché des moyens pratiques pour combiner la fausse théorie du nombre avec des éléments d'intérêt et d'intelligence, en introduisant le cens électoral

et les doubles élections. Le slave n'accepte pas ces palliatifs; il trouve qu'un homme pauvre peut avoir, au maintien de l'ordre et à l'adoption des mesures utiles, un intérêt aussi majeur, et peut-être même plus direct qu'un riche citoyen; il croit qu'un homme pauvre peut être tout aussi intelligent qu'un millionnaire; enfin, il n'ajoute pas foi à l'infaillibilité d'une double élection, qui peut être faussée par les passions, et de là par l'erreur. Toutes ces difficultés ont obligé les slaves à adopter l'unanimité appuyée sur le respect pour le *mire* et les *anciens*, c'est-à-dire pour les hommes qui sont censés avoir le plus d'expérience et de savoir.

Afin de bien se pénétrer de l'excellence de ce mode de procéder, il faut voir fonctionner ces mires et observer comment les choses s'y passent. D'abord surgissent, dans toute délibération, deux ou trois opinions différentes, dont chacune a un ou plusieurs défenseurs : ceux-ci, disposés en groupe au milieu de l'assemblée, discutent la question dans un langage simple, sans faire de ces longs discours qui ne sont jamais interrompus et qui, se succédant et ne permettant pas d'objections spontanées, fatiguent l'attention et peuvent de guerre lasse emporter une décision; de ces discours enfin, laborieusement préparés pour forcer la conviction de l'auditeur, auquel il faut supposer une grande dose de fermeté dans ses opinions pour n'être pas entraîné par le plus éloquent orateur, qui n'est

pas toujours le plus raisonnable, ou par le dernier qui parle. Les mires slaves ne se contentent pas de ce simulacre de discussion enveloppé dans des formes prescrites et peu naturelles ; ils n'admettent que la discussion vivante, spontanée et vraie, dont l'auditoire se pénètre et s'éclaire. Les raisons d'un ou de plusieurs opinants finissent par prévaloir, et le parti du battu diminue ; les auditeurs commencent à dire : « Non, oncle Jacques ou Thérance, tu n'as pas raison, « l'oncle Pierre dit mieux. » Alors Jacques abandonne le champ de la lutte et se retire dans la foule. Ceux qui restent continuent leurs débats jusqu'à ce que l'opinion se soit définitivement prononcée pour Pierre ou pour Paul ; et celui qui est approuvé adresse enfin au mire la question sacramentelle : « Ainsi, « mire de chrétiens, vous décidez de telle ou telle « manière ? » Des *oui* sont répétés de tous côtés : on se découvre, on fait le signe de la croix, et la question est résolue ; après quoi l'assemblée passe à une autre délibération ou se sépare.

Il faut observer dans tout cela que Jacques et Thérance, qui ont été battus dans la discussion, se découvrent et font le signe de la croix, avec tous les autres ; ce n'est pas qu'ils soient convaincus, mais ils se sentent dans l'obligation morale de se soumettre à la décision du mire ; et, quoiqu'en grondant peut-être, ils acceptent religieusement les décrets de cette assemblée moralement omnipotente. Il arrive

rarement qu'un ou plusieurs individus protestent hautement contre de pareilles décisions. Mais si le cas se présente, on les écoute, on transige, on revient même de la première décision, lorsque les arguments sont acceptables; si au contraire les objections sont sans fondement, ils sont tenus de se soumettre ou ils sont poursuivis par les railleries, les imprécations, quelquefois même par les voies de fait de la foule. Si un acte semblable de protestations rejetées se répète plusieurs fois dans la vie d'un membre de la commune, il est perdu de réputation et se trouve continuellement en butte à l'hostilité de l'opinion publique. Faut-il faire un soldat, c'est lui que la commune désigne comme un homme turbulent. A-t-il une contestation avec son voisin, le mire a toujours une prévention contre lui; et il faut que sa cause soit bien juste, pour qu'il puisse la gagner. Dans les républiques de Novgorod et de Pskoff, on finissait quelquefois, après plusieurs récidives de turbulence aux vetches, par noyer les récalcitrants dans la rivière. Il n'en est pas moins vrai que les décisions des mires sont toujours très-catégoriques, très-raisonnables et surtout très-pratiques [1].

1. A l'appui de cette opinion, nous citerons un fait remarquable, l'empereur Nicolas voulut prendre un certain espace de terrain des domaines de l'État pour un usage militaire; mais ce terrain était exploité par un village des environs de Saint-Pétersbourg, Moskovskaïa Iamskaïa, peuplé de paysans libres, sous

Les Polonais ont poussé trop loin l'organisation du vetche, parce qu'ils l'ont adopté tel quel, dans les décisions des questions d'État. Le mire est une institution merveilleuse dans une commune où tout le monde se connaît, où les intérêts sont presque les mêmes pour tous; mais dans une assemblée nombreuse, comme furent les diètes polonaises, où les neuf dixièmes des membres ne se connaissaient pas, la seule opinion publique ne suffisait point pour empêcher un homme perdu d'honneur et soudoyé, d'opposer son *veto* unique à une décision sage, mais peut-être gênante pour celui qui avait acheté le votant. Aussi cette condition peu sage en pratique fut-elle en grande partie cause de la décadence et de la ruine de la Pologne.

Dans une association communale, l'opinion de chaque citoyen a une valeur, d'autant plus qu'elle est retenue en de justes bornes par l'influence immédiate de l'opinion publique sur les conditions d'exis-

l'administration du ministère des domaines. Le mire discuta sur la mesure, et décida que le tsar, comme maître absolu de leurs biens et de leurs personnes, pouvait les priver de ce terrain; mais que, d'après la conviction du mire, cela apporterait un très-grand préjudice à leur économie, et il en exposa les raisons. Cette décision fut rapportée à l'empereur, et le sévère mais national Nicolas céda aux raisons du mire des paysans, et laissa la jouissance du terrain au village, qui l'a, plus tard, volontairement loué au ministère de la guerre, pour l'usage demandé, à raison de 10,400 francs par an : le mire continue d'encaisser chaque année ce revenu et le partage entre tous par portions égales.

tence journalière de chaque citoyen. Dans une assemblée nombreuse, qui traite des intérêts généraux d'un pays, l'unité votante devrait être la commune dans son *unanimité* et non un individu isolé, qui est à l'abri du mécontentement immédiat de l'assemblée, soulevé par les désordres qu'il cause et par les obstacles qu'il suscite à l'œuvre commune.

Les diètes polonaises se sont soutenues par l'influence oligarchique des magnats, qui amenaient avec eux à ces assemblées des troupes entières de votants salariés, dont aucun n'osait émettre une opinion contraire à celle de son seigneur et maître : de telle sorte que les unités communales, qui auraient dû former l'assemblée générale de la nation, étaient remplacées par des troupes seigneuriales. Un prince Radzivil conduisit avec lui à la diète générale de Pologne, en 1668, plus de 8,000 gentillâtres de Lithuanie, tous entretenus à ses frais et votant comme un seul homme.

Ces imposantes unités n'étant pas constituées d'une manière légale, tout dépendait du caprice des grands, qui, pour faire prévaloir leurs opinions, avaient souvent recours aux armes et à la force. Un gentilhomme de l'époque, Passek, nous a laissé des mémoires d'un haut intérêt sur son temps, et surtout a su nous transmettre la physionomie et la couleur véritable de ces turbulentes assemblées. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire un passage de ses mémoires, qui se

trouvent par fragments dans les œuvres de M. Adolphe Lèbre [1].

Après avoir décrit le rassemblement de la diète et des troupes nombreuses de gentilshommes réunies sous les différentes bannières des magnats pour élire un roi de Pologne, Passek continue ainsi :

« Le prince-archevêque, considérant tout ce spec-
« tacle, tient l'oreille basse ; il prévoit la difficulté de
« diriger cette masse formidable dans le sens de ses
« intentions ambitieuses. Les palatinats établissent
« leurs *camps*, forment leur cercle, et chacun se pré-
« pare à la discussion, qui s'ouvre partout à la fois.
« On discute les chances de chaque parti ; on prononce
« les noms de Condé, de Lorraine, d'un certain prin-
« cillon ; on n'oublie qu'un seul nom, celui que Dieu
« a déjà prononcé. Les ambassadeurs étrangers, les
« seigneurs polonais, parcourent les palatinats ; ils
« prodiguent l'or et les promesses, chacun dans l'in-
« térêt de son candidat. Quant au candidat prédestiné,
« on n'en fait pas mention [2]. Lui seul ne paraît nulle
« part ; il ne donne rien ; c'est tout simple, il n'a
« rien ! pas même l'idée de se présenter aux élections.
« Chacun des candidats disait qu'il ferait monts et
« merveilles, excepté le prince de Lorraine, qui ne

1. *OEuvres d'Adolphe Lèbre*, recueillies et publiées par Marc Debrit. Lausanne et Paris. 1856.

2. Il est question du prince Michel Vichnevetzky, qui fut élu roi de Pologne en 1668.

« nous promit qu'une seule chose, à savoir qu'il
« était prêt à combattre contre tous les ennemis de
« la Pologne ; mais aussi, par exemple, ceci nous
« toucha.

« Vers le soir, le parti lorrain gagna du terrain ;
« puis la séance fut remise au lendemain.

« Le lendemain, les *sénateurs* et la *noblesse* s'as-
« semblent dans le lieu du comice ; les troupes se
« rangent tout autour pour considérer ce qui va se
« passer. La diète commence à émettre son opinion,
« les sénateurs donnent leurs votes.

« Tout d'un coup, un gentilhomme crie du milieu
« de la foule : Messieurs ! quiconque votera pour le
« prince de Condé, qu'il sache que je répondrai à son
« vote par une balle ! — Un sénateur réplique avec
« aigreur ; ce gentilhomme décharge tout simple-
« ment son pistolet sur lui. Il fallait voir alors le
« beau feu de file ! tout devient confusion ; les séna-
« teurs quittent leurs siéges, ils s'abritent derrière
« leurs chaises curules, quelques-uns se cachent
« dessous ; on vit le primat et les évêques enjamber
« les balustrades. La noblesse criait de toutes parts :
« Nous ne voulons pas de tous vos discours ; nous
« ne prononcerons que le nom de celui que Dieu
« mettra dans nos cœurs. »

C'est bien là le tableau d'une diète défigurée par la domination oligarchique. L'assemblée slave est éminemment démocratique : ce n'est pas une classe

qui doit dominer, ce sont toutes les classes ; car dans l'esprit slave, toutes sont égales devant la loi. Aussi voyons-nous dans les Zemskoï Sobor, du temps des tsars, assister des députés de toutes les classes qui représentaient les intérêts des communes. Ces assemblées russes n'étaient pas encore une représentation définitivement perfectionnée, mais elles auraient pu le devenir. Quant aux assemblées polonaises, elles ne pouvaient pas se consolider, parce qu'elles étaient basées sur une injustice, sur l'exclusion du vote de la majorité de la nation.

C'est en cela que consistait la grave différence entre les diètes polonaises et les mires russes, dont nous avons fidèlement reproduit le mode d'action, et dont l'organisation porte suffisamment le cachet bien marqué de l'intelligence nationale. Le caractère le plus remarquable de cette institution, c'est le respect que chaque ressortissant professe pour les décisions du mire.

Nous avons vu que les mires des obchtchestvos et des volostes, ainsi que les corporations urbaines, veillent à la répartition équitable des terres entre les membres de la commune, ainsi qu'à celle de l'impôt et des redevances : mais nous devons faire observer qu'en agissant de la sorte, les mires ne sont pas des machines aveugles qui établissent cette répartition d'après les principes immuables d'une unité fixe ; mais que ce sont des êtres pensants, et surtout sen-

tants, qui font cette répartition d'après l'examen le plus consciencieux et le plus approfondi de toutes les circonstances déterminantes. Ainsi, un membre est soumis à un surcroît d'imposition au profit d'un autre qui est allégé, parce que le premier a fait de bonnes affaires et obtenu de grands bénéfices, tandis que le second était malade au temps des semailles et des récoltes, ou que Dieu l'a béni (c'est l'expression populaire) d'une nombreuse famille qui est encore dans l'enfance. En un mot, la répartition se fait ordinairement de la manière la plus juste, car une fois que la décision est prononcée par le mire, il n'arrive presque jamais que celui qui doit porter une surcharge aille réclamer à une instance supérieure, parce que la surtaxe est toujours légère et proportionnée aux moyens de celui qui doit la supporter. Le mire est une personnalité collective qui connaît les moindres détails de la vie intime de chacun de ses membres, et qui répartit son *income tax* en se basant sur ces notions et sur le libre effet de la raison humaine éclairée par le sentiment de la fraternité.

On voit que cette commune tant rêvée par toute une école utopiste en Europe, existe réellement en Russie : mais la grande différence entre l'utopie et la réalité, consiste en ce que le communisme rêvé veut priver le membre de la commune de toute volonté personnelle, de toute existence individuelle ; tandis que la commune réelle non-seulement laisse à chacun

de ses membres une parfaite liberté sur ses actes individuels, qui sont hors de la sphère d'action de la commune; mais lui assure encore une pleine et permanente participation dans les affaires intéressant la communauté. On doit remarquer en outre que pour fonctionner comme le fait la commune russe, il faut nécessairement que chaque membre soit profondément convaincu de l'utilité générale d'un tel ordre de choses, qu'il soit pénétré d'un respect et d'une vénération d'habitude pour cette institution, convictions et sentiments qui ne peuvent pas à priori s'implanter dans une population, mais qui sont le résultat de son éducation politique et de son histoire. Il faut de plus, pour qu'une pareille institution puisse fonctionner régulièrement et utilement, que la grande majorité des membres des communes soit raisonnable et intelligente, car sans cela les meilleures mesures ne pourraient jamais être adoptées à l'unanimité.

CHAPITRE XVI

MŒURS ET USAGES DANS L'ANCIENNE RUSSIE

Organisation d'une famille. — Partage des terres entre les citoyens. Égalité de moyens donnés par la commune à chacun de ses membres. — Un fils n'hérite pas de l'indigence de son père. — Il hérite de sa richesse. — Organisation des industries par associations. — Expression du sentiment de fraternité dans le peuple. — Piété populaire. — Charité exercée par toutes les classes de la société. — Hospitalité. — Les fêtes religieuses : Noël, le carnaval, Pâques, la Trinité, fêtes paroissiales. — Les différents peuples célèbrent de préférence différentes fêtes. — Cause de cette différence. — Jour de nom et sa signification. — Genre de vie ordinaire. — La chasse. — Les habitations, l'ameublement et les trésors. — Ustensiles de ménage. — Les équipages. — Le costume. — La nourriture. — Les boissons. — Usages à la naissance d'un enfant. — La première monte à cheval d'un garçon. — L'éducation. — Le mariage. — Les cérémonies qui l'accompagnent. — L'enterrement. — La femme dans l'ancienne société russe.

Jusqu'ici nous avons présenté l'historique de tous les éléments sociaux qui constituent la nation russe. Il nous resterait à faire une peinture détaillée des mœurs et des usages qui ont prévalu dans le cours des temps, pour compléter le tableau du développement matériel de la Russie; mais une telle tâche exigerait un travail trop étendu : nous nous bornerons à un aperçu des principaux usages de nos pères et particulièrement des usages qui se sont maintenus jusqu'à nos jours dans les rangs inférieurs de la société. Quant



aux classes supérieures, ayant tout imité de l'Europe, elles n'ont conservé aucun vestige des antiques usages de leurs pères.

L'organisation communale de tout le pays, depuis un temps immémorial, s'est reflétée sur l'organisation de la famille, qui, chez le peuple russe, n'est autre chose qu'une association de parents ou d'étrangers, mais une association communale : ce qui veut dire que la famille n'est pas seulement un lien de parenté, mais encore une association économique. Ainsi plusieurs individus s'engagent à agir de concert pour l'avantage commun ; de sorte que chaque famille offre l'image d'une commune, dont les membres peuvent être ou ne pas être parents. Le chef de cette famille ne s'appelle, dans la langue vulgaire, ni père, ni oncle, ni chef, mais *khosiaïne*, c'est-à-dire *gérant*.

Tous les membres de la famille, parents ou étrangers, jouissent des mêmes droits sur la fortune de la communauté. A cet égard, la famille a le caractère d'une société en commandite où tout est en commun. Si une famille se divise, ceux de ses membres qui quittent la maison pour former une autre famille, emportent avec eux une part de la fortune commune, en rapport avec leur nombre, sans égard au degré de parenté qui les unit entre eux. Ce partage d'une famille n'affaiblit pas les liens du sang et ne refroidit en rien les sentiments d'affection mutuelle entre ses membres.

La famille organisée de cette façon particulière, forme la première unité sociale et économique. Ainsi dans la possession et dans la jouissance des terres, il n'y a plus de partage entre les individus formant cette première unité. Dans la majeure partie des provinces russes, chaque famille reçoit un lot de terre proportionné au nombre des membres qui la composent. Dans quelques provinces cependant ce principe a été ébranlé, et les familles reçoivent des parts égales, sans égard au nombre de leurs membres. Cela ne se voit du reste que dans les provinces occidentales de l'empire: celles qui furent jadis sous la domination polonaise, et qui par conséquent furent fortement influencées par les idées économiques qui prévalaient en Occident.

Le mode du partage des terres entre les familles se fait d'une manière si particulière, que, quoique nous l'ayons exposé ailleurs [1], nous ne saurions nous dispenser de le faire connaître ici.

Quand il est question de faire le partage des terres, tous les *gérants* de familles se rassemblent pour exécuter cette opération. Ils commencent par diviser toutes les terres, selon la qualité, pour chaque destination. Les terres labourables sont classées en plusieurs qualités différentes, d'après leur nature et leur fertilité, d'après leur exposition relativement aux points cardinaux, d'après leur escarpement ou leur inclinaison,

1. Dans une brochure intitulée : *Les trois questions du moment*. 1857. Page 58.

enfin d'après leur éloignement de l'habitation : ainsi par exemple deux terrains de même qualité, mais à distance inégale du village, forment chacun une part distincte. Les prairies ont un classement analogue. Dans chacune de ces divisions, chaque gérant de famille reçoit une part rigoureusement proportionnelle au nombre des hommes ou enfants mâles qu'il a dans sa famille. Pour parvenir à l'exactitude recherchée, chaque parcelle qui doit être partagée entre tous est d'abord divisée en un nombre de fractions équivalent au plus grand diviseur du nombre des copartageants: supposons par exemple qu'il faille faire 126 lots; on commence par diviser la parcelle en 7 parts égales, comme le plus grand chiffre qui puisse partager exactement le nombre 126, et ensuite l'on tire au sort pour former autant de divisions chacune de 18 copartageants. Quand chacun sait à quelle division il appartient, c'est encore le sort qui décide la distribution des 7 parts désignées entre les divisions. Quelquefois chaque septième se subdivise encore en deux ou trois parts, qui se partagent en fractions de 9 ou 6 lots chacune; et l'on tire encore une fois au sort pour ces deux ou trois parts. Enfin, on arrive à désigner avec une exactitude remarquable à chaque gérant de famille son lot dans le lieu communal. Après plusieurs années de jouissance, si le chiffre de la population de la commune varie, on refait le partage des terres de la même manière. Comme tout homme

appartenant à la commune a droit à une part égale dans la distribution des biens communaux, et qu'indépendamment de ce droit, chaque citoyen peut posséder des biens et des valeurs individuellement et sans intervention de la commune dans la propriété privée, il s'ensuit que chez le peuple russe, le fils héritant de la richesse de son père, n'hérite jamais de son indigence; car après avoir atteint l'âge où il est capable de travailler, il est doté par la commune à l'égal des plus riches de ses voisins. Par conséquent, avec de l'aptitude, de l'activité et de la moralité, le fils du dernier des malheureux peut promptement se créer un bien-être et devenir l'égal de chacun des autres membres de la corporation. A côté de lui, le fils d'un homme riche, qui hérite du bien acquis par son père et indépendant de la commune, n'en jouit pas moins de sa part dans les biens communaux.

Cette tendance à l'association a dirigé tout le développement industriel de la Russie : on ne trouve que rarement une industrie exercée isolément. Une fois qu'un homme entreprend une industrie quelconque, son voisin l'imite; et des villages, et même des arrondissements entiers se vouent aux mêmes occupations, et immédiatement s'établit une organisation d'association. Cela est poussé à un tel point, que si vous louez un équipage, un ouvrier ou même un conducteur, l'individu qui fait le marché avec vous est obligé par l'usage d'en référer d'abord à ses coassociés,

et tous ceux qui trouvent le marché avantageux se mettent sur les rangs; ils estiment la valeur réelle du travail, tirent au sort, et celui qui est favorisé est obligé de payer la différence entre le prix convenu et l'estimation faite par l'association, qui partage cette différence par portions égales entre tous les compétiteurs. Ainsi l'on est quelquefois très-étonné de voir venir pour une besogne un autre homme que celui avec lequel on avait pris des arrangements.

L'aménité du caractère et la fraternité dans les relations entre les individus de la classe du peuple, sont exprimées par des locutions familières; un russe, en parlant à ses égaux ou à ses inférieurs, n'emploie jamais d'autre qualification que celle de *mon frère bratetz* ou *mes frères bratzys*; s'il s'adresse à un homme plus âgé, il l'appellera *oncle diadia* ou *grand-père diedouchka* ; et si c'est à une femme plus âgée que lui, il l'appellera *tante tietouchka*, ou *grand'mère babouchka*, si elle est très-vieille. Un homme qui passe devant un autre qui travaille, ne manque jamais de lui dire : *que Dieu te soit en aide!* Si un homme en voit un autre faisant son repas, il lui dit toujours *pain* et *sel*, ce qui signifie : que le bon Dieu t'envoie toujours ton pain et ton sel en abondance.

Ces usages et ces mœurs sont surtout pénétrés d'un esprit de piété qui se manifeste dans les moindres habitudes du peuple : jamais un homme ne passe devant une église sans se découvrir et sans faire un

signe de croix ; s'il rencontre un enterrement, il en fait autant : ce signe du chrétien accompagne toujours le commencement et la fin du travail. En entrant la première fois dans une chambre, avant de saluer les assistants, un russe fait quelques signes de croix, et salue l'image qui doit se trouver immanquablement dans chaque chambre habitée. Enfin, avant et après chaque repas, le russe fait une prière prescrite par un usage strictement observé. Un homme qui se lèverait le matin ou se coucherait le soir sans avoir fait sa prière, encourrait une désapprobation générale. La fréquentation de l'église les jours de fêtes, aux matines et aux vêpres ainsi qu'à la messe, est rigoureusement exigée par l'opinion publique ; l'observation du carême est tellement générale et rigoureuse, qu'un homme qui s'aviserait de s'en dispenser, attirerait sur lui le mépris public. Quand on sait que d'après les canons de l'église orthodoxe, il y a de 182 jusqu'à 215 jours maigres par an (ce nombre varie d'après le quantième du jour de Pâques), on peut aisément se persuader que l'influence religieuse doit être bien puissante pour contraindre toute la population d'un des plus grands pays du monde à faire une continence obligée pendant plus de la moitié de l'année.

Les tsars russes eux-mêmes exécutaient rigoureusement toutes les prescriptions de l'Église. Tous les jours ils assistaient à la messe et souvent aux vêpres ou aux matines, dans leurs chapelles du palais ; mais

aux grandes fêtes, ils allaient à l'une des cathédrales de Moscou. Ils observaient les carêmes avec une grande rigueur, et jamais ils ne laissaient le moindre repas avant la messe, qui, du reste, se disait ordinairement de grand matin pour ne pas entraver les occupations du souverain dans le cours de la journée.

[illegible] qui la demande au nom de Notre-Seigneur Jésus. [illegible] temps une [illegible] pour tous les Russes. La charité chrétienne avait été introduite dans les mœurs russes par Vladimir Ier, qui, après avoir reçu le baptême, renonça à son ancien genre de mœurs et prêcha d'exemple la bienfaisance, la tempérance, la fraternité chrétienne et la charité. Il pratiqua largement cette dernière vertu chrétienne, qui dès lors s'introduisit dans les mœurs et les usages du pays. Tous les princes et les tsars, ainsi que les boyards et les propriétaires, manifestaient leur bienfaisance en donnant des banquets au plus grand nombre de pauvres, et le plus souvent possible. Cet usage s'est perpétué jusqu'au XVIIIe siècle.

L'hospitalité était la vertu caractéristique des peuples slaves. Les historiens les plus anciens qui font mention de ce peuple, Tacite, par exemple, et plus tard les historiens byzantins, en peignant les Slaves comme des peuples tout à fait barbares, louaient toujours néanmoins leur hospitalité. En effet, dans toute



la Russie, qu'un riche ou un mendiant frappe à la porte, avec prière qu'on lui permette d'entrer pour passer la nuit ou se reposer sous le toit d'une maison ou d'une cabane de paysans, rarement il essuie un refus. Si le voyageur est pauvre, non-seulement on lui donne le gîte, mais on le fait ordinairement asseoir à la table de la famille pour partager son rustique repas. Le peuple russe a considéré de tout temps comme un péché d'accepter d'un voyageur la moindre rétribution. Dans les derniers temps et près des grandes routes très-fréquentées, ce pieux usage s'est altéré; car on a vu surgir des espèces d'auberges dont les propriétaires se sont créé une industrie en hébergeant les voyageurs. Cependant sur les routes fréquentées par les malfaiteurs que l'on expédie en Sibérie, et dans toute la Sibérie, une ménagère tant soit peu pieuse ne manque pas de mettre tous les soirs sur un rayon expressément établi à cet effet en dehors de l'une des fenêtres, du pain, du lait, un morceau de gâteau ou de viande pour les *malheureux*, qui peuvent passer devant sans qu'elle les aperçoive. On appelle *malheureux*, dans l'idiome populaire, chaque criminel; on ne le méprise point, mais on le plaint. C'est le bourreau qui est méprisé, au point que si un de ces exécuteurs des hautes œuvres entre dans une maison de paysan, immédiatement après elle est lavée du plafond au plancher, et le prêtre est invité à resanctifier l'habitation. La piété du peuple russe

lui fait observer très-strictement les différentes fêtes de l'année. Les principales sont Noël, le carnaval, la semaine de Pâques, la Trinité et les fêtes paroissiales de chaque village. Toutes ces fêtes apportent leurs réjouissances et leurs plaisirs; mais elles commencent toujours par la prière : chacun tâche d'assister au service divin, chanté à l'église; puis le prêtre, avec ses acolytes, va dans chaque maison et y chante un *Te Deum*, à la fête du jour. Ce n'est qu'après cela que commencent les réjouissances. La Noël se fête par des visites mutuelles et par la bonne chère; la jeunesse se rassemble les soirs et s'amuse aux petits jeux. Chaque jeu est chanté : tantôt c'est le loup qui attrape les brebis, et chacun, pour se délivrer du loup, doit lui donner un baiser; tantôt c'est un lièvre pris dans un cercle, qui cherche à s'échapper, et la paire qui le laisse passer, reçoit un baiser du fuyard; tantôt c'est l'oracle, tantôt ce sont des gages que l'on tire. Les vers que l'on chante sont appropriés à chaque jeu, et les couplets s'appellent les chansons de jeux, *khorovadnaïa piesnia*.

Au carnaval, on se régale de beignets au beurre et à la crème, les *blinys;* dans chaque village, on dresse des montagnes de glace, et tout le monde, enfants et jeunes gens, se livre à cet exercice. Les jeunes gens font la plus élégante toilette à leurs chevaux, attellent leurs traîneaux et invitent les jeunes filles et les femmes à y entrer pour les faire promener à grand

trot ou au galop; cette saison est l'époque des courses au traîneau. Autrefois, dans les villages et dans les villes, c'était pendant le carnaval qu'on s'amusait à organiser le combat au pugilat : pour ce jeu, tous les amateurs se partageaient en deux camps, de force à peu près égale, et à un signe donné les camps entraient en lutte; il était sévèrement défendu par l'usage d'employer tout autre instrument de combat que le poing. Celui qui se serait permis de mettre dans son gant une pierre, un morceau de bois ou de la monnaie, aurait été infailliblement puni, même par ses compagnons de camp. Le camp vainqueur recevait les compliments du beau sexe et des vieillards, et souvent le camp vaincu devait régaler les vainqueurs; les honneurs appartenaient surtout à celui qui avait terrassé le plus d'adversaires. Ce genre de jeux était très-utile, à une époque de guerre fréquente où les luttes corps à corps étaient le mode habituel des combats véritables; la jeunesse s'habituait à cet exercice, acquérait l'agilité et le coup d'œil nécessaires pour vaincre des adversaires plus vigoureux, mais peu rompus à la lutte. Ces luttes martiales furent en usage jusqu'à la seconde moitié du XVIII[e] siècle.

La fête de Pâques est la grande fête de la Russie : tout le monde, sans exception, assiste à la messe de minuit; après la messe on s'embrasse et on se félicite mutuellement, sans distinction de sexe, d'âge et de position sociale; on se fait des cadeaux en œufs

rouges, et on se rend des visites. Les jeux de la fête consistent à rouler des œufs sur une espèce de parterre, que l'on dispose expressément pour ce jeu ; on coque avec des œufs et on se balance sur des balançoires que l'on établit pour la circonstance. La fête de Pâques est la principale de l'année pour les Russes, comme la Noël en Allemagne et en Angleterre, et la nouvelle année en France. Ceci nous a paru toujours très-significatif, et nous avons cherché à nous rendre compte de la cause de cette prédilection des nations chrétiennes pour des fêtes différentes : il nous semble qu'elle provient de la diversité de croyances religieuses et du degré de foi dans les révélations divines de chaque peuple. Le Russe est éminemment catholique orthodoxe : il croit ardemment à la rédemption accomplie par le sacrifice de l'Homme-Dieu et par la résurrection de la personne du Sauveur; il fête donc cet acte principal du Christ, comme la fête symbolique de sa foi. L'Allemand et l'Anglais, comme protestants, révèrent plus les maximes du Christ qu'ils ne croient à cette rédemption symbolique; aussi, sont-ils portés à fêter de préférence le jour où naquit ce Maître divin. Quant aux Français, dont la foi chrétienne a été considérablement ébranlée par la révolution, et qui ont vu des calendriers où l'on fêtait la sagesse, le courage, la carotte et la betterave, ils ont choisi pour principale fête de l'année le jour où cette année commence chez eux; une fête politique ou écono-

mique a dù avoir la préférence sur une fête religieuse.

Outre ces grandes fêtes généralement célébrées, chaque village et chaque paroisse ont une ou deux fêtes par an, pendant lesquelles on se réjouit en recevant tous ses amis et en les régalant autant que possible. Les jeunes femmes, les filles et les jeunes gens forment des cercles dans la rue, chantent des chansons de jeux et exécutent ces jeux. La fête de village dure ordinairement trois jours, et chaque villageois s'efforce alors d'étaler tout le luxe de son hospitalité.

Enfin chaque Russe fête son jour de nom, c'est-à-dire le jour où l'Église fête le saint qu'on lui a donné pour patron à son baptême. Le jour de naissance n'est pas fêté, et même le plus souvent ce jour est ignoré: car le Russe considère comme commencement de son existence le jour où il fut reçu dans le giron de l'Église; et comme ordinairement l'on donne pour patron à l'enfant le saint ou la sainte que fête l'Église au jour du baptême, c'est ce jour que l'usage oblige de fêter et non celui de la naissance; on considère ce dernier comme début de la vie matérielle et comme indigne d'être fêté, s'il n'est pas suivi du sacrement purificateur du baptême. Cet usage est encore un indice irrécusable de la piété populaire.

Par ce qui précède on voit que les Russes ont multiplié leurs fêtes, mais la vie habituelle est très-régulière et éminemment paisible. On se levait ordinairement de très-bonne heure, chacun priait Dieu, les hommes



aisés allaient tous les jours à l'église; après la messe l'on travaillait deux ou trois heures et l'on déjeunait ensuite, habituellement entre 7 et 8 heures du matin; après le déjeuner, chacun s'occupait de ses affaires et l'on dînait à midi. A l'issue du dîner, tout le monde se reposait pendant une heure ou deux; toutes les boutiques même étaient fermées. Ce n'est qu'après ce repos qu'on se permettait des distractions et des amusements; on jouait entre parents et amis, de préférence aux échecs et aux dames, et très-peu aux cartes. Les princes régnants, les tsars, les boyards et les gens riches avaient à leurs cours des fous très-spirituels, des farceurs, des danseurs, des musiciens et des chanteurs, qui tous mettaient leurs talents à contribution pour procurer du plaisir au seigneur qu'ils servaient et à ses hôtes. La chasse à courre et aux faucons était l'amusement favori des grands et petits seigneurs. Pour donner une idée de tout le luxe qu'on déployait dans cet amusement, nous allons citer le récit de l'ambassadeur impérial Herberstein, qui assista à une chasse princière vers le commencement du XVIe siècle. « Quand les ambassadeurs, dit Herberstein, dans son « voyage en Russie, finissent ou sont prêts à finir « toutes les affaires qui leur sont confiées, habituelle- « ment le monarque les invite avec lui à la chasse. « Il y a un bois dans les environs de Moscou, qui « abonde en lièvres, dans lequel non-seulement la « chasse est sévèrement défendue, mais encore où l'on



« n'ose même pas couper le bois. Quand le grand-prince
« manifeste le désir d'aller à la chasse, on apporte
« dans ce bois des lièvres pris dans les autres parcs
« du prince, parcs qui sont très-nombreux; et le
« monarque est d'autant plus content qu'il en attrape
« davantage. En partant pour la chasse, le prince en-
« voie l'un de ses boyards ou l'un des fonctionnaires
« de la cour pour amener les ambassadeurs. Aussitôt
« qu'ils arrivent à une certaine distance de lui, ils sont
« tenus de descendre de leurs chevaux et de s'appro-
« cher à pied du souverain. C'est aussi de cette ma-
« nière que nous fûmes amenés. Le prince montait
« un cheval richement harnaché et portait un costume
« superbe. Il avait la tête couverte; ayant ôté son
« gant il nous donna la main, et nous fit dire par
« le traducteur : Nous avons eu l'intention de nous
« divertir par la chasse, et de vous faire participer à
« ce plaisir. Montez donc sur vos chevaux et suivez-
« moi. Il était coiffé d'un bonnet appelé kolpak,
« orné par devant et par derrière de feuilles en or,
« qui se balançaient comme des panaches. Son habit
« était en brocart d'or; à sa ceinture étaient attachés,
« conformément aux usages russes, deux couteaux et
« un poignard. Par derrière, la ceinture retenait un
« *palet* (boule en fer attachée au bout d'une courroie)
« orné d'or. A sa droite, on voyait le tsar Chakh Aleï,
« expulsé de Kazan, et à sa gauche les deux jeunes
« princes. Le tsar de Kazan était armé de deux car-

« quois; dans l'un était l'arc, dans l'autre les flèches.
« Arrivé sur le champ, nous y trouvâmes jusqu'à trois
« cents cavaliers. Sur le lieu de la chasse il y avait
« plusieurs centaines de piqueurs, dont une partie
« était habillée en noir et une autre en jaune. La
« chasse dura plusieurs heures et on attrapa jusqu'à
« trois cents lièvres. Après la chasse, le grand-prince
« s'avança du côté d'une grande tour en bois,
« éloignée de quelques milliers de pas de Moscou, et
« autour de laquelle on avait établi une quantité de
« tentes. La plus élevée et la plus grande de ces tentes
« était disposée pour le grand-prince, la seconde pour
« le tsar de Kazan, la troisième pour nous, plusieurs
« pour les différents dignitaires et divers usages.
« Aussitôt que chacun fut entré sous sa tente, le sou-
« verain nous fit inviter à venir dans la sienne. Il
« était assis sur un escabeau fait en ivoire, avait à sa
« droite le tsar de Kazan et à sa gauche les jeunes
« princes, qui jouissaient de ses bonnes grâces parti-
« culières. Nous nous tenions devant lui et un peu
« de côté avec plusieurs boyards. Quand nous fûmes
« assis, on nous présenta des fruits confits et des
« bonbons, après quoi on nous régala de différentes
« liqueurs; le prince, pour prouver sa bienveillance,
« nous envoyait des uns et des autres, comme il le
« faisait aux grands festins. Pendant ma première
« ambassade il offrit un banquet à la même place
« où nous nous trouvions. Quelquefois les ambas-

« sadeurs sont invités à des chasses aux ours. »

Cette description est suffisante pour nous donner une idée des chasses à l'époque des tsars. Quant aux chasses plus anciennes, nous pouvons nous les figurer en lisant le testament de Vladimir Monomaque.

Le tsar Alexeï Mikhaïlovitch était grand amateur de chasse, et surtout de la chasse au faucon; il écrivit de sa propre main, pour ce genre d'amusement, un règlement, dont l'épigraphe est très-remarquable, et peint le caractère des préoccupations de ce sage souverain; il mit ces mots : « Que le travail ab-« sorbe ton temps, mais conserve une heure pour le « plaisir. »

La chasse était donc, comme nous le voyons, l'un des amusements les plus répandus; depuis le tsar jusqu'au plus petit propriétaire, tout le monde se permettait cette distraction, en y déployant tout le luxe que comportait la fortune de chacun. Les propriétaires opulents invitaient à leurs chasses les voisins moins riches, et il se formait de cette façon des sociétés nombreuses, qui se mettaient en course, battant les forêts et les buissons de tout un pays, car le droit de chasse n'existait presque pas. Ces sociétés passaient quelquefois plusieurs semaines en campagne; chassant le jour, trinquant et s'amusant le soir dans des camps improvisés, et changeant de place tous les jours. C'étaient des banquets, des chœurs de chansonniers, des danses et des bouffon-

neries qui se renouvelaient chaque jour. Ordinairement, celui qui était le propriétaire de la meute des chiens courants régalait à ses frais tous les invités, entretenait leurs piqueurs, leurs chevaux et leurs lévriers, ainsi que leurs fauconniers, si l'on chassait au faucon. Ces usages se sont conservés très-longtemps, si bien qu'au commencement de ce siècle encore ils étaient très-répandus en Russie. En dehors de toutes ces distractions et de ces réjouissances, la vie était simple et modeste. Les habitations n'étaient pas grandes; les ameublements et les ornements étaient simples, et les équipages peu nombreux.

Les maisons des plus grands seigneurs ne différaient des maisons ordinaires que par la dimension des pièces, qui étaient plus vastes et plus élevées, mais presque toujours distribuées d'une manière uniforme. Dans la partie la plus éloignée de la porte d'entrée de la cour se trouvait une grande chambre, partagée quelquefois en deux ou trois compartiments. C'était le salon ou les salons de réception nommés *svietlitza*, ou chambre claire; parce qu'on y pratiquait ordinairement de grandes fenêtres, que l'on peignait en couleurs différentes et qu'on appelait *fenêtres rouges*, *krasnoié okno*. Vis-à-vis de cette chambre, à l'autre bout de la maison, se trouvait la chambre intérieure, que l'on appelait *izba*, partagée aussi quelquefois en plusieurs compartiments formant les chambres à coucher et les salles à manger de mé-

nage. Entre ces deux pièces, se trouvait ordinairement un vestibule, plus ou moins grand, suivant l'importance du seigneur propriétaire de la maison: ce vestibule s'appelait *sienis;* et du nom de cette chambre on appelait siennyas dievouchkis ou vierges des sienis, les filles de chambre et les suivantes des femmes et des filles des grands seigneurs. Au-dessus de la svietlitza, on construisait quelquefois un petit étage, auquel conduisait un escalier intérieur du vestibule; les pièces de cet étage étaient destinées aux dames et surtout aux demoiselles de la famille et portaient le nom de *téréme*, très-souvent cité dans les chansons russes.

La cour était entourée des bâtiments de service, tels que la cuisine, les habitations ou izbas des domestiques, les écuries, remises, et salle de bain de rigueur, car l'usage des bains existait parmi les Slavons septentrionaux depuis l'antiquité la plus reculée. Nestor, en décrivant la prédication en Slavonie de la religion chrétienne par l'apôtre saint André, dit qu'à cette époque déjà les bains étaient en usage sur les bords du lac Ilmen. Derrière la cour, chaque maison possédait un jardin presque toujours planté de pommiers, de cerisiers et de différents buissons à baies. Des étangs plus ou moins vastes, servant de viviers, formaient le plus riche embellissement de ces jardins. L'intérieur des chambres n'était orné que d'images sacrées, et le plus souvent enrichies par des

couvertures ciselées en argent doré, et même quelquefois par des pierres précieuses. En outre, dans les coins des pièces de réception, et surtout de la salle à manger, il y avait des rayons sur lesquels on étalait les riches vaisselles en argent et en or, qui formaient le véritable luxe de cette époque, et consistaient en plats, soupières, coupes, verres et cornes de buffles sauvages ornées d'argent, d'or et de pierreries. Les seigneurs les plus élégants tapissaient les murs de leurs appartements avec des cuirs dorés fournis par les Hollandais.

L'usage d'orner les chambres de tableaux profanes et de portraits ne fut adopté que plus tard. Le premier portrait qui entra en Russie fut celui de la princesse Sophie Paléologue, la fiancée du grand-prince Jean III ; il fut envoyé d'Italie afin que ce souverain pût, d'après cette image, juger de la beauté de sa future. La chronique dit à ce sujet : « Et le Friazine dessina la tsarevna sur une image et « l'apporta, etc. »

Tous les objets précieux étaient conservés dans des garde-meubles spéciaux que l'on appelait *tchoulane*, et qui formaient ordinairement un compartiment de la *svietlitza*. C'était un honneur d'être invité par le maître de la maison à visiter et à admirer ces trésors de famille. Nous voyons notamment que déjà en 1075, le grand-prince de Kieff, Isiaslaw, invita les ambassadeurs de l'empereur Henri IV à visiter ses tré-

sors[1], qui consistaient en vases d'or et d'argent, en pierres précieuses, en brocarts d'or et autres objets curieux. Plus tard, du temps des tsars, il y avait des ateliers d'orfévrerie spécialement destinés au confectionnement des objets précieux pour l'usage et les musées des souverains. L'une des distractions favorites des tsars était de visiter ces trésors et les ateliers où on les fabriquait. Tous les voyageurs assurent que les souverains de Russie possédaient des trésors immenses, et pouvaient être considérés comme les plus riches potentats du monde. Pour donner une idée de la richesse et du luxe de la cour de Moscou, nous citerons un passage du compte rendu de l'archevêque Arsène, qui accompagna le patriarche de Constantinople, Jérémie, à Moscou vers la fin du XVIe siècle[2] : « Je ne sais, dit le prélat, comment « décrire les richesses de cette cour. Figure-toi de « superbes armoires remplies de plats, de coupes et « d'autres vases en argent avec des bords et des « ornements en or, et contenant les liqueurs les plus « précieuses. Dans le grand nombre des vases d'or, de « formes et de dimensions différentes, et d'un prix « inimaginable, il s'en trouve un que vingt personnes « peuvent à peine soulever. Le service de table

1. *Histoire de Russie*, de Striter. Page 136.

2. *Catalogus codicum manuscriptorum Athenei Taurinensis*. Turini, 1769. s. t. Labures et iter humilis Elassonis archiepiscopi Arsenii.

« représente toutes sortes d'animaux et d'oiseaux, tels « que des lions, des ours, des chevaux, des lièvres, « des cerfs, des poules, des paons avec des ailes en « or, des grues, des cigognes, des canards, des oies, « des pélicans, des autruches, des pigeons, des fai- « sans, des perdrix et des tourterelles. Parmi ces « objets, un rhinocéros immense mérite une attention « particulière. » D'après le même auteur, les cadeaux que fit le tsar au patriarche et à sa suite consistaient en plats d'or remplis de diamants et de perles fines.

D'après des actes testamentaires de différents boyards et autres dignitaires et propriétaires, on peut conclure que parmi les citoyens il y avait de grandes richesses dans ce genre.

L'ameublement des chambres était très-simple; tout autour des murs il y avait une espèce de banc fixe, en bois plus ou moins sculpté; les tables et les escabeaux étaient aussi ornés de sculptures en bois. Tous ces siéges étaient quelquefois recouverts de tapis. L'historien Tatichtchef fait mention de chaises dont on se servait dès 1158[1]. Le luxe se manifestait aussi dans la dimension et la quantité des coussins et des lits en duvet, qui étaient très-grands et très-nombreux, surtout dans les maisons des grands seigneurs. Les lits, indépendamment d'une masse de coussins, avaient des rideaux de différentes étoffes, ornés de franges et quelquefois brodés. Mais le prin-

1. Son *Histoire de la Russie*, tome III, page 75.

cipal ornement des chambres consistait en images de saints ou représentant des fêtes de l'Église, richement recouvertes d'argent et même ornées de pierres fines. La vaisselle qu'employaient les gens riches était en argent et même en or, souvent enrichie de perles fines d'une grosseur et d'une beauté remarquables. La chronique nous rapporte qu'en 1472, les habitants de Pskoff, ayant appris que la tsarevna Sophie Paléologue, à laquelle le grand-prince Jean III allait se marier, devait traverser leur ville, lui préparèrent une réception brillante et allèrent à sa rencontre avec des coupes et des cornes dorées remplies d'hydromel.

Pour donner une idée de la quantité d'argenterie que l'on possédait en Russie, il suffit de dire que Margerette raconte qu'en 1598, le tsar Boris Godounoff, en campagne contre les Tartares de Crimée, campa à Serpoukhoff, où pendant six semaines il régala magnifiquement son armée; tous les jours *dix mille convives* se mettaient à table, et tout le service se faisait avec de la vaisselle d'argent. On peut juger par analogie de la richesse des particuliers. C'était aux banquets donnés pendant les fêtes qu'on étalait le plus grand luxe, mais habituellement on se servait de vaisselle en faïence et en bois. Herberstein dit (pag. 68) que pendant son séjour en Russie, il a vu des verres et d'autres ustensiles de ménage, très-artistement faits, employés aux usages journaliers, et qui étaient fabriqués par grandes masses à Kalouga:

cette industrie s'y est soutenue jusqu'à nos jours. L'usage des vases en verre et en cristal était aussi très-répandu en Russie depuis fort longtemps, mais tous ces objets venaient de l'étranger.

Les équipages, dans l'ancienne Russie, étaient simples, et leur forme variait peu; en été, c'étaient des chariots (*telegua*), en hiver des traîneaux. Ordinairement on montait à cheval, et on employait rarement l'équipage. Pendant la période des tsars, on remarque déjà l'emploi de voitures couvertes d'été et d'hiver; les premières s'appelaient *kolymagua*, les secondes *vosok*. Pour en avoir une idée, nous allons donner la description d'une voiture que le tsar Boris envoya en cadeau au prince Jean de Danemark : « Une voiture attelée de six chevaux gris, en harnais « cramoisis; le fer de la voiture était tout argenté, et « le corps de l'équipage recouvert d'un maroquin « bleu de ciel, l'intérieur doublé en étoffe de soie « bigarrée; les coussins étaient bleu de ciel et cra- « moisis; les panneaux peints en or et en différentes « couleurs; les roues et le timon peints en rouge. » Depuis ce temps, le luxe d'équipage fut poussé à l'extrême, au point que le tsar Théodore, fils d'Alexis, fut obligé, en 1682, de mettre un frein à ce luxe par un règlement.

Le costume du peuple en Russie n'a pas varié depuis l'antiquité; dans les lois de Iaroslaw du XIe siècle, nous voyons qu'il est question du même costume

que l'on porte encore aujourd'hui. Chaque province présentait une petite variante dans la coupe, la longueur ou la manière de porter chaque partie du costume; mais généralement il consistait, pour les hommes, dans un habit en drap dont les pans se croisaient par devant, le pan gauche s'attachant avec quatre ou cinq petits boutons sur le côté droit; il était complété par un pantalon large, dont les extrémités inférieures entraient dans les bottes jusqu'au jarret, ou bien étaient entourées d'un morceau de drap en hiver ou de toile en été, et attaché par des courroies minces, dans le genre des attaches des antiques sandales : ce dernier costume est de mise, quand celui qui en est revêtu est chaussé de souliers d'écorces d'arbre, *laptis*, qui sont portés jusqu'à présent par le peuple et même par de riches paysans en hiver et pour les travaux des champs. Une telle chaussure, désagréable dans l'humidité, est fort commode en hiver et par un temps sec, car le pied s'y trouve à l'aise et chaudement : la souplesse et la légèreté en ont fait consacrer l'usage. En hiver, l'habit de drap ou *kaftane* se met par-dessus une pelisse en peaux de mouton que l'on appelle *touloupe;* en été, le kaftane en drap est remplacé par un kaftane en toile. La chemise est ordinairement en toile de couleur, et le pantalon en toile rayée de bleu. La chemise est portée sur le pantalon et s'attache par une petite ceinture en cordons ou en laine tressée, sur laquelle est ordinairement attachée la clef du bahut et un peigne dans un

étui de cuir. Le costume est complété par une ceinture à double tour sur le kaftane et ordinairement en couleur, et par un bonnet fourré en hiver et un chapeau de feutre en été. Ces chapeaux ont diverses formes selon les provinces : tantôt il est en forme de cône tronqué avec de très-petits bords; tantôt en forme de cylindre d'un décimètre de hauteur, avec des bords retroussés et ornés de plumes de paon; tantôt enfin de la forme d'un large cône renversé, d'une quinzaine de centimètres de hauteur avec de larges bords. Dans quelques provinces occidentales le peuple a des chapeaux en feutre blanc; mais généralement ils sont en feutre noir. Chaque homme porte de rigueur une petite croix en argent ou en laiton suspendue à son cou; quelquefois une petite image de saint est jointe à la croix. Le costume des femmes est un peu plus varié dans les provinces; mais généralement il consiste en une large chemise attachée au col par un bouton et à manches bouffantes, retenues au-dessus du coude et tombant par-dessus cette attache jusqu'au poignet; et en une robe sans manche, appelée *sarafane*, bleue ou rouge, ornée de galons en couleur, mais avec une taille et un dos, qui se rallient par deux bretelles en galons sur les épaules. Dans la Russie méridionale il n'y a que des jupes ou même une espèce de couverture rayée de différentes couleurs, qui enveloppe les hanches et le corps à plusieurs tours et qui est très-gracieusement attachée par une large ceinture.



Avec le sarafane, la taille se dessine au moyen d'une ceinture. Dans plusieurs provinces un tablier blanc ou de couleur forme une partie essentielle du costume des femmes; et ce tablier est souvent attaché, passant sous les aisselles et au-dessus de la gorge.

La coiffure des femmes est très-variée, suivant les provinces ; il n'y a presque pas de contrée qui n'ait ses particularités en ce genre. Les jeunes filles, en général, ne couvrent pas leurs têtes, mais portent seulement un ruban en bandeau : ce ruban est quelquefois brodé en or, ou en perles fines ; mais dans tous les cas les cheveux sont découverts et pendent par derrière en une ou deux tresses avec des rubans et différents ornements que l'on appelle *kosnik*, et qui sont plus ou moins riches, selon la fortune de la belle qui le porte. La coiffure des femmes varie à l'infini, et se distingue toujours par une certaine richesse.

Dans quelques villes l'usage exigeait une coiffure en perles fines, à ce point, qu'une femme habitant une chaumière et s'occupant des plus rudes travaux, quand elle allait à l'église le dimanche, mettait sa coiffure de perles fines, unique trésor de la famille, passant de génération en génération, et conservant toujours sa forme historiquement primitive. Les ornements du beau sexe consistaient en différentes boucles d'oreilles et en colliers d'ambre, de corail et même de perles fines. Il y a des contrées où les femmes et les filles ornent leurs poitrines de larges col-



liers, sorte de cuirasse formée de différentes monnaies en or et en argent arrangées en dessins.

Les chaussures des femmes sont des espèces de bottines, avec un petit rebord en maroquin rouge, vert ou jaune; mais pour les travaux, et par économie, elles chaussent aussi des souliers en écorce de tilleul; seulement les attaches ne sont jamais en courroie, mais en drap et assez larges.

En décrivant le costume des femmes du peuple, nous ne pouvons oublier que l'usage du rouge et même du blanc a été de tout temps fort répandu parmi elles dans beaucoup de provinces. Il y a même des contrées, où l'usage exige que le futur fasse cadeau à sa fiancée d'un pot de rouge.

Les costumes des classes aisées, conservant la même coupe, étaient très-variés par leurs richesses. Pour en donner une véritable idée, nous allons décrire le costume domestique et le costume de parade d'un boyard, ainsi que celui d'une grande dame.

Les hommes portaient la barbe longue et se coupaient les cheveux en laissant à découvert la moitié de l'oreille et toute la nuque; mais si par hasard ils étaient sous le coup d'une disgrâce du souverain, ils laissaient croître leurs cheveux, qui leur tombaient sur la figure et sur les épaules: cette disgrâce s'appelait *opala* [1].

1. Elle pouvait être de cinq degrés différents : 1° une défense de paraître à la cour; 2° une défense de quitter sa maison; 3° ordre de quitter la capitale et d'habiter dans ses domaines;

Ordinairement les hommes portaient un petit bonnet fait en filets d'or et d'argent et enrichi de perles fines, ce bonnet s'appelait *tafia*; par-dessus on mettait le grand bonnet en peau de renard noir, de castor, de zibeline, et en d'autres fourrures de prix. Ces bonnets ne s'ôtaient jamais, pas même en présence du souverain : le haut en était recouvert de brocart brodé de perles fines mêlées de diamants et d'autres pierres précieuses, et surmonté d'une houppe en or avec des pierres fines. La nuque était couverte par le collet du kaftane, ordinairement brodé en perles fines et orné de riches pierreries. Le col de la chemise, qui n'était jamais plissée, était aussi orné de broderies; ce dernier luxe était surtout en usage, parce que nos ancêtres, dans leurs appartements et quand ils n'avaient pas de visite, restaient souvent en chemise, surtout en été; pour recevoir, ils revêtaient un kaftane en étoffe légère de soie, descendant jusqu'aux genoux et orné de boutons en or et en pierres fines. Pour sortir ou recevoir avec cérémonie, par-dessus ce petit kaftane on en mettait un autre beaucoup plus grand, orné aussi de boutons semblables et attaché par une riche ceinture de châle ou d'autres belles étoffes, derrière laquelle on fixait un poignard. Ces kaftanes étaient longs, en velours ou en damas, même en brocart d'or, quelquefois seulement en

4° dégradation des titres obtenus et inscription dans les rangs des Dvorianés de province; et 5° incarcération.



drap cramoisi. Les pelisses que l'on mettait par-dessus les kaftanes étaient ordinairement en peaux de renard noir ou de zibeline, recouvertes de velours et ornées de cordons et de houppes en or. En été, ces pelisses étaient remplacées par un costume analogue, mais sans fourrures.

L'uniforme des boyards et d'autres hauts fonctionnaires, quand ils venaient à la cour, était une espèce de kaftane très-long en velours, le plus souvent de couleur noire, garni, tout le long du pan, d'une quantité de petits boutons très-riches. Cet habit s'appelait *férèze*.

Les pantalons étaient ordinairement en satin blanc, et les bottes en maroquin de différentes couleurs, brodées en or ou en argent, avec des talons ornés d'une plaque en argent.

Les costumes des dames étaient semblables, par la coupe, aux *sarafanes* des femmes du peuple; la différence était dans la qualité et la richesse des étoffes employées. Elles avaient en outre un voile en mousseline, qui s'attachait à la tresse et retombait en larges plis sur les épaules, en descendant au-dessous des genoux. Ce voile était surmonté d'un petit bonnet fourré de zibeline, dont le fond était brodé en perles fines et en pierreries, avec une houppe. Dans les grandes cérémonies, le bonnet était remplacé par une riche coiffure en brocart de différentes formes, brodée en pierres précieuses, que l'on appelait *ko-*

kochnick, et que les dames ont conservée jusqu'à présent pour le costume de cour.

Par-dessus la robe, les dames jetaient sur leurs épaules une espèce de spencer ou serre-taille en velours, satin ou brocart, doublé de belles fourrures, avec des collets et des manches fourrés, du plus haut prix. Ces petites pelisses s'appelaient *douchegreïka*.

Les ornements du beau sexe consistaient en riches boucles d'oreilles, bracelets et bagues en or avec des pierres fines, en colliers de perles fines et de pierres précieuses. Les hommes aussi mettaient quelquefois des colliers semblables. On voit encore, dans le Musée national de Moscou, des colliers très-riches qui étaient portés par les princes et les tsars.

Voyons maintenant comment nos ancêtres vivaient à table et comment ils composaient leurs repas.

Les voyageurs qui ont fréquenté la Russie dans les temps anciens, ne s'accordent pas sur la qualité de la nourriture et des boissons chez les Russes en général, et cela est très-naturel : les mets qu'ils mangeaient n'étaient pas du goût de ces étrangers. De tous les sens, le goût est certainement celui dont la formation dépend le plus des habitudes, puisque nous voyons, parmi les peuples réputés les plus civilisés, une divergence complète dans les goûts. L'Anglais préfère les mets fortement épicés, qui irriteraient le palais délicat du Parisien, l'Espagnol ne mange point comme l'Allemand, etc. Il n'est donc pas étonnant



que les étrangers goûtassent peu la bonne chère des anciens Russes. Néanmoins, ils sont presque tous d'accord sur la bonne qualité des boissons; tous aussi s'étonnent de la diversité et de la qualité des provisions de table que fournissaient abondamment les champs, les jardins, les forêts, les rivières, les lacs et les mers. Seulement, ils ne manquent jamais de se récrier sur la manière de préparer les repas. Ce qui les surprenait surtout, c'était la prédilection des Russes pour le poisson, qu'ils aimaient mieux que la viande et les légumes. La viande salée et fumée était préférée à la viande fraîche; on mangeait la viande moitié rôtie, au lieu de la faire cuire ou rôtir complétement; enfin, les mets froids étaient préférés aux mets chauds, et tous étaient relevés d'ail, d'oignon, de beaucoup de sel, de poivre ou de vinaigre.

En général, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, le peuple se contente d'une soupe aux choux, à laquelle on mêle de la farine, ou d'une soupe au gruau, dans laquelle on fait bouillir un peu de viande ou du lard[1]. On fait cuire du gruau épais, que l'on mange

1. Voici ce que dit Herberstein sur les repas des anciens Russes au commencement du XVI[e] siècle : « Ollamque aqua replet, in « quam cochlear plenum milii, sale addito, injicit, coquitque. « Eo cibo dominus et servi contenti vivunt. Porro si dominus « nimium famelicus fuerit, totum absumit, itaque servi aliquando « ad totum biduum aut triduum egregie jejunant. Ad hæc, si « dominus vult lautius epulari, tum addit parvam particulam « carnis cuillæ. »



ordinairement avec de l'huile de chènevis ou de lin. Les jours de fête on fait des gâteaux. L'homme du peuple fait deux grands repas par jour avec sa soupe, et deux moins copieux où il se contente de pain, de sel et de *kvas*, boisson fermentée cuite avec de la farine et du malt; il consomme de trois à quatre livres de pain. Les jours où le paysan est en fête, il ne pratique plus l'économie; pour régaler ses amis et ses connaissances, il tue son plus beau mouton ou son porc le plus gras, qui sont mangés entièrement. Chacun fabrique sa bière, et il s'en consomme beaucoup. A la guerre, les soldats se nourrissaient de biscuits de seigle et d'une espèce de fécule grillée d'avoine, appelée *tolokno*, que l'on délayait dans de l'eau chaude; en y mêlant un peu de sel, on avait une soupe de campagne.

Les repas des classes élevées de la société se distinguaient plutôt par le grand nombre que par la délicatesse des mets. Les Russes en général ne mangeaient ni veaux, ni lièvres, ni pigeons, encore moins des écrevisses, ni aucun animal qui n'eût été tué par la main de l'homme et dont le sang n'eût coulé[1]. On servait de préférence sur leurs tables le mouton et le porc, toutes les espèces de volailles, le canard sauvage, les coqs de bruyère et de marais, les perdrix,

1. « A carne vitulina omnes sibi in perpetuum temperant. Eo« demque nausea lepores, cancros, columbas, et quidquid inter« cluso sanguine præfocatum perimitur, abominantur. » Buchau, page 251; Reutenfels, page 198.

les gelinottes, les grues, les oies sauvages et les cygnes. Les dindes furent importées pour la première fois en 1625, et ne tardèrent pas à se multiplier en grande quantité. On mangeait les viandes bouillies et rôties, mais on les préparait toujours à des sauces piquantes à l'ail et à l'oignon.

Les jours ordinaires, les seigneurs russes avaient une table simplement mais abondamment fournie; quand ils donnaient des fêtes, ils tâchaient de se distinguer par la quantité et le prix des plats qu'ils offraient à leurs convives : le nombre de mets divers montait ordinairement de trente à quarante. Aux dîners de cour, surtout à la réception des ambassadeurs, on servait de cent cinquante à deux cents mets différents. Quand l'ambassadeur anglais, le comte de Carlisle, fut invité à la table du tsar, on lui offrit jusqu'à cinq cents mets. Les cuisiniers russes se distinguaient par la forme qu'ils donnaient à leurs plats : ainsi, pour servir un poisson, ils commençaient par en faire une farce, avec laquelle ils imitaient un lion, un paon, une poule avec ses poulets, etc. Les poissons que l'on présentait aux grands festins étaient énormes; un écrivain du XVIe siècle, Tanner, assure, dans son voyage en Russie, qu'à un dîner où il assistait, on servit la moitié d'un poisson que trois hommes portaient avec peine.

Le talent plastique des cuisiniers était surtout mis à contribution pour les desserts; ils fabriquaient en

sucre des figures colossales d'animaux et des modèles de villes[1]. Le dîner ordinaire des souverains, qu'ils prenaient habituellement seuls, consistait en soixante ou soixante-dix mets différents, dont ils goûtaient plutôt qu'ils n'en mangeaient; néanmoins l'étiquette exigeait que ce nombre considérable parût sur la table.

Il y a bien longtemps que les melons ont figuré aux desserts des dîners russes; Herberstein même en fait mention, comme d'un usage très-répandu[2]. Les pains d'épice formaient un des desserts les plus usuels, car on les employait déjà dans la Russie

1. Voici le menu du dessert d'un dîner qui fut donné par le tsar Alexis, à l'occasion de la naissance de Pierre le Grand : 1° un plateau en sucre avec les armes de Moscou; 2° un second plateau en sucre à cannelle; 3° une grande tête en sucre dessinée, pesant 100 livres; 4° un grand aigle, fondu en sucre blanc, avec les insignes impériaux, pesant 60 livres; 5° un second aigle pareil, mais en sucre rouge; 6° un cygne en sucre fondu blanc, de 80 livres; 7° un canard en sucre, de 20 livres; 8° un perroquet en sucre, de 10 livres; 9° une colombe en sucre, de 8 livres; 10° le Kremlin en sucre, avec des cavaliers et des piétons; 11° une grande tour avec un aigle, et une autre pareille, mais moyenne; 12° une ville carrée avec des canons; 13° deux trompettes en sucre à cannelle, l'une blanche et l'autre rouge, de 15 livres chacune; 14° deux frangipanes à cinq cercles; 15° deux clochers de sucre candi, l'un rouge et l'autre blanc, de 12 livres chacun; 16° quarante plats de figures humaines, en sucre; 17° trente plats de sucre candi représentant des légumes et 10 plats de sucres épicés; des figues, des fruits sucrés, etc., en tout, 150 plats; des melons d'eau et des melons confits.

2. « Melones autem singulari cura ac industria seminant. » Herberstein, page 62.

païenne pour les offrandes aux faux dieux, et de tout temps on leur donnait des formes différentes d'animaux et d'édifices.

Les boissons les plus anciennes en Russie sont l'hydromel, la bière et le kvas. On consommait une quantité considérable de la première de ces boissons; par exemple, dans une chronique de Novgorod, de l'année 989, il est dit : « L'on fit une grande fête « et l'on consomma *cent vingt mille* livres de miel. » C'est tellement prodigieux que c'est à peine croyable. Les hydromels étaient cuits avec différentes épices : ce qui leur donnait des aromes et des goûts divers; on y ajoutait du houblon et on les faisait fermenter. Les étrangers sont unanimes à trouver les hydromels russes exquis.

La bière était connue en Russie très-anciennement; elle est désignée sous le nom d'*oloul*, dans le livre des Degrés (t. I, p. 134), aux XIe et XIIe siècles. Quant au *kvas*, c'est la boisson la plus ancienne et la plus en usage; dans la chronique de Nestor il est question de l'emploi du *kvas* par les Slovènes, au premier siècle de notre ère. Dans les lois de Iaroslaw on détermina la quantité de malt qu'il faut fournir pour le kvas aux ouvriers qui bâtissent une ville. Ce n'est pas une boisson enivrante; bien au contraire, elle est rafraîchissante. Pour conserver toutes ces boissons fermentées, les Russes ont eu de tout temps, près de chaque maison tant soit peu considérable,



des caves où la glace se conservait une année entière[1].

Les rapports fréquents des Russes avec l'empire d'Orient les avaient habitués à l'usage des vins, usage introduit bien avant les Mongols. Plus tard, c'est-à-dire pendant la période de l'asservissement, les relations avec Constantinople étant devenues moins étendues, cet usage diminua aussi, pour reprendre à l'époque des tsars. Et encore, au dire de Jovius, qui écrivit ses notions sur la Russie au commencement du XVIe siècle, on buvait peu les vins étrangers; il parle néanmoins avec étonnement de la bonne qualité du vin de Crète qu'il trouva en Russie, qualité qui n'avait point été altérée par le long voyage que ce vin avait fait en suivant la voie de Gibraltar. Au XVIIe siècle déjà les ambassadeurs étaient habituellement traités avec des vins; mais les Russes préféraient encore leurs boissons indigènes. La culture de la vigne ne fut introduite à Astrakhan qu'en 1613 : ce fait est mentionné par les voyageurs Straus et Treier. Le premier de ces voyageurs, qui visita Astrakhan en 1675, y trouva la culture de la vigne très-développée, au point que, sans parler de ce qui était acheté par le commerce, la province fournissait déjà à la seule cour

1. « Medonem ac birram per æstatem infrigidare, infusa po« culis glacie, voluptatis gratia, solent. Nam ingentia glaciei frusta « nobilium in cellis subterraneis singulari studio reconduntur. » *Jovius.*

du tsar deux cents tonneaux de vin et cinquante tonneaux d'eau-de-vie de raisin par an. A cette époque, les vins grecs furent remplacés dans la consommation par les vins de Hongrie, qui jouirent même d'une grande vogue du temps de Pierre le Grand. Ce souverain introduisit le premier l'usage des vins de France.

A mesure que l'usage des vins grecs diminuait en Russie, celui de l'eau-de-vie de grain s'y développait. On sait que la distillation des grains fut découverte par les Arabes. En 1290, Raymond Lulle parvint à apprendre d'un savant qui habitait l'île de Majorque le secret du procédé. Les Génois surprirent ce secret d'un certain Arnaud de Villeneuve, qui le tenait de Lulle; et dès lors, ils commencèrent à fabriquer cette liqueur sous le nom d'*aqua vitæ*. Les Russes le connurent par les Génois établis en Crimée, vers 1398[1]; et l'usage s'en répandit rapidement, avec des perfectionnements sensibles. On ne se contentait pas d'une eau-de-vie pure : on inventa immédiatement des infusions de fruits et de baies, avec du miel ou du sucre, et l'on fabriqua sous le nom de *nalivka* plusieurs sortes de boissons que les voyageurs unanimement trouvent exquises. On voit que les moyens de se procurer les jouissances de la table ne manquaient pas aux anciens Russes, et qu'ils en profitaient d'après leurs goûts et leurs habitudes.

1. *Storch's Gemælde des russischen Reichs*. Tom. III, p. 260.

Pour compléter dans une mesure convenable le tableau des mœurs, jetons un coup d'œil sur les usages et les cérémonies qui accompagnaient les naissances, le mariage et les enterrements, sur les habitudes de l'éducation, etc.

Une femme en couches est considérée en Russie comme se trouvant momentanément dans un état d'impureté, et elle doit, pour se purifier, recevoir une bénédiction par le ministère de l'Église. Cette idée fut introduite de Grèce en Russie avec le christianisme, et les Grecs eux-mêmes l'ont imité des Hébreux, chez qui cette purification était de rigueur. L'usage de mettre de l'argent sous le coussin de l'accouchée fut généralement adopté par les Russes, à l'imitation de l'adoration de l'enfant divin par les Mages; cet usage est encore en vigueur de nos jours.

Avant l'introduction du christianisme, les enfants ne recevaient leurs noms qu'avec la tonsure, qui s'administrait à l'âge de sept ans; mais dès l'introduction du christianisme, un nom fut donné à l'enfant aussitôt après sa naissance, et un autre le jour du baptême, c'est-à-dire au septième jour après cette naissance. Le premier de ces noms était ordinairement slave, et le nom de baptême était celui du saint ou de la sainte que l'Église fêtait ce jour-là. D'après les préjugés du peuple, on cachait soigneusement le nom au moment de la naissance; parce que ce nom, n'étant pas chrétien, se trouvait sous l'influence de

méchants sorciers et sorcières, qui, s'ils venaient à le connaître, pouvaient faire du mal à l'enfant et plus tard à l'homme. Les princes et les hauts personnages n'étaient pas affranchis de ce préjugé; et nous voyons la plupart des princes et des grands avoir un double nom, l'un slave et l'autre chrétien. Les noms slaves des princes avaient presque toujours pour racine la gloire, comme Sviatoslaw, sainte gloire; Vladislaw, possesseur de la gloire; Mstislaw, vengeur de la gloire; Iaroslaw, fougue de la gloire, etc.; ou bien des idées de domination comme : Vladimir, possesseur du monde; Iaropolk, fougue guerrière; Sviatopolk, légion sacrée, etc.

Ces préjugés étant très-enracinés, on craignait beaucoup le mauvais œil pour les enfants, et on les en préservait en les léchant d'une certaine manière et en les aspergeant d'eau bénite.

Pendant la cérémonie du baptême, d'après le rit orthodoxe, on met sur le nouveau baptisé une chemise blanche et une croix à son cou; à l'époque de l'introduction du christianisme, il fut ordonné à tous les nouveaux chrétiens de porter ostensiblement la croix baptistaire, pour les distinguer de ceux qui n'étaient pas encore baptisés. Cette coutume se répandit tellement que jusqu'à présent chaque Russe porte une croix à son cou; quelquefois on y ajoutait une amulette d'encens qui devait, selon l'opinion populaire, préserver de toute mauvaise influence occulte. Un ou

plusieurs parrains et marraines tiennent l'enfant sur les fonts baptismaux : ils se chargent pour ainsi dire de son éducation chrétienne, et lui promettent leur protection dans l'Église et dans le monde. Le baptême établit une parenté spirituelle, non-seulement entre ces assistants et le néophyte, mais encore entre eux et les parents de l'enfant; au point que l'Église, considérant cette parenté spirituelle à l'égal de la parenté de sang ou d'alliance, ne tolère pas un mariage entre parrain et marraine, ni même entre un garçon et une fille qui ont eu à leur baptême le même parrain ou la même marraine.

Dès qu'un garçon avait atteint l'âge de sept ans, on le mettait à cheval et on lui coupait les cheveux d'une certaine manière et avec des cérémonies particulières [1]. Cet usage, qui date du paganisme, s'est conservé très-longtemps, même jusqu'au XVIIIe siècle; car un historien russe, le prince Chtcherbatoff, assure qu'il était encore en vigueur de son temps chez beaucoup de familles nobles [2].

L'éducation des enfants avait pour principale base

1. Ces cérémonies sont décrites du temps de Jean III; elles eurent lieu pour mettre à cheval son fils George, quand ce dernier eut atteint l'âge de sept ans. Des parrains assistaient aussi l'enfant dans cette cérémonie, après laquelle le jeune garçon était soustrait à la surveillance des femmes et passait sous la direction des hommes. Dans une circonstance de ce genre, qui eut lieu au sujet de ses fils, les princes Alexis et Siméon, le tsar Alexis distribua de nombreuses gratifications.

2. *Histoire de Russie*, tome III, page 502.

le développement du sens moral; l'acquisition du savoir restait toujours au second plan : toutefois les enfants des classes aisées apprenaient presque généralement à lire et à écrire et étudiaient l'Écriture sainte, ainsi que les œuvres des écrivains sacrés. Chacun était honoré suivant le degré de son savoir en littérature sacrée; néanmoins les parents des enfants qui manquaient d'instruction, n'étaient point l'objet de la désapprobation publique; mais l'immoralité des enfants était un opprobre qui rejaillissait sur toute la famille. Aussi voyons-nous que le premier soin des parents était d'inspirer à leurs enfants la morale chrétienne, la crainte de Dieu, la charité pour les pauvres, les veuves et les orphelins, l'horreur du mensonge et du parjure. Chaque enfant était convaincu de l'immuable vérité du dicton populaire, base de toutes les transactions sociales de l'ancienne Russie, et qui consistait en ces mots : *Qui trompera, aura honte*. C'était de tout temps le principe fondamental de la société russe, principe qui, malheureusement dans les temps modernes, fut remplacé par des obligations légales, dont les formes étaient dictées par des codes de lois et non par la conscience de l'homme placée sous la surveillance de l'opinion publique. On apprenait à l'enfant et au jeune homme : que le respect au mérite relève non-seulement celui qui en est l'objet, mais encore celui qui le professe et le manifeste; qu'un jeune homme n'a pas assez d'expérience pour être un juste apprécia-

teur du mérite d'autrui, car l'expérience ne s'acquiert qu'avec l'âge; qu'il doit par conséquent généralement être respectueux envers tous ceux qui sont plus âgés que lui, et poli avec ses égaux en âge. De là cette aménité des mœurs russes, ce langage respectueux avec les anciens, ces qualifications cordiales de père, d'oncle, de frère et d'enfants. Tous les étrangers qui visitèrent à différentes époques la Russie ne se mettaient jamais au point de vue nécessaire pour apprécier le peuple russe; le seul, que nous sachions, qui l'ait jugé impartialement, est le docteur Paul Flemmingue, qui fut en Russie vers 1620; voici ce qu'il dit: « Dans un pays « appelé barbare, je vois des hommes qui méritent à « tous égards le titre d'homme. Le laboureur russe « ne rêve pas à une liberté imaginaire, mais il est « véritablement libre d'âme : il est riche, parce qu'il « ne ressent pas le besoin; il jouit d'une belle santé; « il est bon de cœur et ne se doute pas que cette qua- « lité est rare parmi les hommes; il habite une chau- « mière faite de ses propres mains, et il est content de « ce qu'elle le préserve des intempéries et du froid; « il travaille gaiement, plein d'espérance dans la bonté « divine, jouit du repos dans les bras d'une épouse « aimée, et s'endort agréablement bercé par les chants « brillants du rossignol. Ah! véritablement, ce peuple « innocent et heureux paraît appartenir au fabuleux « règne de Saturne[1]. » Malgré le ton tant soit peu

1. *Archives littéraires de l'Europe*. N° XII. 1804. Pages 315

pastoral de cette description, on doit cependant convenir qu'un peuple qui a su inspirer, à cette époque et à un étranger, une pareille description, avait de grandes qualités morales. Quant à nous, nous sommes persuadé que Paul Flemmingue était sincère dans son récit et que ces qualités morales qui l'ont frappé chez le peuple russe existaient effectivement, parce que nous en voyons encore de nombreux vestiges, et qu'elles étaient les conséquences de cette éducation morale dont nous venons de parler.

L'éducation des enfants des souverains russes se faisait autrement que celle des autres enfants du pays. Jusqu'à l'âge de sept ans ils étaient sévèrement confinés dans les appartements intérieurs de leur mère; après quoi on les confiait à quelques hommes sûrs, qui leur faisaient apprendre à lire, à écrire, à compter, à jouer aux échecs. On leur enseignait aussi l'histoire et la géographie, surtout celles des pays voisins; plusieurs apprenaient les langues étrangères, principalement le grec et le latin, qu'ils parvenaient à parler comme leur propre langue. Excepté l'héritier présomptif du trône, on ne montrait jamais au public les enfants des souverains jusqu'à l'âge de 18 ans. Quand on les envoyait dans des châteaux de plaisance, on les y transportait en voiture couverte, et il n'était jamais

et 316. N'ayant pas pu trouver l'original, nous avons dû traduire cette citation du russe, de l'estimable ouvrage de M. Ouspensky, *Essais de récits sur les antiquités russes*, page 518.

question de les développer physiquement par des exercices du corps. Cette éducation les exposait à des maladies graves et rendait leur constitution débile. Le tsar Alexis, ayant perdu son fils aîné Alexis, et les médecins ayant déclaré qu'il était mort par suite de cette éducation si contraire aux vœux de la nature, ordonna de changer le genre d'éducation de ses autres enfants : dès lors on les fit monter à cheval dans une cour intérieure du palais; on les occupa au tir et à d'autres exercices gymnastiques. L'hiver on faisait des montagnes de glace, sur lesquelles ils glissaient.

Le mariage était accompagné d'une quantité de cérémonies transmises de génération en génération et basées sur des préjugés plus ou moins absurdes. Le mariage civil ne fut jamais en vigueur en Russie; mais pour régler les intérêts de fortune, le mari signait quelquefois l'inventaire de la dot de sa femme; et en cas de mort de celle-ci, il devait restituer cette dot à qui de droit.

Les cérémonies proprement dites du mariage étaient les mêmes dans toutes les classes de la société, au luxe près. Dans les classes supérieures, le promis et la promise ne se voyaient jamais avant le mariage; dans le peuple, ils se voyaient, mais ils n'osaient jamais parler de mariage, comme affaire qui ne dépendait point d'eux. Les parents du jeune homme trouvant une jeune fille à leur convenance, sous le rapport des relations de familles, envoyaient une femme de con-

fiance pour examiner cette jeune personne; et si le résultat de cet examen était favorable et conforme aux idées des parents, ceux-ci expédiaient des *demandeurs en mariage*, *svates*, avec un beau coq en main, comme insigne de leur charge. Quand les parents de la jeune fille faisaient un bon accueil aux *svates*, une entrevue de parents était désignée, et l'on y réglait définitivement tous les détails concernant la fortune et la vie ultérieure des futurs. Dès lors commençaient les fêtes de famille; des chansons spéciales existaient pour la célébration de toutes les phases de cet acte grave de la vie. A peine la conclusion de la demande en mariage était-elle connue, que des chœurs d'hommes et de femmes arrivaient dans la maison de la promise et du promis, adressaient dans leurs chants des félicitations aux futurs, en les qualifiant toujours du titre de jeune prince et de jeune princesse, à leurs parents proches et éloignés, aux svates, à la maison, enfin, à tout le monde et à toutes choses. La veille du mariage, toutes les compagnes de la promise venaient chez elle, admiraient son trousseau qui était exposé aux yeux de tous, l'emballaient ainsi que la dot mobilière dans des bahuts expressément faits pour cela, et chantaient des couplets appropriés à la circonstance. Les grands parents du promis et lui-même n'assistaient pas à cette cérémonie; mais ils gardaient la maison, pour attendre que ces bahuts leur fussent apportés par la bonne de la promise, qui recevait d'eux un beau ca-

deau. Dans l'un des bahuts on mettait un petit fouet en soie, comme signe du pouvoir du mari sur sa femme. En attendant l'arrivée du trousseau, les parents du promis régalaient de leur côté leurs parents et leurs amis, avec force chansons spéciales. Après l'expédition de la dot, les compagnes de la promise la déshabillaient et la conduisaient au bain, où elle était lavée et peignée par elles, et toujours avec accompagnement de chansons propres à chacun de ces actes. Il faut observer que l'usage exigeait qu'une promise qui se respectait, pleurât et se lamentât pendant tout ce temps sur la perte de sa liberté de vierge et sur sa séparation d'avec sa mère chérie, son père et sa famille. Le promis de son côté était conduit au bain le soir même par ses amis et par une troupe de chanteurs. Le jour du mariage était un jour de recueillement; les parents des futurs ne se mêlaient plus d'aucun arrangement, on les supposait trop vivement affectés de l'acte qui allait se conclure; la direction de toutes choses était remise au chef de la cérémonie appelé *droujko*, c'est-à-dire ami : c'était le personnage important de la cérémonie; lui seul avait le droit d'être gai et plaisant, et de dérider par ses saillies les fronts soucieux des parents; aussi choisissait-on ordinairement pour remplir ce rôle, les hommes les plus spirituels et les plus en renom pour cela.

Les compagnes de la promise se rassemblaient de nouveau chez elle une heure avant la cérémonie de

l'église, et s'occupaient de la toilette de la mariée. On commençait par la coiffer. On lui faisait deux tresses au lieu d'une que les jeunes filles portaient ordinairement. Ces deux tresses étaient l'insigne d'une femme mariée; un large voile en mousseline était fixé à la coiffure de la mariée, et lui couvrait la figure et la taille : c'était encore là l'occasion de beaucoup de chansons, de beaucoup de larmes répandues par la mariée, par sa mère et surtout par sa bonne. Le cadet de la famille venait chausser sa sœur, après que l'on avait achevé de la coiffer.

Quand tout était prêt, le marié, accompagné de son *droujko*, de son père *assis*, et de sa mère *assise*, qui remplaçaient dans ce cas les parents, allait à l'église avec toute sa société, dans des équipages couverts de draperies et de brocarts, et traînés par des chevaux dont les crinières et les harnais étaient garnis de rubans et de clochettes. Plusieurs camarades du marié se paraient de nœuds de rubans et formaient sa suite de gala, *poiezde*. Ce *poiezde* allait avertir la future épouse que son futur l'attendait à l'église ; on l'y conduisait alors avec la même pompe et en compagnie des mêmes personnages que ceux qui avaient assisté le marié. La mère assise de la mariée s'appelait *svakha*, et jouait le même rôle que le *droujko* du côté du marié. Avant le départ pour l'église, les futurs étaient bénis par leurs parents respectifs et par les pères et les mères assis; les hommes bénissaient avec de grandes images dont la richesse était proportion-

nelle à leur fortune, et les femmes avec du pain et du sel contenu dans des salières d'argent, si les moyens le permettaient ; cet usage était l'expression symbolique d'un vœu de prospérité et de richesse. Le marié et la mariée, chacun de son côté, s'approchaient de leurs parents, se prosternaient devant l'image que le père tenait en main, et recevaient la bénédiction à genoux, après quoi ils faisaient la même chose devant la mère et devant tous ceux qui les bénissaient. Les images avec lesquelles avait été donnée la bénédiction des pères, étaient portées à l'église devant les conjoints et déposées sur l'autel pendant la cérémonie religieuse ; on les remportait ensuite à la tête des cortéges réunis.

De l'église, tout le monde se rendait au nouveau logement des époux, à l'entrée duquel le couple était reçu, avec des images et avec la bénédiction, par les grands parents qui s'y étaient réunis. Il était d'usage de jeter sur les nouveaux époux, à leur entrée dans la maison, quelques poignées de houblon en signe de souhait que leur vie se passât gaiement.

Alors commençait le festin, pendant lequel on chantait et on portait des toasts à tout le monde ; le droujko devait se multiplier pendant ce repas, il devait répandre à flots des saillies et des traits d'esprit. L'usage permettait que les convives, en goûtant les boissons, dissent aux nouveaux mariés qu'ils trouvaient une certaine amertume dans la liqueur, et



qu'ils suppliaient *le jeune prince* et *la jeune princesse* de l'adoucir par un baiser, et le couple était obligé de s'embrasser; cette espièglerie était maintes fois répétée par tous les plaisants de la société durant toutes les fêtes du mariage. Pendant que les convives se réjouissaient, la *svakha* arrangeait la couche nuptiale, et quand tout était prêt, elle emmenait la jeune mariée, et les convives se séparaient.

Le lendemain, le nouveau marié renvoyait aux parents de sa femme la chemise de première nuit, dans l'état où elle se trouvait le matin, et bientôt après il allait les remercier pour le trésor qu'ils lui avaient conservé. Cette chemise était ordinairement exposée aux yeux de tous les parents et amis de la famille, dans une des chambres intimes des parents. Parmi le peuple, on l'exposait publiquement, et la *svakha* chantait et dansait dessus pour féliciter les jeunes mariés. Mais si, par hasard, la chemise n'était pas dans un état convenable, les jeunes gens barbouillaient la porte cochère des nouveaux mariés avec du goudron; on s'emparait du jeune couple, on leur mettait des harnais très-larges sur le cou, et on les faisait promener dans cet accoutrement tout le long du village, accompagné de leur *svakha;* pendant cette promenade, tout le monde les raillait et les accablait d'injures.

La noce durait plusieurs jours; tous les parents donnaient des festins et se faisaient mutuellement des

cadeaux. Malgré leur caractère primitif, tous ces usages portent, il faut l'avouer, un cachet de moralité extrêmement profonde et religieuse : un peuple qui serait irréligieux et immoral ne se soumettrait pas à des usages pareils et ne les conserverait pas pendant des siècles, et jusqu'à nos jours.

L'enterrement des morts n'était accompagné que d'un petit nombre de cérémonies particulières, si ce n'est toutefois celles qui sont prescrites par l'Église ; le seul usage remarquable, c'était de pleurer les morts à haute voix : cet usage, qui subsiste encore, est surtout suivi par les femmes. Il a été probablement maintenu, parce qu'en exhalant sa douleur en paroles on la soulage. Une femme du peuple, qui pleure non-seulement une perte récente, mais encore sur la tombe de la personne chérie, plusieurs années après sa mort, ne manque jamais d'énumérer toutes les qualités du mort et même quelquefois ses défauts; elle décrit sa douleur, et se permet de lui faire des reproches pour les procédés dont elle fut mécontente. Au reste, tous les autres usages sont éminemment chrétiens et orthodoxes.

Comme complément nécessaire de ce chapitre, nous croyons devoir retracer ici la manière de vivre des femmes dans l'ancienne société russe, et le rôle qu'elles y remplissaient. De tout temps les lois du pays donnaient à la femme des droits presque égaux à ceux des hommes, droits dont le lecteur a pu appré-

cier l'étendue, à la lecture des chapitres précédents de cet ouvrage ; mais les usages restreignaient considérablement ces droits. En effet, la soumission de la femme au mari était sans bornes : une femme qui se respectait ne pouvait pas s'affranchir de cette soumission ; le divorce était méprisé, et la séparation de corps était tellement contraire aux mœurs et aux usages, qu'une telle séparation eût été un fait inouï et sans exemple. Ainsi, par la toute-puissance de l'usage, une femme devait se contenter du sort que le mariage lui avait fait, et prendre son malheur en patience, si malheur il y avait. La vie des femmes était d'autant plus casanière et isolée, qu'elles appartenaient à des classes plus élevées de la hiérarchie sociale. Ainsi une femme de paysan participait à tous les amusements et à toutes les distractions populaires; elle partageait avec son mari les peines du travail, mais aussi elle l'accompagnait aux festins et aux fêtes. Dans la classe des marchands, la femme allait rarement à des festins hors de chez soi, mais elle fréquentait les fêtes publiques et prenait part aux festins de la maison. Dans la classe des serviteurs de l'État, la femme n'apparaissait aux festins de la maison que pour un temps déterminé, et n'assistait pas au banquet. Quand le maître de la maison voulait faire un honneur particulier à ses convives, il faisait entrer à la fin du repas sa femme et ses filles ; et ces dames présentaient une coupe de liqueur au convive

choisi, ou à chacun des assistants. Mais malgré cette réclusion, chaque femme était maîtresse absolue de sa fortune à l'égal de l'homme, et en disposait à son gré.

Les femmes et les filles des souverains étaient soumises à une réclusion encore plus rigoureuse; le peuple ne les voyait jamais; les boyards les plus intimes étaient seuls, de temps en temps, admis à cet honneur[1]. Si les princesses faisaient un voyage, c'était toujours dans des voitures soigneusement couvertes, qui les cachaient complétement aux regards de la foule. Cette sévérité commençait petit à petit à s'affaiblir; et nous voyons déjà que dans un pèlerinage fait au monastère de Saint-Serge par le tsar Alexis, sa seconde femme, mère de Pierre Ier, accompagna son mari dans une voiture découverte : cette innovation ne laissa pas que de choquer le public; cependant on s'y habitua peu à peu. A la réception par le même tsar des ambassadeurs impériaux Bottoni et Fon Gutzman, l'épouse du souverain regarda cette cérémonie par la porte d'une chambre voisine. La princesse Sophie s'émancipa encore plus : elle recevait déjà tout le monde dans ses salons, travaillait avec les ministres, et haranguait elle-même le peuple;

1. « Uxor et filius, quamvis decennis, tanto minus sorores, et « filiæ nec apud eum discumbant unquam, nec alieno conspectui « objiciuntur. Inter millenos aulæ ministros unum ægre audies, « qui alterutrum semel se vidisse veraciter profiteatur. » Mayerberg, page 88. Quoique cela soit un peu exagéré, le fond est vrai.

elle organisa même dans ses apppartements des spectacles de société auxquels étaient invités tous les personnages qui avaient accès à la cour.

A propos de la princesse Sophie, nous tenons à faire remarquer trois femmes distinguées qui ont joué un rôle politique pendant cette dernière période historique : Marthe de Novgorod, que nous avons vue conduire d'une main ferme, sinon toujours sage, les affaires de la turbulente république du Nord; la princesse Hélène Glinsky, mère du tsar Jean IV, qui exerça une grande influence sur son époux et sur son fils, et à laquelle on doit peut-être, concurremment avec la douce tsarine Anastasie, les heureux commencements du règne du terrible tsar; et enfin la princesse Sophie, dont nous avons plus haut tracé le caractère si singulièrement mélangé de mesquines ambitions et de grandes vues. Nous sommes donc fondé à conclure que les femmes russes, grâce à l'heureuse influence de l'esprit chrétien, ne le cédaient que peu aux hommes pour le développement intellectuel, et qu'elles jouirent toujours dans la société russe d'une considération méritée.

CHAPITRE XVII

L'ENSEIGNEMENT. — LA PROPAGATION DE LA SCIENCE LA LITTÉRATURE

Caractère général du savoir. — Les obstacles que sa propagation rencontre. — Tentatives de Jean IV pour amener en Russie des savants, des artistes et des industriels étrangers. — Mêmes tentatives du tsar Boris. — État de l'enseignement aux xve et xvie siècles. — Nombre considérable de gens sachant lire et écrire. — Fondation de l'Académie de Kieff. — Sa manière de propager l'enseignement. — Fondation, par Boris Godounoff, de l'Académie de Moscou; son élévation par le tsar Théodore. — Les orthodoxes de Turquie viennent étudier dans cette Académie. — Tendance de l'enseignement. — Les sciences se seraient développées progressivement. — Comme exemple : l'histoire de la médecine en Russie. — L'activité littéraire en Russie; son caractère, sa direction. — L'imprimerie. — I. *Littérature sacrée.* Ses principaux représentants : Grégoire Samvlak, Benoît, Jacques et Andronic, moines, Pakhom le Logothète, Vassian Rylo, l'archevêque Gennade, secte des dissidents, les Strigolnikis; Joseph Sanine, Maxime le Grec, le métropolitain Macaire, les patriarches Job, Hermogène, Joseph et Nikone, l'*Histoire politique* de ce dernier; le moine Arsène Soukhanoff, le métropolitain Pierre Moguila, Épiphane Slavinetzky, Siméon de Polotsk et Lazare Boronovitch. — II. *Littérature législative et politique.* Influence de Moscou sur l'unité de la législation et sur les travaux qui s'y rapportent. — Œuvres politiques de Possochkoff, paysan du gouvernement de Novgorod. — III. *Littérature historique.* Les chroniqueurs des monastères. — Caractère de leurs travaux. — Leur classification. — Mémoires historiques et personnels. — André Kourbskoï, sa vie, sa correspondance avec Jean IV, ses œuvres historiques. — Les autres auteurs. — Récits de voyages. — Travaux géographiques. — IV. *Littérature proprement dite.* Philologues. — Grammairiens. — Traducteurs. — Polygraphes. — Mystères. — Drames. — Créations littéraires. — Poésie. — Caractère des œuvres poétiques

de cette période. — Contes héroïques. — Ilia Mouromets, et autres. — Contes moraux : *Aventures d'un marchand de Kieff; Histoire de Drakoulia.* — Recueil de Kircha Danilovitch. — Les chansons populaires. — Créativité actuelle du peuple russe. — La musique des chansons populaires. — Les proverbes russes, leur grand nombre, leur fréquent emploi. — Les sobriquets. — Les énigmes. — La littérature russe était en voie de rapide progrès avant la réforme.

La fervente piété des princes et de toutes les classes de la société ne favorisait pas en Russie le développement de la littérature profane et des sciences : aussi les deux derniers grands-princes et les tsars, depuis Jean III, s'efforcèrent-ils en vain d'introduire dans le pays les sciences, les arts et tous les perfectionnements possibles. Ils réussirent, à la vérité, à importer quelques arts utiles et certaines innovations industrielles; mais ils échouèrent complétement dans leurs tentatives d'introduction de la science pure et des connaissances littéraires. Ces tentatives étaient combattues, tantôt par des rivalités étrangères, tantôt par une opposition intérieure. Le tsar Jean IV envoya un certain Schliter, Allemand d'origine, comme ambassadeur à Charles-Quint, pour le prier de lui envoyer des savants, des artistes et des artisans. L'empereur, qui se trouvait alors à Augsbourg, communiqua cette demande à trois cents personnes distinguées par leurs connaissances, qui consentirent à porter leur savoir en Russie, et qui, précédées de l'ambassadeur russe et munies de saufs-conduits de l'empereur, partirent pour Lubeck, où ils devaient

s'embarquer pour la Russie. A cette nouvelle, la ligue hanséatique et les Livoniens, craignant que la Russie en se civilisant n'échappât à leur cupidité marchande, firent des réclamations auprès de Charles-Quint, emprisonnèrent l'ambassadeur et renvoyèrent savants et artistes dans leurs foyers. Schliter, après un long emprisonnement, parvint à s'échapper et à conduire en Russie, par une autre voie, une partie seulement de la nombreuse députation qu'il accompagnait : l'entreprise était manquée.

En 1600, une autre fois, le tsar Boris, voulant établir des écoles et même des universités pour instruire les jeunes Russes dans les langues européennes et dans les sciences, chargea le Saxon Jean Kramer d'aller chercher en Allemagne et d'amener à Moscou des professeurs et des docteurs.

L'Europe, cette fois, applaudit au projet du tsar, et Boris reçut de tous côtés de flatteuses félicitations; mais un obstacle, obstacle bien plus invincible qu'une intrigue étrangère, devait venir d'ailleurs : le clergé russe représenta au tsar que l'unité de croyance et de langage était indispensable à la prospérité de la Russie, parce que la différence de langage pouvait troubler dans l'Église russe l'unité de la foi, et que, dans tous les cas, il n'était point prudent de confier l'éducation de la jeunesse à des catholiques romains et à des luthériens. Le tsar dut céder et renoncer à l'établissement des universités; il se contenta d'en-

voyer dix-huit jeunes gens de haute naissance en France, à Londres et à Lubeck, pour y étudier les langues étrangères et les sciences.

Ces deux faits suffisent pour montrer quelles difficultés la propagation du savoir rencontrait en Russie à cette époque, et pour prouver que la littérature était tenue de se borner aux limites des sujets sacrés, législatifs et historiques, sans pouvoir trop s'aventurer dans le domaine de la littérature profane et de la poésie. Mais avant d'entreprendre l'histoire littéraire de cette époque, analysons les moyens qu'offrait la Russie à ses citoyens pour acquérir le savoir.

La domination mongole une fois secouée, le mariage de Jean III avec la fille de Paléologue établit des rapports entre le prince et les souverains européens, et introduisit en Russie plusieurs savants distingués, qui y accompagnèrent la princesse. Jean III accorda ouvertement sa protection à ces étrangers et à ceux de ses sujets qui voulurent s'instruire à leurs leçons. Il employa son influence pour obliger le clergé à augmenter ses écoles et à les ouvrir aux laïques. Son fils, Vassilii, imita complétement son père dans l'œuvre de l'instruction publique. Nous savons que pendant le règne de ce prince, il y avait beaucoup d'écoles en Russie; car, dans un protocole du concile des évêques tenu en 1551, il est dit *qu'autrefois* (c'est-à-dire dans le XV[e] siècle) *il y avait beaucoup d'écoles à Moscou, à Novgorod et dans d'autres villes*, et que dans ces

écoles on enseignait même le chant. Dans une de ses épîtres, l'archevêque de Novgorod, Gennade (1485-1505), se plaint de la pénurie des écoles ecclésiastiques, en disant que de *simples paysans* enseignent les enfants à lire, à écrire et même le rituel de l'église. Cela prouve que parmi les paysans il ne manquait pas d'hommes sachant lire et écrire, au point de pouvoir l'enseigner. Le concile dont nous avons fait mention suppliait le tsar d'augmenter le nombre des écoles : « car, disait-il, il y a beaucoup de jeunes gens qui « sont avides de sciences, et désirent apprendre « l'Écriture sainte. » En 1555, le nombre des écoles de paroisse était augmenté, et même on établit une école latine à Moscou; mais elle ne dura pas longtemps. Il est regrettable que l'histoire de cette époque ne nous ait pas laissé des renseignements plus précis sur le nombre des écoles ouvertes en Russie pendant la période des tsars; toutefois la quantité considérable de monastères qui existaient alors en Russie, où ces établissements servaient d'écoles, nous porte à croire que la proportion des hommes sachant lire et écrire était alors aussi grande dans notre pays que partout ailleurs en Europe. En Europe, la pénurie de gens sachant lire et écrire était telle, que pendant le règne de l'empereur Frédérik IV, dans la moitié du XVe siècle, on n'exécutait pas un criminel qui possédait ces connaissances premières; on remplaçait la peine de mort par d'autres châtiments, pour ne pas priver la société

d'un homme sachant lire et écrire. En Russie, à la même époque, un événement très-remarquable eut lieu, qui prouve que savoir lire et écrire n'était pas une chose rare. L'archevêque de Novgorod, Gennade, que nous venons de nommer plus haut, entreprit la correction et l'achèvement de la Bible slavonne. Dans ce but, il adressa une lettre épiscopale à son diocèse, en priant tout le monde de lui faire parvenir les exemplaires manuscrits des livres des deux Testaments, qui se trouvaient en la possession des habitants, afin de pouvoir confronter entre eux les exemplaires qu'on lui enverrait et en coordonner la rédaction. Le public répondit à cet appel de son évêque en lui envoyant jusqu'à six mille exemplaires manuscrits des différents livres de la Bible, dont une partie fut reprise plus tard par les propriétaires et une partie resta dans la bibliothèque de la cathédrale de Sainte-Sophie, à Novgorod; beaucoup de ceux-ci ont été conservés jusqu'à nos jours. Si le seul diocèse de Novgorod fournit jusqu'à six mille exemplaires de la Bible, malgré la difficulté d'expédition et le prix élevé des manuscrits à cette époque, nous avons tout le droit de supposer que la majeure partie des manuscrits possédés alors par des citoyens ne parvint pas au respectable prélat, et que le plus grand nombre des propriétaires ne consentirent pas à se dessaisir de leurs trésors, au risque de les perdre. Pour avoir un exemplaire très-coûteux d'un livre de la Bible, il faut sup-

poser que celui qui l'acquiert pouvait jouir de sa lecture : or, un père de famille qui trouvait du plaisir à lire la Bible, faisait nécessairement étudier ses enfants ; et cela nous conduit à conclure que savoir lire et écrire était plus répandu au xve siècle, dans les domaines de Novgorod, que partout ailleurs en Europe; car nous voyons par nos annales qu'en 1524, il y eut à Moscou un ambassadeur du roi de Suède, du nom de Canut Erikson, qui ne savait ni lire ni écrire. Au reste, il n'y a rien que de très-naturel dans cette supposition : les Novgorodiens étaient des hommes libres, et en grande partie négociants ou marchands; donc savoir lire et écrire était une exigence de leur profession ; on peut en dire presque autant de Moscou, comme capitale et ville de commerce, d'Arkhangel et surtout de Pskoff, avec tous ses domaines. Le fait que nous avons exposé est conservé, par tradition, dans la bibliothèque de la cathédrale de Sainte-Sophie, à Novgorod. Mais indépendamment de cette tradition, nous voyons dans la bibliothèque du Patriarche, à Moscou, une quantité considérable de manuscrits des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui furent écrits à peu près à cette même époque, c'est-à-dire depuis le xiiie jusqu'au xvie siècle; sur ces manuscrits l'on trouve les noms de ceux qui les ont copiés, et quelquefois une filiation de possesseurs : d'après ces inscriptions, on peut se persuader que ni les occupations de copistes, ni la

possession de ces trésors littéraires n'étaient des attributs exclusifs d'une ou de quelques classes de la société; mais que toutes les classes y participaient, depuis les princes régnants, leurs femmes et leurs filles, depuis les hauts dignitaires de l'Église jusqu'aux paysans et même jusqu'aux esclaves. Cette circonstance peut encore servir de preuve que le nombre des gens lettrés était considérable en Russie.

Quant à l'instruction supérieure, le seul fait saillant de cette époque fut l'établissement des académies de Kieff et de Moscou.

L'académie de Kieff fut établie sous le nom de *confrérie* par les moines de Kieff, vers 1588; Sagaïdatchnyï, hetman des Cosaques de la Petite-Russie, voyant l'utilité d'un établissement d'instruction supérieure, légua, en 1620, tous ses biens à cette institution. Aidés de ces ressources pécuniaires, les moines Jean Boretsky et Esaü Koupinsky réorganisèrent cette école et lui donnèrent le caractère d'un collége; mais ce ne fut que de 1636 à 1640 que le métropolitain Pierre Moguila la reconstitua, étendit le champ de l'enseignement en introduisant des cours de philosophie, de théologie, de latin et de polonais, et fit venir à Kieff des professeurs renommés d'Allemagne et d'Italie.

Cette institution, qui ne prit le nom d'académie qu'au temps de Pierre le Grand, eut une influence marquée sur la direction de l'instruction publique en

Russie; car, depuis la moitié du XVIIe siècle, ses élèves dominèrent dans l'Église et la littérature du pays. L'enseignement, qui était auparavant purement religieux, prit une tendance plus littéraire; les Kievliens introduisirent la scolastique occidentale et en vinrent souvent à sacrifier la clarté de l'idée à l'élégance de l'expression. Le fameux Siméon de Polotsk, dont nous avons déjà parlé, exerça dans l'école une prépondérance incontestée. Le caractère religieux de l'enseignement ne s'effaça point cependant complétement, et le collége de Kieff ne se borna pas à fournir à la Russie des hommes savants; mais il travailla à la propagation et à l'affermissement des idées religieuses dans le peuple. Ne pouvant établir des écoles partout, le séminaire académique de Kieff donnait à ses élèves (*boursaks*) de longues vacances, qu'ils employaient à répandre l'instruction autour de leurs foyers. Ceux qui avaient reçu des leçons dans ces établissements temporaires fondaient à leur tour des écoles permanentes, que chaque année voyait se multiplier et se ramifier au loin.

Les boursaks étaient des instituteurs peu coûteux à rétribuer : une dizaine d'œufs, un jambon, une petite mesure de blé, suffisaient aux modestes exigences de ces jeunes instituteurs-missionnaires! C'est par des moyens aussi restreints que le savoir se répandait dans les provinces et pénétrait dans les masses; et c'est ainsi que, malgré l'adresse des jésuites

et la puissance de la papauté, l'orthodoxie d'Orient a pu sortir victorieuse de sa lutte avec le catholicisme romain. Repoussée de cette façon, l'Église d'Occident a mis en avant un de ces biais qui arrangent tout, une espèce de rite mixte, qu'elle a appelé rite des grecs-unis et qui ne diffère du rite oriental que par la reconnaissance de la suprématie des papes, suprématie que l'Église d'Orient n'accorde qu'à un concile de patriarches.

Pour en revenir à l'école de Kieff, nous citerons en passant les noms de quelques-uns de ses principaux disciples, sur lesquels nous aurons à revenir : Épiphane Slovinetzky, Lazare Boronovitch, Théophane Procopovitch, Étienne Iavorsky et Théophilacte Lopatinsky.

Quant à l'école de Moscou, nous dit l'historien Tatichtcheff, elle fut fondée vers 1600, par Boris Godounoff, qui ne voulait d'abord en faire qu'une école de théologie : le tsar Alexis lui donna de l'extension ; et son fils Théodore, prenant en considération l'impossibilité où étaient les chrétiens soumis au joug mahométan de trouver des prélats, non pas érudits, mais possédant les principales notions de la théologie, fit, en 1682, de cette école une académie qu'il nomma slavo-greco-latine : il lui accorda de grands priviléges et y introduisit, outre la théologie, l'enseignement de la grammaire, de la poétique, de la rhétorique, de la dialectique, de la philosophie rationnelle,

naturelle et morale, de la législation ecclésiastique et séculière, des mathématiques et autres sciences *libres*. Plusieurs jeunes gens orthodoxes, originaires des provinces slaves et grecques de la Turquie, vinrent étudier à Moscou. Cette ville devint ainsi le foyer dont la flamme éclairait et réchauffait la chrétienté d'Orient, restée orpheline sous l'oppression de la cupidité mahométane. Le père et le grand réformateur de la littérature russe, Lomonossoff, étudia dans cette académie au commencement du XVIII[e] siècle.

Ce furent là les premiers fondements de l'enseignement supérieur en Russie. Il n'est pas étonnant, d'après la tendance générale des esprits, que ce soit par une académie théologique qu'ait commencé l'instruction supérieure : mais nous pouvons déjà voir ici le changement progressif qui s'était opéré dans l'esprit public, puisqu'il n'était plus question alors des obstacles qui avaient arrêté auparavant Jean IV et Boris Godounoff, par conséquent qu'il n'y avait plus de difficultés internes pour propager la science dans sa généralité. Or, s'il n'y avait pas eu d'obstacles, les établissements supérieurs se seraient institués inévitablement, sans précipitation, mais dans un esprit moral et religieux, qui aurait servi de garant à un développement ultérieur, régulier et bienfaisant. La science médicale, par exemple, suivit une marche progressive remarquable ; et vers la fin de la période, elle arriva à un point de développement tel, qu'il

ne lui restait que d'établir une académie médicale. Toutes les autres parties en auraient fait probablement autant; et le savoir se serait introduit sans commotion et d'une manière proportionnelle, dans toutes les classes de la hiérarchie sociale. Nous n'avons pas assez de données pour décrire la marche progressive de toutes les branches du savoir en Russie pendant la période qui nous occupe; mais pour donner une idée de la rapide progression du savoir, nous allons exposer. comme spécimen, la marche historique de la partie médicale : d'où l'on pourra conclure que toutes les autres parties scientifiques se seraient développées d'une manière analogue.

Pendant la domination des Mongols, il n'était question ni de médecins ni de médecine en Russie. Quiconque échappait au glaive et aux massacres des barbares se trouvait encore fort heureux de pouvoir mourir dans son lit, assisté du ministère de l'Église. C'est au grand-prince Jean III que la Russie est redevable de l'introduction de la médecine, et surtout après son mariage avec la princesse Sophie Paléologue. Le premier médecin qu'il fit venir fut un certain *Antoine l'Allemand*, ainsi le nomme la chronique de l'année 1485. Un peu plus tard les frères Roleff, ambassadeurs de Russie à Rome, amenèrent de cette ville, pour être attaché à la personne du prince, un médecin nommé Léon le Juif; nous voyons en outre, dans les récits du temps, désignés comme docteurs en



médecine Marc le Grec, venu de Constantinople, Nicolas Loueff et Théophile, ces deux derniers réputés très-habiles dans leur art. Il y en avait probablement d'autres encore; car, puisque la chronique cite ces trois noms comme étant ceux des médecins de la cour, tout porte à croire que les grands seigneurs du temps tinrent aussi à se parer de ce luxe nouveau. Les annales du règne de Jean IV nous fournissent également des noms de médecins; les docteurs Arnolf Lensey, Éliseï Bomelii, Standich, un certain docteur Iohann dont le nom de famille est inconnu, Richard Elms et le docteur Jacoby, venu en 1581, et recommandé spécialement pour son habileté par la reine Élisabeth d'Angleterre. On commença alors à fonder des hôpitaux et à admettre dans la procédure judiciaire l'expertise médicale. L'Angleterre fournit aussi beaucoup de chirurgiens; et ce fut un Anglais, John Frenchem, qui, en 1581, établit à Moscou la première pharmacie.

Pendant le règne du tsar Théodore, fils de Jean IV, les médecins de la cour furent, outre le fameux Jacoby, les docteurs Marc Redley, anglais, et Paul Citadini, milanais. En 1588 parut la première œuvre écrite de médecine, sous le titre de *Livre médical* (*léctchebnaïa kniga*). En 1592, une quarantaine fut établie à Rjeff comme mesure préventive contre les maladies contagieuses.

En 1600, Boris Godounoff envoya Reinhold Bek-

mann, originaire de Moscou, à Lubeck et dans d'autres ports de mer, en le chargeant de trouver des médecins qui fussent disposés à se rendre en Russie. Cette mission réussit; car plusieurs savants distingués arrivèrent à Moscou, entre autres Christophe Ritlengher, hongrois, David Vasmer et Henri Schrœder de Lubeck, Jean Hilke, livonien, Gaspard Fiedler, et le plus fameux de tous, Timothée Willis, anglais. Le pharmacien Frenchem revint une seconde fois en Russie, en 1602, apportant avec lui une grande provision de médicaments; en 1605, les symptômes d'une maladie contagieuse s'étant manifestés dans l'armée qui assiégeait la ville de Kromy, occupée par les partisans du faux Dmitrii, on y expédia de Moscou *tous les médicaments nécessaires*.

Les funestes troubles de la Russie pendant les règnes du faux Dmitrii et de Basile Chouïsky, et les horreurs de l'interrègne, arrêtèrent le développement de la science, dont le premier essor avait déjà donné de belles et légitimes espérances. Enfin l'avénement des Romanoff (1613) vint rétablir l'ordre dans l'État et donner l'impulsion au progrès des sciences et des arts. En 1616, nous voyons déjà figurer au budget une somme allouée à chaque chef militaire pour les *dépenses médicales;* et ce service prit un caractère de stabilité plus grand encore par l'établissement du *Prikase des apothicaires*.

Avant cette époque, il n'y avait pas sur cet objet

d'organisation régulière ; dès lors toutes les affaires de ce ressort furent entre les mains de ce Prikase, présidé par l'un des plus grands boyards et formé des meilleurs médecins et chirurgiens, dont le premier portait le titre d'*Archiatère*. On fit d'abord venir tous les médicaments de l'étranger, mais on s'aperçut enfin que le pays fournissait la plupart des ingrédients dont ils étaient composés : on commença à herboriser, on établit des jardins botaniques, on cultiva la réglisse et d'autres plantes médicinales ; la chimie donna du salpêtre, de la potasse, du savon, des oxydes de fer et de cuivre : le Prikase fit dessiner un herbier modèle, qu'il envoya dans toutes les provinces par l'entremise des voïevodes, pour répandre autant que possible le goût des herborisations. Le Prikase ne fonda cependant pas d'école de médecine ; on continua à suivre l'enseignement particulier : chaque médecin avait ses élèves qui pouvaient, d'après les certificats de leur maître, recevoir le grade de médecin, de sous-docteur ou de docteur. L'organisation était donc dans une voie de progrès graduel et constant, à la fin de la période des tsars : il ne manquait plus guère, comme nous l'avons dit, que la création d'une école centrale de médecine pour aider à la propagation des connaissances médicales, et toutes les autres branches de la science auraient suivi une marche progressive analogue. Revenons maintenant à l'histoire de la littérature de cette période.

Dans les autres pays slaves les plus civilisés, comme la Bohême et la Pologne, la littérature était déjà à cette époque en pleine période de croissante activité; mais placée sous l'influence de la scolastique occidentale, qui lui faisait employer la langue latine à l'exclusion des idiomes nationaux, elle ne pouvait recevoir ni présenter aucune empreinte caractéristique et populaire; tandis que la littérature russe, moins avancée peut-être, présentait du moins un caractère national, conservait son originalité, et suivait sa propre loi de développement, en puisant ses forces dans son sein et dans les restes de la civilisation grecque. C'est encore la littérature sacrée qui domine dans cette période, en jetant des reflets même sur les productions de la littérature profane.

L'autonomie politique, que les Russes reconquirent à cette époque sur les Mongols oppresseurs, eut aussi son influence sur les travaux de l'esprit; elle fit naître pendant cette période un ensemble d'écrits historiques, expression du mouvement de nationalité. La rédaction de plusieurs codes de lois et d'un grand nombre de règlements édictés par les souverains, donnèrent à cette unité nationale un cadre d'organisation sociale, judiciaire et autonomique.

La poésie nationale à son tour manifesta son caractère méditatif et idéal dans les chansons, les contes et jusque dans les proverbes populaires. Pour juger sainement de l'intensité du mouvement littéraire de

cette époque, il faut se rappeler que l'imprimerie n'était pas encore découverte au commencement de la période que nous étudions, et qu'elle ne fut d'ailleurs apportée que très-tard en Russie[1]. Il faut donc prendre en considération cette privation du principal instrument de la propagation du savoir, et juger l'activité littéraire de la Russie avec une certaine indulgence ; on doit surtout, dans l'appréciation de son mérite, avoir constamment en vue que l'intelligence du peuple et son génie méditatif furent continuellement arrêtés par le manque de ce puissant moyen propagateur. Que de difficultés devaient, en effet, rencontrer les penseurs pour acquérir d'abord l'usage de fixer leurs idées sur le papier, ensuite pour les faire copier lisiblement, et puis pour les répandre assez abondamment et les populariser ? Il fallait être poussé par de très-profondes convictions et un énergique désir de les communiquer, ne fût-ce qu'à un

1. La première imprimerie ne fut établie en Russie qu'en 1553 ; en 1564 seulement sortit de ses presses un livre : *les Épîtres des Apôtres*.

Les maîtres de l'art typographique en Russie furent d'abord un Allemand, Hans Bodbinder, puis des Russes ses élèves, Jean Fedoroff et Pierre Mstislavtseff. Le premier fonda une autre imprimerie, sous les auspices du prince Constantin Ostrojsky, à Ostrog en Volhynie. Il y imprima, en 1580, l'Ancien et le Nouveau Testament, et transporta plus tard son imprimerie slave à Lvoff (aujourd'hui Lemberg), où il travailla jusqu'à sa mort.

Ce ne fut qu'à la fin du XVIIe siècle que les livres d'offices imprimés prirent, dans les églises de Russie, la place des manuscrits.

petit nombre de lecteurs, pour s'engager dans un travail littéraire malgré tous ces obstacles.

C'est pour ces raisons que la production littéraire de cette période est nécessairement circonscrite dans quatre genres :

1° Littérature sacrée ;

2° Littérature législative et politique ;

3° Littérature historique ;

4° Littérature proprement dite.

Nous allons énumérer successivement les principaux représentants et les œuvres les plus remarquables de ces quatre genres différents. Ici encore, les limites que nous avons tracées à ces études nous obligeront à être succinct, au risque de gâter par la sécheresse une partie de notre travail sur laquelle nous aurions désiré pouvoir attirer la sympathique attention du lecteur.

I

Littérature sacrée.

Nous avons terminé notre revue de la littérature sacrée de l'époque précédente par le métropolitain Cyprien, mort en 1406. Immédiatement après lui viennent par ordre de date :

Grégoire Samvlak, métropolitain de Kief, mort en 1419. La chronique du temps nous dit que c'était un homme profondément instruit ; nous avons de lui vingt-sept sermons et les panégyriques de Cyprien et d'Étienne, œuvres d'une solide conviction et d'une éloquence persuasive.

Benoît, *Jacques* et *Andronic*, moines du mont Athos, nous apportèrent de nombreuses traductions du grec, entre autres les œuvres de saint Jean Chrysostome et la vie de saint Grégoire, conservées jusqu'à nos jours dans des manuscrits contemporains.

Pakhom le logothète (1460) écrivit un grand nombre de stances en l'honneur des saints, et la vie de plusieurs saints de Russie, entre autres celles des métropolitains saint Pierre et saint Alexis.

Vassian Rylo, évêque de Rostoff, mort en 1481, était remarquable par la pureté de sa vertu et la grandeur de son caractère ; c'est lui qui rendit, par ses pressantes et chaleureuses exhortations, le courage à Jean III, quand ce prince abandonna son armée lors de la dernière invasion des Tartares. Émue des reproches du saint évêque, qui lui avait fait honte de sa défection et l'avait renvoyé à la défense de la patrie menacée, Jean III rejoignit son armée et refoula dans leurs steppes les Mongols envahisseurs. On a encore maintenant l'admirable épître qu'il écrivit à Jean III, lorsque ce prince fut rentré dans

son camp, et la biographie de son maître, saint Paphnoute de Borovsk[1].

L'archevêque de Novgorod, *Gennade*, mort en 1506 et dont nous avons déjà cité le nom, consacra surtout son activité littéraire à entretenir une polémique assez vive contre une secte qu'on appelait judaïque, et qui se propageait dans son diocèse et dans celui de Moscou. Cette secte était comme une résurrection d'une secte plus ancienne, que l'on appelait les *strigolnikis*, et qui eut son siége principal à Pskoff et à Novgorod.

Il n'était pas très-facile de combattre cette secte, qui comptait parmi ses adhérents des hommes très-lettrés, et qui était la profession d'un culte ressemblant fort au protestantisme actuel, mêlé d'idées ariennes, à ce protestantisme qui à la même époque

1. Pour donner une idée de l'éloquence de ce prélat, nous citerons un passage de son oraison funèbre du grand-prince Vassilii :
« Du mont Sinaï et de la Palestine, d'Antioche et d'Italie, on « accourait pour le contempler et pour entendre ses discours. « Mais qui pourra décrire toutes ses qualités? Telle que la sala« mandre qui ne se consume point au milieu des flammes ; comme « le Khatos, ce fleuve limpide qui coule au sein de l'Océan sans « perdre la douceur de ses eaux, l'âme de Vassilii sut résister « aux feux des passions humaines et aux flots orageux de la vie ; « et vertueuse elle s'est envolée de la terre pour retourner dans « le sein de Dieu. » Trouvera-t-on dans les littératures étrangères beaucoup d'oraisons plus éloquentes que celle-là ? Cependant, c'est vers la moitié du XVe siècle qu'elle fut prononcée par un prélat de l'Église de cette Russie, que l'on est habitué à considérer comme barbare.

apparut en Europe, et eut la puissance de détacher de l'Église catholique une partie marquante de ses croyants. L'archevêque Gennade fut plus heureux que les défenseurs de la foi catholique romaine en Allemagne, en Hollande, en Suisse, en Suède et en Angleterre : par sa puissante logique il arrêta la propagande et anéantit pour ainsi dire la secte hétérodoxe. Les épîtres de ce prélat mettent en évidence son grand talent, la profondeur de son esprit et l'étendue de son érudition. Indépendamment de cet immense service rendu à l'Église orthodoxe, infatigable propagateur de l'instruction, il multiplia les écoles dans son diocèse; mais nous tenons surtout à rappeler encore une fois le fait des six mille exemplaires de manuscrits des saintes Écritures, dont il provoqua l'envoi par ses tendances civilisatrices.

Joseph Sanine, prieur de Volockolamsk (1440-1516), travailla avec le métropolitain Gennade à combattre les strigolnikis; un de ses ouvrages est intitulé *le Civilisateur* (*Prosvetitéle*), et contient quinze dissertations contre ces sectaires : il écrivit en outre l'histoire de cette secte et une quantité d'épîtres, qui prouvent que de son temps presque toutes les œuvres des Pères de l'Église étaient déjà traduites du grec en slavon, et que l'auteur possédait une vaste érudition et une mémoire prodigieuse.

Maxime le Grec, moine du mont Athos, avait étudié à Paris, à Florence et dans d'autres universi-

tés. Le grand-prince Vassilii l'appela en Russie en 1506 et lui confia la garde et la direction de la bibliothèque grecque et latine qu'il avait héritée de sa mère, la princesse Sophie Paléologue. Maxime en fit le catalogue, et dit au prince en le lui présentant, que ni la Grèce après l'invasion musulmane, ni Rome même ne possédaient de pareils trésors intellectuels. Ce savant, aidé de quatre collaborateurs russes, nous a laissé cent quarante manuscrits, œuvres de polémique et d'érudition philologique; on y trouverait également de précieuses données pour une histoire de l'Église.

Le métropolitain *Macaire*, mort en 1562, fut l'un des hommes les plus respectables, les plus savants et les plus laborieux de son temps. Il employa douze années à écrire le martyrologe des saints reconnus par l'Église russe ou canonisés par elle; cet ouvrage forme douze énormes in-folio, dont chacun contient la biographie des saints, fêtés pendant chaque mois de l'année. Ce travail gigantesque, qui porte le titre de *Tchety Minei*, renferme non-seulement la vie des saints, mais encore une complète encyclopédie littéraire de l'époque. Son second ouvrage est un *Code d'offices de cellule et de voyage*, renfermant toutes les règles d'office admises par l'Église grecque et russe.

Le troisième ouvrage de ce métropolitain est le fameux *Livre des Degrés* avec la généalogie de tous les

souverains russes et l'histoire de chacun d'eux ; précieux document sur lequel s'appuient tous les historiens russes[1]. Enfin nous avons encore de lui plusieurs épîtres pastorales très-remarquables.

Job, premier patriarche de Moscou, qui fut destitué par le faux Dmitrii, en 1605, et qui mourut en exil en 1607, nous a laissé une biographie détaillée du tsar Théodore, fils de Jean le Terrible, plusieurs épîtres pastorales, son testament, une espèce de confession et sa propre biographie.

Le patriarche Hermogène que Soltikoff, agent des Polonais, fit mourir en 1612 dans les tortures de la faim, soutint, pendant les malheurs de la Russie, le courage du peuple par des épîtres pastorales, respirant au plus haut degré l'humilité chrétienne et l'amour de la patrie. Il écrivit aussi l'histoire de Gourie, premier archevêque de Kazan, des récits sur l'évêque Varsonophe et sur l'image de la Sainte-Vierge de Kazan.

Le patriarche Joseph, mort en 1652, nous a laissé une épître pastorale sur les devoirs de l'ecclésiastique et du laïque ; mais il est plus connu par son zèle à développer à Moscou l'art typographique.

Le patriarche Nikone (1605-1681) fait époque dans l'histoire politique et littéraire de la Russie. Il introduisit le chant à quatre parties dans les offices de l'église, donna des règlements au clergé régulier et

1. Macaire ne travailla pas personnellement à ce *Livre des Degrés* ; mais il en dirigea et surveilla constamment la rédaction.

au clergé séculier, fit lui-même, sous le titre de *Table*, une collection de ses œuvres dogmatiques, et publia le *Paradis intellectuel*, qui contient les descriptions du mont Athos, du monastère d'Ivre et de celui de Valdaï; il nous a laissé, en outre, un recueil de ses épîtres pastorales, de ses ordonnances et de ses sermons. Mais son œuvre la plus importante fut la correction des traductions de la Bible et de tous les livres d'offices, qu'il collationna sur les originaux grecs et hébreux. Cette correction occasionna des troubles populaires suivis de la formation des différentes sectes des *raskolnikis* ou *starovierys*, qui existent encore aujourd'hui et n'admettent pas les corrections de Nikone.

Une trop grande ambition perdit le patriarche : jouissant de l'amitié toute particulière du tsar et possédant toute sa confiance, il exerçait non-seulement un pouvoir omnipotent sur l'Église, mais encore une influence puissante sur toutes les affaires de l'État. Doué d'une vaste intelligence, d'un savoir profond et donnant par sa vie l'exemple de la plus vertueuse austérité, il ne put cependant pas maîtriser son caractère altier et la vivacité de son humeur. Ces défauts l'entraînèrent à mécontenter tous les hommes puissants et influents, et le tsar fut poursuivi par les plaintes et et les dénonciations contre son meilleur ami et conseiller. D'abord il fut en garde contre la calomnie, mais enfin il dut céder à des preuves évidentes, selon

les historiens du temps, de l'ambition du patriarche, prétendant à un pouvoir tout à fait indépendant du tsar, de ce tsar qui était son bienfaiteur et son ami. Le cœur d'Alexis fut froissé dans ses sentiments les plus élevés et il rompit ses relations d'amitié avec l'illustre patriarche. Plus tard n'ayant plus Nikone près de lui pour réfuter les calomnies et les dénonciations qui ne faisaient qu'augmenter, le bon et doux Alexis crut véritablement voir un danger dans les desseins du patriarche; mais ne s'appropriant pas un pouvoir qui ne lui appartenait pas, il remit à deux patriarches d'Orient le jugement de son différend avec Nikone. Ces deux chefs de l'Église orthodoxe, assistés d'un concile général de tout le clergé russe, appelèrent leur collègue à la barre comme accusé; le tsar lui-même fut questionné, et cette cour suprême condamna Nikone à la destitution et à la dégradation au rang de simple moine.

Le moine Arsène Soukhanoff mérite d'être cité pour un livre intitulé *Proskynitaire* (adorateur), description détaillée d'un voyage qu'il fit, vers la moitié du XVII[e] siècle, en Orient et en Palestine, d'où il rapporta une collection de plus de cinq cents manuscrits rares, conservée dans la bibliothèque du Saint-Synode.

Pierre Moguila, métropolitain de Kieff, occupa ce siége de 1633 à 1646. Comme écrivain ecclésiastique il a rédigé un catéchisme qui fut imprimé de son temps il commença et laissa inachevée une *Vie des saints*,

mais son ouvrage le plus remarquable est l'*Exposé du rite orthodoxe*. Nous retrouverons son nom, ainsi que celui de Nikone, dans d'autres sections de ce chapitre.

Epiphane Slavinetzky était à la tête d'une congrégation de savants de Kieff, au nombre de trente, qui furent appelés à Moscou en 1648 par un certain Rtichtcheff, pour s'occuper d'une nouvelle traduction des Pères. Ils traduisirent les œuvres de saint Jean Chrysostome, saint Basile, Jean Damascène et Grégoire de Nazianze. Epiphane fut chargé de la direction de l'imprimerie de Moscou, et nommé professeur à l'école du monastère de Tchoudoff; il travailla aussi à une nouvelle traduction de la Bible.

Siméon de Polotsk (1628-1680), l'un des savants les plus distingués de son temps, fut précepteur de Théodore, fils du tsar Alexis, enseigna les sciences à la princesse Sophie et déploya dans d'autres sphères une activité dont nous aurons à parler ailleurs. Nous n'avons de ses œuvres sacrées qu'un Psautier en vers syllabiques et le *Sceptre d'administration* (*Jezle Pravlenia*) qui contient les réfutations des doctrines des *raskolnikis* ou *starovierys*.

Lazare Boronovitch, archevêque de Tchernigoff, mort en 1694, se distingua par une profonde et spirituelle polémique contre les Jésuites. Il établit une imprimerie à Novgorod-Sieversky, en Volhynie.

Nous arrêtons là ce catalogue que nous aurions pu

faire beaucoup plus étendu ; mais les noms recommandables que nous avons cités suffiront sans doute à donner une assez juste idée du degré de développement de cette branche de la littérature.

II

Littérature législative et politique.

La position géographique de Moscou contribua puissamment à l'accroissement de sa prépondérance ; car éloignée du voisinage des Tartares et des Lithuaniens, séparée par d'autres territoires des Suédois et des Livoniens, cette ville n'était point sans cesse menacée comme la principauté de Tver, limitrophe de la Lithuanie, ni comme celles de Riazane et de Souzdale, voisines des Mongols. Le métropolitain Alexis sentit bien lui-même l'avantage de cette position, car il ne voulut point se conformer au désir du grand-prince, qui avait transporté le siége de la Grande-Principauté à Vladimir et lui demandait d'y établir aussi sa chaire métropolitaine. La perspicacité d'Alexis ne fut point mise en défaut par le cours du temps : les grands-princes firent définitivement de Moscou le centre de leur empire, et la position avantageuse de cette résidence contribua puissamment à l'édification de cette grande

puissance, qui était déjà concentrée à Moscou au commencement de l'époque qui nous occupe, et qui se manifestait déjà par l'autocratie de Jean III.

Il était tout naturel qu'un pouvoir central dût penser à donner une législation uniforme; nous n'avons pas besoin de rappeler ici les codifications de Jean III commencées en 1497, sous le titre de *justicier de Jean III* ou premier soudebnik, continuées par le *soudebnik* de son petit-fils, Jean IV, modifiées et perfectionnées, un siècle plus tard, par le tsar Alexeï Mikhaïlovitch. L'ordre se faisait en même temps dans la hiérarchie civile, politique et judiciaire par de nombreuses ordonnances (*gramatys* et *oustavys*) dont les archives russes gardent encore les parties qui ont échappé à la destruction du temps, et au pillage des Polonais pendant les tristes jours de l'interrègne.

Outre cette littérature officielle, si l'on peut s'exprimer ainsi, nous devons mentionner ici les œuvres de *Possochkoff*, qui ont été retrouvées dernièrement, et qui se rapportent à cette époque, car elles ont été écrites pendant le dernier quart du XVIIe siècle. Ces œuvres sont d'une portée de haute politique et appartiennent donc à cette division de la littérature. Elles sont imprimées sous les titres suivants :

1° Livre sur la pauvreté et la richesse ;

2° Sur l'art militaire ;

3° Conseils testamentaires d'un père à son fils, qui va étudier dans les contrées lointaines ;

4° Rapport au métropolitain Étienne Iavorsky.

Ces différents ouvrages traitent de questions d'administration ecclésiastique, civile et militaire, d'instruction publique, de législation, de finances, d'arts et métiers, et d'économie domestique : leur auteur, qui vivait depuis la moitié du XVIIe siècle, paraît avoir été un paysan des environs de Novgorod, homme de grand sens, d'une culture scientifique peu étendue, qui certainement n'avait jamais lu ni un Machiavel ni un Bentham, mais qui cependant connaissait à fond l'histoire sacrée et l'histoire profane de son pays; en résumé, homme d'une sagacité d'intelligence telle, que plusieurs de ses idées politiques ne seraient point déplacées dans des ouvrages de même nature écrits de nos jours.

Possochkoff mérite d'autant plus l'attention de nos lecteurs, qu'il ne présente pas une exception; car non-seulement à une époque où les lumières n'étaient pas encore étouffées dans le peuple, mais à l'heure qu'il est, on rencontre souvent des Possochkoff parmi les paysans éclairés des gouvernements de Moscou, de Iaroslaw, de Vladimir, de Kostroma, de Tver et autres.

III

Littérature historique.

La littérature historique était déjà très-répandue pendant la période des tsars; il n'y avait presque pas de monastère de quelque importance qui ne fît consigner dans ses annales les faits remarquables qui se produisaient dans le pays; cet empressement est encore une preuve de plus à ajouter à tant d'autres, que cette époque est bien celle où se développa le plus profondément en Russie le sentiment de l'unité nationale. Ce cercle d'activité littéraire comprenait les annales, les chronographies, les récits historiques et les mémoires des contemporains. Les annales de cette époque se distinguent généralement par leur prolixité; partout on retrouve des épisodes presque étrangers au sujet principal, anecdotes morales, biographies de saints, homélies, discours, etc. Elles peuvent être rangées en cinq grandes catégories :

1° *Les annales méridionales*, qui racontent les faits jusqu'à l'invasion des Mongols et la conquête de cette partie de la Russie par les Polonais au XIVe siècle;

2° *Les annales septentrionales*, qui sont celles de

Novgorod et de Pskoff, et terminent leur récit à l'époque de l'annexion définitive de ces républiques à la Grande-Principauté de Moscou ;

3° *Les annales de la Russie orientale*, qui sont très-nombreuses : elles furent rédigées à Vladimir, Souzdale, Rostoff, Riazane, Tver, et furent plus tard commentées à Moscou. Elles commencent au XIIe et finissent au XVIIIe siècle ;

4° *Les annales de la Russie occidentale*, qui comprennent celles de Gallicie, de Volhynie, etc., à l'époque où ces provinces étaient soumises à la Pologne, du XIVe au XVIIe siècle ;

5° *Les annales de la Sibérie*, qui contiennent l'historique des événements survenus dans ce pays depuis sa conquête par la Russie jusqu'au XVIIIe siècle.

Outre ces annales locales, on fit à Moscou des recueils généraux, complétés par d'autres données historiques, tirées de documents que nous ne possédons plus. Ces compilations furent faites durant les XVe, XVIe et XVIIe siècles. En outre, nous avons de cette époque plusieurs chronographies que l'on suppose traduites du grec et du latin, et le *Livre des Degrés*, dont nous avons parlé dans l'article précédent.

Le patriarche Nikone a mis, pour ainsi dire, la dernière main à nos annales, en rédigeant sous le titre d'*Annales de Nikone*, un récit suivi et détaillé, d'après tous les documents que nous venons de mentionner.

Depuis le XVIe siècle, notre littérature historique change de caractère ; elle abonde en récits et mémoires de personnages plus ou moins connus. Les plus remarquables de ces mémoires sont ceux du prince André Kourbskoï, descendant des princes de Iaroslaw : il était boyard et voïevode au service du tsar Jean IV, dont il était même le parent et l'ami. A l'âge de vingt et un ans il rendit des services signalés au tsar, à la prise de Kazan, fit la guerre contre les Tartares de Crimée, les Lithuaniens et les chevaliers de Livonie, et acquit une gloire militaire justement méritée. En 1563, il eut le malheur de perdre une bataille contre les Polonais ; et sachant parfaitement que le tsar, qui à cette époque était déjà le terrible tsar, ne manquerait pas d'exercer sur lui sa vengeance par de cruelles tortures et une mort ignominieuse, le prince Kourbskoï n'eut pas le courage d'affronter ce péril, déserta son drapeau et s'enfuit en Pologne, où le roi Sigismond-Auguste II le reçut avec tous les honneurs dus à son rang et à sa renommée. Une fois à l'abri des fureurs du tsar, Kourbskoï entama une correspondance avec Jean IV, correspondance remplie de part et d'autre de récriminations, mais d'une éloquence entraînante de la part de Kourbskoï. En lisant ses lettres, on est tenté de lui pardonner sa désertion, et ce rôle de traître à sa patrie, qu'il accepta pour échapper à la tyrannie de son maître. Il fit parvenir sa première lettre à

Jean par l'entremise d'un fidèle esclave, qui la remit au tsar en personne. Le tyran, furieux, enfonça sa canne d'acier dans le pied du malheureux porteur de la missive, s'appuya dessus, et demeura dans cette posture pendant tout le temps que dura la lecture de la longue lettre de Kourbskoï; l'esclave resta impassible. Exaspéré à la vue d'une si constante fermeté, Jean le fit mettre à la question, pour lui extorquer par la douleur des dépositions compromettantes pour son maître : le serviteur dévoué sut se taire et mourir. Dans sa réponse à la première lettre de Kourbskoï, le tsar a le cœur de reprocher au prince sa désertion, en lui offrant comme exemple de vertu et de fidélité l'héroïque esclave Chebaïeff, porteur de la lettre et victime de sa cruauté.

Le prince Kourbskoï écrivit dans son exil l'*Histoire des actes du grand-prince de Moscou, en partie d'après le récit de gens sûrs, en partie recueillis par lui-même, comme témoin oculaire.* Cette histoire est remarquable sous beaucoup de rapports, d'abord comme témoignage d'un contemporain qui avait pris part au gouvernement de cette époque, ensuite comme production littéraire pleine d'esprit, d'éloquence et d'érudition, enfin comme premier essai d'un récit historique pragmatique sortant des formes ordinaires des chroniques et des annales. Nous avons de plus sa correspondance avec le tsar, comprenant quatre lettres de Kourbskoï et deux réponses du tsar,

une description du concile de Florence et une collection de lettres à différents personnages.

Nous possédons encore, dans la catégorie des récits historiques, l'*Histoire du second mariage du tsar Jean*, écrite par le moine Païsse Iaroslavoff (1526); *Narrations sur l'histoire de Kazan*, par le prêtre Jean Glassatyï; *Annales de l'invasion du roi de Pologne Bathori sur le territoire de Pskoff*, par le moine Serapion.

Le trésorier du monastère de Saint-Serge, *Abraham Palitzine*, a écrit l'*Histoire du siége de ce monastère par les Polonais et les Lithuaniens, et des révolutions et désordres qui ont eu lieu dans la suite en Russie*, ouvrage remarquable par l'élégance de la forme.

Sawa Essipoff écrivit une histoire de Sibérie; le prêtre *André Lyzlow* une histoire fabuleuse des Scythes. On doit à *Serge Koubassoff* une chronographie jusqu'au temps du tsar Michel et une histoire de la langue slave; enfin on a encore les Mémoires d'*Ordine Nachtchokine*, diplomate fort distingué du règne d'Alexis.

Innocent Guizel, archimandrite à Kieff, rédigea vers 1680 un abrégé historique des origines du peuple slave et du gouvernement des princes de Kieff, récit qu'il conduisit jusqu'au tsar Théodore, fils d'Alexis. Il intitula cet ouvrage *Synopsis*.

A la même époque, un diak (chancelier) nommé

Kotochikhine, écrivit sur la Russie du temps du tsar Alexis, des mémoires remarquables par l'abondance et l'intérêt des détails sur l'administration et les mœurs de l'époque, et par l'élégance du style. Enfin, pour compléter cette rapide revue de la littérature historique, nous y ajouterons les récits de voyages dont les principaux sont : le voyage du métropolitain *Isidore* au concile de Florence, vers le milieu du xv[e] siècle ; narration du marchand *Athanase Nikitine*, qui en 1468 fit un voyage dans l'Inde et visita Golconde ; le voyage aux Lieux Saints de *Triphone Korobeinikoff* et *Georges Grekoff*, envoyés par le tsar Jean ; ceux du marchand de Moscou *Basile Gagara*, originaire de Kazan, du moine *Jonas*, du diacre *Arsène Lelounsky*, de l'archevêque de Novgorod *Antoine*, du moine *Léon*, du Novgorodien *Étienne*, du diacre *Ignace*, etc. Le patriarche *Nikone* enrichit encore cette partie de notre littérature par la traduction de plusieurs ouvrages historiques et de récits de voyages empruntés aux littératures étrangères.

C'est un fait avéré qu'en 1627 la carte générale de la Russie fut complétée et *corrigée* : donc elle devait exister avant 1627. On assure même qu'on avait dressé une carte générale de la Russie du temps du tsar Théodore, et qu'elle fut rectifiée par Godounoff ; les dernières corrections furent faites à la carte générale de la Russie, en 1680, sous le règne du tsar Théodore Alexeevitch. Ce qui est certain, c'est que le

fils de Godounoff, qui aimait beaucoup la géographie, dessina lui-même une carte de Russie, publiée sous son nom, en 1614, par un Allemand, nommé Hessel-Gerhard, dans l'atlas de Blaenwisch et Gottfried Archontol avec ce titre : *Tabula Russiæ, ex autographo quod delineandum curavit Tœdor, filius tsaris Boris, desumpta.*

IV

Littérature proprement dite.

Les travaux littéraires proprement dits peuvent être divisés en trois genres différents :

1° Les travaux philologiques, qui ont pour but le perfectionnement de la langue;

2° Les ouvrages de belles-lettres et de connaissances utiles;

3° Les œuvres de la poésie populaire, formulée en chansons, contes et proverbes.

Nous avons, dans le premier genre, des études fort intéressantes de *Maxime le Grec* sur l'utilité de la grammaire, de la rhétorique et de la philologie [1].

1. Ce savant, qui nous a laissé près de cent quarante ouvrages sur des sujets sacrés, fut en butte aux persécutions de la jalousie, qui voyait avec peine la faveur dont l'honorait le prince Vassilii. Il fut accusé d'hérésie et d'infidélité dans ses traductions, et con-

La première grammaire de la langue slavonne fut rédigée, à la fin du XVIe siècle, par les disciples de l'académie de Lvoff, et bientôt après complétée et publiée par l'archiprêtre *Laurent Zizanii*, sous le titre de *Grammaire slavonne*. Elle était précédée d'un avant-propos en prose, d'une inscription en vers et de plusieurs autres pièces de vers adressées aux élèves. Le même auteur publia aussi un abécédaire slavon et un dictionnaire abrégé.

Épiphane Slavinetzky rédigea un *Dictionnaire greco-slavo-latin* et fit un recueil de commentaires sur les œuvres des saints Pères.

Melethie Smotritzky, archevêque de Polotsk, fit, vers la moitié du XVIIe siècle, une nouvelle grammaire beaucoup plus complète que celle de Zizanii; il la partagea en quatre parties : l'orthographe, l'étymologie, la syntaxe et la prosodie; dans cette dernière partie il est déjà question de vers métriques, quoique l'usage des vers syllabiques fût général encore.

Théodore Maximoff fit, à peu près vers la même époque, paraître une grammaire qui n'était qu'un abrégé de la précédente.

Vers le commencement du XVIIe siècle, un moine *Pavma Berynda* publia un grand dictionnaire étymo-

damné à la prison. Les protocoles de ces débats sont intéressants à compulser, car on y trouve, avec l'attaque de ses adversaires, la défense de Maxime, qui consistait surtout en commentaires grammaticaux.

logique de la langue slavo-russe, et dans la seconde moitié du même siècle, *Polikarpoff* rédigea un dictionnaire slavo-greco-latin.

Dans le second genre de productions littéraires, nous citerons :

Dmitrii Zoographe qui, au XVe siècle, traduisit du grec en russe un poëme ïambique de George Pissida, métropolitain de Nicomédie au VIIe siècle. La traduction porte le titre : « *Louanges de Dieu pour la création des vivants par le sage George Pissida.* »

Un prêtre nommé *Sylvestre* écrivit, vers la moitié du XVIe siècle, un livre d'économie domestique qu'il appela *Domostroï*, et qui contient d'intéressants détails sur la vie de famille à cette époque ; il est terminé par les instructions d'un père à son fils.

Le métropolitain *Pierre Moguila* a écrit beaucoup de vers syllabiques, et des drames sur des sujets religieux ; ses drames furent représentés par les étudiants de l'académie de Kieff; celui de la Nativité de Jésus-Christ jouit longtemps d'une grande popularité, et pendant les siècles suivants, il était d'usage de le représenter dans les maisons particulières, la veille de Noël.

Siméon Polotskoï, le savant précepteur du tsar Théodore et de la princesse Sophie, a écrit plusieurs œuvres dramatiques en vers syllabiques ; les plus connues sont la comédie de l'*Enfant prodigue*, les tragédies de *Nabuchodonosor*, du *Veau d'or* et des *Trois*

jeunes gens dans la fournaise ardente. Ces différents ouvrages furent représentés dans les appartements de la princesse Sophie à l'époque de sa régence.

A cette même catégorie et à cette même époque appartiennent certains contes brodés sur des canevas historiques et qui furent même conservés dans les annales, comme : la *Prise de Moscou* par Tokhtamych, la *Campagne de Jean III* contre les Novgorodiens, la *Campagne de Jean IV* contre Saffa-Guireï, tsar de Kazan ; ils sont dans le genre de la description de la *Bataille de Koulikovo*, dont nous avons traduit quelques passages dans l'histoire littéraire de la période précédente, et portent tous le grave cachet du sentiment religieux qui animait alors toute la nation.

Le troisième genre des productions littéraires proprement dites ou œuvres d'imagination populaire est de beaucoup plus riche que les précédentes. Toutes ces productions se sont formées petit à petit, comme celles des rapsodes; elles se sont perfectionnées et augmentées dans le cours du temps, et nous sont parvenues avec tout le caractère des XVIe et XVIIe siècles, en conservant néanmoins le type national de toutes les époques. La partie spirituelle de l'homme, ne pouvant se contenter d'une existence purement matérielle, recherche toujours des expansions dans l'idéal. Cette tendance psychique engage chaque peuple à se complaire dans le récit des contes aussi émouvants que son imagination est capable d'en créer. Plus un

peuple est pressuré matériellement, plus son imagination s'exalte; mais absorbé par les soins de sa conservation, il n'a pas le loisir de formuler ses épanchements imaginaires : ce n'est qu'au sortir d'une pareille condition que l'élan d'un peuple se manifeste avec le plus d'énergie. Ce phénomène s'est produit de la manière la plus évidente en Russie. A peine débarrassé du joug des Mongols, le peuple se remit avec ardeur à repasser dans sa mémoire les vieilles légendes de Kieff, la sainte ville, et à en imaginer de nouvelles, car l'étranger ne venait plus fermer, de sa main brutale, la bouche qui chantait les chansons des aïeux.

Le caractère de ces légendes et de ces contes est un mélange de l'humorisme national, des fantaisies d'une imagination semi-orientale, des reflets de la foi orthodoxe et des leçons d'une saine morale. Ils sont écrits pour la plupart en prose cadencée, avec des espèces de rimes, ou plutôt de consonnances. Ces contes sont de deux natures : les uns sont des légendes héroïques, qui ont pour objet les aventures féeriques de quelques personnages imaginaires; les autres sont connues sous la dénomination générique des *Contes de Jean*, où le récit commence toujours par un père qui a trois fils, dont les deux aînés se distinguent par les qualités mondaines, et le troisième, Jean, dont les modestes qualités morales sont méconnues et qui passe pour idiot; et cependant c'est lui qui fait tous les

prodiges et finit non-seulement par triompher de ses frères, mais devient grand seigneur, souverain, épouse une princesse, etc. C'est une espèce d'histoire de Joseph, combinée avec celle de Cendrillon.

Parmi les contes héroïques, les plus remarquables sont ceux qui chantent les hauts faits d'Ilia Mourometz de Kieff, chevalier ou bogotyr du temps des Vladimir.

Dans tous ces contes, le héros se distingue par sa bienfaisance pour les malheureux, son respect filial, sa générosité, sa force herculéenne, qui ne lui est donnée par le bon Dieu que comme récompense de ses vertus : il se garde d'offenser quelqu'un sans cause, il ne fait jamais verser le sang chrétien, il ménage même les brigands, il ne frappe que pour la défense de la chretienté; son désintéressement est exemplaire, car il ne demande jamais de récompense pour ses exploits : il ne veut ni terres, ni honneurs; mais tout au contraire, c'est lui qui fait des dons magnifiques à son prince.

Un autre héros très-connu, c'est Dobrynia Nikititch, bogotyr de Novgorod, compagnon d'armes de Mourometz; mais Nikititch n'occupa que la seconde place dans l'enthousiaste admiration du peuple russe. Les contes sur Basile Bouslaevitch, Aliocha Popovitch et Ivan, fils de marchand, célèbrent la force, le courage, la piété et le respect filial de ces héros.

Un des modèles de contes moraux est celui qui est

intitulé : *Histoire d'un marchand de Kieff*. En voici la substance :

Smiane le Superbe est souverain d'une contrée maritime, inconnue au reste du monde et funeste aux navigateurs; car s'ils ont le malheur d'y aborder, Smiane leur propose des énigmes, sous peine de mourir ou de renoncer au christianisme. Borzomysle, fils d'un marchand de Kieff, part, nouvel Œdipe, aborde chez Smiane, explique les énigmes, et lui tranche ensuite la tête en présence de tout son peuple. Borsomysle monte sur le trône, prêche la religion chrétienne, rend heureux ses sujets, qui se font tous baptiser, et devient l'époux de la fille de Smiane. Ce conte a pour but de donner une leçon à tous ceux qui abusent du pouvoir.

Voici la donnée d'un autre conte aussi populaire que le précédent.

Drakoulia est un homme juste, mais féroce et sanguinaire. Il règne et maintient l'ordre parmi son peuple, mais au moyen de lois barbares, qui punissent de mort les fautes les plus légères. Les ornements de sa ville sont des cadavres, suspendus dans la place publique. Deux moines hongrois, étant venus dans ses États, Drakoulia veut savoir ce qu'ils pensent de lui. — « Vous aimez la justice, lui répond le plus âgé, mais vous êtes le tyran de vos sujets : vous vous permettez de les punir pour des fautes pour lesquelles ils ne doivent compte qu'à Dieu ou à leur conscience.

et que les lois humaines ne sauraient atteindre. »
— Drakoulia fait mourir ce moine et renvoie l'autre comblé de présents, parce qu'il a approuvé le tyran comme exécuteur des décrets divins. Il couronne ses exploits en faisant brûler vifs tous les hommes pauvres, estropiés et décrépits, disant : « Pourquoi laisser « vivre des gens qui sont à charge à eux-mêmes et « aux autres? »

Ce conte dut être imaginé du temps de Jean le Terrible. Le personnage de Drakoulia est historique : c'était un voïevode de Valachie, qui vivait en 1430, d'après l'histoire byzantine de Ducas; la renommée de sa cruauté pénétra probablement en Russie, et l'on se servit de son nom[1] pour peindre les fureurs du farouche tsar : le moine mis à mort représente Sylvestre, le fidèle confesseur de Jean, tandis que l'autre moine est évidemment l'archimandrite Vassiane, méchant et astucieux personnage, qui, par ses conseils, précipita le tsar dans la voie de la tyrannie.

Le charme de tous ces contes consiste principalement dans un récit harmonieusement cadencé, qu'il est impossible de rendre par une traduction; cependant, pour donner une faible idée de leur caractère, nous transcrirons ici comme exemple de la facture de

1. Malgré l'historien Ducas, nous ne croyons pas que Drakoulia puisse être un nom propre historique; car en langue roumaine cela veut dire *diable*; par conséquent ce ne pouvait être qu'un surnom ou sobriquet populaire de ce voïevode.

ces contes, quelques lignes cadencées tirées de la légende d'Ilia Mourometz, en traduisant littéralement et ligne par ligne :

Tout autour, au loin, très-loin dans la plaine
On ne voit que l'ondulation de l'herbe des steppes;
Sur ces ondes apparaît un homme vieux mais robuste,
C'est le fameux Cosaque Ilia Mourometz.
Son cheval a l'air d'une bête féroce,
Lui-même, sur son cheval, a l'air d'un faucon.
En voyage il ne porte pas son trésor avec lui.
Il n'a pris que sept mille ducats
Et quarante mille en petite monnaie.
Son coursier, son bon coursier n'a pas de prix;
Pourquoi donc son coursier n'a-t-il pas de prix?
Voici pourquoi son coursier n'a pas de prix :
Voit-il une rivière, il ne cherche pas de gué,
Fût-elle d'une verste de largeur,
Il saute, comme le vent, d'une berge à l'autre, etc.

La forme de ces contes dénote un goût naturel et prononcé pour l'harmonie et la cadence, goût qui est encore bien plus évident dans les innombrables chansons populaires de la Russie.

Un Cosaque, *Kircha Danilovitch*, fit à la fin du XVII[e] ou au commencement du XVIII[e] siècle, un recueil de plusieurs centaines de ces contes et chansons; les collections plus modernes en contiennent des milliers[1].

Le caractère dominant de la chanson russe est la

1. Nous espérons voir bientôt paraître une nouvelle collection de chansons, faite par un des archéologues les plus estimables, M. Kireiefsky, enlevé à la science à la fleur de l'âge, en 1856. Il n'a admis dans son œuvre que les chansons dont le caractère de

mélancolie. Tantôt ce sont les adieux d'un vieux père et d'une vieille mère à leur fils, leur unique espoir, qui part pour combattre les ennemis de la patrie et de la religion ; tantôt les regrets d'une fiancée séparée de celui qu'elle aime ; tantôt c'est la dernière heure du guerrier mourant ; tantôt le triste spectacle d'un champ dévasté par un ennemi barbare : d'autres fois, il est vrai, c'est une chanson bachique, terminée par une prière au Tout-Puissant pour le bonheur et les longs jours de l'hôte et de ses convives. Dans les *chansons de petits jeux* (*khorovodnyes*), on remarque encore quelques vestiges d'idolâtrie.

Les chansons historiques sont presque toujours remplies d'hyperboles ; ainsi pour célébrer la prise de Kazan par Jean IV, la chanson commence ainsi :

> La grande ville de Moscou se leva,
> Avec elle s'est levé le terrible tsar ;
> Il s'empare glorieusement de la ville de Kazan,
> Et, chemin faisant, emporte Astrakhan comme une paille.

S'agit-il de décrire la mort d'un guerrier, voici les poétiques images dont le poëte pare son douloureux récit[1] :

popularité et d'antiquité fût incontestablement authentique, et leur nombre dépasse, dit-on, deux mille.

Nous avons aussi de M. Sakharoff, archéologue très-distingué, une collection du même genre, où les pièces ont été classées en douze catégories différentes. Ces chansons occupent, dans l'ouvrage de M. Sakharoff, 276 pages à deux colonnes d'un petit in-quarto très-compacte : cela peut donner une idée de leur nombre.

1. Nous n'avons sans doute pas besoin de répéter ici que les

La croix de vie est plantée à sa tête,
A sa droite gît son glaive tranchant,
A sa gauche son fort carquois,
A ses pieds son fidèle coursier.
En mourant il dit au coursier :
« Quand je serai mort, mon bon coursier,
Enterre mon corps, mon corps tout pâle
Dans ce champ, dans ce champ désert;
Puis cours vite dans la sainte Russie,
Salue de ma part mon père et ma mère,
Porte ma bénédiction à mes chers enfants,
Et dis à ma jeune veuve :
Que je me suis marié avec une autre épouse,
Que pour dot j'ai reçu ce champ désert,
Que c'est la flèche acérée qui a fait ce mariage,
Que c'est le glaive tranchant qui m'a couché dans ce lit,
Que tous les frères, les amis m'ont quitté,
Que tous mes compagnons sont partis,
Que toi seul, mon brave coursier,
Tu m'as servi jusqu'à la mort. »

Ailleurs, l'ironie, tout en restant aussi mélancolique, est plus poignante encore. Un guerrier parle de la mort et des larmes qu'elle fait verser :

Les larmes de la mère sont comme une rivière qui coule,
Les larmes de la sœur sont comme des ruisseaux qui s'épanchent goutte à goutte,
Les larmes de l'épouse sont comme une rosée qui tombe :
Le soleil se lèvera et séchera la rosée.

On voit, d'après ce que nous avons dit et cité, que le peuple russe est resté poétique, qu'il ne pouvait pas se passer de consolations idéales, et d'une expansion

traductions que nous donnons n'ont d'autre prétention que celle d'être excessivement littérales. Nous avons même tenu à les traduire et à les écrire ligne par ligne, comme elles se trouvent dans l'original.

harmonique de ses douleurs et de ses souffrances.

Cette disposition à poétiser les incidents de son existence n'est point perdue chez le peuple russe. Il chante encore ses jours heureux et ses jours de souffrance ; sans oublier les légendes de ses aïeux, il sait encore fixer dans sa mémoire, par des rimes cadencées, les grandes actions des héros et les traits plus simples des vertus domestiques. Il y a sur la retraite de Napoléon Ier une chanson très-répandue. Il nous est arrivé d'entendre, dans le gouvernement de Novgorod, un postillon entonnant une interminable chanson sur l'établissement de colonies militaires, dans ce gouvernement, du temps de l'empereur Alexandre Ier ; le tout raconté avec des détails minutieux, et chaque couplet terminé par une imprécation contre le comte Araktchéeff, voué, lui et ses satellites, à l'exécration des races futures.

La musique de ces chansons, toujours appropriée au sujet, a une harmonie particulière et très-caractéristique. La mélodie est dans le mode majeur ou mineur; mais ce qui la distingue, c'est le passage de la tonique à la sixième mineure ou majeure, et un retour à la quinte ; la tierce majeure n'est employée que comme liaison des notes longues. Dans beaucoup de motifs la phrase musicale n'est pas complète, quoique toujours terminée par la tonique, précédée de la sensible ; très-souvent, bien qu'incomplète, elle contient des passages supplémentaires, en forme d'épisodes

mélodiques, comme dans l'air de la chanson très-répandue des *Neiges blanches* (*Aida nebiely snieguys*).

Outre les contes et les chansons, le sentiment poétique de la nation se formule aussi en proverbes et dictons populaires que nous ne voulons point passer sous silence. Nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'il n'y a pas de peuple qui en ait autant que le nôtre; chaque siècle, chaque génération a déposé dans ces sentences morales les fruits d'une expérience souvent douloureuse, toujours instructive; aussi n'y a-t-il pas de circonstance si indifférente de la vie à laquelle on ne puisse chez nous appliquer une de ces maximes de la sagesse populaire.

Les uns sont de petits apologues, suivis d'un précepte pratique.

« L'orge disait au froment : Allons dans le pays où « croît l'or, nous nous y trouverons bien. Le froment « lui répondit : Orge, mon ami, ta moustache est « longue, mais ton intelligence est courte ; pourquoi « irions-nous chercher l'or, c'est lui qui arrivera chez « nous. Travaille la terre et l'or te viendra. »

Les proverbes présentent toujours l'expression de la tournure d'esprit, de la manière de raisonner et des points de vue d'un peuple; elles sont le résultat de son expérience séculaire : aussi les proverbes russes portent-ils le cachet de piété, de vénération pour le tsar, de l'amour filial, du respect pour les anciens et pour le *mire*, et du dévouement sans bornes à la patrie.

En voici quelques-uns :

— « Tout le monde a péché contre Dieu, et a été « en faute envers son souverain. »

— « Une prière à Dieu et un service au souverain « ne sont jamais perdus. »

— « Le respect filial ouvre les portes du ciel. »

— « Respecte les anciens, tu deviendras vieux à « ton tour. »

— « Le *mire* est puissant. »

— « Un homme isolé ne peut rien contre le *mire.* »

— « Avec le *mire* la mort n'est qu'un bonheur. »

— « Si le *mire* donne rien qu'un fil par membre, « un pauvre aura de quoi se faire une chemise. »

— « La vérité est plus claire que le soleil. »

— « Si un faucon tombe, les corbeaux lui crèvent « les yeux. »

— « La vérité n'offense pas un honnête homme. »

— « Laisse-toi choir, les coups ne te manqueront « pas. »

— « N'étends pas tes pieds hors de la mesure de « tes habits. »

— « Jette du pain et du sel, même à une forêt, tu « les retrouveras. »

— « Pour un affamé Dieu paye. »

— « Qui peut éviter l'infortune et le malheur? »

— « Prends patience, Cosaque, tu deviendras « Attaman. »

L'usage de ces proverbes est général dans la con-

versation de toutes les classes, et leur autorité est telle, que dans une discussion, chaque argument est appuyé d'un proverbe.

Le côté sarcastique de l'esprit national s'est principalement manifesté dans l'usage des sobriquets que les provinces s'appliquent les unes aux autres, que les régiments se renvoient mutuellement. Les habitants de Viatka sont appelés *aveugles-nés*, parce qu'en 1480, ayant prié les Oustioujanes, leurs voisins, de venir à leur aide contre les Tartares, ces bons voisins arrivèrent de nuit près de la ville menacée : les Viatitches commencèrent à se battre avec leurs amis, croyant que c'étaient des Tartares, et ce ne fut qu'au point du jour qu'ils remarquèrent leur faute; ils obtinrent le pardon, mais avec lui le surnom d'aveugles-nés. Les Moscovites sont en butte à une quantité de sarcasmes, comme, par exemple : « Lie amitié avec un Moscovite, mais tiens toujours une pierre dans ta manche ; » ou bien : « Le Moscovite ne laboure pas, mais sait manger plus de pain que le plus riche laboureur ; » ou enfin : « Qui va là ? c'est le diable ; laisse-le passer, pourvu que ce ne soit pas un Moscovite. » Les habitants de Toropetz, qui jadis faisaient un très-grand commerce avec Riga et la Lithuanie, passaient pour si rusés, qu'on disait à leur propos : « Un Bohémien peut être trompé par un Juif, celui-ci par un Grec, ce dernier par le diable, et le diable lui-même par un Toroptchane. »

Enfin pour terminer ce tableau, aussi complet que possible, du développement littéraire et intellectuel de la Russie, nous n'avons plus qu'à mentionner le goût prononcé des Russes pour les énigmes rimées, dont une grande quantité sont parvenues jusqu'à nous. En voici quelques exemples :

— « Je le prends en poussière, j'en fais du liquide, « je le jette dans la flamme, et il en sort comme « pierre. » C'est un pâté.

— « Quel est ce petit bossu qui parcourt tout le « champ? » C'est la faucille.

— « Qui sont les deux frères jumeaux habitant le « même village, à côté l'un de l'autre, voyant tout le « monde et ne se voyant pas? » Ce sont les yeux.

Si nous nous sommes étendu dans ce chapitre aussi longuement et jusqu'aux plus menus détails, c'est que défenseur, trop inhabile à notre gré, d'une cause juste, mais méconnue, nous avons tenu à démontrer que la Russie était, avant l'avénement de Pierre le Grand, dans la véritable voie du progrès et de la civilisation. L'activité intellectuelle, loin de dormir, était au contraire vivifiée par l'influence bienfaisante du christianisme, qui seul, et c'est là notre conviction, peut faire pénétrer au fond des masses populaires le désir désintéressé du bien public et le fécond amour de l'humanité, capables de les conduire à un degré supérieur de civilisation. Les deux premiers éléments de civilisation s'acquièrent beaucoup

plus facilement que le troisième. Un gouvernement bien inspiré, en ouvrant les moyens de propagation du savoir, et en allumant le désir de l'acquérir, peut voir des fruits complets de son œuvre se produire à la première génération ; il en est de même pour le développement du raisonnement, qui se rectifie par le savoir et par l'usage ; mais pour élever le moral d'un peuple au désir général du bien public, à l'amour désintéressé du prochain et de toute l'humanité, il faut une éducation religieuse, ou, à défaut de celle-ci, une éducation philosophique de plusieurs générations de ce peuple. Nous avons donc tenu à prouver que la Russie était dans la bonne voie. Arrêter un mouvement civilisateur parti d'un principe aussi pur, lui imprimer brusquement une autre direction, c'est, à nos yeux, non pas une faute seulement, mais un malheur d'autant plus grave, que les correctifs qu'on voudrait y apporter sont aussi lents dans leurs effets que les progrès du mal sont effroyablement rapides.

CHAPITRE XVIII

LES ARTS ET L'INDUSTRIE

Causes qui ont paralysé l'essor des arts et de l'industrie. — La peinture. — Les artistes et les industriels étrangers en Russie. — Leur affluence au temps du tsar Alexis. — L'art dramatique. — L'art de bâtir. — L'arboriculture et la floriculture. — L'industrie proprement dite; nomenclature des productions industrielles de l'époque. — Les moulins et les scieries. — Conclusion.

Les arts et l'industrie ne firent pas de grands progrès en Russie pendant cette période, car la tendance essentiellement religieuse des Russes à cette époque, faisait regarder les soucis d'amélioration matérielle comme une sorte d'impiété, et les jouissances raffinées du corps comme une violation des sévères maximes du christianisme. La Russie ne doit son développement dans cette branche de l'activité humaine qu'au génie de Pierre le Grand.

En fait d'arts, la peinture seule des images se perpétua en Russie; nous savons qu'il y eut un moine du nom d'André Roubleff, qui se distinguait par son talent, et qui vivait au commencement du XVe siècle. En 1551, le métropolitain Macaire ordonnait à tous les peintres de tâcher d'imiter les œuvres de Roubleff. Le

nombre des peintres était très-grand en Russie; car, en 1553, le même métroplitain Macaire nomma, seulement pour Moscou, quatre chefs de peintres, qui devaient veiller aux ouvrages des autres artistes, ne tolérer la circulation que des images à dessin correct, et n'accorder la permission de peindre des images qu'à des artistes qui comprenaient leur art. A la même époque furent peintes par des artistes de Novgorod des fresques allégoriques dans l'église de la cour de l'Annonciation à Moscou: ces peintures représentaient des versets de différents cantiques, présentés en allégories sacrées. Le développement des autres arts était d'autant plus difficile, que les relations de la Russie avec l'Europe occidentale furent longtemps entravées par les marchands de la ligue hanséatique et par les chevaliers et les marchands de la Livonie: cependant à la suite de la princesse Sophie Paléologue arrivèrent d'Italie plusieurs artistes distingués, entre autres le Bolonais Aristote Fioraventi, architecte, sculpteur et métallurgiste, qui apprit aux Russes l'art de fondre des canons, et améliora la fabrication des briques. Parmi les autres noms cités par la chronique se trouvent les architectes Marc et Pierre, surnommés les Francs (*friazinys*); le fondeur Paul Dubaucis qui fabriqua en 1487 un énorme canon. En 1491, le Russe Mamireff et le grec Angueloff, envoyés à Venise et à Milan, amenèrent en Russie l'architecte Alévise, le fondeur de canons Pierre, et d'autres artistes et industriels. En

1496, Losseff et Karatcharoff s'acquittèrent avec le même succès d'une mission semblable. Nous avons déjà parlé ailleurs des tentatives de Jean IV pour faire venir d'Allemagne des savants, des artistes et des industriels; et nous avons dit à ce propos que plusieurs de ces utiles colons ne se découragèrent point pour avoir été arrêtés à Lubeck, et parvinrent en Russie par une autre voie : des auteurs, tels que Henning, Lenklav, Schiter, Neighebauer, disent que des orfévres, des papetiers, des fondeurs, des mineurs, des armuriers, des maçons, des tailleurs de pierre, des graveurs, des peintres et des architectes, sont parvenus dans le temps à pénétrer en Russie. L'affluence des artistes et artisans étrangers s'accrut tellement que sous le règne du tsar Alexis, il y avait déjà un vaste faubourg de Moscou exclusivement peuplé d'étrangers; ils avaient un Prikase spécial pour leurs affaires et des chapelles pour y célébrer leur culte.

A propos d'arts et d'artistes, nous devons constater que déjà sous le règne du tsar Alexis, on essaya d'inaugurer l'art dramatique en Russie. Un des favoris du tsar et parent de sa seconde femme, le boyard Artemone Mathveïeff, fit venir quelques artistes dramatiques de l'étranger, ainsi que des musiciens. Ces étrangers, assistés par des serfs du boyard, auxquels on avait enseigné à jouer de quelques instruments et à remplir des rôles dramatiques, donnèrent des représentations sur un théâtre expressément construit

pour être dans la maison de Matveieff. On représentait les pièces traduites du français et même des opéras. Le tsar lui-même assistait volontiers à ces divertissements. Indépendamment du théâtre dans la maison du boïar Matveieff, il y en avait un à la même époque dans l'un des palais du tsar, et sa fille, la princesse Sophie, participait personnellement à la représentation des pièces théâtrales[1] : elle écrivit même une tragédie. Pendant la minorité de Pierre Ier, on donnait des spectacles dans l'Académie de Moscou; et plusieurs pièces françaises furent traduites et représentées, entre autres *le Médecin malgré lui*, de Molière.

L'art de bâtir n'était pas en décadence pendant cette période : le Kremlin de Moscou et de beaucoup d'autres villes russes et les nombreuses cathédrales édifiées pendant cette époque, l'attestent suffisamment. Le tsar Alexis défendit, en 1680, d'élever des constructions en bois dans certains quartiers de Moscou, et accorda toutes sortes de facilités aux acquéreurs de briques, pour en propager l'usage; bien avant lui nous avons vu que Boris Godounoff avait pris des mesures identiques. Chaque maison était entourée d'arbres et d'arbrisseaux fruitiers : les pommiers, les cerisiers, les groseilliers, les framboisiers et les fraisiers étaient très-communs; les pruniers et les poiriers se propagèrent plus tard. La floriculture ne fut intro-

1. *Continuation des actes de Pierre le Grand*, par Golikoff, tome III, page 155.

duite que vers la moitié du XVII[e] siècle, par un ambassadeur du Danemarck, Pierre Markell, qui fit venir à Moscou des échantillons de différentes plantes d'agrément.

Nous n'avons pas la prétention d'entreprendre l'histoire détaillée du mouvement industriel en Russie, car ce travail exigerait des recherches longues et pénibles dans des chroniqueurs qui, préoccupés surtout des événements, n'accordaient qu'une mention passagère et insignifiante aux manifestations du mouvement industriel. Il pourrait donc nous arriver de chercher longtemps pour recueillir un bien maigre butin; et nous croyons qu'il suffira à la curiosité de nos lecteurs de connaître la nomenclature des principales productions de l'industrie russe à cette époque.

Les renseignements fournis par les chroniqueurs, si incomplets qu'ils soient, ne laissent pas de nous apprendre que du temps du tsar Alexis, il y avait en Russie des fabriques de toile blanche et rayée, de soieries et de draps; des orfévreries à Moscou, Vologda et Oustioug; des fabriques d'armes à Moscou et à Toula; des papeteries, des verreries, des forges de toute espèce; des fabriques d'instruments d'acier, des fonderies de cuivre, des chaudronneries. On préparait en outre pour l'exportation, la résine, le goudron, la potasse, le suif, le savon, les nattes de tilleul. les cuirs tannés, les gants de peau, les feutres et les draps.

Les moulins à vent et les moulins hydrauliques

étaient extrêmement nombreux ; il y avait déjà au XVII[e] siècle des scieries mécaniques dans presque toutes les parties du pays.

En général, il faut croire que les nombreux artisans et industriels étrangers qui affluaient en Russie, l'enrichissaient de leurs produits, et que surtout ils formaient des élèves encore plus nombreux : la production devait donc nécessairement s'accroître. Au reste nous dirons encore une fois, qu'à défaut de matériaux historiques, indispensables pour une description détaillée de l'activité industrielle de la Russie, on peut se faire une idée générale de cette activité, en étudiant l'histoire du commerce du pays pendant cette période.

CHAPITRE XIX

LE COMMERCE PENDANT LA PÉRIODE DES TSARS

Déplacement de l'activité commerciale de la Russie. — Novgorod dépeuplée. — Pskoff échappe à ces rigueurs. — Deux marchands russes mis à mort à Revel. — Représailles de Jean III. — Il porte la guerre en Livonie. — Paix de cinquante ans. — Les Livoniens cherchent à accaparer le monopole du commerce russe. — Traité de la Russie avec la ligue hanséatique. — Péripéties de la hanse. — Moscou absorbe le commerce de Novgorod, de Pskoff et de la Biarmie. — Description du commerce de Moscou par l'ambassadeur Herberstein. — Importation et exportation. — Entreprises commerciales des Anglais dans la mer Blanche. — Ambassade russe à Londres. — Traité de commerce avec l'Angleterre, qui obtient le monopole du trafic par la mer Blanche. — Fâcheuses conséquences de la mort de Jean IV pour les intérêts anglais. — Restriction du monopole, apportée par le tsar Théodore. — Vaines tentatives d'Élisabeth d'Angleterre pour le faire rétablir. — Boris Godounoff accorde des priviléges commerciaux aux Hollandais. — Michel Romanoff renouvelle les traités avec l'Angleterre. — La Suède maîtresse de la Baltique. — Le tsar Alexis expulse les Anglais. — Motifs et conséquences de cette mesure. — Les Hollandais en ont le profit. — Cromwell envoie un négociateur à Archangel. — Ses procédés. — Issue de la mission. — Relations d'Alexis et de Charles II d'Angleterre. — Nouvelles tentatives des Anglais pour obtenir d'autres priviléges. — Le commerce russe s'accroît à mesure de l'abolition des priviléges. — Importation en Russie. — Les débouchés maritimes de la Russie du côté de l'Europe. — Commerce de la Russie du côté de la mer Caspienne. — Relation avec la Perse. — Conditions du traité de commerce avec la Perse. — Les Arméniens de Perse intermédiaires du commerce entre la Russie et l'Orient. — Le commerce de la Sibérie; son commencement; son

extension. — Fondation de villes. — Les relations s'étendent jusqu'à l'extrême Orient. — Ambassade de Baïkoff en Chine. — Commerce avec la Chine. — Le Cosaque Khabaroff. — Le traité de Nertchinsk entre la Russie et la Chine.

Nous avons laissé le commerce extérieur de la Russie à l'époque où les Novgorodiens ayant rompu leurs relations avec la ligue hanséatique, durent borner leurs affaires au commerce, peu avantageux, de Riga et d'autres villes de la Baltique. Les circonstances politiques contribuèrent encore plus à la ruine du commerce hanséatique avec Novgorod. En 1477, le grand-prince Jean III, ayant conquis définitivement Novgorod, dépeupla cette ville, et transporta ses plus riches familles marchandes à Moscou, à Vladimir, à Mourom et ailleurs; dix ans après, cinquante autres familles furent encore déplacées, et en 1489, plus de mille Novgorodiens eurent à subir le même sort.

La république de Pskoff, beaucoup plus faible que Novgorod-la-Grande, ayant volontairement accepté le joug de Moscou, ne fut point en butte à ces rigueurs, et reçut pour quelque temps le dépôt du commerce de la ligue hanséatique. Les tribunaux de Revel ayant, sur ces entrefaites, fait mourir dans d'horribles tortures deux marchands russes qui se trouvaient dans cette ville, le grand-prince Jean III usa de terribles représailles : il fit immédiatement emprisonner *quarante-neuf* marchands allemands résidant à Novgo-

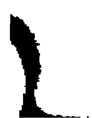
rod, et saisir au profit de l'État toutes leurs marchandises, évaluées par le prince à *trois cent mille goulden*, tandis que les hanséates portaient le dommage à un million. Jean III demanda en outre qu'on lui livrât les auteurs et les exécuteurs de la sentence qui avait frappé ses sujets; mais cette réclamation restant sans résultat, il prit les armes, entra en Livonie et commença une guerre qui se termina bientôt par un traité de paix pour cinquante années.

Pendant la durée de cette paix la prospérité des villes baltiques ne fit que s'accroître, tandis que celle des villes hanséatiques déchut considérablement; les Livoniens établirent pour leur compte un gostinoï dvor à Pskoff, et deux à Novgorod: l'un qui leur était exclusivement réservé, nommé Allemand, l'autre qu'ils partageaient avec les hanséates et qui s'appelait Gothique. Ils prenaient en même temps toutes sortes de précautions pour tenir la Russie à l'écart du reste de l'Europe, et intercepter le moindre rapport avec elle, au point qu'ils défendirent aux étrangers d'apprendre la langue russe pendant leur séjour en Livonie. Ils étendirent leurs relations dans l'Occident, obtinrent des priviléges fiscaux en Allemagne, dans les Pays-Bas et dans les provinces rhénanes; et en vinrent enfin jusqu'à interdire à tous les autres Allemands d'entretenir des relations commerciales directes avec la Russie.

Malgré toutes les intrigues des Livoniens la ligue hanséatique conclut, en 1522, avec le grand-prince

Vassilii, un traité assez avantageux pour elle, mais qui ne releva pas son commerce avec la Russie, car la hanse était en proie à des dissensions intestines et menaçait de se démembrer; elle perdait d'ailleurs, d'après les récentes découvertes des voies maritimes, le monopole du commerce d'Orient, qu'elle avait su conserver en grande partie jusqu'alors. Elle ne se décourageait point cependant, et travaillait toujours à maintenir ses relations avec la Russie: à cet effet, elle rétablit un comptoir et un dépôt à Pskoff, sans avoir consulté les villes baltiques. Dorpat protesta énergiquement; et les représentants des hanséates durent consentir à signer une déclaration, d'après laquelle il était expressément défendu à tout Allemand d'aller à Pskoff. D'un côté cette convention et de l'autre la guerre que le tsar Jean IV faisait aux Livoniens, obligèrent les marchands de la ligue hanséatique à chercher un nouveau point de dépôt pour leurs marchandises; et leur choix tomba sur Narva, dont le port, malheureusement pour le monopole des Allemands, était déjà fréquenté par des Hollandais, des Anglais et des Français.

Au commencement du XVIe siècle, toute l'activité commerciale se concentra sur Moscou, qui absorba le commerce de Novgorod, de Pskoff et de la Biarmie: aussi cette ville prit-elle un développement considérable; en 1520, on y comptait 41,500 maisons. C'est à peu près à cette époque que l'a vue Herberstein, et



cet ambassadeur nous a laissé du mouvement commercial de la Russie un tableau dont nous traduirons quelques passages.

« Chaque marchandise arrivant à Moscou doit être immédiatement présentée à la douane et aux commissaires, qui la taxent dans un temps déterminé. Avant qu'une marchandise soit mise en vente, il doit en être présenté des échantillons au prince, afin de savoir s'il désire en acheter : on ne doit pas lui faire de prix trop bas ; on ne peut pas non plus en vendre à qui que ce soit avant d'avoir accompli cette formalité.

« Les Polonais, les Lithuaniens et les sujets russes ont seuls le droit de faire le commerce à Moscou : pour les Suédois, les Livoniens et les Allemands, c'est Novgorod qui est désignée ; pour les Tartares et les Turcs, c'est Kholopii-Gorodok[1].

« Les principaux articles d'importation sont les lingots d'argent, les draps, la soie filée et tissée, les étoffes d'or et d'argent, les perles fines, les pierres précieuses et l'or filé. Il arrive quelquefois que les marchandises sont mauvaises et les prix très-élevés ; d'autres fois, les demandes sont plus abondantes que la marchandise : aussi se réalise-t-il des bénéfices considérables ; tandis que si le marché est fourni surabondamment, les prix tombent si bas qu'il y a bénéfice à acheter pour exporter.

1. Cette ville était située dans le gouvernement actuel de Iaroslaw, sur les bords de la Mologa.

« Les marchandises exportées sont, pour l'Allemagne, les pelleteries et la cire; pour la Lithuanie et la Turquie, les cuirs, les pelleteries, les dents de morse, dont les Turcs font des manches de poignards et des poignées de sabres; pour la Tartarie, les selles, les harnais, les cuirs et les habits : les armes et le fer sont aussi quelquefois exportés en Asie, mais secrètement ou avec la permission expresse du voïevode; on exporte aussi des couteaux, des haches, des aiguilles, des miroirs et autres menus articles. Les Russes sont de très-fins négociants, souvent trompeurs, et toujours très-bavards.

« Non loin du palais on voit un énorme édifice en pierre, appelé Gostinoï Dvor où les marchands logent et font leur commerce. Vous pouvez y acheter du poivre, du safran, des mouchoirs de soie et autres choses de ce genre, à bien meilleur compte qu'en Allemagne. La cause de ce bon marché, c'est le commerce d'échange : les Russes demandent de leurs marchandises un prix très-élevé, les étrangers font de même; on se fait des rabais mutuels, mais les Russes finissent toujours par se garder la meilleure part du bénéfice : aussi le négociant russe ayant obtenu à force d'adresse sa marchandise à bon marché, pourra vendre également à bon marché et faire encore un bénéfice raisonnable.

« Les droits de sept dengas par rouble (3 1/2 pour cent) sont les mêmes pour les marchandises d'im-

portation et d'exportation, excepté pour la cire qui, outre le droit sur la valeur, paye encore un droit calculé sur le poids, quatre dengas par poud (40 livres). »

Ces extraits des mémoires d'un témoin oculaire, qui ne pèche pas par trop d'indulgence, montrent que si l'activité commerciale s'était ralentie pendant la domination mongole, le peuple n'avait rien perdu de son aptitude au trafic : d'autre part, on voit que les principaux articles d'importation étaient les métaux précieux et les objets de luxe; et cette assertion est corroborée par les récits qui nous sont parvenus sur la soumission de Novgorod par Jean III : ce prince trouva dans cette ville des richesses énormes en valeurs de cette nature.

Outre les articles mentionnés par Herberstein, les marchands de la ligue hanséatique exportaient de Russie les cuirs, les semelles, le suif, le bois, le lin, le chanvre et la toile : ils importaient de l'or et de l'argent en lingots, des vases en argent et en vermeil, des draps fins, des velours, des soieries et des étoffes de laine, du miel et quelquefois du sel; mais l'entrée de ce dernier article était souvent prohibée.

Jusqu'au milieu du XVIe siècle, les Allemands seuls eurent le monopole exclusif du commerce immédiat avec la Russie; et les autres nations de l'Europe n'avaient, pour se mettre en contact avec notre pays, que le seul point de Narva, qui, bien que rapproché

des frontières russes, était cependant entre les mains des Livoniens.

Les Anglais, jaloux des Portugais, qui avaient découvert la voie du cap de Bonne-Espérance, résolurent, sous le règne d'Édouard VI, en 1553, et sur la proposition du fameux capitaine Sébastien Cabot, de chercher pour eux une voie septentrionale. Dans ce but on expédia trois vaisseaux sous les ordres de Hugues Willoughby, qui atteignit le 72e degré de latitude septentrionale; mais là une tempête terrible sépara les vaisseaux de la flottille : l'un d'eux périt; celui que montait le chef de l'expédition atteignit les côtes de la Laponie russe, où le capitaine et son équipage moururent de froid; le troisième vaisseau, nommé *Bonaventure*, capitaine Chancellor, aborda seul heureusement à Wardehoüs, en Norvége. Après y avoir vainement attendu ses compagnons de voyage, Chancellor partit, continua son chemin jusqu'à la mer Blanche, remonta la Dvina septentrionale et jeta l'ancre, vis-à-vis du monastère de Saint-Nicolas, à la place où fut construite plus tard la ville d'Archangel. Il y avait trois cent trente-six ans que la mer Blanche n'avait pas porté de vaisseaux!

Aussitôt que Chancellor sut que la terre qu'il foulait appartenait à la Russie, il comprit les avantages que l'Angleterre pourrait retirer d'un commerce régulier avec ce pays; aussi déclara-t-il immédiatement au voïevode local qu'il était venu pour conclure un

traité de commerce entre la Russie et l'Angleterre. Jean IV, informé de cet événement, fit inviter Chancellor à venir à Moscou où, accueilli avec de grands honneurs, il présenta au tsar l'épître de son roi, espèce de circulaire générale adressée aux souverains des contrées où l'expédition pourrait aborder. Après de longues conférences avec les boyards, il reçut, pour la transmettre à son roi, une réponse écrite en russe et accompagnée d'une traduction allemande. Chancellor fit un second voyage en Russie, en 1555, et repartit pour l'Angleterre avec quatre navires chargés de marchandises russes estimées vingt-six mille livres sterling; un ambassadeur russe, avec seize dvorianés, escortait cette escadrille. Trois de ces navires périrent et Chancellor lui-même; mais l'ambassadeur et sa suite furent sauvés : il fut reçu fort magnifiquement par la reine Marie et par la *compagnie du commerce russe*.

La reine Élisabeth envoya en Russie, en qualité d'ambassadeur, un homme fort habile, Thomas Randolf, qui réussit à conclure, le 10 juin 1569, un traité par lequel la compagnie anglaise obtenait le privilége d'un monopole complet, et qui portait le dernier coup au commerce de la ligue hanséatique avec la Russie. Dès lors le commerce anglais ne fit que s'étendre et prospérer : la société eut bientôt son grand dépôt de marchandises à Moscou, des comptoirs à Novgorod et à Vologda, et même des pro-

priétés territoriales près de Kholmogory. Les principaux articles exportés de Russie par les Anglais consistaient en pelleteries, cuirs, mâts, chanvre, lin, cordages, suif, huile de morse, résine et goudron; ils importaient des draps, des soieries, des cotonnades, de petits objets de luxe, du sucre, du papier, du plomb, etc.

Le tsar Jean IV, en ouvrant la mer Blanche aux Anglais, en s'emparant de Narva et d'Astrakhan, créa, pour ainsi dire, trois grandes voies de commerce en faveur de la Russie; il agrandit encore le cercle de son activité commerciale par la conquête de la Sibérie. Il conclut des traités de commerce avec les Suédois, les Polonais et la ligue hanséatique; il fit des ordonnances douanières qui donnaient au commerce une base régulière et solide, et favorisa l'établissement d'une flotte marchande sur la mer Blanche et sur la mer Caspienne.

La mort de Jean le Terrible, si heureuse pour la Russie, fut au contraire fatale aux intérêts anglais; car son fils Théodore, ennemi du monopole, ne voulut pas continuer le système de privilége qu'avait suivi son père : il consentit toutefois à leur laisser le droit exclusif de transit pour leurs affaires avec la Perse, et leur permit de vendre en Russie leurs marchandises et d'exporter les produits russes sans être soumis aux droits de douanes; une restriction assez importante de ce traité fut que les Anglais n'avaient pas le droit d'importer en Russie d'autres articles que ceux de

leur propre production. Le monopole anglais sur la mer Blanche était aboli de droit, la concurrence qui s'établit bientôt l'abolit aussi de fait. Ce fut en vain que la reine Élisabeth envoya, en 1588, le docteur Fletcher pour regagner le terrain perdu; cet habile ambassadeur n'obtint que des concessions qui, bien que considérables, ne compensaient pas la perte du monopole.

Dans le même temps la ligue hanséatique, malgré la reprise de Narva par les Livoniens et tous les obstacles que ceux-ci lui opposaient, continuait néanmoins à entretenir des relations commerciales avec la Russie par Pskoff, où elle avait, en 1586, un comptoir et un dépôt.

De nouvelles tentatives furent faites encore par les Anglais en 1601 et 1603, sous le règne de Boris Godounoff, qui confirma les mesures prises par ses prédécesseurs à leur égard, tandis qu'il accordait les mêmes priviléges aux Hollandais, qui commencèrent petit à petit à supplanter les Anglais dans le commerce du nord. La ligue hanséatique se mit également sur les rangs, envoya au tsar des présents d'un grand prix, et n'obtint qu'avec peine, et pour Lubeck seulement, les priviléges qu'elle sollicitait pour toutes les villes de la ligue.

Les troubles qui suivirent le règne de Boris ralentirent nécessairement le commerce de la Russie, sauf pour les Hollandais, qui ramenaient chaque année à

Amsterdam jusqu'à trois cents navires chargés de marchandises russes prises dans les ports de Dantzig, Riga, Revel et Narva.

Le tsar Michel Romanoff renouvela, en 1623, le traité de commerce avec Jacques Ier, roi d'Angleterre; il confirmait tous les priviléges accordés précédemment à la compagnie de commerce anglaise; mais ce traité resta presque sans effet, car le tsar ayant dû céder tous les bords de la Baltique à la Suède, celle-ci navigua seule dans ces eaux et força les hanséates à prendre le chemin d'Archangel. Gustave-Adolphe les engagea, il est vrai, en 1625, à reprendre la voie qu'ils avaient abandonnée; mais la guerre de Trente ans vint porter à la prospérité de la grande ligue marchande de bien funestes coups : toutefois Lubeck continua encore son commerce avec la Russie par la Baltique, tandis que Hambourg et Brême gardaient la voie d'Archangel.

En 1648, le tsar Alexis chassa tous les Anglais du territoire russe. La coïncidenee de cette mesure avec l'époque du supplice de Charles Ier a fait attribuer à ce souverain l'intention de flétrir le crime d'une nation régicide : pour nous, nous pensons que ce ne fut qu'un prétexte honorable pour rompre des traités qui devenaient de plus en plus désavantageux à la Russie. Le service que les Anglais ont rendu à la Russie en rouvrant la mer Blanche à la navigation commerciale, a été bien amplement compensé par les priviléges dont



ils ont joui pendant près d'un siècle, tandis que les Hanséates et les Livoniens se faisaient de leur côté attribuer le monopole du commerce russe sur la Baltique. La politique éclairée du tsar Alexis brisa ces liens, non sans avoir cédé en cela aux suggestions des Hollandais, qui, habiles négociants, ne cessaient de représenter au gouvernement russe le tort que causaient au pays les priviléges accordés aux Anglais; ils surent acquérir dans les relations commerciales extérieures de la Russie une prépondérance considérable, qu'ils ne craignirent pas d'affermir en offrant de payer au fisc russe un droit de 15 pour 100 sur les marchandises exportées ou importées.

Les Anglais ne se tinrent pas pour battus. En 1654, Cromwell envoya une flotte marchande considérable à Archangel, avec un ambassadeur chargé d'entamer des négociations, et qui s'acquitta de sa mission en demandant avec hauteur si les Anglais pouvaient ou non continuer leurs relations commerciales avec la Russie; la réponse fut calme, mais nette : il leur était permis de vendre leurs marchandises à Archangel, à la condition d'être soumis aux mêmes mesures fiscales que les autres négociants étrangers; mais le commerce intérieur de la Russie leur était interdit. Les Anglais, voyant leurs mesures d'intimidation rester sans effet, acceptèrent ces conditions, vendirent leurs marchandises à Archangel, et y achetèrent les produits russes à des prix raisonnables, grâce à la



concurrence des Hollandais, des Hambourgeois et des Brêmois. Ces conditions étaient si peu désavantageuses, que l'année suivante (1655), les Anglais exportèrent d'Archangel pour 600,000 roubles de marchandises. Ainsi, après six années d'interruption, le commerce anglais à Archangel reprit une prospérité plus grande que jamais, en même temps que les gouvernements des deux nations renouaient entre eux des relations amicales.

Le tsar Alexis fournit des subsides à Charles II pour remonter sur le trône; et quand l'œuvre de la restauration des Stuarts fut achevée, il lui envoya une ambassade de félicitation. Charles II renoua bientôt, par l'intermédiaire du comte Carlisle, son ambassadeur, de nouveaux pourparlers au nom de la *compagnie anglaise du commerce en Russie*, dans le but de recouvrer les anciens priviléges de cette société. Tout ce qu'elle put obtenir fut de pouvoir, à l'égal des Hollandais, faire le commerce intérieur en payant les droits déterminés. Dès lors, jusqu'à nos jours, le commerce anglais par Archangel ne fut plus interrompu. La compagnie anglaise, se voyant privée de ses anciens priviléges, avait pris le parti de s'étendre, en admettant parmi ses membres, moyennant une contribution de trois livres sterling, les négociants anglais qui désiraient entrer dans l'association.

Tandis que les monopoles tombaient, le commerce russe prenait une extension fort satisfaisante pour

l'époque, grâce aux heureux effets de la libre concurrence. Archangel s'agrandissait et s'embellissait; ses eaux, désertes autrefois, voyaient arriver chaque année une quarantaine de vaisseaux marchands anglais, hollandais, hambourgeois, brêmois, lubeckois, français, espagnols et norvégiens, et ces différentes nations établissaient des factoreries à Moscou.

En jetant un coup d'œil sur le commerce d'importation de la Russie à cette époque[1], on est forcé de

1. Afin que le lecteur puisse se faire une idée assez complète de l'intensité du mouvement commercial d'Archangel à la fin du xvii[e] siècle, nous donnons ici une liste des marchandises qui furent importées par la mer Blanche en 1671 :

6846 zolotniks (chacun de 4 1/4 grammes) de perles fines,
7 boîtes (poids non indiqué), du même article,
4419 pièces de grosses perles fines,
185 livres et 4 caisses de réseaux d'or et d'argent,
3931 livres de fil d'or et d'argent,
200 livres de vaisselle d'argent,
64 bagues avec saphirs; 63 gros saphirs et beaucoup de faux diamants,
32 pièces d'étoffes d'argent,
84 pièces de riches étoffes de soie,
28 pièces de velours soie, très-lourd,
342 pièces de satin de différentes couleurs,
204 pièces de satin chinois,
1 caisse de satin d'Amsterdam,
54 pièces de satin-laine,
34 pièces de satin ordinaire,
441 pièces de taffetas,
1 pièce d'étoffe de soie, très-épaisse,
218 pièces et 2 caisses de camelot,
2 pièces de petit drap,
214 pièces de casimir,

convenir qu'une partie notable de ces importations, telles que 247,040 livres et 5,280 pièces de bois du Brésil, 265 tonneaux d'indigo, 123 tonneaux de bois d'acajou, etc., prouvent que tous ces produits étaient employés par les fabriques russes ; et si avec cela on considère que l'indigo, la garance et le coton

22 ballots et 587 pièces de drap cramoisi,
8 ballots et 248 pièces de drap demi-cramoisi,
81 ballots et 22 pièces de drap hollandais,
9 ballots et 22 pièces de drap anglais,
41 ballots et 171 pièces de drap de Hambourg,
8 ballots et 171 pièces de forte étoffe de laine,
4 pièces de velours d'Utrecht,
6 ballots et 1217 pièces de flanelle,
4 pièces de velours-coton,
64 *birverks* d'étoffe pour matelas,
367 pièces de toile fine,
6 tapis,
2999 peaux de castor,
250 ballots de papier grand format,
401 tonneaux et 13 caisses d'encens,
247,040 livres et 5280 pièces de bois du Brésil,
265 tonneaux et 3 caisses d'indigo,
123 tonneaux de bois d'acajou,
5 tonneaux, 4 caisses et 6 blocs d'oxyde de cuivre,
84 tonneaux, 3 caisses et 8 paniers de différentes matières colorantes,
230 tonnes de blanc de céruse,
267 pièces et 2 tonneaux de dents d'éléphant,
25 tonneaux et 240 livres de cuivre ouvré,
57 tonneaux de vaisselle en étain anglais,
131 douzaines de gobelets de même métal,
15 tonneaux et 18 caisses d'étain en lingots,
116 pièces de plomb, 300 dites plus petites,
4000 feuilles d'or battu,
2560 livres de cuivre brut,



ne venaient en Russie qu'en petite quantité par Archangel (car c'étaient des articles d'importation asiatique), on est obligé de reconnaître que c'est là une preuve évidente du développement assez marqué qu'avait déjà pris en Russie l'activité industrielle.

Le commerce de la Baltique était entre les mains

833 douzaines de clochettes en cuivre,
54 grands cercles en cuivre,
27 grandes cloches,
300 paires de chandeliers en cuivre,
11 tonneaux d'amidon,
407 feuilles et 1957 barres de fer suédois,
13728 rouleaux d'argent en feuilles,
2 pièces de faux réseaux métalliques,
37 pièces de ruban de soie,
42 rouleaux et 41 boîtes de cordes métalliques,
150 livres de franges en or faux,
3 caisses de castors,
7 grandes lanternes en cuivre,
100 tonneaux d'alun,
5 tonneaux et une caisse de mordants,
603 scies,
2 pièces de fluor,
2 pièces de polémites,
1 caisse de médicaments,
15 tonnes de coquillages pour l'ornement des harnais,
25 ballots et 70 sacs de coton,
3 ballots, 6 tonneaux et 6 sacs de mèches,
115 douzaines, 2 tonneaux et 9 caisses de miroirs pliants,
22 grandes glaces,
14 sabres,
2 carabines,
2 housses brodées,
1 caisse de pistolets,
10250 chapeaux allemands,
42 peaux de daim,

des Suédois et des Danois ; les premiers possédaient toutes les côtes de cette mer, et les seconds, maîtres du Sund, en tenaient la clef. Dans la dernière moitié du XVII[e] siècle, les marchandises russes étaient expédiées en Europe par quatre ports de la Baltique : Riga, Revel, Narva et Nyachantz sur la Neva ; cette

1184 pièces de maroquin rouge et jaune,
64 douzaines de bas de soie,
314 douzaines de bas de coton,
234 douzaines de bouteilles et choppes,
2 caisses, 2 tonneaux et 31 livres de corail rouge,
20 tonneaux de soufre,
1028 livres de mercure,
4 tonneaux d'arsenic,
2 tonneaux d'oxyde de zinc,
4 caisses de zinc,
16 tonneaux et 2 caisses d'instruments espagnols pour tailler la pierre,
6 ballots, 30 tonneaux et 9 caisses de menues marchandises de Nuremberg,
491 douzaines de lunettes,
5 tonneaux et 1 caisse de ciseaux et de couteaux.
4860 douzaines de jeux de cartes,
683 milliers d'aiguilles,
54 milliers d'épingles,
5 tonneaux et 66 sacs de semoule,
666 tonneaux d'huile de Provence,
2477 barils de harengs,
162 ballots de poivre,
4 tonneaux, 3 caisses et 80 livres de safran,
3 tonneaux et 2 sacs de cardamome,
1 caisse, 5 tonneaux et 3 ballots de raisins de Corinthe,
11 tonneaux de clous de girofle,
1 tonneau de gingembre,
11 tonneaux, 17 ballots et 2 caisses d'amandes,
14 tonneaux de dattes,

dernière ville forme aujourd'hui une partie de Pétersbourg.

Le port de Riga recevait principalement du sel, jusqu'à la quantité de 5,700 lastes par an (le laste équivaut à 2 1/2 tonnes), des harengs et des vins étrangers; Narva importait des articles suédois, qui étaient pour la plupart des productions métalliques; l'exportation par Narva était assez variée, cependant les pel-

18 caisses et 2 tonneaux de sucreries,
10 tonneaux de bonbons,
20 caisses de sucre candi,
47 tonneaux de pains de sucre,
3 tonneaux de fruits sucrés,
98 tonneaux de gingembre sucré,
1 caisse de prunelles,
2 tonneaux de noix muscades,
943 tonneaux de figues,
367 tonneaux et 200 caisses de gros raisins secs,
37 tonneaux de prunes,
6 tonneaux et 4 ballots d'anis,
130 pipes de vin de Champagne,
109 *oksofts* de vins blancs français,
720 *oksofts* de vins rouges français,
2 bottes de malvoisie,
5 bottes de *tintovein*,
1 botte de basterte,
8 pipes de Peter-Simon vein,
26 *oksofts* de vinaigre de raisin,
1 tonneau de jus de citron,
8 grands et 9 petits sacs de houblon,
15 tonneaux de sel de Lunebourg,
6 tonneaux de miel,
27,839 ducats, 50,000 reichstallers entiers, et 10,000 roubles en monnaie russe parvenue à l'étranger par l'Ukraine, la Pologne et Dantzig.



leteries et les céréales en étaient la branche la plus importante[1]. Killbourger, auteur du temps, nous apprend que de ce côté la contrebande se faisait en grand.

Nous avons maintenant à dire quelques mots sur le commerce de la Russie du côté de la mer Caspienne. Le tsar Jean IV avait étendu sa domination sur presque toute la côte occidentale de cette mer; mais du temps de Boris Godounoff, les Tcherkesses ayant appelé les Turcs, chassèrent les Russes et facilitèrent l'établissement de la domination turque. Ces circon-

1. Nous donnons ici un tableau qui pourra faire le pendant symétrique du précédent; c'est l'énumération des articles exportés en 1673 par le port de Narva; ils consistaient en :

2009 livres (poids marin) de chanvre pur. (Ce poids marin équivalait probablement à 600 livres ordinaires.)
3273 livres (même poids) de lin pur,
143 livres de chanvre simple,
332 livres de lin,
65 livres d'étoupe,
492 livres de potasse,
49 livres de suif,
2988 dizaines de peaux à semelles,
27 dizaines de peaux de bœuf,
178 dizaines de peaux de chèvre,
24 dizaines de pièces de maroquin,
64 dizaines de pièces de cuir,
136 dizaines de queues de cheval,
47 dizaines de peaux de cerf,
728 *lastes* de seigle,
94 lastes d'orge,
132 lastes d'avoine,
89 lastes de drèche,
663 tonneaux de farine,

stances rompirent les relations commerciales de la Russie de ce côté; mais le schah de Perse, Schah-Abbas, voulant procurer à son peuple les avantages du commerce avec la Russie, envoya une ambassade à Boris, qui la reçut magnifiquement; et l'on doit supposer qu'il conclut le traité désiré, quoiqu'il ne se soit pas conservé. Les bouleversements politiques qui survinrent alors en Russie empêchèrent l'exécution de ce contrat. Les parages d'Astrakhan étaient sans cesse dévastés par les Cosaques de Zaroutzky, et longtemps après sa mort, leurs bandes sillonnèrent, en les rava-

44 tonneaux de gruau,
39 tonneaux de poix,
2 quarantaines de fourrures de zibeline,
2 quarantaines de fourrures de martre,
3 pelisses de zibeline,
1719 quarantaines d'écureuils,
34 pelisses et 733 quarantaines de peaux de chat,
43 pelisses de lièvre,
111 quarantaines d'hermines,
38 quarantaines de renards,
1500 livres ordinaires de colle de poisson,
55 tonneaux de beurre,
43 tonneaux de viande salée,
38 livres marines de viande fumée,
73 pièces de jambon,
3585 tonneaux de goudron,
19 tonneaux d'huile de morse,
4300 paires de gants russes en cuir,
58 balles de savon,
2800 nattes d'écorce de tilleul,
12700 brochets secs.
8 livres marines de houblon.

geant, les côtes de la mer Caspienne et les bords du Volga. Le tsar Michel fit construire une forteresse sur le bas Volga pour mettre un terme à ces brigandages, qui ne prirent fin que lorsque fut calmée l'effervescence révolutionnaire qui leur avait servi de prétexte. Le commerce alors se ranima; on voyait à Astrakhan des marchands venus de toutes les parties de l'Asie, même de l'Inde; les Russes naviguaient sur la mer Caspienne et allaient ordinairement jusqu'à Nizabatt, mais leur dépôt central se trouvait à Chamakha. Pour faire prospérer ce commerce, il fallait d'un côté lui donner toutes les garanties possibles de sécurité, et d'un autre améliorer la navigation maritime par le perfectionnement de la construction des navires. Le tsar Alexis entreprit cette œuvre, créa, comme nous l'avons vu, une première flotte dans les eaux de la Caspienne; mais malheureusement le brigandage des cosaques, incomplétement réprimé, recommença, et les vaisseaux du tsar furent brûlés par Stenka-Razine.

Sur ces entrefaites un traité de commerce fut conclu entre la Russie et la Perse. La Russie s'engageait à faire passer les marchandises persanes d'Astrakhan à Moscou et dans les villes frontières, à ses frais, en percevant quinze pour cent sur la valeur de ces marchandises. Le schah de Perse s'engageait de son côté, à fournir annuellement au tsar huit mille ballots de soie; et la Russie donnait aux Arméniens d'Ispahan, le droit de faire le commerce sur tout son territoire.

Les provinces persanes où la sériciculture est le plus développée, étant celles de Mazendaran et de Ghilane, toutes deux situées sur la mer Caspienne, le transport d'un ballot de soie, de ces provinces à Astrakhan, ne coûtait que deux thalers, tandis que le transport jusqu'à l'Ormuz, coûtait le triple : la voie d'Astrakhan devait donc être préférée. Il est vrai qu'il restait aux Persans une troisième voie pour correspondre avec l'Europe, celle d'Alep et de Smyrne; mais ils ne s'en servaient pas, pour ne pas traverser le territoire de la Turquie, qu'ils regardaient comme leur ennemie jurée. Le gouvernement persan était donc fortement intéressé à maintenir ses bonnes relations avec la Russie et à activer autant que possible le commerce d'Astrakhan.

Le commerce de la soie fut pendant longtemps monopolisé entre les mains du tsar, dont la cassette particulière bénéficiait sans concurrence sur ce trafic. Le tsar Alexeï Mikhaïlovitch abandonna ce privilége de la couronne et permit à tous ses sujets de se livrer désormais sans entraves à ce commerce.

Outre la soie, les Arméniens de Perse importaient en Russie des maroquins, des indiennes ou perses, des mouchoirs, du crêpe, de riches tapis, des pierres précieuses non ouvrées, de l'indigo, du coton, de l'encens, du naphte, de la racine de garance, etc. Ils s'étaient emparés de ce commerce, en 1667. Connaissant les langues persane et russe, ils vinrent en grand nombre



se fixer à Astrakhan, et obtinrent même en 1681, contrairement aux mesures libérales du tsar Alexis, le monopole du commerce de la soie, dont ils jouirent assez longtemps.

Jetons maintenant un dernier coup d'œil sur le commerce russe du côté de la Sibérie et les pays voisins de cette partie du monde.

La Sibérie n'a définitivement commencé à faire partie de la Russie que dans les dernières années du XVI[e] siècle. Les immenses richesses minérales qu'elle possède n'étaient pas encore connues, et les seuls objets dont on pût trafiquer étaient les pelleteries. Les sauvages *Vogoulitchis* et *Ostiaks* portaient des vêtements complets formés des plus belles zibelines, et mettaient même ces précieuses fourrures sous les patins de leurs traîneaux afin d'en faciliter le glissement. Pour profiter de ces trésors, le gouvernement russe imposa les habitants de la Sibérie en pelleteries de première qualité : zibelines, renards noirs, castors et petit-gris. Pendant le XVII[e] siècle ce pays fournit l'ivoire de mammouth, l'huile de castor, le musc, l'amadou de mélèze et d'autres bagatelles ; mais les fourrures furent toujours le principal article d'exportation de la Sibérie.

Bientôt des villes s'y formèrent, d'abord comme centres administratifs, puis ensuite, comme centres commerciaux, peuplés de Russes, de Tartares et de Bouckhares. Boris Godounoff comprit parfaitement que, pour profiter des avantages de cette vaste et riche

contrée, il fallait l'animer par l'industrie et le commerce; dans ce but il envoya aux voïevodes des instructions portant recommandation, et même sévères injonctions, relativement aux bons traitements et aux attentions hospitalières dont ils devaient entourer les Bouckhares, peuple éminemment commercial, dont les caravanes parcouraient les immenses solitudes de l'Asie, avec une activité, une hardiesse, un courage extraordinaires. En 1596, ordre spécial fut envoyé aux voïevodes de n'avoir à réclamer des étrangers, et principalement des Bouckhares, aucun droit pour permission de séjour et d'établissement. Cette sage et habile mesure produisit immédiatement d'heureux effets: les villes de Tobolsk, Tioumenn, Tomsk, et d'autres, se formèrent, se peuplèrent de marchands, et virent bientôt arriver à la suite les caravanes des Bouckhares. En outre le *Prikase de Sibérie*, qui venait d'être institué à Moscou, organisa, en 1599, des postes de chevaux sur toute la grande route de Sibérie; et ces dispositions furent tellement efficaces qu'un an plus tard le Prikase, poussé par une cupidité inopportune, établit une douane qui devait percevoir dix pour cent de la valeur des marchandises importées et exportées. Le commerce se ressentit de ces entraves et se ralentit immédiatement; néanmoins le tarif douanier fut maintenu et confirmé par un règlement du Prikase, en 1698, au commencement du règne de Pierre le Grand.

La Russie, qui, par la conquête de la Sibérie, était



devenue voisine de la Daourie, de la Mongolie chinoise et de tous les petits États du centre de l'Asie, s'empressa de faire des traités de paix et de commerce avec toutes ces provinces; mais la grande difficulté fut de pénétrer en Chine et surtout à Pékin.

En 1606, une première ambassade fut expédiée; mais elle fut arrêtée en chemin par la nouvelle d'une grande révolution qui avait éclaté dans la Mongolie contre le prince Altyn-Khan. Cependant en 1616 une autre ambassade parvint à pénétrer jusqu'au centre du pays mongol; elle y consolida les relations de paix et y recueillit toutes les notions nécessaires sur la route de Pékin. Ce ne fut toutefois qu'en 1654 qu'une ambassade fut organisée pour Pékin sous les ordres d'un certain Baïkoff, qui, après deux ans de marche arriva dans la capitale du Céleste Empire. Cet ambassadeur s'étant formalisé de ce qu'on ne lui permettait pas de présenter personnellement au souverain la lettre et les cadeaux du tsar, réclama ces cadeaux et les emporta avec une réponse très-aimable de l'empereur : il revint à Tobolsk en 1657. Quoique cette ambassade n'eût pas abouti à la conclusion d'un traité de commerce, elle rendit néanmoins d'immenses services par la découverte de plusieurs chemins praticables entre la Sibérie et Pékin, et parce qu'elle recueillit tous les renseignements nécessaires à l'établissement de solides relations commerciales. Dès lors des caravanes de Russes et de Bouckhares com-

mencèrent à circuler continuellement entre la Russie et la Chine, rapportant sans cesse de nouvelles données que les voïevodes inséraient dans leurs rapports au *Prikase.*

Les principales marchandises qui nous venaient de Chine étaient : la soie brute et ouvrée, le nankin, les rubis, les topazes, les porcelaines, le musc, l'huile de castor, la rhubarbe, le thé et les brimborions chinois, auxquels leur rareté donnait du prix. La soie chinoise était d'une qualité infiniment supérieure à celle de la Perse, et se vendait trois fois et demie plus cher que cette dernière; en 1673, la caisse du tsar reçut mille livres de cette soie chinoise. La rhubarbe était aussi article de monopole pour le trésor.

La Russie fournissait à la Chine surtout des articles de pelleterie, comme des zibelines, quoique de dernière qualité, et des hermines; les demandes de ce dernier article devinrent même si abondantes en Chine, que son prix augmenta considérablement et qu'il devint difficile d'en avoir même en Russie.

En 1684, un Cosaque, nommé Khabaroff, s'empara d'une partie du pays arrosé par l'Amour et s'établit dans un fort nommé Albasine, situé sur ce fleuve. L'empereur de la Chine voulant soutenir les Daouriens, envoya des troupes chinoises pour chasser les Cosaques des terres dont ils s'étaient emparés; mais l'artillerie européenne leur fit tant de mal que le sage empereur Kans-Hy préféra entamer des pour-



parlers pacifiques, qui aboutirent au traité de Nertchinsk, signé en 1689 par les représentants des deux souverains. Depuis 1698, la Russie a une église et une mission permanente à Pékin. Dans les premiers temps, après la signature du traité de paix et de commerce, de grandes caravanes russes, dont le personnel montait quelquefois à un millier d'hommes, se rendaient souvent à Pékin pour y faire des échanges de marchandises; mais plus tard on désigna, comme point de rencontre entre les marchands russes et chinois, Maï-Matchine ou Kiakhta, qui sert encore aujourd'hui d'unique marché d'échange commercial entre les deux empires.

CHAPITRE XX

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA PÉRIODE DES TSARS EN RUSSIE ET SUR L'ÉTAT DE L'EUROPE A LA MÊME ÉPOQUE

Tendance à la réunion dans un seul tout. — Jean III est capable de concentrer le pouvoir. — Les conditions de Moscou sont favorables pour en faire le centre de ce pouvoir. — Le pouvoir autocratique est tempéré par la diversité des usages provinciaux, plus ou moins républicains. — Les conseils du clergé et de la nation ne gênaient pas le pouvoir. — Signification du tsar russe. — Conseils de la couronne. — Ce qu'était alors la Russie BARBARE. — Caractère général. — Législation. — Administration. — L'organisation hiérarchique de la société était une œuvre historique. — Influence du clergé. — Développement littéraire. — Manque d'établissements d'enseignement supérieur. — Le désir général d'acquérir du savoir devait provoquer la création de ces établissements. — Progrès du commerce. — Le tsar Alexis, appréciant la nécessité de relations par la mer Noire, commence par créer une flotte sur la Caspienne. — La princesse Sophie, étant dans les mêmes idées, travaille à conquérir la Crimée. — Comparaison avec l'Europe. — Contemporains de Jean III. — Caractère du pouvoir absolu en Europe. — Comparaison avec la Russie. — Le niveau intellectuel et le niveau moral. — Admirable essor des sciences, des lettres et des arts en Europe. — Comparaison. — Principes de développement régulier d'un pays. — L'Europe s'en est écartée : en France; — En Allemagne; — En Angleterre; — En Espagne; — En Italie. — La Russie a suivi ces principes. — Le haut clergé en Europe. — Caractère et conséquences de la Réforme du XVIe siècle. — Comparaison avec la Russie. — Le prêtre catholique romain et le prêtre russe.

Quelle est après l'étude de tous ces détails l'impression générale que doit laisser dans l'esprit l'état de la

Russie au commencement du XVIIIe siècle? Telle est la question qui se présente naturellement à nous; question dont la réponse est entièrement dépendante du point de vue historico-philosophique de chaque lecteur, de ses idées préconçues, et du degré de clarté que nous avons pu jeter dans notre récit sur cette période de l'histoire de Russie. Jusqu'à présent nous avons émis peu d'opinions personnelles; nous avons recherché seulement à être narrateur fidèle des faits historiques: nous n'avons rien avancé qu'appuyés sur des matériaux authentiques, dont nous n'avons fait que coordonner les données. Maintenant, nous tâcherons de présenter les conclusions générales, qui, suivant nous, découlent tout naturellement de l'analyse des éléments politiques et sociaux dont nous n'avons fait qu'exposer l'histoire.

Depuis le XI[e] siècle la Russie était partagée en une infinité de principautés presque indépendantes les unes des autres : chacune de ces principautés avait sa politique propre, ses rancunes et ses convoitises; il ne pouvait pas être question d'établir entre elles le concert d'une action commune. Ce fut là, comme nous l'avons vu, une des causes qui précipitèrent et maintinrent le plus longtemps la Russie sous le joug de la domination mongole; ce devait être aussi un enseignement : les jours de la souffrance ont pour les peuples, comme pour les individus, des conseils que l'on écoute plus volontiers que d'autres. Le besoin de



la force fit sentir la nécessité de l'unité; mais peut-être ces aspirations eussent été longtemps encore stériles, si la Providence n'eût mis à cette époque sur le trône de Moscou un des hommes les plus remarquables par son intelligence et son caractère, le grand-prince Jean III. D'un côté, la position si favorable de Moscou au point de vue géographique et ethnographique; de l'autre, les qualités de son prince, si bien appropriées aux circonstances, décidèrent de l'avenir de cette ville et en firent le siége d'un pouvoir central et autocratique. L'omnipotence absolue de ce pouvoir fut tempérée par la diversité de mœurs des différentes provinces et par l'existence des grandes libertés politiques, dont jouissaient des États puissants et éminemment russes, tels que les républiques de Novgorod et de Pskoff : puis encore au-dessus des caprices personnels de l'homme-souverain planait l'influence élevée qui dirigeait la conscience du chrétien couronné.

Les conseils dont le souverain s'entourait de la part du clergé et de la représentation nationale n'étaient point obligatoires pour lui, ne gênaient pas la franchise de ses allures et ne le réduisaient pas à la dure nécessité de corrompre une partie de ses sujets pour tromper l'autre, comme cela se fait inévitablement dans les pays où les décisions de la représentation nationale sont obligatoires pour les souverains.

Le tsar russe occupe une position tellement supé-

rieure, comparativement aux plus illustres de ses sujets, qu'il ne peut avoir d'autre intérêt personnel que l'intérêt de son pays : car la prospérité de ses États augmente sa richesse; l'ordre lui procure de la tranquillité; le contentement de tous lui donne la garantie de sa sécurité personnelle; la gloire du pays rejaillit principalement sur lui, et son nom, rehaussé de louanges, est inscrit dans les plus belles pages de l'histoire nationale; en un mot, la position du tsar russe le porte à s'identifier complétement avec la prospérité et la grandeur matérielles et morales de son peuple.

Dans des conditions aussi exceptionnelles et une position aussi supérieure, il est tout naturel que le tsar russe ne puisse avoir d'animosités ni le désir de vengeances personnelles contre nul de ses sujets. Aussi dans la longue période que nous venons d'étudier, ne trouvons-nous, exceptionnellement, que sous les vingt-deux dernières années du règne de Jean IV, et ensuite pendant le favoritisme de Boris Godounoff, des actes de cette nature, effets d'une véritable folie sanguinaire dans le premier cas, et de l'ambition d'un favori tout-puissant dans l'autre. Cependant, malgré ces circonstances anormales où se sont produits ces actes de vengeance, nous ne voyons pas que Jean IV ou Godounoff aient dédaigné les conseils du clergé, des boyards, et, en cas de questions graves, du Zemskoï Sobor; encore moins les autres tsars, sincè-

rement animés du désir de faire le bonheur de leur pays, refusaient-ils l'appui des conseillers qu'avait placés à côté d'eux la constitution politique, sociale et usuelle de la nation; ces souverains recherchaient ces conseils, d'autant plus que, sans en être gênés, ils ne pouvaient qu'être éclairés par eux.

Cet ordre de choses, créé par l'expérience des siècles et la sagesse humaine, fut soutenu par la miséricorde divine pendant toute la période des tsars. Nous disons : par la miséricorde divine, parce que c'est la véritable foi chrétienne, une piété fervente, générale, depuis le tsar jusqu'au dernier de ses sujets, et la crainte du péché, qui formaient la trame de cette société *sui generis*, qu'on est convenu d'appeler *la Russie barbare*. C'est sous cette influence bienfaisante que se sont développées la législation, l'administration, la littérature et toute l'organisation sociale telle que nous l'avons vue.

En parcourant l'histoire de chacune des parties constitutives de cette organisation, nous apercevons à chaque pas la marche sensible du progrès : les conditions sociales se développent et s'établissent d'une manière organique et régulière, tout avance proportionnellement à la nature du milieu dans lequel ces conditions se manifestent.

Dans la législation, les codes s'étendent et se développent au fur et à mesure des besoins qui se font sentir; des règlements et des ordonnances vien-

nent régulariser la marche du mouvement *déjà* produit dans la société gouvernée. Nous ne remarquons pas de ces lois basées sur des spéculations abstraites qui s'introduisent avec la prétention d'imprimer une direction nouvelle aux événements et au développement populaire; nous ne voyons qu'une attention calme à ce qui se produit et une sage appropriation des lois aux exigences de l'époque.

Dans l'administration, il est vrai, règne encore un certain trouble : le pouvoir judiciaire n'est pas encore assez nettement séparé du pouvoir purement administratif; les Prikases fonctionnent tantôt comme tribunaux de justice civile ou criminelle, tantôt comme départements administratifs. Cependant, à mesure que l'organisation sociale se perfectionne, les compétences tendent à devenir plus distinctes : on établit des Prikases exclusivement administratifs, comme le *Jitnoï Prikase*, le Prikase des finances, celui des apothicaires, les Prikases militaires, et, à côté de ceux-ci, d'autres uniquement judiciaires, tels que le Prikase des brigands, le Nadvornaïa palata ou cour d'appel, etc. Il n'eût point fallu de bouleversements pour que la séparation complète des pouvoirs fût établie : la marche même du temps, et d'un temps bien court, eût infailliblement amené ce résultat; car il ne s'agissait pas de créer de nouvelles institutions, mais seulement de répartir les affaires plus régulièrement entre celles qui existaient déjà.

La hiérarchie sociale était la conséquence de l'histoire du pays; toutes les classes s'étaient constituées progressivement et comme résultat des circonstances qui avaient favorisé ou exigé leur création. Ce ne fut pas l'œuvre *à priori* d'un législateur qui modèle une société à sa façon. Si l'on veut considérer les choses sans parti pris, on avouera que l'organisation hiérarchique de la société n'était point si défectueuse. La classe privilégiée était peu nombreuse et ses priviléges peu importants : surtout ils ne portaient atteinte aux intérêts d'aucune autre classe; ils ne donnaient pas à des jeunes gens sans expérience et sans capacité le droit de se mêler du gouvernement de leur pays ou de devenir, par le seul fait de leur naissance, les supérieurs de citoyens plus capables et plus expérimentés qu'eux : car les descendants des classes privilégiées devaient, comme tous les autres, commencer leur service dans les rangs les plus inférieurs.

La classe nombreuse des serviteurs de l'État était, pour ainsi dire, la force militaire du pays. Pour ce service permanent et viager, chacun recevait en possession usufruitière, au prorata de l'importance de ses services, un espace de terrain plus ou moins grand. Cette possession pouvait dans certains cas devenir héréditaire : mais cela ne formait pas un privilége offensant ou onéreux pour les autres classes; car tout homme libre pouvait, par voie d'achat, devenir propriétaire de biens-fonds peuplés, soit par des hommes

libres, soit par des esclaves, dont la propriété était permise aussi à tout homme libre.

La classe des citoyens libres n'était pas généralement obligée de servir l'État; mais elle était tenue de pourvoir à son propre gouvernement par l'élection des juges et des administrateurs intérieurs des communes, des *volostes* et des cités. Son principal devoir envers la société consistait à payer : c'était la classe spécialement imposable; mais elle avait le droit de posséder toute espèce de biens meubles et immeubles, voire même des serfs et des esclaves.

Les serfs formaient une classe de citoyens dont la condition passagère pouvait prendre fin de soi-même, et sans secousse; un pas de plus dans la civilisation eût rendu impossible l'acceptation volontaire d'un contrat de servage.

Les esclaves étaient en très-petit nombre, proportionnellement à la masse de la population. Leur émancipation, accomplie progressivement, n'eût donc pas jeté un bien grand trouble dans l'économie sociale; et il est bien à présumer qu'elle aurait eu lieu, si les nouvelles dispositions de la réforme de Pierre le Grand n'eussent fait pénétrer le virus de l'esclavage jusque dans les profondeurs du corps social.

Vers la fin de la période que nous analysons, les paysans libres furent privés du droit de passage d'un propriétaire à un autre; cette mesure avait son utilité et sa raison d'être dans les contrées peu peuplées.

Mais ce genre de servitude qui attache l'homme à la glèbe n'était pas général et n'avait pas encore poussé de bien fortes racines, quand le XVIIIe siècle vint le sanctionner et l'étendre à toutes les provinces de l'empire, en rendant en outre le paysan non-seulement *taillable*, comme il l'avait été jusqu'alors, mais de plus *corvéable*. Un seul décret raisonnable au commencement du XVIIIe siècle, et la liberté individuelle eût été sauvée pour toujours! Nous verrons plus tard que l'esprit qui inspira les législateurs de cette époque fut d'une tout autre nature.

Au-dessus de toute cette hiérarchie sociale, s'élevait, dominante, la bienfaisante influence de la foi chrétienne, entretenue par un clergé puissant et éclairé dans ses hauts dignitaires, parfaitement indépendant dans son administration intérieure et raisonnablement limité dans son action extérieure : libre de faire le bien et impuissante à faire le mal.

Sous l'égide d'une organisation sociale parfaitement nationale, le développement littéraire suivit une marche progressive. La chaire sacrée qui, dans le commencement de cette période n'avait que de loin en loin de dignes représentants, voit s'accroître peu à peu le nombre des orateurs remarquables par leur éloquence. Puis on voit apparaître dans une autre partie de ce domaine des travaux scientifiques : des grammaires, des dictionnaires, des traductions d'écrits profanes, des mémoires, des correspondances, comme celle du prince

Kourbskoï, des livres économiques, comme le *Domostroï*, l'histoire des Scythes, des chronographies et des cartes géographiques. Vers la fin de la période on voit poindre la poésie et les belles-lettres; Pierre Moguila et Siméon Polotskoï écrivent des vers syllabiques : la littérature dramatique entre dans le domaine de l'activité intellectuelle; les mémoires de Kotochikhine portent déjà le cachet d'une certaine perfection; enfin les œuvres de Possochkoff couronnent dignement ce cycle littéraire, en prouvant que la société russe renfermait des hommes dont les idées politiques et économiques étaient déjà parvenues à un haut degré de maturité. Si la production littéraire n'a pas été plus abondante, il faut attribuer ce fait aux difficultés que rencontrait la propagation des idées, et à l'indifférence que montrèrent les Russes des générations suivantes pour tout ce qui tenait à leur nationalité : indifférence qui fut poussée si loin, que beaucoup de mémoires et d'écrits ont été brûlés ou ont pourri ignorés dans les vieux coffres de famille, relégués depuis un siècle ou deux dans les garde-meubles des maisons de campagne seigneuriales. L'existence des Moguila, des Slavinetzky, des Siméon Polotskoï, des boyards Mathveïeff et Ordine Nachtchokine, des Kotochikhine et Possochkoff, prouve que le mouvement civilisateur pénétrait dans toutes les classes. Le désir d'acquérir du savoir ne manquait certainement pas; car vers la moitié du XVIe siècle, nous voyons qu'il y avait déjà

« beaucoup de jeunes gens qui avaient le désir d'ac-
« quérir des connaissances; » parce que chacun pou-
vait trouver de l'avantage dans cette acquisition. Un
citoyen appartenant à la classe supérieure, avançait
plus rapidement dans la carrière administrative et mi-
litaire, s'il était plus instruit que les autres; un citoyen
libre, marchand ou agriculteur, était respecté et jouis-
sait d'une influence proportionnelle à son savoir; un
paysan même, habitant une terre seigneuriale, obtenait,
en acquérant des connaissances, un certain respect
dans sa commune, et avait la possibilité de s'élever
dans la hiérarchie sociale, en se faisant remplacer dans
ses obligations envers le seigneur par un autre homme
libre, qui pouvait venir habiter pour le remplacer la
terre qu'il cultivait; car pareil remplacement n'étant
pas défendu par la loi, était par conséquent toléré. En
un mot la société offrait toutes les garanties du progrès,
dans la partie qui était restée en arrière faute de moyens
propagateurs. Il ne manquait donc, pour répandre ce
savoir désiré et recherché, que l'établissement de nou-
veaux centres d'instruction; car les deux académies
qui existaient ne suffisaient pas aux exigences de la
société. L'insuffisance d'établissements d'enseigne-
ment, très-sensible à la vérité, n'eût pas tardé à être
comblée : car de pareilles mesures, de la part du gou-
vernement, à la fin de cette période, ne rencontraient
plus d'obstacles ni au dehors ni au dedans; et l'im-
pulsion donnée par l'intelligente autorité des Roma-

noff, loin de se ralentir, eût continué à faire marcher la Russie d'un pas ferme dans la voie du progrès.

Le perfectionnement de la science médicale pendant cette période est très-remarquable. Au début, on fait pour la cour venir un ou deux médecins étrangers; peu à peu ce nombre s'accroît : on envoie de jeunes Russes étudier dans les universités étrangères aux frais du gouvernement. Plus tard on etablit un Prikase de médecine, on fonde des jardins botaniques, on oblige les médecins étrangers à former des élèves, on fait paraître un livre de médecine populaire; un pas de plus dans la même direction et l'enseignement médical était établi à Moscou. Toutes les autres branches des connaissances humaines auraient probablement suivi la même marche progressive.

Dans le commerce, même développement. A la fin du XVe siècle la Russie n'était qu'un pays exploité par les Allemands; pendant le XVIe, elle cherche d'autres relations commerciales, mais elle ne peut les obtenir qu'en se soumettant à un monopole : au XVIIe siècle la Russie entre en relations directes avec tout le commerce européen; elle secoue le monopole des étrangers, et étend ses transactions dans toute l'Asie centrale et orientale. Enfin, le tsar Alexis, voyant clairement que tous ses efforts pour le développement du commerce seront infructueux, tant qu'il n'aura pas établi un débouché assuré dans la mer Noire et une flotte sur la Caspienne, cherche à se rendre maître

des bouches du Don et lance des vaisseaux sur la mer Caspienne. La puissance de la Porte-Ottomane était encore trop grande pour qu'on pût lui disputer la possession d'un port sur une mer dont elle était maîtresse. Alexis sut temporiser, la flotte de la Caspienne fut brûlée; mais l'essai qui avait été fait ne devait pas être inutile pour l'avenir.

Sa fille, la princesse Sophie, prenant en considération les conditions géographiques de la Russie, et voyant que tous les cours d'eau importants depuis la partie septentrionale, (Smolensk, Tver, Iaroslaw, Kostroma, Viatka et même la Biarmie) sont en communication d'aval avec la mer Noire, parce que le Volga se rapproche du Don à tel point que les marchandises qui descendent le premier de ces fleuves peuvent facilement être transbordés dans le second; la princesse Sophie, disons-nous, sut apprécier les avantages que la Russie retirerait de la possession des embouchures du Don et du Dnieper. Pour arriver à ses fins elle concentra toute son attention sur l'occupation de la Crimée, comme base de la future extension de la Russie du côté d'Otchakoff et du côté d'Azoff. Ses premières tentatives ne furent pas heureuses; mais au lieu dese décourager, elle ne songea qu'à préparer, par ses relations diplomatiques, la reconnaissance de ses conquêtes futures, et tranquillisa ainsi ses voisins du nord.

Effectivement, la Suède connaissait aussi la géo-



graphie russe, et trouvait toutes naturelles les tendances de la Russie à s'étendre vers le sud. Elle savait que les communications de l'intérieur du pays n'étaient point favorisées par la nature du côté de la Baltique, excepté pour Riga, qui avait une communication d'aval, mais plutôt avec les provinces polonaises qu'avec les terres russes, et pour Novgorod, qui pouvait parvenir aussi par une navigation d'aval au golfe de Finlande, mais qui, à cette époque, avait déjà perdu toute son importance. La Suède avait donc tout à fait lieu d'être tranquillisée, et pouvait pousser la princesse Sophie à entreprendre en Crimée une nouvelle expédition, dont les préparatifs étaient déjà fort avancés, quand la régente de l'empire dut ensevelir sous le voile et dans le silence et l'inaction d'un monastère ses brillants projets de conquête.

Voilà, dans toutes les branches du développement de la civilisation, l'état où se trouvait la Russie quand le grand réformateur Pierre la saisit de sa main de fer, pour la pétrir à sa guise et façonner un empire semi-européen.

Où en était alors l'Europe, et quelles avaient été les principales phases de son histoire pendant cette période?

Le grand-prince Jean III était contemporain de Louis XI en France, de Matthias Corvin et Frédéric III en Allemagne, et des Tudors en Angleterre. Pierre le Grand prit les rênes du gouvernement vers

la moitié du règne de Louis XIV. Ces deux règnes de Louis XI et de Louis XIV marquent précisément en Europe l'aurore et l'apogée de l'absolutisme royal, dont Louis XIV fut le représentant le plus complet et l'expression la plus prononcée. Le pouvoir impérial en Allemagne, électif et très-limité au commencement de cette période, devint héréditaire et puissant à la fin. L'Angleterre seule fait une sorte d'exception; car, vers la fin de la période qui nous occupe, des pouvoirs issus de son passé historique se constituaient régulièrement.

Chez tous ces peuples, à côté des progrès de l'autorité souveraine, la science grandissait; mais, en revanche, l'intelligence des masses populaires restait stationnaire, et la morale publique s'abaissait graduellement jusqu'à l'indifférence religieuse et aux débordements de la licence.

En Russie, un pouvoir absolu, éclairé, mais non forcément dirigé par des conseils, s'était constitué au début de cette période, et se soutint jusqu'à la fin en s'adoucissant; le savoir était plutôt spécialisé dans les domaines de la politique et de la religion; la diffusion des connaissances littéraires et scientifiques, le développement des arts et de tout ce qui tient aux améliorations de la vie matérielle, étaient aussi en voie de progrès : progrès lent, à la vérité, à cause d'un certain mépris général pour toute espèce d'occupation mondaine. L'intelligence populaire était



tenue en exercice par le perfectionnement de la législation et de l'administration, et surtout par la participation de tous les citoyens aux affaires, au moyen des élections administratives et judiciaires et des délibérations des *mires;* la moralité publique restait dans sa pureté et conservait ses tendances à la fraternité chrétienne, stable comme la base sur laquelle elle s'appuyait, c'est-à-dire comme la religion catholique d'Orient, invariable et hors de l'influence des chefs de l'Église, qui, selon cette Église, peuvent pécher et faillir, par cela seul qu'ils sont hommes.

Nous tâcherons de fournir à l'appui de cette comparaison quelques preuves historiques et philosophiques; et pour commencer par le pouvoir souverain, nous ferons seulement mesurer la distance qu'il y a entre le cruel despotisme de Louis XI, qui est obligé de ruser avec tous pour établir son autorité, et le despotisme de Louis XIV, qui réduit les parlements à n'être que des corps judiciaires, et prononce, sans être démenti, le fameux mot : « L'État, c'est moi. » Dans l'intervalle qui sépare ces deux règnes caractéristiques, les rois de France avaient eu les Huguenots, la Ligue et la Fronde à soumettre.

La stagnation intellectuelle du peuple peut être constatée par le rôle invariable qu'il joua alors dans toute l'Europe. Les princes se battaient entre eux et faisaient boucherie du populaire pour soutenir leurs prétentions personnelles sur telle ou telle contrée :

ainsi les guerres d'Italie de Louis XII, le *père du peuple*, ainsi la guerre de la succession d'Espagne sous Louis XIV, qui mit le royaume de France à deux doigts de sa perte, et réduisit le peuple à la plus affreuse misère.

Pendant ce temps, le niveau moral, bien loin de s'élever, tendait à s'abaisser toujours davantage. Entre les amours d'Agnès Sorel, colorées d'une certaine teinte poétique et chevaleresque, et les hypocrites scandales de la cour de Louis XIV, s'étale la longue liste des bonnes fortunes des François et des Henri. Les mœurs du clergé n'étaient pas plus édifiantes : il suffit de citer le cardinal de Lorraine, de la maison de Guise, qui vivait en intimité presque avouée avec Catherine de Médicis.

Nous ne voyons pas en Russie, pendant la même période, un pareil relâchement de mœurs, ni sur le trône, ni dans le clergé. Le faux Dmitrii fut renversé par le peuple indigné de ses débordements, et l'histoire de l'Église russe ne nous offre pas un seul exemple d'un prélat dont les mœurs aient été un scandale pour son troupeau.

D'autre part, cette période fut pour l'Europe une ère à jamais mémorable par les progrès qu'elle fit faire à la science et par les admirables productions des lettres et des arts. Tycho-Brahé, Copernic, Galilée, Képler, Descartes, Leibnitz, Luther, Calvin, Ronsard, Malherbe, Butler, Montaigne, Érasme, Scaliger, de



Serres, le Tasse, l'Arioste, Cervantes, Camoëns, Pascal, Shakspeare, Corneille, Molière, Racine, Bossuet, Fénelon, La Fontaine, Raphaël, Michel-Ange, Titien, Cellini, le Dominiquin, Corrège, les Carrache, le Poussin, que de noms! et combien d'autres encore qui célébreront à travers les siècles la puissance du génie de l'homme!

La Russie, placée depuis longtemps, pour le développement intellectuel, sous l'influence des Grecs de Byzance, était tout à fait isolée du grand mouvement qui entraînait l'Europe. Comme nous l'avons vu, elle avançait par une voie différente; mais arrivée au point où nous l'avons laissée, préparée comme elle l'était à l'admission de tous les progrès de l'esprit humain, n'avons-nous pas le droit d'affirmer qu'elle eût ouvert ses portes à l'irruption des connaissances scientifiques, littéraires et artistiques? Il est vrai que le caractère des études en Russie pendant la période des tsars était trop sérieux, pour qu'elle admît facilement la littérature légère, à laquelle plus tard, après la réforme de Pierre le Grand, elle accorda sa prédilection : mais elle aurait bu à la coupe de la science occidentale sans en épuiser la lie; elle aurait sucé le miel du savoir en rejetant les parties ligneuses et ignobles du développement européen.

Pour procéder logiquement à l'introduction du bien-être dans une association quelconque, il faut nécessairement commencer par établir les conditions

de cette association, songer à son existence matérielle, l'abriter contre les convoitises mutuelles des associés; et après avoir déjà établi cette base, il faut rechercher les moyens de lui procurer les plaisirs légitimes des sens et les jouissances intellectuelles. La constitution sociale et politique d'un État, qui n'est au fond qu'une large association, présente les mêmes exigences. Ne faudrait-il pas en effet commencer par constituer l'État, c'est-à-dire fixer les conditions de l'organisation sociale et politique, établir les lois de la propriété, les lois civiles et criminelles, servant de garantie réciproque aux associés; et seulement après avoir édifié ces bases, s'aventurer dans le travail de l'avancement des sciences et des arts?

L'Europe, pendant la période que nous étudions, a-t-elle suivi cette marche si logique, si naturelle et si simple?

Depuis Louis XI jusqu'à Louis XIV, depuis Frédéric III jusqu'à Léopold II, la France et l'Allemagne n'ont travaillé qu'à la constitution de l'État, c'est-à-dire à l'organisation, à l'extension, à la consolidation du pouvoir suprême, travail qui s'est enfin arrêté, vers la fin du XVII[e] siècle, à la forme de la monarchie absolue; quant aux lois qui déterminent les rapports entre les citoyens, elles ne présentaient qu'un dédale incohérent et inintelligible. Louis XI eut la pensée de réunir en un seul code toutes les coutumes, mais il ne lui fut pas donné de réaliser ce projet. A peu

près à la même époque, Matthias Corvin fit rassembler les lois coutumières de la Hongrie sous le titre de : *Jus consuetudinarium regni Hungariæ*, et l'empereur Maximilien Ier créa un tribunal appelé *Chambre impériale*, destiné à vider les différends entre les États, mais nullement ceux qui s'élevaient entre les particuliers. Les ordonnances de Blois (1499), de Villers-Cotterets (1539), d'Orléans (1561), de Moulins (1566), de Blois (1579), ne faisaient qu'ébaucher les lois civiles, criminelles et commerciales; elles manifestèrent une certaine tendance à l'unité de la législation, qui ne fut coordonnée que par Louis XIV (1685), dont les ordonnances firent disparaître les principaux abus. Le caprice des puissants seigneurs avait été jusqu'alors la base de la législation féodale; chaque localité était régie par des coutumes plus ou moins traditionnelles et modifiées sans cesse suivant les besoins de la cause.

L'organisation judiciaire se développa aussi lentement que la législation administrative. Louis XI accorda aux juges l'inamovibilité; François Ier et Henri II y portèrent atteinte. L'ordonnance de Blois et les édits de Louis XIV imposèrent pour les charges de judicature certaines conditions d'âge et de capacité; mais l'institution des Grands-Jours ôtait à l'administration de la justice toute espèce de garantie, en créant des tribunaux ambulatoires et en livrant le sort de tous les citoyens au bon plaisir et à la fantaisie des



prévôts, sénéchaux et autres officiers de la couronne. Dans l'intervalle qui séparait les Grands-Jours, les citoyens étaient jugés et quelquefois condamnés à la peine capitale par des tribunaux territoriaux, sous l'influence immédiate du bon plaisir des seigneurs.

L'Allemagne fut, pendant cette période, sous l'influence des tribunaux secrets de Westphalie, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et dont on trouvait encore des traces auprès de Munster, quand la législation française y fut établie en 1811[1]. Qui n'a pas entendu parler de cette ténébreuse justice des francs-juges et des francs-comtes, qui condamnaient sans pitié, quelquefois même jugeaient les absents sans défense, exécutaient leurs sanglantes sentences mystérieusement en présence du tribunal ou par des agents secrets et invisibles! De leur côté, les barons féodaux avaient leurs tribunaux dans chaque localité, et faisaient exécuter leurs sentences arbitraires et quelquefois atrocement fantasques. Où était alors la garantie individuelle? Le peuple était à la merci du seigneur, et le seigneur de son côté, à la merci des juges qui siégeaient dans les *Grands-Jours*, ou d'un tribunal mystérieux et de ses agents secrets.

Quant à l'Angleterre, voici ce que rapporte Macaulay[2] en parlant du commencement du XVIIe siècle :

1. *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France*, par A. Cheruel.

2. *Histoire d'Angleterre*, traduction de M. le baron de Peyronnet. Tome I, page 66.

« Les tribunaux n'offraient aucune protection contre « la tyrannie ecclésiastique et civile de cette époque. « Les juges de la loi commune, n'exerçant leurs fonc- « tions que selon le bon plaisir du roi, étaient scan- « daleusement complaisants. Cependant quelque com- « plaisants qu'ils se montrassent, c'étaient encore des « instruments moins actifs et moins dévoués au pou- « voir arbitraire, qu'une autre espèce de tribunaux « dont le souvenir, après plus de deux cents ans, est « encore vivant et abhorré de la nation. En tête de ces « cours aussi puissantes qu'infâmes, on comptait la « *Chambre Étoilée* et la *Haute Commission* : la pre- « mière, inquisition politique; la seconde, inquisition « religieuse. »

Plus loin il ajoute :

« Clarendon nous apprend qu'il existait à peine un « homme marquant qui n'eût éprouvé la rapacité et « la cruauté de la Chambre Étoilée; quant à la Haute « Commission, personne en Angleterre ne s'en dira « le défenseur. »

L'Espagne et l'Italie n'étaient pas dans une situation plus heureuse : la première était livrée à toutes les horreurs de l'inquisition, la seconde déchirée par des querelles de famille et envahie par l'étranger.

Michelet trace ainsi le tableau de l'Espagne à cette époque[1] :

1. Michelet, *Renaissance*. Page 14.

« L'inquisition, refaite sur une base nouvelle et
« dans une extension immense, emplit l'Espagne de
« sa royauté jusqu'à braver le roi et le pape ; elle ne
« craignait pas d'envahir les revenus de la couronne ;
« elle brûlait ceux que le pape innocentait à prix
« d'argent. Elle dressa aux portes de Séville son écha-
« faud de pierre, dont chaque coin portait un pro-
« phète, statues de plâtre creux où l'on brûlait des
« hommes ; on entendait les hurlements, on sentait
« la graisse brûlée, on voyait la fumée, la suie de
« chair humaine ; mais on ne voyait pas la face hor-
« rible et les convulsions du patient. Sur ce seul écha-
« faud d'une seule ville, en une seule année (1481),
« il est constaté qu'on brûla deux mille créatures
« humaines, hommes ou femmes, riches ou pauvres,
« tout un peuple voué aux flammes. Quatorze tribu-
« naux semblables fonctionnaient dans le royaume. »

L'Italie offrait en même temps le plus triste spectacle. Englobées dans les grands États d'alors, dans l'État de Venise et dans celui de la Toscane, les cités naguère florissantes de Pise, Vérone, Vicence, Padoue, Brescia, Volterra et Pistoie, se soulevaient pour redemander les droits que leur avait laissés la succession des siècles. L'invasion française ralluma toutes ces prétentions, toutes ces discordes ; et l'Italie, devenue le prix et le champ de bataille des ambitions étrangères, travailla dès lors à sa dissolution.

En Russie, pendant cette même période, le pouvoir

souverain était déjà définitivement constitué par Jean III; les lois uniformes pour tout le pays, rédigées et rassemblées en un seul code par ce prince, augmentées et perfectionnées par ses successeurs, sont exécutées dans diverses instances par des fonctionnaires légalement institués et responsables. Chacun a le droit de recourir à la protection de la justice de l'État; le serf lui-même peut invoquer un tribunal spécial qui a mission de le protéger contre le pouvoir de son maître; car, si les lois manquaient peut-être de vues générales, elles étaient du moins d'une précision irréprochable pour toute espèce de circonstances: le commerce, le crédit, l'intérêt légal, les banqueroutes, les faillites, les successions, les mutations de propriété, enfin toutes les transactions possibles entre les membres d'une société civilement organisée, étaient prévues et régularisées par elles.

L'Europe, qui avait tant à faire pour son organisation civile, se lança dans le mouvement de l'activité scientifique, littéraire et artistique; et sacrifia, pour ainsi dire, l'utile à l'agréable, secondée en cela par le travail de son nombreux clergé, qui encombrait les monastères et les cours des souverains pontifes, des princes-évêques, des seigneurs-prieurs et des chanoines. Toute cette population, oisive quant à la production matérielle, et trouvant dans les immenses richesses de l'Église, non-seulement les moyens de satisfaire largement aux nécessités de la vie, mais

encore un énorme superflu, toute cette population devait être amenée aux travaux de l'intelligence, d'autant plus qu'elle n'employait guère ses loisirs aux prières et à l'accomplissement du rituel.

Ces soi-disant soldats du Christ n'étaient nullement tenus, par l'opinion publique et par l'usage, de s'occuper exclusivement d'études sacrées : la poésie, la littérature en général, l'astronomie ou plutôt l'astrologie, la médecine, pouvaient être sans difficulté le sujet de leurs études.

Cette facilité dans le choix des études n'a pas peu contribué aux progrès de la science dans toutes ses branches : les sciences exactes ont abouti à Descartes et Leibnitz; les sciences naturelles sont arrivées à créer la chimie, la physique et la physiologie. Quant à la théologie, la fin de Jean Huss et de Jérôme de Prague, et les bûchers de l'inquisition, suffisaient pour en faire détourner les regards des trop hardis investigateurs.

La Réforme du XVI[e] siècle donna une vive impulsion aux études philosophiques, car les travaux de Luther et de Calvin surtout avaient pour but l'analyse des révélations divines, et l'édification d'un code de principes moraux applicables à la vie publique et individuelle, et non l'affermissement d'une foi aveugle dans ses révélations. Cette direction de l'activité intellectuelle fut générale : les controverses philosophiques étaient à l'ordre du jour et à la mode. Chacun

tint à figurer avec honneur dans ces controverses : on étudiait donc l'histoire, la philosophie, la logique et surtout les œuvres d'Aristote, fort en vogue, afin de pouvoir manier victorieusement son syllogisme, et discuter interminablement sur la Grâce, sur la volonté, sur les actes indépendants de la volonté, etc.

Il est résulté de là que la science et l'art ont devancé logiquement la régularisation des intérêts sociaux, domestiques et intérieurs, l'organisation civile et économique de la société. Avant d'avoir édifié un logis convenable, et à l'abri des attaques du pouvoir et de la force, on s'amusait à bâtir des donjons gothiquement enjolivés, sur cet édifice social à peine ébauché.

La Russie suivit une marche plus logique. Elle commença par instituer un pouvoir central, puissant, mais éclairé par des conseillers et retenu dans le cadre national par les usages ; un pouvoir issu des convictions générales de son utilité : des convictions dans la nécessité de la réunion des parties. Ce pouvoir était intimement lié à la nation par l'unité et la profondeur de la foi religieuse commune qui pénétrait tout le monde, depuis le tsar jusqu'au dernier berger, et soudait, pour ainsi dire, cette union par l'amour évangélique mutuel et le sentiment de fraternité chrétienne. Une fois ce pouvoir établi, il était de son intérêt d'introduire l'ordre politique et social : dans ce but, il créa les codes de lois, les ordonnances



et règlements, en un mot, tout l'édifice législatif et administratif. Il faut observer que tout cet édifice s'érigeait petit à petit, et que chaque loi ou mesure, réglant le mouvement, ne voyait le jour, qu'appelée par une circonstance de la vie de cette société qui se formait. Il en est résulté que l'ensemble de l'organisation n'a été que la manifestation de l'histoire du pays: c'est pourquoi on remarque en Russie cette pondération de pouvoirs, appropriée aux usages et aux mœurs religieuses de toutes les classes de la population. L'exécution des lois et de l'administration était confiée à des hommes expérimentés et à des élus de toutes les classes ressortissantes.

Les intérêts matériels développés par le commerce et l'industrie n'étaient pas négligés non plus; le gouvernement travaillait incessamment à ouvrir des débouchés, à augmenter la production; et sous les auspices de ces progrès matériels, le savoir commençait à s'infiltrer puissamment dans le pays. On remarque une nouvelle activité dans la littérature : les savants étrangers commençaient à apporter en Russie l'enseignement des sciences, qui était cependant encore subordonné, dans les académies de Kieff et de Moscou, à la surveillance des théologiens, mesure qui offrait la garantie d'un bon triage dans tout ce qui devait nous arriver de l'Occident.

Mais si nous trouvons, en outre, que le clergé russe se distinguait toujours par une moralité bien

différente de celle du clergé européen, ces antécédents pouvaient servir de garantie pour l'avenir. A l'appui de ce que nous avançons, nous citerons quelques passages d'un mémoire présenté par l'évêque de Vienne, Jean Faber, à Ferdinand, roi des Romains, en 1525, lorsque ce Faber, encore moine dominicain et confesseur de ce roi, en avait reçu la mission d'étudier la religion moscovite et de lui en faire le tableau. Cette épître remarquable, écrite en latin, est insérée dans le livre intitulé : « *De Russo-* « *rum, Moscovitarum et Tartarorum religione*, etc., « Spire, anno MDLXXXII, » page 170 [1]. Ce Faber était connu comme l'un des plus zélés défenseurs du catholicisme, et avait reçu le surnom significatif de *Malleus hœrcticorum*.

Dans son mémoire, Faber expose avec beaucoup de détail les croyances des Russes, ainsi que les usages et les rites de leur Église, et accompagne son exposition d'une analyse de ces usages. En parlant de la sévérité avec laquelle on nommait les prêtres, il dit : « Ils sont bien plus stricts que nous à cet éagrd, « car ils donnent difficilement un emploi eeclésias- « tique, et n'accordent un bénéfice qu'autant qu'il est « prouvé par des personnes compétentes, telles que

1. La traduction anglaise de cette pièce remarquable se trouve dans l'ouvrage de M. William Palmer, intitulé : *Dissertations on subjects relating to the Orthodox or Eastern Catholic communion*. Page 32.

« les évêques ou leurs vicaires, que l'individu en est « digne. »

En parlant des évêques et des moines, l'auteur dit : « Ils célèbrent souvent les divins mystères, et « surtout quand ils tiennent une assemblée avec le « souverain. Pour les insignes de leur degré ecclé- « siastique, ils portent une crosse et une mitre « comme nos évêques. Leur abstinence de viande et « de boisson, aussi bien chez l'archevêque que chez « les évêques, est très-grande et très-remarquable, « ressemblant assez à celle des moines de ce pays, « qui sont très-nombreux et obligés par leurs vœux « à ne jamais goûter de viande..... »

« ..... Les Russes reçoivent l'absolution des pé- « chés; mais leurs archevêques et leurs évêques agis- « sent plus scrupuleusement que les nôtres, car ils « disent que ce serait un grand crime de vendre ce « qu'ils ont gratuitement reçu pour le donner.... »

« ..... Tous les moines et toutes les nonnes qui « sont dans leurs monastères, et qui sont tous sou- « mis à la seule et même règle, qu'on appelle du « clergé noir, remplissent si rigoureusement leurs « devoirs religieux, qu'ils méritent non-seulement « l'admiration, mais le plus profond respect. Les « vœux ne sont pas considérés d'aussi peu d'impor- « tance qu'ils le sont aujourd'hui parmi nous; car « celui qui est une fois entré dans un monastère ne « peut plus en sortir sous aucun prétexte, ni par

« quelque indulgence que ce soit, ni même en rom-
« pant ses vœux. Ils sont si hautement estimés par
« eux, que, malgré la grande étendue des pouvoirs
« de l'archevêque et des évêques en Russie, ils n'ont
« pas celui de les dissoudre.....

« Naturellement, ils ont une trop haute idée de la
« chasteté pour permettre à leurs moines ou aux
« nonnes le mariage. »

Après avoir décrit les principaux usages du rituel de l'Église, l'évêque dit : « Tel est leur respect pour
« la grandeur du mystère du corps et du sang de
« Notre-Seigneur, tels sont leur dévotion et leurs
« sentiments religieux. Après cela, que nos prêtres
« fassent attention avec quelles mains impures ils
« touchent souvent, eux, à ce sacrement, le plus
« saint, le gage de notre rédemption! Puissent-ils
« être touchés par l'exemple de David! etc..... »

En parlant de la moralité des laïques, Faber dit :
« Ils ont, je crois, pour l'adultère une plus grande
« horreur que nous; car ils poursuivent ce crime avec
« la plus forte exécration. Chez eux, il n'y a pas de
« relâchement dans la loi; et aussi longtemps que le
« mari est en vie, la femme ne peut pas se remarier.
« C'est seulement lors de la mort de son mari, que la
« femme est libre; autrement elle doit vivre insépa-
« rablement avec lui. »

Après de grands éloges de la piété et de l'abstinence des Russes qu'il a vus, le confesseur du roi

continue : « Telle est leur sévérité en suivant ces « règles, que dans tous leurs jeûnes sans exception, « c'est un péché pour qui que ce soit de manger de « la viande ou des œufs. Bien plus, ils nous dirent « que durant ces jeûnes, beaucoup de leurs compa- « triotes ne touchaient à rien de ce qui avait eu vie; « ils ne mangeaient pas même du poisson, tandis que « d'autres ne buvaient ni vin, ni boisson travaillée. En « entendant cela, nous fûmes tellement surpris que « nous parûmes stupéfaits : nous étions frappés de « cette pensée que, si l'on compare nos chrétiens « avec eux, pour ce qui regarde la religion du Christ, « le contraste est à notre désavantage. Aucune im- « pression n'a laissé de trace plus profonde dans « notre esprit que celle-ci : pour nous qui avons tant « de présomption au sujet de l'arbre de la foi, il res- « sort de tout cela que pour le fruit nous sommes en « arrière d'eux..... »

« ..... Les images ne sont pas traitées avec ce peu « de respect, avec ce mépris même que l'on voit « parmi nous, contrairement à toute piété, par suite « des querelles de notre époque; mais ils tiennent les « images comme souvenirs, pour ne jamais oublier « les bienfaits de Dieu..... »

« Une chose qu'il ne faut pas moins remarquer « dans leurs bonnes coutumes, c'est le soin extraor- « dinaire qu'ils prennent des pauvres, auxquels cha- « cun, suivant ses moyens et sa piété, donne des



« aumônes en argent, en vêtements, en viandes et « en boissons, recevant et traitant les étrangers, et « faisant tout pour aider les membres les plus pau- « vres du Christ dans cette vie. »

Affermi dans cette piété et cette moralité, le peuple russe recevait avec respect les instructions de ses pasteurs, et l'influence de ces derniers était toujours favorable au développement moral et intellectuel de leur troupeau spirituel. Cette influence était d'un caractère et d'une portée différentes de l'action du clergé catholique romain, par des raisons que nous nous voyons obligé de développer.

Le catholique, dans sa ferveur religieuse, indépendamment de la foi dans les mystères des saints sacrements et autres révélations divines, professe toujours un certain culte particulier pour le chef de son Église et toutes les autorités procédant de lui. Ce culte de la part des croyants est l'apanage des ministres du catholicisme romain; ils en jouissent non-seulement pendant qu'ils remplissent les œuvres de leur ministère, mais encore quand ils rentrent dans le domaine des occupations mondaines : en un mot, un prêtre catholique romain, dans toutes les conditions de sa vie, est l'oint du Seigneur, aux yeux d'un véritable bon catholique. Par l'effet de cette croyance, de ce culte pour le sacerdoce, un prêtre catholique romain, professant le bien ou le mal, doit être écouté avec la même ferveur; et chaque vrai catholique doit, à la

rigueur, se pénétrer de ses paroles, comme venant d'un pouvoir procédant d'un autre, qui est infaillible, car la conviction dans l'infaillibilité du souverain pontife se projette sur tout le clergé, comme un reflet moral involontaire. Si le doute survient, il y a déjà protestation : donc la pureté du catholicisme est ébranlée; et c'est ainsi que prit naissance la Réforme. Unissant ce culte pour le sacerdoce aux idées purement religieuses, le catholique romain est sensiblement affecté par les fautes que peut commettre son clergé. Souvent il reproche à la Religion ce qui ne devrait être rejeté que sur ses ministres, et perd de cette manière la foi, en perdant l'estime pour le prêtre. La Réforme n'eut d'autre origine que la démoralisation du clergé, qui lui fit perdre son influence morale et ébranla la foi catholique. Pour détourner les conséquences funestes au catholicisme de la perte d'une croyance aveugle dans le clergé, on a vu surgir la congrégation de Jésus, qui eut dès lors pour mission la propagation de l'influence sacerdotale, donc aussi, sous le point de vue romain, l'affermissement de la foi.

Chez nous, rien de semblable. Le catholique grec de Russie considère dans chaque membre du clergé deux individus distincts, l'*homme* et le *prêtre*. Tant que cet homme est occupé des fonctions de sa mission sacerdotale et qu'il en porte les insignes, le Russe vénère en lui le prêtre, le ministre du Sauveur, reçoit avec ferveur la bénédiction de l'Église par son



ministère, et lui baise la main, dont la puissance sacrée procède directement du Christ et non d'un pouvoir qui le remplace; mais aussitôt que le prêtre a terminé son office, il redevient un homme n'ayant droit qu'à l'estime qu'il a su mériter comme homme.

Cette remarque, qui pourrait peut-être paraître déplacée ici, ne l'est pas cependant : en effet, elle nous explique comment il se fait que le clergé russe a toujours été puissant à faire le bien, impuissant à fomenter les mauvaises passions et à ébranler la foi des fidèles; car le blâme qu'il pourrait, dans l'opinion du troupeau spirituel, mériter quelquefois par ses défauts, ses ridicules, ses vices même, retombe toujours sur l'individu, et jamais sur la religion dont il est le ministre. Cette considération nous donne l'assurance que les torts, quels qu'ils soient, des chefs mêmes de l'Église, ne pourront jamais saper les solides fondements sur lesquels est assise l'Église catholique orthodoxe d'Orient.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

DU TOME PREMIER

CHAPITRE II

CONTINUATION DU PRÉCIS HISTORIQUE DEPUIS L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME JUSQU'A L'INVASION DES MONGOLS (988-1224)

CHAPITRE III

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE PARTICULIÈRE DE NOVGOROD

CHAPITRE IV

LITTÉRATURE, ENSEIGNEMENT ET MORALE EN RUSSIE AVANT LES MONGOLS

CHAPITRE V

LES ARTS, L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE EN RUSSIE AVANT LES MONGOLS

CHAPITRE VI

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA PÉRIODE MONGOLE (1224-1462)

CHAPITRE XI

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA PÉRIODE DES TSARS (1462-1689)

CHAPITRE XII

ORGANISATION HIÉRARCHIQUE DE LA SOCIÉTÉ RUSSE PENDANT LA PÉRIODE DES TSARS

CHAPITRE XIII

LÉGISLATION DE LA RUSSIE PENDANT LA PÉRIODE DES TSARS



CHAPITRE XIV

ADMINISTRATION DE LA RUSSIE PENDANT LA PÉRIODE DES TSARS

CHAPITRE XV

INSTITUTION COMMUNALE DE LA RUSSIE, LE MIRE

CHAPITRE XVI

MŒURS ET USAGES DANS L'ANCIENNE RUSSIE

CHAPITRE XII

ORGANISATION HIÉRARCHIQUE DE LA SOCIÉTÉ RUSSE PENDANT LA PÉRIODE DES TSARS

CHAPITRE XIII

LÉGISLATION DE LA RUSSIE PENDANT LA PÉRIODE DES TSARS

CHAPITRE XVIII

LES ARTS ET L'INDUSTRIE

CHAPITRE XIX

LE COMMERCE PENDANT LA PÉRIODE DES TSARS

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.





